

NOUVELLES PAGES ANTHOLOGIQUES

DU MÊME AUTEUR:

Anthologie des Poètes Français Contemporains,

Préface de SULLY PRUDHOMME, *de l'Académie française*,

3 volumes in-16.

Tome Premier (22e mille) . . . . 3 fr. 50
Tome Deuxième (19e mille) . . . . 3 fr. 50
Tome Troisième (19e mille) . . . . 3 fr. 50

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique, et du Ministère des Sciences et des Arts de Belgique.

(Paris, CH. DELAGRAVE; Leyde, A.-W. SIJTHOFF)

G. WALCH

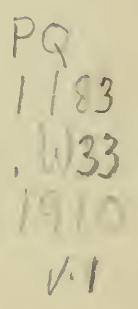
NOUVELLES PAGES ANTHOLOGIQUES

TOME PREMIER



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie
ÉDITEURS
7 RUE CORNEILLE 7

*
3897



PRÉFACE

Le bienveillant accueil qu'a trouvé auprès de nos lecteurs notre *Anthologie des Poètes Français Contemporains* nous enhardit à leur présenter aujourd'hui ces *Nouvelles Pages Anthologiques*. La publication en fut retardée par les exigences d'une documentation nécessairement longue et laborieuse, et par d'autres circonstances indépendantes de notre volonté. Ajoutons que ces volumes supplémentaires ont pris plus d'extension que nous ne devions leur donner d'abord. On remarquera que les Jeunes y occupent une place prépondérante.

Ce qui nous a guidé dans la composition de ces pages, c'est bien, selon les justes expressions de Sully Prudhomme, „la sympathie due à toute recherche désintéressée et consciencieuse du Beau", et le désir de répondre à la confiance de nos lecteurs en les renseignant très exactement et très impartialement sur le mouvement poétique actuel, si intéressant à bien des égards.

Comme dans nos précédents volumes, l'éclectisme le plus large et le plus accueillant a présidé à notre choix. Notre travail, dans son ensemble, présentant une image fidèle de la poésie contemporaine, on y retrouvera les aspirations les plus élevées de l'âme, confinée dans l'antinomie, mais presciente de l'Absolu, — les croyances religieuses les plus vénérables, les métaphysiques les plus hardies, ardentes supplications, bras tendus vers la Lumière, ferventes prières, balbutiements de nos lèvres humaines, impuissantes à exprimer l'Inexprimable, les cris de détresse de grands cœurs angoissés, nés pour la Certitude et que le Doute oppresse, et de sublimes cris d'espoir; mais aussi les cris de révolte de la Matière indomptée, les tumultueuses clameurs de la passion, les cris de douleur que la souffrance arrache à la chair saignante et torturée. On y trouvera non seulement de grands poèmes d'une plasticité superbe, d'admirables synthèses symboliques, de puissantes symphonies de sons et de couleurs, de savantes orchestrations, mais encore de petites pièces d'un travail artistique achevé, rubis et chrysoprases sertis dans l'or pur des coupes les plus finement ciselées,

et de douces harmonies, des musiques d'une suavité exquise, des vers „qui vont fleurant la menthe et le thym", et, humbles violettes, des poésies d'un charme intime et discret qui sera apprécié des connaisseurs. D'un côté, on y verra des poètes fidèles aux plus strictes traditions parnassiennes, et d'autre part, des recherches intéressantes de rythmes neufs, d'une forme personnelle, d'une facture „qui soit de mieux en mieux adaptée à l'idéal individuel"; et partout, un effort vers plus de perfection, le désir de créer un verbe nombreux, musical, obéissant aux lois immuables et mystérieuses du Rythme universel.

On reste émerveillé devant une production aussi riche, aussi variée. C'est l'éternel honneur d'un pays de produire tant d'esprits d'élite, de bercer l'Humanité de tant de beaux rêves, et d'être ainsi, à travers les temps, la grande patrie de l'Idéal. Même aux époques les plus troublées, tous les regards restent tournés vers la France. Bien au-dessus des contingences, ses penseurs, ses artistes, ses poètes lui tressent une couronne impérissable.

Nous avons rencontré, au cours de notre travail, des sympathies qui nous furent précieuses plus que nous ne saurions dire; des amis dévoués nous ont aidé de leurs conseils, nous ont soutenu de leurs encouragements. Nous aurions désiré les nommer tous; nous avons dû y renoncer: ils étaient trop. Qu'ils trouvent ici nos remerciements émus.

Décembre 1909. G. W.

NOTA. Comme dans l'*Anthologie des Poètes Français Contemporains*, les auteurs se trouvent classés, dans ce recueil, d'après la date de publication de leurs premières œuvres poétiques.
Ce premier volume s'arrête à 1889.

TABLE DES MATIÈRES

ALFRED DES ESSARTS

Bibliographie. — *Le Donjon de Vincennes*, poème (1830); — *Le Lord Bohémien*, roman (1841); — *La Perle dans la Mer* (1841); — *Le Christianisme en Orient*, poème couronné par l'Académie française [Grand Prix de Poésie] (1841); — *Le Monument de Molière*, poème couronné par l'Académie française (1843); — *Sous les Ombrages* (1845); — *Les Chants de la Jeunesse; Le Livre des Pleurs*, élégies (1846); — *L'Univers illustré* (1847; 2e edition 1855—1856); — *La Ligue des Amants*, comédie en vers représentée sur la scène du Théâtre-Français (1849); — *La Comédie du Monde*, roman en vers (1851); — *Le Champ des Roses*, roman; — *Marthe*, roman; — *Les Masques d'Or*, roman; — *Les Hommes de la Guerre d'Orient* (1855); — *La Guerre des Frères*, poème (1867); — *De l'Aube à la Nuit* (Petrot-Garnier, Chartres, 1882).

Alfred des Essarts a collaboré à la *France Littéraire*, à l'*Écho Français* (1832—1846), au *Parnasse Contemporain*, etc.

Alfred des Essarts (Alfred-Stanislas-Langlois), né le 9 août 1811, à Passy (Seine), mort en 1893, fit de brillantes études au Collège Henri IV, et publia, dès 1830, quelques poésies, entre autres *Le Donjon de Vincennes;* puis il donna des articles à la *France Littéraire* et à l'*Écho Français*, journal royaliste qui devait plus tard devenir l'*Union*. Il fut, en même temps et d'une manière continue, poète et romancier. Deux romans le signalèrent: *Le Lord Bohémien* (1841) et *La Perle dans la Mer* (1841). Marié à la fille d'un médecin renommé, qui écrivit également dans sa trop brève existence et fit estimer le nom d'Anna des Essarts, il eut de nombreuses relations dans le monde des lettres. Couronné plusieurs fois par l'Académie française, Alfred des Essarts publia en 1846 un recueil de poésies très loué par la critique, *Les Chants de la Jeunesse*, accompagné du

Livre des Pleurs, élégies à la mémoire de sa jeune femme, morte en couches à vingt-cinq ans et laissant deux enfants, un fils qui fut Emmanuel des Essarts et une fille qui a épousé un littérateur distingué, M. Albert Collignon.

A la fin du règne de Louis-Philippe, Alfred des Essarts entra à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, où il a fait une longue carrière, étant arrivé au grade de conservateur et n'ayant été appelé à la retraite qu'à l'âge de soixante-quinze ans. Il passa la fin de sa vie auprès de son fils et de sa belle-fille à Clermont-Ferrand.

Parmi les romans d'Alfred des Essarts, il convient de citer : *Le Champ des Roses*, *Marthe*, *Les Masques d'Or*, et un roman en vers : *La Comédie du Monde.*

On lui doit, en outre, un poème sur la *Guerre des Frères* (1867), et un second volume de vers : *De l'Aube à la Nuit*, qui reçut un brillant accueil.

Le talent d'Alfred des Essarts a pour caractères l'élévation de la pensée et la distinction artistique de la forme. C'est un classique du Romantisme.

Pensif devant ces fleurs, chaste emblême de l'âme,
Ces odorantes fleurs qu'interrogeait ma main
Je disais : « Quel est donc le caprice de femme
Qui vous a fait jeter au milieu du chemin ? »

—

Un caprice ? qui sait ? un désespoir peut-être,
Un brusque mouvement dont le cœur n'est pas maître ;
Et le bouquet reçu fut sans doute froissé
Quand d'un mot d'un regard l'amour fut offensé...

—

Pauvres rêveurs, hélas ! toujours notre chimère
Nous montre les objets sous d'étranges couleurs ;
Ou quelque enfant mutin ou bien sa jeune mère
Avait étourdiment laissé tomber ces fleurs.

—

Au moindre événement nous cherchons une cause,
Nous grandissons l'atome invisible à notre œil,
Et ce qui nous attire est comme notre orgueil
Souvent une petite chose.

Alfred des Essarts

(*Le Bouquet de Violettes*, fragment.)

Se Survivre

L'Homme a peur du tombeau, mais bien plus de l'oubli.
Il craint, du poids des ans quand la mort le délivre,
Qu'avec le corps son cœur ne soit enseveli.
Jusque dans le néant il voudrait se survivre.

Les uns dans la science et l'étude ont pâli;
D'autres ont entassé le livre sur le livre.
Leur éclat triomphal est bientôt affaibli...
Ils s'en vont... et déjà je vois l'ombre les suivre.

Le feu prend le tableau; le marbre gît brisé;
Le vieux palais des rois sur sa base s'écroule;
Par l'injure du temps tout chef-d'œuvre est usé.

Les jours sont un éclair, les siècles une houle,
Et le plus glorieux et le plus méprisé
Tombent ensemble au gouffre où disparaît la foule.

AMÉDÉE POMMIER

Bibliographie. — *Expédition de Russie* (1827); — *Poésies* (1832); — *Premières Armes* (1832); — *La République ou le Livre de Sang* (1836—1837); — *Les Assassins* (1837); — *Océanides et Fantaisies* (1839); — *Crâneries et Dette de cœur* (1842); — *Colères*, poésies (1844); — *Sonnets sur le Salon* (1851); — *L'Enfer*, poème catholique (1853); — *Les Russes* (1854); — *Colifichets et Jeux de Rimes* (1860); — *Quelques vers pour Elle* (hors commerce, 1877).

Les œuvres d'Amédée Pommier, à l'exception de *Quelques vers pour Elle*, ont été éditées par Garnier frères.

Victor-Louis-Amédée Pommier, né à Lyon le 20 juillet 1804, mort à Paris le 15 avril 1877, assista au double suicide de son père et de sa mère. Il donna lui-même l'exemple d'une vie attristée, laborieuse et digne. Plusieurs fois lauréat de l'Académie française, il aborda successivement divers genres.

„Amédée Pommier, a écrit Barbey d'Aurevilly, débuta par la satire politique: *Les Crâneries*, *Les Assassins*, *Le Livre de Sang*, *Les Océanides.* Il fut un des poètes à outrance de sa jeunesse. Puis il eut l'audace de donner le titre du Dante: *L'Enfer*, à un poème dont on méconnut alors le fond terrible et poétiquement incomparable. Il a deviné la grande poésie cachée dans une conception qui n'a pas eu son poète, car Dante lui-même ne l'est pas. Avec tout son génie, malgré les influences divinisantes dont le catholicisme avait pénétré sa pensée, ivre d'antiquité comme les autres, Dante nous a donné un enfer de Renaissance et de Mythologie. — Le poème célèbre de Pommier: *Paris*, est un long rire, éclatant ou étouffé, avec toutes les nuances que le rire peut avoir, effrayant par places, comique à d'autres, burlesque, cordial et *bonhomme*. Car il y a de la bonhomie, et aussi de la gaminerie, dans son talent. — Les *Quelques*

vers pour Elle, qui ont été ses derniers, n'ont point d'analogue dans la littérature. La simplicité en est étrangement grande. L'impression ne peut s'en écrire. La Poésie s'est aplatie sur le sol et ne chante plus . . . mais, dans le plus poignant des calmes et avec un gosier déchiré, elle *dit*, à voix basse, des notes plus touchantes que si elle les chantait."
(LES POÈTES, 1ère et 2e Séries.)

Mon Utopie

J'ai rêvé maintes fois de faire une élégie
Digne de trouver place en quelque anthologie,
Un de ces morceaux fins, longuement travaillés,
Polis, damasquinés, incrustés, émaillés;
Non point un monument ambitieux et vaste,
Pyramide, ou colonne, ou palais plein de faste,
Mais un rien, un atome, une création
Sublime seulement par sa perfection,
Œuvre de patience, œuvre humble, œuvre petite,
Formée avec lenteur comme la stalactite,
Valant un gros poème en sa ténuité,
Et faite pour durer toute une éternité.
Oh! montrer ce que peut la constance ou l'étude!
Créer avec amour, avec sollicitude!
Laisser un médaillon, réplique dont le prix
Dans deux ou trois mille ans puisse être encor compris!

Vieux lapidaires grecs, dont la main délicate
Installait des Vénus, des Hébés sur l'agate,
Sculpteurs minutieux, artistes qui joutiez
A qui de vous seraient les plus fins bijoutiers!
Que n'ai-je aussi l'outil et la main qui burine
Quelque divin profil ou quelque figurine!
J'eusse fait un cachet richement ouvragé,
Grand comme l'ongle, fruit d'un labeur enragé.
Sur une pierre dure, ou sur un peu d'ivoire,
J'eusse mis tout mon art et mes chances de gloire,
Léguant aux temps futurs un immortel joyau,
Quand je n'aurais sculpté qu'un pépin, qu'un noyau.
Nous mourons par l'excès et par la redondance.
En flacon d'élixir heureux qui se condense!
J'aimerais recueillir cette perle, ce pleur
Filtrant d'un cœur souffrant qu'a fêlé la douleur;
Puis, comme un moucheron dont chaque frêle membre,
Saisi, momifié dans une goutte d'ambre,
— Sépulcre transparent — se peut voir au travers,

J'embaumerais ce pleur dans l'ambre de mon vers.
Mais on n'a pas toujours de ces bonnes fortunes,
Comme Horace et Pétrarque en ont eu quelques-unes.
Le parfait, l'absolu, même en petit, n'est pas
Chose facilement accessible ici-bas.
Ce modèle idéal, qui dans notre esprit flotte,
De l'art qu'il décourage intangible asymptote,
On veut en vain l'atteindre et le réaliser.
Quand même notre cœur viendrait à se briser,
Nous ne pleurons pas tous de ces larmes divines
Que le temps cristallise et change en perles fines!

: - :

Bonheur simple

Elle n'enviait point le luxe des voyages.
Un coucher de soleil, la forme des nuages,
Ces étoiles sans nombre et dont le regard luit,
Semant de points de feu le voile de la nuit,
La lune, orbe ou croissant, baignant de lueurs douces
Les murs, les toits voisins, les lierres et les mousses,
Deux ou trois jardinets qu'elle avait sous les yeux,
Spectacle monotone et peu dispendieux,
Suffisaient à ce cœur épris de la Nature.
Elle en connaissait tout, chaque pan de verdure,
Chaque arbre, chaque fleur, chaque brin de gazon,
Bornant son univers à cet humble horizon.
Le dessin, la musique, un ouvrage d'aiguille,
Les nouvelles du jour, la lecture en famille,
C'était tout.

N'est-il pas touchant de voir qu'on peut
Se composer sur terre un bonheur de si peu?

(*Quelques vers pour Elle.*)

MARY-LAFON

Bibliographie. — Poésie: *Sylvio ou le Boudoir* (1834); — *Fleurs du Midi: Mes Primevères*, édition remaniée et augmentée de *Sylvio ou le Boudoir* (Librairie Internationale, Paris, 1869). — Roman: Les Romans du Midi: *La Jolie Royaliste* (1836); — *La Bande Mystérieuse;* — *Dans les Pyrénées*, *La Guerre au couteau;* — *La Boîte d'or;* — *La Peste de Marseille*, *Madeleine Angely;* — *Un Village sous la Terreur;* — *Les dernières armes de Richelieu.* — Théâtre: *Le Maréchal de Monluc*, drame en trois actes et en vers, représenté sur la scène du Théâtre de l'Odéon (1842); — *Le Chevalier de Pomponne*, drame en vers, représenté sur la scène du Théâtre de l'Odéon (1845); — *L'Oncle de Normandie*, comédie en trois actes et en vers, représentée sur la scène du Théâtre de l'Odéon (1846); — *La Course au mariage*, pièce représentée sur la scène du Théâtre Beaumarchais; — *La Belle-Sœur*, pièce représentée sur la scène du Théâtre Beaumarchais; — *Le Roman d'un méridional*, pièce représentée sur la scène du Théâtre Beaumarchais (1878—1879); — en outre: plusieurs comédies et trois drames en vers inédits. — Philologie et histoire: *Le Chevalier Jaufre et la belle Brunissende;* — *Fierabras;* — *La Dame de Bourbon;* — *La Vie de Saint Honorat;* — *La Croisade contre les Albigeois*, poème en vers monorimes; — *Tableau de la langue provençale* (1841); — *Bertrand de Born* (1838); — *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France*, 4 volumes (1841—1844); — *Rome ancienne;* — *Rome moderne;* — *Pasquin et Marforio;* — *Mille ans de guerre entre Rome et les Papes;* — *La France ancienne et moderne;* — *Histoire d'Espagne*, 2 volumes; — *Histoire d'une ville protestante.* — Mémoires, Pensées, etc.: *Cinquante ans de vie littéraire* (Calmann-Lévy, Paris, 1882); — *La Journée de la Vie.*

Mary-Lafon a collaboré à la *France Littéraire*, au *Journal de l'Institut historique*, etc.

Jean-Bernard Mary-Lafon, poète, historien, romancier et auteur dramatique, né en 1810 à La Française (Tarn-et-Garonne), fut élevé au collège de Montauban. Il vint dans la capitale au moment de la révolution de 1830, pour se livrer à la vie littéraire, dans laquelle il a su combiner heureusement les produits de l'imagination avec ceux de l'érudition.

Les fruits de son activité dans le domaine artistique sont un volume de poésies: *Sylvio ou le Boudoir*; une série de romans parus sous le titre collectif de *Romans du Midi: La jolie Royaliste*, *La Bande mystérieuse*, *Dans les Pyrénées*, *La guerre au couteau*, *La Boîte d'or*, *La Peste de Marseille*, *Madeleine Angely*, *Un Village sous la Terreur*, *Les dernières armes de Richelieu*, de très nombreuses nouvelles historiques ou purement littéraires, et des articles de critique dans les journaux et revues de l'époque.

Comme auteur dramatique, Mary-Lafon a fait jouer avec succès à l'Odéon: *Le Maréchal de Monluc*, drame en trois actes et en vers (1842), *Le Chevalier de Pomponne*, drame en vers (1843), *L'Oncle de Normandie*, comédie en vers (1846); puis, au Théâtre Beaumarchais: *La Course au mariage*, *La Belle-Sœur*, *Le Roman d'un méridional* (1878—1879). En outre, il a laissé en manuscrit trois drames en vers et plusieurs comédies.

En même temps, Mary-Lafon s'occupait fructueusement de philologie, préparant ainsi les refontes qu'il a faites de plusieurs romans du Moyen-Age, *Le Chevalier Jaufre et la belle Brunissende*, *Fierabras*, *La Dame de Bourbon*, *La vie de Saint Honorat*, ainsi que *La Croisade contre les Albigeois*, poème en vers monorimes. Il publiait en 1841 son *Tableau de la langue provençale*, intéressante étude de linguistique comparée, qui précédait l'*Histoire de la poésie provençale*, de Fauriel, appelant ainsi l'attention sur une matière alors inconnue ou du moins concentrée dans le savant enseignement de Fauriel à la Faculté des Lettres. C'est encore de Provence que s'occupait Mary-Lafon dans son *Bertrand de Born* (1838), et dans l'*Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France* (1841—1844). N'oublions pas, en effet, que la brillante période dans laquelle est entrée la poésie provençale, avec Roumanille et Mistral, fut préparée par une période toute philologique, qui commence à Raynouard, entiché d'idées trop absolues pourtant sur l'influence de la civilisation du

Midi, et s'épanouit pleinement avec Fauriel, Ampère, Bruce, White, Emile de Laveleye, Mary-Lafon, Villemain et quelques autres qui s'occupèrent moins de la valeur littéraire des poésies des troubadours que de la langue provençale, si précieuse, avec ses mille dialectes, pour l'histoire de l'ancien français.

Dans le domaine de l'histoire, après son grand ouvrage: *L'Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France*, Mary-Lafon a publié successivement: *Rome ancienne*, *Rome moderne*, *Pasquin et Marforio*, *Mille ans de guerre entre Rome et les Papes*, *La France ancienne et moderne*, *L'Histoire d'Espagne*, *L'Histoire d'une Ville protestante*, etc.

En 1882, Mary-Lafon fit paraître chez Calmann-Lévy un volume de Mémoires intitulé: *Cinquante ans de vie littéraire.*

Mary-Lafon fut un des premiers membres de la Société des gens de Lettres et de la Société des Auteurs dramatiques; il était chevalier de la Légion d'honneur. Ses travaux furent plusieurs fois couronnés par l'Académie française.

Il est mort le 24 juin 1884, dans sa propriété d'Aussonne, près de Montauban (Tarn-et-Garonne).

Issu d'une très ancienne famille dont la noblesse remontait au XIIe Siècle, Mary-Lafon avait laissé de côté, par esprit de libéralisme, ses titres nobiliaires pour ne garder que le nom qu'il s'était fait en littérature.

„Ferais-je de même, aujourd'hui?" dit-il à la fin de ses Mémoires. Et dans son volume de pensées: *La Journée de la Vie* il répond par cet aphorisme si souvent reproduit: „L'expérience vient comme la glace, dans la saison où on n'en a plus besoin."

Faites du Théâtre une école d'enseignement
pour le Peuple : Montrez lui les grandes époques
notre histoire. Le Théâtre a un autre devoir que
celui d'amuser.

Pensée d'automne

AU DOCTEUR ARNAL.

Ami, croyez-vous donc que le passé renaisse?
Tout ce qui commença sur terre doit finir.
On vit un jour à peine, ensuite la jeunesse
S'enfuit, comme l'oiseau, pour ne plus revenir!

Elle s'enfuit, hélas! emportant sous son aile
La foi, l'illusion, l'amour, le long espoir!
Et, quand elle a passé, que nous reste-t-il d'elle?
Le souvenir, nid vide au haut de l'arbre noir!

Si vous vous retournez pour regarder encore
Les astres qui brillaient dans le ciel des vingt ans,
Plus rien dans cet azur, désormais sans aurore
Et tristement couvert par la brume du temps!

Les divins souvenirs, les émotions fortes,
Fleurs de notre printemps, quand l'arbre n'est plus vert,
Bruissent dans le cœur comme les feuilles mortes
Qu'entraîne en gémissant la bise de l'hiver.

(*Mes Primevères.*)

ERNEST PRAROND

Bibliographie. — *Vers* (1841); — *Fables* (1847); — *Fables politiques* (1849); — *Notices sur les rues d'Abbeville* (1849—1850); — *Les voyages d'Arlequin* (1850); — *Portraits critiques de quelques écrivains nouveaux* (1852); — *Études sur Shakespeare*; — *Impressions et Pensées d'Albert* (1854); — *Les Contes en vers de la Calprenède* (1854—1855); — *Notices historiques sur l'arrondissement d'Abbeville* (1854—1856); — *Jean de la Chapelle et la Chronique de Saint-Ricquier* (1856); — *Les Hommes utiles d'Abbeville*, panthéon local (1858); — *Les chasses de la Somme* (1858); — *Paroles sans musique; — Campagnes et victoires du Roi Bébé; — Quatre années de la Révolution* [*1790—1793*]; — *Airs de Flûtes sur des motifs graves; — Une Révolution dans l'Abbaye de Saint Ricquier, la Picardie de 1857, Notice sur Rambures* (1859); — *Saint-Vulfran d'Abbeville* (1860); — *Les Châteaux de l'arrondissement d'Abbeville* (1860); — *Jacques Malbrancq* (1861); — *Histoire de cinq villes et de trois cents villages* (1861—1868); — *Les Annales modernes d'Abbeville* (1862); — *Histoire de Saint-Ricquier* (1867); — *Quelques faits de l'Histoire d'Abbeville* (1867); — *De Montréal à Jérusalem* (1869); — *La Ligue à Abbeville*; — *Topographie historique et archéologique d'Abbeville*; — *Journal d'un Provincial pendant la guerre de 1870—1871; — Abbeville à Table; — Édition du poème latin de Valerand de la Varanne sur Jeanne d'Arc; — Ronsard et d'Aubigné* (1873); — *A la Chute du Jour, vers anciens et nouveaux* [*1847—1876*] (1876); — *Les Pyrénées, paysages et impressions* [*1867—1876*] (1877); — *Du Louvre au Panthéon*, poèmes (1881); — *Le Théâtre sous le Chêne* (1883); — *Le Jardin des Racines noires* (1886); — *La Voie Sacrée* (1887); — *Le Monde aimé* (1892); — *Idylles de Chambre* (1894); — *Falstaff*, comédie en cinq actes, d'après *The Merry Wives* et *King*

Henri IV (1895); — *Le Théâtre sous l'Orme* (1898).
Les œuvres poétiques d'Ernest Prarond se trouvent chez Alphonse Lemerre.

Ernest Prarond a collaboré à divers journaux et revues. Il a été directeur de la *Picardie.*

Ernest Prarond, né le 14 mai 1821 à Abbeville (Somme), mort le 11 novembre 1909, fit ses études au collège de sa ville natale, qu'il quitta pour aller faire son droit à Paris. Conseiller général de la Somme de 1854 à 1880, maire d'Abbeville pendant un semestre (1883—1884), il fit de 1863 à 1873 de nombreux voyages au cours desquels il visita successivement les États-Unis, le Canada (1863), l'Angleterre, l'Italie (1865), l'Orient, la Grèce, l'Algérie, la Suisse, la Belgique, la Hollande, les États Scandinaves et l'Allemagne.

Ernest Prarond s'est fait connaître par d'intéressants travaux historiques et archéologiques, mais il fut avant tout poète. On cite de lui: *A la Chute du Jour* [*1847—1876*], (1876), *Les Pyrénées* (1877), *Du Louvre au Panthéon* (1881), *Le Théâtre sous le Chêne* (1883), *Le Jardin des Racines noires* (1886), *La Voie Sacrée* (1887), *Le Monde aimé* (1892), *Idylles de Chambre* (1894), *Falstaff* (1895) et *Le Theâtre sous l'Orme* (1899). „M. Prarond, dit M. Anatole France, a l'âme grande et l'esprit charmant. C'est un poète rare et un admirable humaniste." Ajoutons que la vaste érudition de ce délicat poète se manifeste aussi bien dans le choix de ses images que dans la richesse de son vocabulaire et l'heureuse variété de ses rythmes, dont il était allé demander le secret aux écrivains de la Pléiade.

Vivant par le cœur et par l'esprit, Ernest Prarond, qui était doué d'une sensibilité exquise, fut en même temps un philosophe. Il aimait à soulever les grands problèmes de l'existence et se plaisait à opposer un système à l'autre, sans proposer de solution définitive, estimant, comme Lessing, qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître la vérité.

Dans son théâtre en vers, Prarond a manifesté d'heureuses qualités de poète dramatique.

Ernest Prarond fut officier de l'Instruction Publique et chevalier de la Légion d'honneur.

Aux Vosges.

Montagnes qui gardez du fer dans vos entrailles,
Vous êtes maintenant nos premières murailles.
De vous le cri français : Halte en bas ! descendra.
Soyez toutes de fer lorsque le jour viendra.

E. Prarond

Matinée d'été

Moi, je suis depuis longtemps sorti dans la campagne, et j'ai déjà composé cette chanson, et, à haute voix, je l'ai chantée.

UHLAND, *Lied.*

Tandis que dans les champs tout s'agite et travaille,
Que les blés en faisceaux sont noués par leur paille,
Que déjà la charrue a fendu le sillon,
Et que du braconnier au rustique sayon
Le fusil jette au loin des éclairs dans les plaines,
Le château dort, visage aux yeux clos de persiennes.
Et pourtant le soleil monte sur l'Orient ;
Le ciel rit dans l'azur, et, comme lui riant,
Le sol, tout parsemé de cailloux, étincelle ;
L'araignée aux longs fils, qu'une embûche recèle,
Fait jaillir au soleil sous son pied diligent
L'eau de la nuit qui reste à ses toiles d'argent.
Oh ! les sots possesseurs de toutes ces merveilles
Qui gaspillent le jour pour de prodigues veilles !

1847. (*A la Chute du Jour.*)

: - :

Orgueil dompté

Non est in hominis potestatem prohibere spiritum, nec habet potestatem in die mortis... neque salvabit impietas impium.

L'ECCLÉSIASTE, chap. VIII, verset 8.

Naissance et mort est une mesme chose.

RONSARD, *Les Poèmes*, liv. Ier.

Silence, orgueil humain ! Comptons le temps, prodigues.
Il semble à nos ardeurs que la sève est sans digues.
Nous trouvant si dispos dans nos membres si forts,

Nous plaignons les chétifs et méprisons les morts;
Trompés par un instinct de puissance et de vie
Indéfectible en nous, prescient, qui dévie,
Nous croyons qu'on saisit la fortune à pleins crins
Et frappons du talon la terre en souverains.
Peu s'en faut qu'à ce point ne montent nos blasphèmes
Que, pareils à ce Grec des antiques poèmes,
Contre le ciel qui gronde et parle avec le feu,
Nous ne jetions ce cri: Je vivrai malgré Dieu!
— Non, vous ne vivrez pas; votre fierté brisée
D'autres vaines fiertés deviendra la risée.
Bientôt des jeunes gens qu'aveugle un sang fougueux,
Vieillard, vous serez plaint, vous qui plaignez les vieux,
Car il n'appartient point à l'homme misérable,
Lorsqu'a sonné pour lui l'instant inexorable,
De faire que du corps l'âme ne sorte pas;
Il ne peut commander à l'heure du trépas.
Ni pitié, ni retard pour l'orgueil qu'il expie;
Et son impiété ne sauve point l'impie...

12 janvier 1850. (*A la Chute du Jour.*)

: - :

Conclusion

Si je pouvais plier mon esprit à la force
Et mon cœur au devoir, ma grande ambition
Ne serait pas d'aller dans l'admiration
Des hommes, — comme Homère ou le soldat de Corse;

Elle serait plus haute encore; elle serait
De marcher devant Dieu, muet, modeste et sage,
Sans qu'un œil seulement remarquât mon passage,
Hors celui d'un pauvre homme à qui Dieu m'enverrait;

Elle serait encor d'adorer dans mon âme,
Du cœur et de la voix, comme un saint des vieux temps,
La sagesse éternelle et les soins éclatants
Qu'elle prend de verser sur nous un pur dictame.

Ainsi je passerais dans un sentiment doux
Des œuvres et de Dieu, des hommes et des choses,
Admirant tout d'en bas sans recherche des causes,
Et goûtant le ciel même en vivant comme tous.

1854. (*A la Chute du Jour.*)

: - :

Panthéisme ?

Gloire, encore et encore, à l'être auquel tout retourne et dont tout procède, qui est tout et en qui sont toutes choses.

HYMNE à VICHNOU.

Homo vitae commodatus, non donatus est.

PUBLIUS SYRUS.

Sache que le monde visible et le monde invisible c'est Lui-même. Il n'y a que Lui, et ce qui est c'est Lui.

FARID UDDIN ATTAR, Invocation du poème : *Le Langage des oiseaux.*

Jouis donc, imbécile, heureux être! Qu'importe
Ta vie à l'univers? Sur ta paupière morte
Le soleil sera-t-il moins éclatant? Le jour
Verra-t-il fourmiller moins de joie et d'amour?
Chaque minute en toi sonnant claire et ravie
N'a-t-elle pas payé ce que te doit la vie?
Dieu s'est-il engagé par un pacte envers toi?
Quel serait le marché? Sur quoi fondé? Pourquoi?
Sais-tu si l'Être en qui se voilent tant d'arcanes
N'a pas fait de toi, ver, un de ses mille organes,
Et n'as-tu pas assez de cet immense honneur
Et de ce grand bienfait, ô chétif raisonneur,
Que Dieu, pour admirer sa splendeur éternelle,
Ait un instant daigné se choisir ta prunelle?

(*A la Chute du Jour.*)

: - :

Un Sacrifice au vent

Devotae flavi verticis exuviae.
CATULLE, *La Chevelure de Bérénice.*

Sylvius du coffret où sa vie est scellée
Tira les bruns cheveux de la belle exilée,
Et, sortant, remonta le ruisseau jusqu'au bois
Où l'eau sourd de la craie et des tourbillons froids.
Là, suspendant sa marche, évoquant les années,
Le temps mort, il revit les heures couronnées
Du bleu ciel, et l'aspect souriant et les pas
De celle qui vint là, qui n'y reviendra pas.
Que lui dirent l'eau prompte et le bosquet tranquille ?
La source allait, tournant une basse presqu'île
De roseaux, et semblait heureuse de courir ;
Le bois sentait déjà les bourgeons verts s'ouvrir.
Fuite ! murmurait l'eau ; retour ! disait le hêtre.
Sylvius prit les bruns cheveux ainsi qu'un prêtre,
Dans les rites anciens d'Aoude et d'Eleusis,
Touchait aux purs objets pour le culte choisis,
Et, séparant les uns des autres, lent office,
Il les jeta dans l'air et comme en sacrifice,
En sacrifice au bois, à l'onde, au ciel, à tout
Cet univers qu'avril prépare au riche août,
Septembre au blanc janvier, et qui, sur l'indigence
De nos courtes saisons, jette son indulgence.
Le vent prit en détail le don cher qu'en son vol
Arrêta le buisson, retint l'herbe du sol.
Sylvius crut avoir, pour faire en son cœur vide
Couler l'oubli, livré l'offrande au monde avide ;
Mais, après son départ, les oiseaux, pour leurs nids,
Des trésors recherchés fil à fil, réunis
Par la plus glorieuse et sainte des maraudes
Et roulés par leurs becs sous leurs poitrines chaudes,
Ont fait, eux que la loi des astres émouvait,
Des chaînes pour la mousse assouplie au duvet
Les odeurs de la tête encor chère envolées
Ont fêté doucement les naissances ailées,
Et sur tous les parfums des bois, sur ceux des champs,
Divines, ont aidé l'essor des jeunes chants.

(A la Chute du Jour.)

: - :

Les quais savants

Ah ! la Seine est toujours la bonne institutrice.
Lutèce l'eut pour sœur, Paris l'a pour nourrice.
Elle apporte du fond des Gaules, des forêts,
Des champs, l'esprit du sol, des airs, les souffles frais,
La respiration fiévreuse des poitrines
Qu'agitent, généreux, le combat des doctrines
Et l'espoir invaincu de voir l'humanité,
La France au cœur, prendre âme et voix de la Cité.
Elle apporte le vin des vignes glorieuses ;
Elle apporte le bois pour les nuits studieuses,
Pour les foyers amis. — Souvenirs évoqués !
Le vrai cœur de Paris bat non loin de ses quais,
A gauche de la grande artère aux eaux fécondes
Et sous le mont sacré, mamelle des deux mondes
Où vinrent s'abreuver les peuples, les esprits,
Les faibles et les forts, les grands, Dante compris,
Les insoumis, Villon, les délicats, Érasme,
Ceux qui faisaient brûler, ceux dont l'enthousiasme,
Outré de voir le juste ou le droit trébucher,
Avec colère et joie acceptait le bûcher.
La Seine aime le mont des combats et des veilles
Avant le Louvre, orgueil et gardien des merveilles ;
Ses quais même ont ce culte et l'affirment deux fois.
C'est du côté par l'ombre accaparé dix mois,
Mais salué par l'aube encore au temps des givres,
Que sur les parapets s'entassent les vieux livres,
Et c'est de ce côté qu'en toutes les saisons
Les fleurs tombent aussi de pleines cargaisons.
Le livre ouvre sa page et la fleur sa corolle.
Du livre et de la fleur le vent prend la parole,
Fond l'antique savoir dans l'odeur du matin,
Et, son hymne ainsi fait, le porte au mont latin.

(Du Louvre au Panthéon.)

: - :

Clochettes Matinales

Avant le jour. Deux sons, deux notes enfantines,
Grêles voix d'un couvent lointain, sonnant matines.
L'humble métal n'a rien de l'imposante voix
Du bourdon, ni du bronze au vénérable poids
Qui convoque, vibrant encor de moyen-âge,
Les forts cerveaux, honneur, heur de l'échevinage.
Il n'est grave ni lourd, guerrier ni triomphant,
Et je ne puis mieux dire, il a le timbre enfant.
Ce sont des cœurs soumis, des femmes, qu'il appelle.
Sous la voûte de bois d'une basse chapelle
Les saintes vont causer, doucement, simplement,
Avec le saint orné d'un nouveau vêtement.
Le paradis qui s'ouvre en leurs songes paisibles
Les entoure déjà dans les objets visibles
Qui font parler les murs, chanter l'autel ; leur main
Touche leurs vœux. Un charme idéal de l'humain
Transposé dans leur âme est le divin pour elles.
La Vierge au paradis a des robes plus belles,
Des joyaux plus brillants que l'œil ne compte pas,
Mais elle a le visage et le geste et le pas,
De celle qu'elles ont voilée avec du tulle.
Ce qu'en sa seule ardeur leur seul désir postule
C'est de s'asseoir au ciel aux tables que Jésus
Préside familier comme au soir d'Emmaüs.
Voilà pourquoi, l'hiver, ces femmes, jeunes, vieilles,
Délicates, s'en vont, lorsque tu les éveilles,
Clochette, prendre place au banc glacé du chœur.
L'heure est noire au dehors, elle est blanche en leur cœur.

(*Le Monde aimé.*)

LOUIS DE RONCHAUD

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Heures*, poèmes (1842); — *Phidias, sa vie et ses œuvres* (1861); — *Études d'histoire politique et religieuse, le Péplos d'Athènè Parthénos* (1872); — *Le Filleul de la Mort*, fabliau en vers (1880); — *Contes d'Automne*, prose (1883); — *Comédies philosophiques* (1883); — *Poèmes dramatiques* (1883); — *La Tapisserie dans l'Antiquité* (1884); — *Au Parthénon* (1886); — *La Mort du Centaure*, drame (1886); — *Poèmes de la Mort* (1887).

Les œuvres poétiques de Louis de Ronchaud se trouvent chez Alphonse Lemerre.

Louis de Ronchaud a collaboré à la *Libre Recherche*, à la *Revue de Paris* (1856), à la *Gazette des Beaux-Arts* (1857), à la *Revue Nationale* (1863), etc.

Louis de Ronchaud, né à Lons-le-Saunier le 9 décembre 1816, mort à Saint-Germain-en-Laye le 28 juillet 1887, débuta en 1842 par un recueil de vers : *Les Heures*, puis s'occupa de recherches historiques, archéologiques et littéraires. En 1872, il fut nommé inspecteur des Beaux-Arts ; en 1879, secrétaire-général de l'administration des Beaux-Arts ; en 1881, directeur des Musées Nationaux.

En 1880, revenant à la poésie, il publia *Le Filleul de la Mort*, fabliau en vers, qui fut suivi, à quelques années d'intervalle, de deux nouveaux recueils : *Poèmes dramatiques* (1883) et *Poèmes de la Mort* (1887).

Admirateur enthousiaste de Lamartine, Louis de Ronchaud a écrit la préface de ses *Mémoires inédits* et celle des *Manuscrits de ma mère* (1871).

„Lamartine et l'art grec, a écrit M. E. Ledrain, tels furent les maîtres de Louis de Ronchaud, qui fut à la fois un

savant et un lettré. Toutefois, ses œuvres portent bien la marque de son propre esprit. Le goût exquis, la délicatesse, la réserve, sont les qualités particulières de cet écrivain éminemment distingué. Quand il tient la plume, Louis de Ronchaud vise surtout à l'harmonie, à la finesse, à l'exacte nuance de l'expression. Ce sont là des vertus assez rares et qui lui font, à juste titre, une place à part parmi les poètes et les prosateurs contemporains."

Croyez que je sens bien vivement le prix, de cette amitié *tardive*, mais *fixe*, dont je suis aussi heureux que fier. Je sais que vous lui avez déjà fait, dans une récente édition d'un de vos ouvrages, un sacrifice dont je n'ai pas été surpris et dont je ne veux pas vous remercier, car la reconnaissance se perd ici et doit se perdre dans l'amitié : j'espère vous prouver la mienne.

Votre bien dévoué

P. J. Proudhon

Le Faucheur de Nuit

Dans le silence de la nuit,
A la pâle clarté céleste,
C'est le faucheur ; j'entends son bruit,
Je vois son geste.

Au pré, proche de la forêt,
Séjour de lutin et de gnome,
La faux en main, il apparaît
Comme un fantôme.

Au rayon qui glisse tremblant
De feuille en feuille jusqu'à terre,
Je vois se mouvoir son bras blanc
Avec mystère.

Il vient faucher sous le ciel clair
Pour emplir au matin la crèche.
La faux grince et jette un éclair
Dans l'herbe fraîche.

Il fauche, il fauche herbes et fleurs,
Et la prairie ensommeillée
De son voile aux mille couleurs
Est dépouillée.

Au loin tout est silencieux,
Le bois, le sillon, le nuage,
Et la lune qui dans les cieux
Fait son voyage.

Le ruisseau, plus lent dans son cours,
Le vent assoupi dans l'espace,
Tout dort ; le fer tranchant toujours
Passe et repasse.

Je vois grandir incessamment
Le cercle qu'il trace en cadence,
Et j'entends le gémissement
D'un meurtre immense.

La petite fleur qui levait
Son humble front tombe, et le rêve
Qu'au clair de lune elle rêvait
Soudain s'achève.

Herbes et fleurs, tout est fauché.
On dirait un champ de bataille
Où dans la nuit, spectre penché,
La Mort travaille.

Le bruit cesse. Par un bras lent
Sur la terre je vois s'étendre
Comme un linceul un grand drap blanc
Pour l'herbe tendre.

Pêle-mêle s'en va coucher
Dans le suaire l'herbe morte ;
Puis je vois un fardeau marcher,
Qu'un spectre emporte.

Dans le silence de la nuit
J'entends comme un faible murmure ;
Puis bientôt tout s'évanouit
Dans l'ombre obscure.

Tout est silencieux, tout dort.
La lune au ciel, pâle et blafarde,
Semble la face de la mort
Qui me regarde.

(Poèmes de la Mort.)

GUSTAVE LE VAVASSEUR

BIBLIOGRAPHIE. — *Napoléon* (1840); — *Vers* (1843); — *Vie de Pierre Corneille* (1843); — *Poésies fugitives* (1846); — *Dix mois de révolution* (1847); — *Farces et Moralités* (1850); — *Les trois frères Eudes* (1855); — *Études d'après Nature* (1864); — *Inter Amicos* (1866); — *La Rime* (1875); — *Dans les Herbages*, ouvrage couronné par l'Académie française (1876); — *Les vingt-huit jours du caporal Balandard*, en collaboration avec M. Paul Harel (1882); — *Poésies complètes* (1889); — *Œuvres choisies* (Alphonse Lemerre, Paris, 1897).

„Gustave le Vavasseur, né à Argentan le 9 novembre 1819, mort le 9 septembre 1896 à la Lande-de-Lougé, appartient à une vieille famille normande. Ses grands-parents maternels, les Renault de la Renaudière, habitèrent d'abord Sées, puis Argentan où naquit l'écrivain, qui entra au collège de Juilly en 1833 et en sortit „catholique, royaliste et normand", *traditionnaliste.* Passionné pour les vieilles bibliothèques, il acquit cette surprenante érudition que révèle par exemple sa *Vie de Pierre Corneille.* Sain, fort, jovial, il posséda dès l'enfance „ce cœur exquis tout trempé de rudesse délicate et forte, pleine de pudeur aussi," qu'il garda jusqu'à la fin.

„En sortant de Juilly, Gustave le Vavasseur alla étudier le droit à Paris, y prit ses licences et y rencontra Ernest Prarond, le poète d'Abbeville, le peintre Jules Buisson, Banville, Baudelaire, qui disait de lui: „Je n'ai jamais rencontré personne qui fût plus pompeusement et plus franchement normand". L'amitié de Baudelaire et de Le Vavasseur alla jusqu'à une tentative de collaboration qui n'aboutit pas, l'altier auteur des *Fleurs du Mal* ayant déserté l'œuvre commune, ce dont Le Vavasseur garda toujours un souvenir de tristesse.

„Dès 1848, Gustave le Vavasseur regagnait la Normandie pour habiter cette petite maison de la Lande-de-Lougé, tout près

de la Fresnaye, où vécut Vauquelin, en plein bocage normand, et s'y occuper de ses fruits et de ses abeilles, tout en composant ses almanachs et ses vers: „ces grands vers tristes et nus, comme un horizon sévère de terres labourées, mais d'où monte l'espérance chrétienne, ainsi qu'une matinale alouette". De cet ermitage, le poète rayonnait sur tout le pays, inspirant et instruisant les sociétés d'archéologie, devenant comme le noyau d'une pléiade de poètes bas-normands: Paul Harel, Germain-Lacour, Achille Paysant, Florentin-Loriot, Challemel, d'autres, à côté de qui il sied de citer les Chennevières, les Contades, les La Sicotière, plutôt historiens, le duc d'Audiffred-Pasquier, tout ce bouillonnement intellectuel enfin qui réveillait l'énergie bas-normande et provoquait l'important mouvement de décentralisation qui se continue de nos jours." (M.-C. POINSOT, *Anthologie des Poètes Normands.*)

Fleur de Mai

Le bon Dieu règle toute chose.
Le guerrier vient en Mars; souvent
En Brumaire vient le savant
Et la coquette en pluviôse.

Aux jardins de l'hymen éclose,
La fleur s'ouvre au soleil levant;
Sous la neige et malgré le vent
Quelquefois Noël a sa rose.

Mais pour sourire à la beauté.
Et contenter la vanité
Des bourgeoises et des marquises,

Dans l'Eden au démon fermé
Il est certaines fleurs exquises
Qui ne naissent qu'au mois de Mai

Antoine de Varennes

Les Oies

Gravement, à la file, elles vont au pâtis,
Le jabot consterné, lourdes, mais empressées ;
D'un rêve d'herbe tendre elles semblent bercées
Et pétrissent la fange à pas appesantis.

Elles ont le bec rude et de grands appétits,
Il semble que, parfois, au fond de leurs pensées
Revient le souvenir de leurs gloires passées.
Ah ! si le Capitole avait fait des petits !

Elles causent sans cesse entre elles, les commères.
Se font-elles encor de nouvelles chimères ?
Parlent-elles toujours des choses d'autrefois ?

Elles battent de l'aile en se faisant des signes...
Je ne comprends pas bien leur langue, mas je crois
Qu'elles passent leur vie à médire des cygnes.

(*Œuvres choisies.*)

: - :

Carcassonne

(LE MARCHÉ)

Rayons de soleil d'or trouant par échappées
Trente platanes roux, aux feuilles découpées
Comme des fers de lance ou bien des fleurs de lis,
Qui font une jonchée à des cailloux polis ;
Un grand fourmillement de joie et de lumière,
Un automne imprégné de saveur printanière,
Mille sons éclatants et mille bruits joyeux ;
Des tas de fruits rangés pour le plaisir des yeux :

Aulx odorants, oignons, pimpantes chicorées
Emmêlant leur frisure aux cheveux des poirées,
Des bottes de radis roses et violets,
Carottes en habits rouges aux verts collets,
Céleris cannelés et courges entr'ouvertes
Éclatant au milieu de choux aux feuilles vertes;
La pomme, fruit normand confit dans sa douceur,
Dont le visage est plein de taches de rousseur;
Près de la pomme d'or la poire, sa compagne,
Qui semble une bouteille; un souvenir d'Espagne,
La grenade, qui saigne ainsi qu'un fruit vivant;
La noix aux tons bistrés qu'a fait tomber le vent;
La châtaigne plus brune encore; le pois chiche,
Comme un pauvre honteux à la table du riche,
Assis parmi les fruits; l'orange, le citron
Dans son nid de papier caché comme un poltron;
La nèfle qui se glisse à côté de l'arbouse
Comme une sœur modeste auprès d'une jalouse;

Des pantins consternés aux yeux décolorés,
Des miroirs de deux sols dans des cadres dorés,
Des petits pains du jour, des gâteaux de la veille,
Des bonbons surannés qu'on a mis en bouteille;
Des images pendant sous des auvents de bois,
Avec inscription portant en deux patois,
Espagnol et français, le nom de quelque apôtre,
L'orthographe de l'un ayant déteint sur l'autre;
Des lacets, des rubans, des bonnets à pompons,
De l'étoffe rayée à faire des jupons,
Des choses qu'on ne voit que dans les inventaires;
Puis de tous les auvents, de tous les éventaires
Sortant et se croisant, des appels aux chalands,
Des propos goguenards et des propos galants;
Parmi les quolibets dans la foule ahurie
Se faufile un joueur d'orgue de Barbarie
Qui ne regarde rien et joue en trémolo
La valse du Trouvère avec les pieds dans l'eau.

L'eau qui mouille les pieds de ce joueur morose
Tombe d'une fontaine en marbre blanc et rose
Que couronne un Neptune armé de son trident,
Dieu fantasque, perdu dans le feuillage ardent
Et qui sur tous ces fruits qu'on vend ou qu'on achète
Fait l'effet de brandir une énorme fourchette;

Sa bouche a l'air de rire en disant *quos ego*,
Et ses pieds courroucés dansent le fandango;
L'artiste qui trouva ce dieu-là dans l'argile
A sa façon sans doute interprétait Virgile;
L'un fait une médaille et l'autre un mascaron,
Il n'est pas défendu de traduire Scarron.

Tout ce fouillis, ce bruit, ces odeurs, cette sève
Qui monte aux yeux, parcourt les veines, est-ce un rêve?
Est-ce un dessin perdu de quelque vieux Flamand?
Un moderne tableau réaliste qui ment?
Une étude de mœurs faite en robe de chambre?
Non: c'est ce qu'un matin du vingt-quatre novembre
Mil huit cent soixante-un, j'ai vu, senti, touché,
A Carcassonne sur la place du marché.

(*Œuvres choisies: Fantaisies.*)

: - :

Dans une Bibliothèque Normande

O mes aïeux, petits poètes d'autrefois,
Élèves dissipés d'une classe enfantine,
Côte à côte rangés derrière la vitrine,
Caennais, Alençonnais, Rouennais et Virois,

Moineaux des villes, geais et rossignols des bois,
Doux gosiers emmiellés d'élégance latine,
Gorges de biberons que le cidre lutine.
Caquetez, gazouillez, chantez tous à la fois.

Quel concert varié de pipeaux et de lyres!
Quel merveilleux fouillis de larmes et de rires,
De refrains solennels et de chants familiers,

De pastorale tendre et de satire acerbe!
Vive la liberté! — Taisez-vous, écoliers!
Silence, polissons! j'entends venir Malherbe!

(*Œuvres choisies.*)

: - : : - : : - : : - : : - :

ALFRED BUSQUET

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Poème des Heures* (1854); — *La Nuit de Noël* (1861); — *Représailles* (Alphonse Lemerre, Paris, 1872); — *Poésies, première série* (Hachette, Paris, 1884); — *Poésies, deuxième série* (Hachette, Paris, 1884); — *La Comédie du Renard*, comédie en prose (Hachette, Paris, 1885); — *Monsieur le Duc*, comédie en prose (Hachette, Paris, 1885); — *Londres fantastique*, études (Hachette, Paris, 1885); — *Le Triomphe de l'Amour*, drame en trois actes et en vers (Hachette, Paris, 1885).

Alfred Busquet a collaboré à l'*Artiste*, à l'*Illustration*, à la *Revue de Paris*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, etc.

Alfred Busquet, né le 19 décembre 1819, mort en 1883, débuta dans les lettres en 1843. Lié avec toute la jeunesse romantique, il fut le camarade, l'ami, de Murger, de Paul de St.Victor, d'Arsène Houssaye, de Flaubert, de Théophile Gautier, de Paul Meurice, d'Auguste Vacquerie, des fils de Victor Hugo, et de Gérard de Nerval. Plus tard vinrent se joindre à ses jeunes amitiés brillantes, celle d'Edgar Quinet et celles plus illustres encore de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et de Lamartine.

La vie d'Alfred Busquet se passait au milieu des poètes, des lettrés. Il collaborait à l'*Artiste*, à l'*Illustration*, à la *Revue de Paris*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, mais il ne songeait pas à publier quelques-unes de ses meilleures œuvres. Après avoir donné *Le Poème des Heures* (1854), *La Nuit de Noël* (1861), *Représailles* (1872), il ne publia plus rien.

Ce fut seulement après sa mort qu'une main amie réunit ses dernières œuvres: deux volumes de *Poésies*, qui contiennent toute sa vie, un drame en vers: *Le Triomphe de l'Amour* et deux comédies en prose: *La Comédie du Renard* et *Monsieur le Duc*.

Alfred Busquet écrivait pour les lettrés, les délicats; il se livrait peu dans ses vers. Maxime Gaucher a dit de lui, dans la *Revue Bleue*:

„L'homme ne se livre pas tout entier par des confidences comme en font certains poètes, — confidences qui sont des confessions générales; — il se laisse deviner. A travers les voiles discrets, on entrevoit une nature tendre, rêveuse, quelque peu indécise, et faite pour la contemplation plus que pour l'action. Le poète a cette physionomie particulière qu'il est tour à tour de toutes les écoles sans s'etre enrégimenté dans aucune. Tantôt c'est un classique pur, tantôt un héritier de Chénier, tantôt un romantique hardi; à de certains moments on dirait un parnassien. Est-ce éclectisme? Non. Il n'a pas tenté de fondre en une seule nuance les couleurs des différents drapeaux; il a été toujours lui-même en étant tour à tour celui-ci et celui-là; il a suivi la fantaisie et obéi à l'inspiration du moment. Ce qui donne cependant une certaine unité à ces pages si diverses de ton et d'allure, c'est qu'on y sent toujours comme une senteur d'antiquité, alors même qu'elles sont à la mode du jour. Alfred Busquet était un adorateur fervent des littératures anciennes, et il s'en était si fortement imprégné qu'il en portait avec lui le parfum sans y songer. C'est ainsi qu'il était chrétien et païen tout ensemble, mêlant aux Apôtres Sémélé, Procris, les Naïades et les Dryades. Ses vers font à la fois envier l'homme et apprécier le poète."

[illegible] pense [illegible] je te verrai le [illegible] il [illegible]
Eh bien [illegible]

~~[illegible]~~
Vous tous [illegible] enfants, la jeune demoiselle
Vous [illegible] demain [illegible]
[illegible]
Vous ne [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] — ~~[illegible]~~ [illegible]
[illegible]

Alf Busquet

Chanson des Alpes

PAYSAGE

PANTOUN.

Sur le sommet de la montagne
La lune élève son croissant,
L'obscurité va décroissant
Jusqu'au niveau de la campagne;

La lune est pleine de douceur,
Comme tes yeux si doux . . . ma sœur.

L'herbe est brillante de rosée,
C'est un écrin de diamants;
La vache écoute, reposée,
Le bruit des bourgs au loin dormants;

La lune paraît endormie,
Si douce . . . comme mon amie!

Mais voici que sur le sommet
Des pics neigeux, comme un point rose,
Superbe, le soleil se pose:
Tout reluit, chante ou se soumet.

Soleil vainqueur, clair et charmant
Comme le front de mon amant.

(*Poésies.*)

: - :

Barcarolle

Che cosa vecol ch'io peschi?
L'anel che m'è cascà.

Viens à mon secours, ô pêcheur de l'onde,
Fidelin!
Viens ici pêcher dans la mer profonde,
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin lo!

Que faut-il pêcher pour vous, ô la belle,
Fidelin!
— Ma bague est tombée à la mer cruelle.
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Je te donnerai, pour ta courte peine,
Fidelin!
Cent écus d'argent dans la bourse pleine
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Je n'ai pas besoin que l'on me rembourse,
Fidelin!
Gardez votre argent et gardez la bourse,
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Mais de toi je veux un baiser bien tendre,
Fidelin !
Un baiser d'amour qu'on ne peut reprendre
Fidelin !

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau ;
Fidelin, lin, lo !

Venise. (*Poésies.*)

DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE LA ROCHE-GUYON

BIBLIOGRAPHIE. — *La Volière ouverte*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris); — *La Vie sombre*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris); — *Les Langueurs charmées*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris); — *L'Année Shakespearienne* (Fischbacher, Paris); — *Le Cœur en Larmes*, rondels (Alphonse Lemerre, Paris, 1905).

Mme la duchesse de la Roche-Guyon, dont les matinées poétiques réunissent une élite de littérateurs et de poètes, a publié un volume de prose: *L'Année Shakespearienne* et quatre volumes de vers: *La Volière ouverte*, *La Vie sombre*, *Les Langueurs charmées* et *Le Cœur en Larmes* [rondels], qui ont obtenu un succès mérité.

Une existence d'épreuves et de souffrance morale lui a indiqué le sens de la vie. Lasse de poursuivre de vaines chimères, son âme attristée s'est réfugiée dans le rêve poétique et dans l'affection de ses „aimés".

Hâte.

La vie humaine est courte et si rapide, hélas!
Qu'il nous faudrait, au moins, dans cet instant de vie,
Rendre heureuse encor plus notre âme inassouvie;
Aimer, aimer, toujours, même avec un cœur las;
Adorer plus encor les clartés de la terre;
Les éblouissements magiques et si doux
Des étoiles, des mers, des roses du parterre
Près de s'évanouir, à tout jamais, pour nous.

Dchesse Dre de la Roche-Guyon

Désir Impossible

N'avoir jamais rien vu de tout ce que j'adore;
N'avoir jamais connu les mers, les monts, les bois,
Ni les roses que l'aube, en souriant, colore;
N'avoir jamais chanté le ciel bleu des beaux mois;

N'avoir jamais senti le vent jeune et sonore;
N'avoir pas pénétré les secrets de sa voix;
N'avoir jamais rien vu de tout ce que j'adore;
N'avoir jamais connu les mers, les monts, les bois,

Oh! oui! n'avoir rien vu, pour retrouver encore,
Avec l'émotion exquise d'autrefois,
L'étonnement sacré de ma première aurore,
Quand s'ouvrirent mes yeux pour la première fois!
N'avoir jamais rien vu de tout ce que j'adore!

(*Le Cœur en Larmes.*)

: - :

Après Moi

Quand je ne serai plus, immortelle nature,
Tout vivra, comme avant, sous tes fécondes lois;
Le soleil renaîtra bien des milliers de fois,
Sans qu'un de ses rayons perce ma nuit obscure.

Quand je ne serai plus, la terre froide et dure
Où je descends, demain, va fleurir à ta voix;
Quand je ne serai plus, immortelle nature,
Tout vivra, comme avant, sous tes fécondes lois.

Les amants aimeront. Dans l'épaisse verdure,
Ils iront, deux à deux, par les sentiers étroits,
Doucement enivrés, comme nous, autrefois,
Par le chant des oiseaux et le vent qui murmure,
Quand je ne serai plus, immortelle nature.

(*Le Cœur en Larmes.*)

: - : : - : : - : : - : : - :

HECTOR DE SAINT-MAUR

Bibliographie. — *Le Livre de Job*, traduction en vers (Dentu, Paris, 1861); — *Le Psautier* traduction en vers (Charles Douniol, Paris, 1866); — *Le Cantique des Cantiques*, traduction en vers (Typographie Alcan-Lévy, Paris, 1870); — *Le Dernier Chant*, ouvrage couronné par l'Académie française (Librairie Nouvelle, Paris, 1876); — *Les Bucoliques de Virgile*, traduction en vers (Libraire Nouvelle, Paris, 1877).

Hector de Saint-Maur a collaboré à la *Gazette de Sainte-Pélagie*, au *Mousquetaire*, à l'*Artiste*, à la *Revue de Paris*, etc.

Hector de Saint-Maur naquit à Donnemarie-en-Montois (Seine-et-Marne) le 4 mai 1808, chez sa grand'mère, Madame Chaillot des Boisguichet, qui y habitait un vieux manoir enfoui sous les roses. Il y fut élevé en partie chez son grand-oncle, M. J.-B. de Salques, frère de sa grand'mère, directeur du *Drapeau Blanc* et sur lequel il fit cette jolie pièce de vers: „Tu n'as pas vu tomber ton roy, vieux royaliste ..." Il se maria très jeune avec une charmante femme et, dans ce mariage d'inclination, l'amour ne fit qu'augmenter jusqu'au dernier jour.

S'étant fait connaître tout jeune, en 1835, par une chanson: *L'Hirondelle*, qui fut sur toutes les lèvres, il publia plus tard des traductions en vers, très remarquées, du *Livre de Job* (1861), des *Psaumes* (1866), du *Cantique des Cantiques* (1870), des *Bucoliques de Virgile* (1877), et un recueil de poèmes *Le Dernier Chant* (1876), d'un romantisme „rectifié et purifié"[1]). La perte d'une fille unique, tendrement aimée, inspira au poète des vers qui resteront.

Hector de Saint-Maur resta toujours en dehors de tout mouvement littéraire, malgré les instances de ses amis intimes Dumas, d'Aurevilly, Lamartine, Guizot et d'autres. Il mourut à Paris le 4 mai 1879.

[1]) Barbey d'Aurevilly.

Sous les arbres à grands panaches
parmi les houx et les chardons
Au bord des prés où vont les vaches
les poètes — et les dindons

J'ai trouvé la plume ci-jointe
O Maître, et je viens te prier
de vouloir en tailler la pointe
et la mettre en ton encrier

D'un peu de ton encre trempée
Cette plume d'oiseau bourgeois
Se fera sceptre, dague, épée
Catapulte, au bout de tes doigts.

~~Cette~~
Cette plume au vent qui miroite
sera l'outil mystérieux
dont tu feras de ta main droite
tomber des mondes merveilleux,

Elle pourra sous ta puissance
se teindre ~~[illegible]~~ du sinistre éclair
de la plume qui se balance
sur la toque de Lucifer,

ou sous ton souffle ardent courbée
et voyageuse aux bonds hardis
on pourra la croire tombée
des mansardes du Paradis

P. Maur

Date Lilia

Je sais un endroit, près de la colline,
Où le vent du Nord souffle et fait plier
La cime des pins et du peuplier,
Et qui prend à l'heure où le jour décline
Un aspect farouche et particulier.

— Un endroit étrange ; — on sait qu'il existe,
Et nul n'est pressé d'y porter ses pas ;
Lorsque l'homme en parle, il en parle bas ;
Il ne s'en souvient que lorsqu'il est triste ;
Tant qu'il est heureux, il n'y songe pas.

C'est un grand jardin aux routes sablées,
Où viennent mourir les bruits de Paris ;
Un jardin plein d'ombre où s'en sont allées,
Sous un coup de vent soudain effeuillées,
Les fleurs que portaient mes rosiers chéris.

Dans ses profondeurs nichent des colombes
Aux plumes d'argent, au collier vermeil ;
La neige y descend comme le soleil,
On y voit pousser des croix et des tombes ;
— Aux autres jardins il n'est pas pareil.

Le vent d'aquilon entasse à ses portes
Des bouquets de buis, des rameaux de houx,
Et le long troupeau des forts et des doux
Qui marchent le soir dans ses feuilles mortes,
Croit ouïr des bruits remuer dessous.

En ce jardin-là, chacun, pauvre ou riche,
Si grand qu'il puisse être ou qu'il ait été,
Viendra demander l'hospitalité :
Jardin qui jamais ne demeure en friche
Et que l'on cultive hiver comme été.

Quand, ouvrant l'œil bleu des douces pervenches,
Le Printemps suspend des clochettes blanches,
Met des bonnets d'or à ses arbrisseaux,
Dieu, pour les peupler, fourre dans leurs branches
Une légion de petits oiseaux :

Vaçarmes charmants et fouillis de notes !
Orchestres ailés, invisibles chœurs,
Qui ne savent pas, pinsons et linottes,
— Qui ne savent pas — ces jolis moqueurs,
Que leurs chants d'amour déchirent les cœurs.

Ici nul n'entend, aux moissons nouvelles,
Monter l'alouette au bleu firmament ;
Nul ici ne vient nouer les javelles,
Et la rude terre aux froides mamelles
N'a jamais porté ni fruit ni froment.

. . . .
. . . .

C'est là qu'on arrive et qu'on se sépare,
C'est là le suprême et terrible adieu ;
Cependant qu'au ciel, qui d'azur se pare,
L'oiseau qui s'enfuit jette une fanfare,
Et que l'homme, pâle, interroge Dieu.

— J'avais, occupé de mille autres choses,
Entrevu parfois son seuil vaguement ;
J'avais oublié ses nids et ses roses ;
Mais depuis ce temps Dieu m'a fait des causes
De m'en souvenir éternellement.

Aussi quand j'y viens, les fleurs d'asphodèles,
Se penchant avec de légers frissons,
M'adressent de loin leurs saluts fidèles ;
Car je ne suis plus maintenant pour elles
Un premier venu : nous nous connaissons.

(Le Dernier Chant.)

: - : : - : : - : : - : : - :

PAUL ARÈNE

BIBLIOGRAPHIE. — *Pierrot héritier*, pièce en un acte, en vers (1865); — *Le Parnassiculet* (1867); — *Jean des Figues*, roman (1868); — *Les Comédiens errants*, pièce en vers, en collaboration avec M. Valery Vernier (1873); — *Un duc aux lanternes*, comédie en un acte, en vers (1873); — *Ilote*, pièce en un acte, en vers, avec Charles Monselet (1875); — *La Gueuse parfumée*, nouvelles [dont *Jean des Figues*] (1876); — *Le Char*, opéra-comique en vers libres, avec Alphonse Daudet (1878); — *Le Prologue sans le savoir* (1878); — *La vraie tentation de Saint-Antoine*, contes de Noël (1879); — *Au bon Soleil* (1881); — *Paris ingénu* (1882); — *Vingt jours en Tunisie* (1884); — *Contes de Paris et de Provence* (1887); — *La Chèvre d'or*, roman (1889); — *Domnine*, roman (1894); — *Le Midi bouge* (1895); — *Contes choisis* (1896); — *Friquettes et Friquets* (1897); — *Le Secret de Polichinelle* (1897); — *Les Poésies de Paul Arène*, publication posthume (1899—1900).

Les œuvres de Paul Arène se trouvent chez Charpentier et chez Lemerre.

Paul Arène a collaboré à de nombreux journaux. Il a donné, pendant de longues années, un article hebdomadaire au *Gil Blas* d'abord, puis à l'*Écho de Paris*, enfin au *Journal*.

Paul-Auguste Arène, né à Sisteron en 1843, mort à Antibes en 1896, débuta dans la vie comme maître d'études au lycée de Marseille, puis au lycée de Vanves. Devenu l'ami de Gambetta et d'Alphonse Daudet, il quitta l'Université en 1865, après le succès de *Pierrot héritier*, un acte spirituel et souple, représenté à l'Odéon. D'après une légende à laquelle ne contredisaient ni lui ni Daudet, il aurait collaboré aux *Lettres de mon moulin*, qui parurent d'abord, comme on sait, sous le pseudonyme de Gaston-Marie.

La vie de Paul Arène est vide d'aventures. Tout au plus

peut-on citer un duel avec M. Catulle Mendès, irrité sur le moment par un sonnet du *Parnassiculet* dont la chute demeura quelque temps célèbre.

Paul Arène partageait son temps entre Paris, Sisteron et Antibes, uniquement soucieux de jouir de l'amusement des rencontres ou de la grâce des paysages et de mettre en des récits, dont plusieurs sont parfaits, les sourires que la vie amenait sur ses lèvres malicieuses. Français ou provençaux, les vers qu'il sema au hasard ont les mêmes qualités, que sa prose, témoignent du même amour de la perfection, des mêmes dons d'élégance et de souplesse presque grecques. Les vers provençaux, qu'il voulait réunir sous le titre de *Ploù e souleio*, sont restés inédits ou dispersés. Les vers français, plus heureux, ont été édités, par les soins de M. Mariani, ami de jeunesse de Paul Arène. Le recueil est précédé d'une préface d'Armand Silvestre et de trois portraits de l'auteur, deux gravés à l'eau forte, un gravé sur bois. Il fut tiré à deux cents exemplaires numérotés, ne fut pas mis dans le commerce et est absolument introuvable. Les quelques pièces que nous reproduisons auront donc pour nos lecteurs l'attrait de l'inédit.

Sisteron 7 Juin

Mon cher Tournier

L'Ilote a été représentée le 17 Juin 1875 : Vous n'avez qu'à vous adresser de ma part au Moniteur Illustré à M. Fabre qui j'en suis sûr se mettra à votre disposition.

Ci-joint un dessin de Gill qui vous sera sans doute inutile mais qui vous amusera.

Paul Arène

Noël en Mer

Lorsque le vieux Thamus, pâle et rasant le bord,
A la place prescrite eut crié: „Pan est mort!"
Le rivage s'émut, et sur les flots tranquilles
Un long gémissement passa venu des Iles:
On entendit les airs gémir, pleurer des voix,
Comme si sur les monts sauvages, dans les bois
Impénétrés, les dieux, aux souffles d'Ionie,
Les dieux, près de mourir, disaient leur agonie;
Le soleil se voila de jets de sable amer;
Un âpre vent fouetta les vagues de la mer,
Et l'on vit, soufflant l'eau de leurs glauques narines,
Les phoques de Protée et ses vaches marines
S'échouer, monstrueux et pareils à des monts,
Sur l'écueil blanc d'écume et noir de goëmons.
Puis, tandis que Thamus, le vieux patron de barque.
Serrait le gouvernail et jurait par la Parque,
Un silence se fit et le flot se calma.
Or, le mousse avait pu grimper en haut du mât
Et tenant à deux mains la voilure et l'antenne,
„Père! s'écria-t-il tout à coup, capitaine!
Père! un vol de démons ailés et familiers
Vient sur la mer, dans le soleil, et par milliers,
Si près de nous que leur essaim frôle les planches
De la barque! je les vois passer, formes blanches.
Ils chantent comme font les oiseaux dans les champs,
Leur langue est inconnue et je comprends leurs chants.

Ils chantent: „Hosanna!" Les entendez-vous, père?
Ils disent que le monde a fini sa misère
Et que tout va fleurir! Père, ils disent encor
Que les hommes vont voir un nouvel âge d'or!
Un Dieu nous le promet, un enfant dont les langes
N'ont ni dessins brodés à Tyr, ni larges franges
Pourpres, et qui vagit dans la paille et le foin...
Quel peut être, pour qu'on l'annonce de si loin,
Cet enfant-Dieu, né pauvre, en un pays barbare?

D'un coup brusque le vieux Thamus tourna la barre.
„Les démons ont dit vrai, mon fils, depuis le temps
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du soufre,
L'homme est abandonné sur terre, l'homme souffre,
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlé l'été,
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté!
Qu'il vienne donc! Qu'il vienne enfin, l'Enfant débile
Et divin, si longtemps promis par la sibylle;
Qu'il vienne, Celui qui, détrônant le hasard,
Doit donner à chacun de nous sa juste part
De pain et de bonheur. Plus de maux, plus de jeûnes;
Les dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes.
Aimons le Dieu qui naît. Au fond, que risquons-nous?
Nous lui présenterons humblement, à genoux,
L'offrande qui convient à notre humble fortune:
Ce bateau que j'avais, pour l'autel de Neptune,
Taillé dans un morceau de vieille écorce, les
Branches de vif corail prises dans nos filets,
Cette nacre aux reflets d'argent, et toute fraîche,
Si le temps le permet, notre prochaine pêche . . ."

Et tandis que, là-bas, le peuple des bergers,
Par les sentiers pierreux que bordent les vergers
Où la vigne biblique aux palmiers se marie,
Allait à Bethléem, venant de Samarie,
Et que, plus loin, sur les chameaux lents et têtus,
A travers le désert hérissé de cactus,
Les Rois Mages, qu'abrite un tendelet de toile,
Graves et les regards au ciel, suivaient l'étoile,
La barque, par delà les flots mystérieux,
Cherchant le jeune Dieu, vainqueur des anciens dieux,
Voguait, sa voile rose à la brise gonflée,
Vers Sidon, port voisin des champs de Galilée.

: - :

La Bouquetière

Épris de Margots idéales
Et rêvant au siècle dernier,
Je la rencontrai près des Halles,
Qui portait un petit panier.

Elle était blonde, presque rousse,
L'œil malin, mais bon en dessous,
Et vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.

Mon caprice, en cette matière,
D'un peu d'amour se compliquait;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer son bouquet.

Car elle était fraîche à merveille;
Ses fleurs avaient l'air engageant;
Mais j'avais trop soupé la veille:
Il ne me restait plus d'argent!

Frontin, je le dis sans reproches,
Avait, ce matin, oublié,
De mettre de l'or dans mes poches
Et j'étais fort humilié.

Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre ses doigts:
„C'est le dernier, je suis pressée.
Vous me paierez une autre fois."

Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébéiennes au cœur haut,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.

: - :

Sonnet de Mars

C'est un matin de mars qu'elle m'est revenue,
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas
La neige ourlait encor les buis de l'avenue;
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon brilla soudain: „C'est moi!" dit-elle.
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle,
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans.

Et depuis, quelquefois, je me surprends à dire,
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire:
C'était presque l'amour et presque le printemps.

: - :

Mobilier Scolaire

(FRAGMENT.)

. . . .
L'école était charmante au temps des hannetons,
Quand, par la vitre ouverte aux brises printanières,
Pénétraient, nous parlant d'écoles buissonnières
Et mettant la folie en nos jeunes cerveaux,
Des cris d'oiseaux dans les senteurs des foins nouveaux;
Alors, pour laid qu'il fût, certe! il savait nous plaire
Notre cher mobilier si pauvrement scolaire.
A grands coups de canif, travaillant au travers
Du vieux bois poussiéreux et tout rongé des vers,
Nous creusions en tous sens des cavernes suspectes,
Où logeaient, surveillés par nous, des tas d'insectes:
Le noir rhinocéros, qui porte des fardeaux,
Le taupin, clown doué d'un ressort dans le dos,
Le lucane sournois, mais aimable du reste,
Le charançon, vêtu d'or vert, et le bupreste...
J'oubliais l'hydrophile avec le gribouri.
Ceux d'entre nous à qui la chasse avait souri
Arrachaient au bureau quelques débris de planche,
Et, fiers d'avoir d'affreux reptiles dans leur manche,
Ils construisaient, non sans patience et sans art,
Une loge pour leur couleuvre ou leur lézard.

Moi-même, — cet aveu, je le fais avec joie, —
Pour spécialité, j'avais les vers à soie, —
Et je les nourrissais de feuilles de mûrier.
L'un fila son cocon entre mon encrier
Et l'histoire de France, où se voyaient des types
De rois, que nous ornions souvent de longues pipes.
Il fila son cocon. — Résultat: tout un mois,
Indifférent aux rois, ainsi qu'à leurs exploits;
Et faute d'encrier ne pouvant avoir d'encre,
Je me mis à ne rien faire et je passai cancre.
Le maître, intrigué fort, se demandait: „Comment
A-t-il pu devenir bête si promptement?".

STRADA [1]

Bibliographie. — Constitution scientifique de la Méthode et des Lois de la Certitude: *Essai d'un Ultimum Organum* (1865; 2e édition: 1898); — *La Méthode Générale* (1868; 2e édition: 1898); — *Point de départ de la Pensée* (1868); — *Catéchisme de la Méthode impersonnelle* (1900). — Sciences sociales: *Le Dogme social* (1859); — *La Séparation des Pouvoirs* (1861); — *La Séparation absolue de l'Église et de l'État* (1862); — *L'Europe sauvée et la Fédération* (1862; 2e édition: 1868). — Histoire et Exégèse: *Loi de l'Histoire* (1894); — *Jésus et l'Ère de la Science* (1895); — *La Religion de la Science et de l'Esprit pur* (1897). — L'Épopée humaine: *La Genèse Universelle* (1890); — *Les Races* (1890); — *Le Premier Roi* (1890); — *Le Premier Pontife* (1890); — *Sardanapale* (1891); — *Le Saint Roi David* (1899); — *La Pallas des Peuples* (1893); — *Jésus* (1892); — *La Mort des Dieux* (1865); — *La Mêlée des Races* (1873); — *Charlemagne* (1893); — *Abeylar* (1894); — *L'Inquisition* (1900); — *Philippe le Bel* (1896); — *Jeanne d'Arc* (1894); — *Borgia* (1895); — *Rabelais* (1896); — *Pascal et Descartes* (1897); — *Don Juan* (1891); — *Mirabeau* (1898); — *Danton le Magnanime* (1899); — *Robespierre* (1899); — *Le Prométhée de l'Avenir* (1895); — *Altior* (1902). — En outre: *Le Paris de l'Ère de la Science* (1899); — *La Mort d'Ajax*, d'après Sophocle (1898).

---

[1]) Nous devons cette notice à M. Jacques Brieu, auteur de: *Strada. Sa Philosophie du Fait et ses conséquences* (1901); *La Méthode scientifique et la méthode occultiste; Chroniques idéalistes et philosophiques* (dans la *Plume*, 1894—1900); *Ésotérisme et Spiritisme* (dans le *Mercure de France*, revue des livres, depuis 1896); *Essai critique sur la Forme* (1909); *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes?* (1909).

Jules-Gabriel Delarue, dit STRADA, est né à Niort, en 1821, et est mort à Paris en 1902.

Philosophe méthodiste et métaphysicien, exégète, historien et sociologue, critique, poète et peintre, Strada fut tout cela à la fois. Son œuvre, écrit et peint, est très divers, mais un lien puissant en fait un tout synthétique d'une singulière grandeur. Ce lien, c'est la *méthode générale* dont il a trouvé et formulé les règles.

Tout son œuvre en est profondément imprégné, tout en découle logiquement comme les corollaires d'un théorème. Pour bien comprendre Strada, il est donc indispensable de connaître sa méthode.

Cette méthode, qui est la seule complète, naturelle, impersonnelle, scientifique et universelle, fut exposée, pour la première fois, dans l'*Essai d'un Ultimum Organum*, paru en 1869, simplifiée et résumée dans *La Méthode Générale*, qui fut publiée deux ans plus tard. Elle répond à ces trois questions fondamentales : 1° quel est le point de départ de la pensée ? 2° quelle est la loi d'institution des instruments méthodiques ? 3° quel est le véritable critérium de certitude ?

Le vrai, l'unique point de départ de la pensée, c'est le fait, et non une opération quelconque de l'esprit, car il les précède toutes.

Mais, qu'est-ce que le fait ? *Le fait est la manifestation de tout ce qui est, a été et sera, c'est-à-dire du Tout.* Le fait est d'abord *hypothétique*. Pour le rendre *certain*, il faut le soumettre à l'épreuve des instruments méthodiques, c'estl à-dire du syllogisme, du calcul ou de l'expérience, suivant qu'i- est idéal, numérique ou matériel. Il est indispensable, dans la plupart des cas, de vérifier, de renouveler et de varier les opérations syllogistiques, expérimentales ou de calcul, avant que le fait ne s'impose à l'esprit, comme *certain*, par son *indestructibilité*. De par cela même, le fait s'institue le contrôle direct et dernier de toutes les opérations de l'esprit ; donc il est le *critérium de certitude*. Bien entendu, c'est le fait *naturel* qui est critérium, et non sa *notion* qui est toujours revisable.

Pour que l'esprit repose dans une certitude définitive, il est nécessaire que le fait et sa notion ne fassent qu'un. „S'il n'y a pas identité entre eux, il n'y a qu'idée subjective, jamais science." (*Méthode Générale*, p. 40.)

Le fait réunit tous les caractères du véritable critérium de certitude. Pour qu'il y ait critérium, dit Strada, il faut en

effet, qu'il y ait *infaillibilité*, car quelle confiance pourrions-nous garder à un critérium qui nous aurait trompé une seule fois? Étant infaillible, le critérium est par là même *absolu*, c'est-à-dire immuable, sans appel. Ce n'est pas assez; il faut qu'il s'applique à tous les cas donnés dans tous les ordres de connaissances, il doit donc être *multiple*. Mais il faut aussi qu'il soit *un*, pour que l'esprit ne se trouve pas balloté et hésitant entre des critériums divers, ce qui serait le laisser sans critérium". (*Ibid.* p. 95.)

Or, le fait est infaillible, „car il est certain de soi," par cela même qu'il est; „il est *absolu*, car on ne peut appeler de la certitude du fait; il est *multiple*, car étant idéal, numérique, matériel, contingent, absolu, il se présente à toutes les connaissances, de quelque ordre qu'elles soient; il est *un* enfin, car il est fait dans tous les ordres du savoir." (*Id.* p. 101). Donc, le fait par son *indestructibilité*, est le vrai et le seul critérium de certitude.

Toutes les philosophies et toutes les religions ont, jusqu'ici, fait l'homme critérium. Que ce soit l'évidence, la raison ou la conscience; le syllogisme, le calcul ou l'expérience; le roi ou le pape; un prophète ou un fils de Dieu; le code ou la bible, c'est toujours l'homme se faisant critérium, juge de la certitude. Qu'est-ce, en effet, que *l'évidence?* L'*évidence* n'est pas autre chose que l'esprit déclarant qu'il a bien vu, ou qui se croit certain. La raison? la conscience? N'est-ce pas encore l'homme qui, par elles, s'institue contrôle de la vérité?

Quant à l'expérience, au calcul et au syllogisme, ce sont des opérations de l'esprit, c'est-à-dire, de l'homme *raisonnant*.

Les fidéismes placent la certitude, non dans tous les hommes, mais dans un homme, comme le Christ ou Mahomet, le pape ou le roi, ou dans les paroles prononcées, écrites ou imposées par eux.

La seule différence qui sépare les critériums fidéistes des critériums rationalistes consiste en ceci que, dans les premiers, c'est la raison d'un seul qui fait *loi*, tandis que, dans les seconds, c'est la raison de chacun, qui est juge de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, qui est critérium, en un mot.

Or, il est à peine besoin de faire remarquer que l'homme, si instruit et si hautement évolué soit-il, ne peut être critérium de certitude. „Jouet du mirage des choses, des êtres, des idées; jouet de son propre esprit, de ses perceptions, de ses corruptions, de ses intérêts, de ses passions," l'homme

ne peut pas être critérium infaillible et absolu. Nul homme ne peut l'être [1]).

Ainsi la *certitude* n'est pas *dans* l'homme, mais *hors* de lui, et le critérium absolu et infaillible est *impersonnel* ou il n'est pas. Mais nous venons de voir que la certitude est dans le fait, puisqu'il est indestructible, et que le critérium est aussi le fait, puisqu'il est infaillible et impersonnel.

Le critérium régit toute la méthode. Aussi peut-on dire tel critérium, telle méthode. Il en est le principe essentiel et central.

Si la raison est critérium, elle impose à la pensée, comme point de départ, ses propres conceptions, ce qu'elle considère comme des *axiomes*, ce qu'elle tient pour *évident*. Elle laisse donc l'esprit dans la *subjectivité*.

Si la parole du pape, la Bible ou le Coran sont critériums, c'est la parole du pape, la Bible ou le Coran qui seront le point de départ de la pensée. En aucun de ces cas, l'esprit ne fait effort, pour voir si cette parole ou la lettre de la Bible ou du Coran concordent avec les faits. Il ne cherche pas non plus à savoir s'il n'y a rien en dehors de cette parole ou de la lettre de ces livres. Cela lui est même interdit. Il reste donc dans la stagnation intellectuelle. C'est là la cause de l'ignorance générale et profonde qui marque les époques de foi.

Strada démontre dans l'*Ultimum Organum* et dans *La loi de l'Histoire* que „ce ne sont ni les religions, ni les philosophies, ni les races, ni les climats, ni les organisations sociales qui pèsent le plus profondément et comme cause première sur les civilisations et les développements divers de

[1]) En créant le dogme de l'*infaillibilité* du pape, les catholiques ont montré qu'ils comprenaient ou qu'ils sentaient tout au moins, que la première condition d'un critérium est d'être infaillible. S'ils n'avaient pas cédé à cette poussée logique et fatale de leur critérium, le rationalisme triomphant se serait introduit partout dans l'Église et avec lui les divisions et les schismes. Mais comme cette infaillibilité n'est que *fictive*, ils ne pourront résister longtemps aux attaques des rationalistes d'une part, et de la science d'autre part.

Remarquez, au surplus, que la nécessité a toujours conduit l'homme à *diviniser* ses critériums, pour leur donner ce caractère d'*infaillibilité*, qui leur est absolument indispensable et sans lequel ils ne sauraient exister. Voyez les messies et les sauveurs, ils sont tous les fils de Dieu ou ses prophètes, les livres sacrés sont d'inspiration divine, Moïse fait croire que les tables de la Loi lui ont été remises par Dieu même, l'Asie divinise ses rois et Rome dresse des autels à ses empereurs. Plus tard, l'Église se dit infaillible, nos monarques s'intitulent de droit divin et les révolutionnaires rationalistes de '93 instituent le culte de la déesse Raison.

l'humanité," mais la notion de la méthode ou, en d'autres termes, le critérium adopté, puisque celui-ci implique celle-là.

Chaque critérium est le point de départ d'une ère nouvelle, d'un nouvel état de la société et de la civilisation.

Le critérium-Jésus crée la société chrétienne sur les débris des sociétés antiques en décomposition, parce qu'elles n'ont plus foi en leurs dieux-critériums.

Le critérium cartésien, l'évidence, libère l'homme des servitudes des critériums fidéistes (religieux ou politiques). Ce n'est plus la foi au roi et au pape qui règle la conduite des hommes, mais la foi en leur propre raison. C'est le triomphe de la raison sur la foi, la victoire du peuple sur le pape et le roi [1]).

Mais ce triomphe et cette victoire ne sont ni complets ni définitifs, parce que la raison n'est pas plus infaillible que le roi, le pape ou la parole des bibles. Un jour vient où le débridement des passions, le conflit des „mois" en lutte les uns contre les autres appellent un *sauveur* de la société, un pouvoir qui les équilibre en les asservissant, un dictateur qui courbe devant sa raison souveraine, toutes les raisons individuelles. C'est à cela qu'aboutirent les révolutions rationalistes de 1789 et de 1848.

Mais le dictateur-critérium n'étant pas non plus infaillible, un moment arrive où le peuple cesse d'avoir confiance en lui et sa puissance s'écroule à son tour.

Et ainsi un critérium rationaliste succède à un critérium fidéiste et vice versa, parce qu'il n'y en a aucun qui puisse se substituer complètement aux autres, tous étant faillibles.

Seul le critérium-fait, parce qu'infaillible, vaincra et supplantera pour toujours les critériums fidéistes et rationalistes. Son ère ne fait que commencer. Il apporte avec lui l'unité et par suite la paix au monde.

Les religions devront disparaître ou se fondre dans la science. En tant que méthodes, elles sont insuffisantes, et leurs critériums personnels et faillibles. Elles ne sauraient donc avoir la prétention de s'imposer indéfiniment aux esprits. En tant qu'enseignement, elles seront obligées de prouver l'indestructibilité des faits sur lesquels s'appuient leurs dogmes, si elles ne veulent périr tout à fait. Bon gré ou malgré, elles devront passer par l'étamine de la méthode générale.

Du reste, le véritable sauveur, médiateur, révélateur et verbe,

---

[1]) La foi en l'*infaillibilité* du critérium-raison, atteint son point culminant au moment où est institué le culte de la déesse Raison.

n'est ni Jésus, ni le Bouddha, ni Mahomet, ni aucun autre fils de Dieu ou prophète, mais le *fait*.

En effet, si un Dieu créateur existe, le fait est la réalisation de son idée, l'incarnation de sa parole. Donc les êtres, les mondes, les univers sont l'incarnation vivante, perpétuelle et universelle de son *Verbe*. Le fait est partant le Verbe qui s'est fait et se fait *chair* et *pensée*.

Le fait est aussi notre *révélateur*, parce qu'en nous faisant connaître les lois de la nature et de l'univers, il nous révèle par là même la pensée créatrice, Dieu; notre *sauveur*, parce qu'il nous sauve en dissipant notre ignorance; notre *médiateur*, parce qu'il est le lien qui nous unit à Dieu par l'idée; notre *messie* enfin, parce que, par lui, Dieu nous parle en tout temps et en tout lieu. Il est même non seulement notre sauveur, notre révélateur, notre médiateur et notre messie, mais aussi celui de tout être venant en ce monde et dans les autres. Le fait est le seul verbe universel.

Tous les autres révélateurs, médiateurs, sauveurs et messies ne sont que des révélateurs, médiateurs, sauveurs et messies de tribus, de peuples ou de races, des révélateurs particuliers, de faux médiateurs, des sauveurs insuffisants, des messies personnels, des verbes incomplets. Tous ces sauveurs s'effaceront devant le véritable sauveur, le fait, comme se sont effacés les dieux, les demi-dieux et les héros divinisés devant le Dieu unique, comme s'efface au matin la lumière des étoiles devant la splendeur du soleil levant.

Qu'est-ce, au surplus, qu'un sauveur particulier, tel que Jésus de Nazareth, auprès du fait universel et éternel? Les hommes se sont passés de Jésus-critérium avant qu'il paraisse, beaucoup s'en sont passés pendant et après son existence terrestre et s'en passeront encore. Mais aucun homme, voire aucun être, ne peut se passer du fait critérium. Qu'il le veuille ou non, il vit du fait, comme il respire. Le chrétien, même le plus fervent, ne peut se soustraire à cette nécessité. A toute heure et à toute minute de son existence, il vit du fait avant de vivre du Christ.

Donc le fait seul est véritablement la Voie, la Vérité et la Vie.

Telle est, en un très bref raccourci, la doctrine de Strada, dans ses lignes essentielles.

Sa vaste *Épopée humaine*, c'est l'histoire des critériums que l'humanité a tour à tour adoptés ou rejetés; c'est aussi, comme il le déclare lui-même, „l'évolution de la vie métaphysique. historique et doctrinale; ce sont les idées, les mœurs,

les institutions, les caractères, les passions des différents milieux. Le poème va de la Genèse à l'apothéose d'après la vie. C'est un vaste chant épique qui enserre au moins trente drames [1]) dont les actes sont coupés par des chants lyriques et complétés par des chants épiques".

L'histoire de l'Humanité se déroule, en cette épopée, avec une ampleur et une majesté singulières. Il l'a dépeinte avec vérité, en traits nets, vigoureux et sûrs.

Ce poème est puissant par l'idée et il abonde en aperçus nouveaux et en vues originales; mais, par contre, il est très inégal par la forme. A côté de vers d'une incomparable beauté, il y en a beaucoup d'autres qui ne sont que de la prose rimée. Strada est naturellement beau, grand et sublime quand l'idée est belle, élevée et noble, mais il est trivial et commun quand elle devient terre à terre. Strada se laissait emporter par elle, et ne se corrigeait pas assez. Il avait hâte de terminer son œuvre. Il craignait de mourir avant qu'elle ne fût achevée. Aussi publiait-il volumes sur volumes et négligeait-il par trop la question de la forme [2]).

Strada est resté inconnu à la plupart de ses contemporains et il a été généralement méconnu des autres. Parmi les rares qui l'ont lu et compris, certains ont dû être effrayés par les conséquences formidables qui découlent de son œuvre méthodique. Elle tend à rien moins qu'à la réforme totale du savoir humain. Strada clôt l'ère des critériums rationalistes et fidéistes et il ouvre celle du critérium impersonnel et scientifique. A lui appartient l'avenir.

Quel que soit, au demeurant, le jugement que la postérité portera sur lui, ceux qui l'ont étudié et approfondi, le considèrent comme un de ces génies immenses dont l'influence sur le monde se perpétue pendant des siècles et des siècles.

JACQUES BRIEU.

---

[1]) Vingt-quatre seulement ont paru.

[2]) Je ne parle pas de sa peinture, parce que sur quatre à cinq cents tableaux qu'il avait peints, il n'en reste que quelques-uns disséminés chez des amis. Les autres ont été détruits sur l'ordre de la famille.

21 janv 99.

Je vous écris toujours malade mais invincible jusqu'à la mort.

Cher et excellent ami,

Merci de votre article il est plein de pénétration et bien d'un métaphysicien. Votre fin qui conclut que la Méthode impersonnelle est à l'avenir ce que fut Descartes aux temps qui nous ont précédés et qui durent encore, m'a fait un grand plaisir. Oui cher ami, c'est là ce qu'il faut crier sans cesse pour nous faire un flambeau sauveur, qui nous affranchira des épouvantables ambiguités où nous pataugeons, aveuglés si nous écoutons les hommes de partis.

Strada.

L'Énergie et le Vide

(FRAGMENT.)

Hors de tout ce qui fut jamais; c'était avant;
Bien plus tôt que la loi, que l'éther, que le vent;
Avant le vide; avant l'abîme; avant les mondes;
Avant l'espace; avant les ellipses fécondes;
Avant l'heure, le temps, la contradiction;
Hors du fini sur qui plane l'extinction;
Plus tôt que l'élément; plus haut que les étoiles;
Avant la nébuleuse engourdie en ses voiles;
Avant la nue; avant la foudre; avant le bruit;
Avant le vieux silence et la mort et la nuit;
Avant le jour, le soir; avant la jeune aurore;
Avant le rayon d'or; avant l'onde sonore;
Avant l'antinomie où bat la notion;
Et le néant qui n'est que la négation;
Avant les Verbes saints; avant les Dieux Paroles;
Avant les Dieux humains, avant les Dieux symboles;
Avant les monts Mérous, les monts Tchitracoûtas,
Les Olympes, les Sinaïs, les Golgothas;
Avant le lieu par où les aigles et les mondes
Devaient en piétinant sur les foudres profondes
Planer et dérouler leurs ailes de soleils;
Avant l'enlacement qu'ont les rayons vermeils; —
Dans le pur idéal, où n'entre pas le nombre,
Où les Cosmos en feu ne seraient qu'un point sombre,
Où le créé jamais ne peut porter ses pas,
Où l'aile, où la pensée humaine ne vont pas,
Où l'homme s'éblouit, et, plus il est sublime,
Se sent plus de néant et de vide et d'abîme,
Où l'esprit n'atteint pas s'il vole sans le cœur,
Où l'amour est du vrai l'humble et le seul vainqueur,
Où l'extase se tient d'elle-même captive,
Où la stupeur de l'âme en prières arrive; —
Là, dans l'expansion infinie en transport,
Dans la perfection de l'indicible accord,

L'Énergie unité, formidablement belle
Est. — C'est l'Irrévélé dans l'énigme éternelle
Toujours le même étant le tout épanoui.
Disant à l'absolu l'intarissable oui.
C'est l'Énergie-Idée, Affirmation pure
Et son fourmillement d'infinis pour pâture. —
Or, c'était dans l'immense et calme ubiquité,
L'Éternité d'en haut, en bas l'Éternité,
L'Éternité devant, l'Éternité derrière,
L'Éternité partout. —

C'est plus que la lumière,
Cette ample ubiquité de l'Énergie où rien
Ne manque au tout; où tout, le vrai, le beau, le bien
Forme le pur brasier mystique et l'incendie,
Chaleur jamais éteinte et jamais agrandie;
Où l'idéal sans fin est le tout et le nid;
Où, pesée infinie en tous sens, l'infini
Fait de l'ubiquité l'éternel équilibre;
Où tout pense, où tout aime, où tout bat, où tout vibre,
Fournaise de l'amour en éblouissement.
Là, la pensée intense, heureuse effrénément,
Entière, pleine, étant l'énergie absolue,
En dilatation éternelle épandue,
Verse à flots infinis l'infini foudroiement
De la vie idéale et son enivrement. —
Effacez tous les faits de vie et de matière,
Il reste un fait: l'idée; or, c'est là la lumière.
Il reste l'énergie et le plan, le dessein
Que l'Intuition travaille dans son sein.
Et l'Idée-énergie est le foyer de vie
Éternelle, parfaite, infiniment ravie;
Détermination en un tout s'achevant;
C'est l'Être, l'Un, l'Entier. Oui, l'Être, il est vivant.
Il vit, car toute vie est Énergie-Idée
Éclose en être; étant féconde et fécondée.
Car le fait idéal vit immatériel,
Intarissablement productif et réel.
Car si, pur, l'homme attache à sa pensée une aile,
Et sonde du scalpel l'œuvre matérielle,
Il verra que, dans tout, le progrès est la fin
Et qu'il faut bien l'Idée et le grand but divin.
L'Énergie est le fait premier. Incommutable
Son resplendissement rayonne d'insondable.

Et cet Être est fatal. Il a l'identité
De l'Idée et du Moi ceinte de majesté.
Et sa clarté qu'on sent, mais sans la voir, des terres,
Aveuglante en splendeurs, flamboyante en mystères,
Implique l'Esprit pur, mais l'esprit Volonté
Et vivant Tout parfait dans de l'ubiquité.

Ainsi dans le Parfait, la vie avant la chose
Est. Très suprême. Et tout est de l'apothéose.
Tout n'est que du divin vivant incirconscrit,
Étant l'expression sans borne de l'esprit.
Et l'Énergie est ordre. Et sa houle inlassée
Couvre d'un seul reflux l'éternelle pensée.
Telle est la goutte d'eau, tels sont les océans.
C'est une identité des mêmes éléments.
L'immense indivisible étonnant que fait l'onde
Fait rêver l'inouï de l'unité féconde.
Une goutte est la mer; et toute idée est l'Un.
Tout est tout; épandu dans le Tout; et commun.
C'est ainsi qu'en l'éther palpitent les matières
Indivises encor. Telles vivront entières,
Dans l'Idée Unité toutes les notions
Qui, types, répandront les Évolutions.
Air, mer, éther, grands touts où rien n'a pris encore
La borne pour finir et la fin pour éclore,
Où l'on sent frissonner ces notions, ces corps
Qui vivront d'eux, en eux, bien qu'étant un dehors.
Et ces touts contiendront les Êtres et les choses
Qui ne seront plus eux bien qu'en étant écloses.

L'Énergie est l'Esprit comme la flamme est feu.
Et l'Esprit, le Parfait éternel est le Dieu.
Et Dieu pense sempiternellement. Sans cesse
L'Être, la Volonté, le Parfait, la Sagesse
Sont le Fait idéal et le Fait éternel,
Formant toute la vie intense et le réel.
Et l'Idée est si pure et pleine et sans mélanges
Que pour la contempler Dieu ne s'est point fait d'anges. —
O stupeur! Il est tout! Il est seul! — Tout, il voit
L'Éternel infini que nul nombre n'accroît,
Car c'est l'identité de l'Être et de l'Idée;
C'est l'Énergie en soi; donc par soi fécondée;
C'est la Toute Présence; irradiation
De l'Absolu dans la détermination;

Force génésiaque où les nudités saintes
Sont de splendeurs d'amour rayonnantes et ceintes.
Et sa vie est un bond de palpitation
Comme les cœurs où bat, grande, la passion.
Et ce rythme divin tout comble d'harmonie
Frissonne dans le Tout comme une onde infinie.
Et l'éclair paraît lent auprès du battement
Qui s'échappe idéal de ce frissonnement.
Un éblouissement d'éternel paroxisme
Emplit tout d'énergie et tout de réalisme.
Ce resplendissement universel béni,
C'est le Moi du Parfait, le Moi de l'Infini.
Énergie-Esprit pur, lumière de lumière
Toujours voyant, toujours voulant, Cause Première;
Sans problème, le Tout ayant la vision;
Sans mystère, le Tout ayant l'émotion;
L'Esprit n'a pas besoin pour être de substance;
Être Énergie est tout et c'est là l'existence.

O suprême grandeur! O sainte volupté
De l'Esprit du Parfait et de la Volonté!
L'Indicible total sans voile, sans emblème!
Et Dieu contemple en soi son unité suprême!
Tout semble du sublime en électricité
Dont les foudres seraient le bien et l'équité.
Et cet éclat n'a pas notre flamboiement sombre,
La Pensée incréée est plus qu'un jour sans ombre,
Tout y vit auréole et tout nimbe idéal,
Et le puissant s'épand tout parfait loin du mal,
Et rien de ce qui naît et meurt devant l'aurore
N'est, germe même obscur, pressenti pour éclore,
Nuls rayons, nuls soleils. La contemplation
N'aurait pu supporter cette division.
Rien que de l'unité. Nul astre d'or ni choses.
La pensée une, pleine et toute apothéoses.
Nul endroit. Pas de lieu. Mais la sérénité
Rayonnante où splendit l'Esprit-Ubiquité,
Et trépidation de fournaise, la joie
En dilatation d'éternité flamboie.

Oh! monte donc, mon âme, aux espaces sereins,
Et ne crains pas d'abîme en ces lieux souverains.
Va planer sur l'azur et planer sur la vie,
Bien haut sur le miasme et le vice et l'envie.

Oh! se purifier dans les hauteurs du feu,
Ne plus sentir de monde et ne sentir que Dieu!
Avoir l'amour si grand, si plein, si magnifique
Qu'on puisse voir, toucher la chose séraphique!
Heureuse es-tu mon âme, en cette volupté
De te sentir baigner de tant d'éternité!
Heureuse es-tu d'entendre en ces notes parfaites
Le langage d'amour qu'ont les sphères muettes!

(*La Genèse Universelle.*)

: - :

Chœurs des Chrétiens

. . . .

O grandis, mon amour, grandis comme la flamme
Que le berger, la nuit, brûle sur le haut lieu.
  Dans le ciel noir vaste incendie...
Et, mourant consumé de ta flamme hardie,
  Jette ta cendre aux pieds de Dieu.

Un cantique d'amour à ma voix qui défaille,
  Un cantique à mon bien-aimé.
Des noces de l'amour je fais la relevaille,
  Mon cœur en Dieu s'est abîmé.

Je ne me connais plus, je ne suis plus moi-même,
Éperdu, transporté, je ne fais plus un vœu,
Je suis en vous et je suis moi. Ma voix dit : j'aime,
Et, chaud de la chaleur suprême,
Je suis tout couvert de mon Dieu!

. . . .

Secoués par les vents brûlants de nos désirs,
Ébranlés de douleurs, meurtris de repentirs,
Engourdis dans les froids, épuisés de conquêtes,
Mais toujours invaincus et jamais terrassés,
Faisant vivre le monde à coups de trépassés,
  Nous monterons où l'on t'adore...

. . . .

La vie a donc pour nous épuisé son combat,
Voici l'heure inconnue où le créé s'abat.
Couvert des coups portés dans les grandes batailles,
Mon corps, débris de soi, s'avance aux fiançailles.

A peine si la vie a laissé pour la mort
A le coucher tout nu dans la tombe qu'il dort.
Mon âme, nue aussi, rejette tous ses voiles,
Pure elle a traversé par les pures étoiles...

. . . .

L'esprit en Dieu veut s'abriter.
  Qui nous fera monter
  De ses pieds à sa face,
De sa face à sa vérité,
  Cette splendeur sans espace
Qui s'épand dans l'immensité ?
Non, c'est encor trop peu. L'esprit se rassasie,
Mais le cœur, éperdu d'immense frénésie
Le cœur ne fait que s'exalter,
Qui nous fera monter
Aux sources de l'amour lui-même ?

. . . .

Ce sera toi, seigneur, ô Dieu toujours créant
Toi qui fis de l'idée une argile sacrée,
  Toi qui fis un signe au néant
  Et, tout d'un coup, dans la durée,
  Je suis accouru tout béant.
  Créer, c'est la grande promesse,
  Tu m'as créé brûlant de feu,
  Pour donner enfin la caresse
  Du Père dans l'amour du Dieu.
Là, confondus, sans fin, moi, ta proie immortelle,
Je me perds dans ton sein, ô ma proie éternelle...

(La Mort des Dieux.)

:-: :-: :-: :-: :-:

F.-E. ADAM

BIBLIOGRAPHIE. — *Par les Bois* (Paul Ollendorff, Paris, 1884); — *Les Heures Calmes*, avec une préface de François Coppée, ouvrage couronné par l'Académie française (Alphonse Lemerre, Paris, 1892); — *Paris Pittoresque*, en collaboration avec M. de Champeaux; — *Après la Moisson* [*1857—1900*], *poésies posthumes*, volume extrait des manuscrits du poète par ses amis B.-H. Gausseron et Auguste Générès (Éditions de la *Revue des Poètes*, Librairie Plon, Paris, 1907).

F.-E. Adam a collaboré à la *Tribune des Poètes*, à la *Semaine des Enfants*, à *l'Europe Littéraire*, à la *Jeune France*, à la *Revue Idéaliste*, à la *Revue des Poètes*, au *Parnasse*, dont il fut le rédacteur en chef, à *l'Ouest Artistique et Littéraire*, qu'il dirigea pendant plusieurs années, etc.

François-Étienne Adam naquit à Combrée (Maine-et-Loire) le 19 avril 1833. Il appartint longtemps à l'Université et professa dans plusieurs collèges et lycées de province. C'est de cette époque que datent la plupart des pièces qui forment la matière de son premier volume, publié beaucoup plus tard. Venu à Paris en 1867, il entra peu après dans l'administration de la Ville de Paris, où il fut pendant plusieurs années employé au Bureau des Travaux historiques. Il collabora très activement à la grande *Histoire Générale de Paris*, commencée sous les auspices du baron Haussmann.

Après s'être marié, en 1881, avec une femme qui lui donna, „avec plus d'assurance à marcher dans sa voie poétique, la joie incomparable d'être compris et admiré de celle qu'on aime", Adam publia, en 1884, son premier volume de vers, *Par les Bois*, qui le fit connaître des lettrés, puis, en 1892, un nouveau recueil, *Les Heures Calmes*, présenté au public par M. François Coppée, et couronné par l'Académie française sur le rapport d'Alexandre Dumas fils. Il mourut à Paris, le 12 février 1900. Depuis, ses restes ont été trans-

portés, par les soins de sa veuve, dans le cimetière de sa ville natale, où des amis lui ont élevé un modeste monument. Un certain nombre de pièces manuscrites laissées par le poète, d'autres éparses dans les périodiques, ont été réunies, en 1907, par M.M. B.-H. Gausseron et Auguste Générès en un volume posthume sous ce titre : *Après la Moisson [1857—1900].*

Couronné quatre fois par l'Académie d'Isaure, François-Etienne Adam avait conquis le diplôme de Maître ès Jeux Floraux. Il était, en outre, officier de l'Université.

„Souriant et doux, modeste et désintéressé plus qu'on ne saurait dire, F.-E. Adam était avant tout et du fond de lui-même un homme de rêve et de tendresse . . . Ses vers sont souvent imprégnés d'une savoureuse odeur de terroir. Il avait encore et bien à lui l'eurythmie classique, cette perfection de lignes, cette harmonie de la composition, ce charme de la mesure qui n'appartient qu'à ceux qui se sont abreuvés largement aux eaux claires et fécondes de l'hellénisme.

„Chacune de ses pièces est méditée, composée avec un goût soigneux et sûr, exécutée par une main d'artiste . . . Sa poésie rappelle les beaux jeunes hommes de la statuaire grecque, les Apollon et les Antinoüs, chez qui la grâce est la parure de la force." (B.-H. GAUSSERON.)

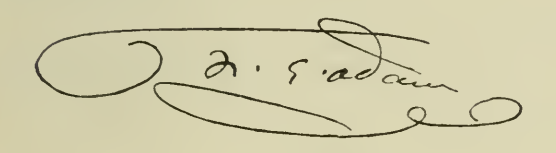
Petit dialogue.

—

Dis-moi, gentil frère des anges,
Qui souris déjà dans tes langes,
Cher petit homme que je tiens,
Que je serre sur ma poitrine,
Tu viens du ciel, je m'imagine?
— Oh! non, ma mère, j'en reviens!

1er janvier 1892

— —



Après la Faute

J'ai voulu d'un seul bond monter jusqu'à Dieu même,
Dieu punit mon orgueil: je le garde. — Mon front
A beau mouiller le sol que mes mains creuseront,
J'irai, sans défaillir, jusqu'à l'heure suprême.

Et j'irai, glorieux du divin anathème,
De mes siècles d'exil ayant subi l'affront,
J'irai jusqu'à la mort, et mes fils me suivront,
Acharnés comme moi sur l'éternel problème.

La vie était sans but dans les Édens déserts:
L'horizon s'élargit, mes yeux se sont ouverts,
Mon esprit veut savoir, mon âme veut comprendre.

L'homme ainsi, dans sa force et dans sa liberté,
Remontant vers le ciel pour ne plus redescendre,
Saura reprendre à Dieu son immortalité.

(*Les Heures Calmes.*)

: - :

Orgueil

J'ai toujours marché ferme et sans bruit dans ma route,
Les yeux sur l'horizon, qu'il fût sombre ou doré ;
Sans victoire, c'est vrai, mais aussi sans déroute;
J'ai souri quelquefois et plus souvent pleuré.

Je n'ai point mis ma lèvre à la coupe du doute,
Mon âme a cru toujours à quelque mot sacré;
Si quelque voix d'en haut descend vers moi, j'écoute,
Je marche et vers le ciel je monte d'un degré.

Qui je suis? — Ici bas je ne suis rien qu'un homme.
Mon nom? Je ne suis pas parmi ceux que l'on nomme:
Savant ou philosophe, apôtre ou conquérant.

De plus heureux auront leur page dans l'histoire,
Moi, je suis le soldat qui combat dans le rang,
Et n'attends que de Dieu mon humble part de gloire.

(*Après la Moisson.*)

: - :

Sonnet

Dans la pourpre et dans l'or, quand le jour va finir,
Si je m'assieds parfois au bord des mers immenses,
Un écho très lointain de très vieilles romances
S'éveille dans mon cœur, comme un ressouvenir.

Je te reconnais, mais je n'ai pu retenir,
O vieil air du passé qui toujours recommences,
Qui domines les flots et leurs folles démences,
Tes mots naïfs et faits pour bercer et bénir!

— Mais quand l'odeur est douce à quoi bon les corolles?
Mon cœur saura trouver à ces chants sans paroles
Des sens mystérieux qui le caresseront;

Et je veux, pour mourir, à l'heure où la nuit tombe,
Sentant comme autrefois, une lèvre à mon front,
Que l'air qui me berça, m'endorme dans la tombe.

(*Après la Moisson.*)

: - :

Sainte Famille

Quand l'humble primitif avait mis sur sa toile
L'azur oriental et l'or du ciel romain,
Et sous le vert palmier qui borde le chemin,
La Vierge radieuse au front orné d'étoile,

Avec l'Enfant Jésus jouant dans son long voile,
Et le petit Saint Jean aux lèvres de carmin,
Et le bon Saint Joseph un beau lis à la main,
Et la montagne au fond, où la Croix se dévoile,

Sur son chef-d'œuvre alors, il croyait, lent et doux,
Voir descendre un rayon et, pieux, à genoux,
En extase, tombait devant la sainte image :

Et la Vierge, sortant de son cadre d'or fin,
S'avançait, souriante, et pour lui rendre hommage,
Aux baisers de l'artiste offrait l'Enfant divin.

(*Après la Moisson.*)

: - :

Jeux du Cirque

Claudius audi quæ tulerit....
JUVÉNAL.

Du pain ! des jeux ! César est très grand et très juste,
Il tient le monde entier dans ses puissantes mains ;
Dans le Cirque, debout, le fils des vieux Germains,
Captif, ferme les yeux devant sa face auguste.

Il revoit ses forêts, les fleuves, les chemins,
Près des autels sanglants le chef au bras robuste,
Aigles, casques brisés, et puis, sous chaque arbuste,
Blanchissants, par milliers, des ossements romains.

Un sourire d'orgueil a frémi sur sa bouche :
Mais il sort de son rêve et son regard farouche
Monte vers l'Empereur et lui jette l'adieu.

La belle Impératrice, en sa blancheur de cygne
Le reconnaît, sourit, se penche et fait un signe
Au beau Gladiateur, jeune et fort comme un Dieu.

(*Après la Moisson.*)

FRÉDÉRIC LE GUYADER

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Roi s'ennuie*, drame historique en trois actes en vers, représenté sur la scène du Théâtre de Rennes le 28 novembre 1867; — *Le Masque de la Mort rouge*, drame romantique en trois actes, représenté sur la scène du Théâtre de Rennes en avril 1868; — *La Reine Anne*, poème (Sauvaître, Paris, 1888; Caillière, Rennes, 1896); — *La Bataille de Carnac*, poème (Imprimerie A. Chevalier, Morlaix, 1894); — *Duguesclin*, poème (Caillière, Rennes, 1896); — *L'Ère Bretonne*, ouvrage couronné par l'Académie française (Alph. Lemerre, Paris, 1892—1896); — *La Chanson du Cidre* (Caillière, Rennes, 1901); — *La Bible [d'Adam à Jésus]*, Ière partie (Bibliothèque du *Clocher Breton*, Lorient, 1903); — *La Comédie française à Quimper*, comédie en deux actes, en vers (Fr. Simon, Rennes, 1908).
A PARAÎTRE : Une trilogie dramatique.

M. Le Guyader a collaboré à la *Jeunesse*, à l'*Hermine*, à la *Dépêche de Brest*, au *Clocher Breton*, au *Nouvelliste du Morbihan*, aux *Argonautes*, etc.

Fonctionnaire dans l'Administration des Contributions indirectes jusqu'en 1902, M. Frédéric-Jean-Marie Le Guyader (Frédéric Fontenelle), né à Brasparts (Finistère) le 14 mars 1847, est actuellement conservateur de la bibliothèque de Quimper. Étudiant à Rennes, il fit représenter, avec succès, en 1867, au théâtre de cette ville, un drame historique en vers: *Le Roi s'ennuie*, puis en 1868, un drame romantique, inspiré des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe: *Le Masque de la Mort rouge*, œuvres de jeunesse que l'auteur renie aujourd'hui et qu'il compte „faire oublier" en publiant prochainement quelques drames inédits qui dorment dans ses cartons, et parmi lesquels nous citerons une *Trilogie dramatique*, consacrée à Corneille, à Racine et à Molière. Ces trois pièces, en vers, ont pour titres: *La Fiancée de Corneille*, *La Champmeslé*, *Complot contre Molière*.

M. Frédéric Le Guyader a publié successivement : *La Reine Anne*, poème (1881), *La Bataille de Carnac*, poème (1894), *Duguesclin*, poème (1896), *L'Ère Bretonne*, poèmes (1896), *La Chanson du Cidre*, poèmes (1901), *La Bible [d'Adam à Jésus]*, poèmes (1903), *La Comédie française à Quimper*, comédie en deux actes en vers (1908). Ses vers lui furent inspirés par l'amour de son pays qu'il possède à un très haut degré. C'est bien sûrement à lui qu'a songé Luzel en écrivant ces lignes : „Les vieux bardes ont prédit à notre langue l'éternité des roches de nos landes et de nos rivages, et *des mains pieuses et dévouées sont toujours occupées à entretenir le feu sacré des traditions nationales et à les transmettre, à travers les âges, à nos derniers descendants...*" Ajoutons que M. Le Guyader connaît la Bretagne pour autant qu'on peut la connaître. Car on ne la connaît jamais tout entière, tant il y a de différence entre Fouesnant et Plédran, Guissény, ou Ploumanac'h, entre „l'insouciance du peuple cornouaillais, ce peuple aux costumes bariolés qui circule, aux jours de fête, dans les vieilles rues de Quimper, et la sévérité d'attitude et de costumes du noble peuple de Saint-Yves-en-Tréguier . . ." N'est pas breton qui veut. Ouvrier consciencieux, sachant que, pour „connaître" un district breton, il faut „trois fois sept" ans, M. Le Guyader ne parle dans ses livres que d'une partie de la Bretagne, et s'abstient de généraliser : „La Bretagne manque d'unité. Costumes, coutumes, idiomes, usages, mœurs, le contraste est saisissant à quelques lieues de distance . . . Pas de synthèse possible... Nous qui sommes nés en Bretagne, nous qui avons été élevés au vrai foyer breton, nous qui, durant l'enfance, ne savions guère d'autre langue que la langue bretonne, nous qui avons vécu, souffert, aimé sur cette vieille terre si jeune encore par la candeur relative de ses mœurs, et la ferveur de ses enthousiasmes, quand l'audace nous prend de consulter la conscience, l'âme de ce grand peuple, nous sommes pris d'inquiétude, et la plume nous tombe des mains . . ."

M. Le Guyader nous a fait connaître surtout une Bretagne „lumineuse et gaie". On a souvent reproché aux poètes bretons d'être tristes. Ici encore on a trop généralisé. Et dans sa *Chanson du Cidre*, M. Le Guyader s'est employé de son mieux à „détruire cette légende".

Ah! vive Alceste! L'homme est le seul animal
Qui soit malpropre. Il n'est propre que pour le mal.

"Complot contre Molière"
acte I. Scène IV.

Frédéric Le Guyader.

La bataille de Carnac

Les Bretons d'Outre-Mer et ceux de Breiz-Izel
Se sont rencontrés, là, dans un terrible duel,
Dans un égorgement qui dura trois journées.

La Bataille remonte à quatre mille années.

Ceux d'Outre-Mer, vautours voraces et pillards,
Arrivaient du Pays des frigides brouillards,
Innombrables, sur leurs innombrables pirogues.
A l'avant des esquifs, aboyaient d'affreux dogues
Qui semblaient échappés d'abîmes infernaux.

Toute la Mer était noire de leurs canots,
Des troncs d'arbres géants, creusés par des colosses.
Là-dedans entassés, pirates et molosses
Montraient les crocs, tendaient les poings, criaient, hurlaient.

Sur la côte, où les flots roulaient et déferlaient,
Cinq cent mille Bretons occupaient le rivage.
Eux aussi, maintenant, poussaient leur cri sauvage :
Et, courant dans le flot, montant sur les récifs,
Se ruaient, furieux, vers ces dix mille esquifs.

Comment dire, comment concevoir, même en rêve,
Ce choc d'un million d'hommes, sur cette grève ;
Ce ciel morne, ce sol lugubre, ces clameurs
Parmi le vent, parmi la mer et ses rumeurs ?
Ce fut une mêlée, un corps-à-corps de fauves,
De Bretons chevelus et d'Angles têtes chauves.

Ces brutes se battaient, des silex à la main,
Avec d'horribles cris qui n'avaient rien d'humain,
Se défonçant le crâne à coups de casse-têtes.

Et sous ce lourd piétinement d'hommes, de bêtes,
Sous ce monceau de morts, dont le sang ruisselait,
Le sol d'Armor, ce sol au cœur si dur, tremblait.

Le long des côtes, par les landes, sur la grève,
Durant trois jours, le duel continua, sans trêve.

Or, le troisième jour, au coucher du soleil,
Quand l'Astre, épouvanté d'un massacre pareil,
Disparut dans son antre, et fit place aux ténèbres.
Cent mille morts couvraient ces rivages funèbres.

Pêle-mêle, les survivants, jusqu'au dernier,
S'étaient enfuis, chassés par l'odeur du charnier.

Les morts restèrent seuls, les yeux béants, dans l'ombre.

Mais, déjà, sous la nuit plus propice et plus sombre,
De partout, de très-loin, des monts et des forêts,
Des montagnes de Laz, des montagnes d'Arès,
Dardant leurs yeux de braise, et la langue pendante,
Les loups au ventre creux accouraient, meute ardente.
Et, carnassiers de l'air, dès le lever du jour,
Les sinistres corbeaux s'abattaient à leur tour.
Et les crabes, vomis par l'Océan tout proche,
Les crabes, monstrueux, sortis des trous de roche,
Traînant leurs pieds velus sur ces chairs en lambeaux,
Fouillaient les morts, parmi les loups et les corbeaux.

Ce fut un long Festin, sous les cieux taciturnes.

Les crabes lents, les corbeaux lourds, les loups nocturnes,
Les pucerons de mer, prodigieux mangeurs,
Les moucherons, ailés d'azur, les rats rongeurs,
Les vers grouillants, les vers, gonflés de pourriture,
Tous les pillards, tous les monstres de la nature,
Tous les pillards de l'air, de la terre et des eaux,
Dépouillèrent ces corps jusqu'aux moelles des os.

Or, quand le charnier fut en pleine purulence,
Le vent de mer souffla sur cette pestilence;
Et, sur l'aile des vents fétides, le Fléau
Frappa de mort l'Humanité, comme un troupeau.
Foudroyant, il franchit, d'un vol, les deux Bretagnes.
Puis, il passa les mers, les fleuves, les montagnes;
Les fleuves qui seront le Danube et le Rhin;
Le Nil sacré, l'Euphrate et l'Indus souverain.
Il promena la mort jusqu'aux lointaines plages

Où grandissaient, déjà, les aïeux des Pélasges;
Plus loin, jusqu'au berceau des cent Peuples promis
Au joug d'or de Ninus et de Sémiramis;
Plus loin encor, jusqu'aux Barrières du vieux Monde,
Jusqu'aux bords que le Gange arrose de son onde.

Cent ans après, le Champ de bataille d'Armor,
Immense, avec ses os blanchis, semblait encor
Plus lugubre, en ce coin de la terre bretonne,
Où l'Océan, mélancolique et monotone,
Rythme éternellement le Psaume de la Mort.

Alors, les Chefs du peuple, et les Prêtres d'Armor
S'assemblèrent, un jour, dans ce Champ solitaire.
Et, recueillant les os, jonchant au loin la terre,
Le Peuple satisfit la volonté des Dieux,
En creusant une tombe aux mânes des Aïeux.
Mais, aux grands Ouvriers, il faut de grandes Œuvres:
Ces remueurs de rocs, audacieux manœuvres,
Travaillèrent, d'instinct, pour la postérité,
Et firent comme un pacte avec l'éternité.
Ils voulaient, ces Géants, que l'œuvre fût de taille
A célébrer la prodigieuse Bataille:
Et là, ces Primitifs dressèrent, de leurs mains,
Le plus stupéfiant des monuments humains.

(*L'Ère Bretonne.*)

: - :

Scientifique Dissertation

SUR L'IVROGNERIE BRETONNE

Je vois des ventre-creux qui vivent d'une croûte,
Je vois même de gros empiffreurs de choucroute,
Je vois des gens d'esprit, des malins, des penseurs,
Des vieux portant besicle, austères et censeurs,
Je vois des aigrefins, faisant les difficiles,
Des cuistres, des goujats, des sots, des imbéciles,
Des goinfres, des lourdauds, des bâfreurs, des Normands,
Qui nous accusent d'être ivrognes et gourmands.

Oui, je sais qu'on en rit. Et je sais qu'on en cause,
Eh bien, que voulez-vous, c'est le climat la cause.
Allez, vous dis-je, allez : courez tous les pays
L'Arabe se remplit le ventre de maïs.
Le superbe Espagnol, dont l'haleine est étrange,
Vit d'une gousse d'ail, et d'un quartier d'orange.
Les pouilleux de Florence, et les lazzaroni
Vivent de l'air du temps et de macaroni.
Au pays de Mireille, à l'ombre du platane,
On déjeune d'un bon melon de Barbentane.
A-t-on le gosier sec, après le sirocco ?
On se contentera d'un verre de coco,
Mais nous, nous qui vivons sous d'autres latitudes,
Nous avons d'autres goûts, et d'autres habitudes.
Nous vivons dans la brume, et dans l'humidité
Étonnez-vous qu'on mange avec avidité !

Ah ! ce n'est point d'oignons, de pastèques, d'amandes,
Que nous meublons le creux de nos panses gourmandes.
Il nous faut d'autres mets que des gâteaux de riz,
C'est de bœuf et de lard que nous sommes nourris.

Les soupes, que l'on trempe aux marmites béantes,
Et qu'on bâfre dedans des écuelles géantes ;
Les bouillis monstrueux, les boudins succulents,
Le lard rose, qu'on sert en quartiers opulents,
Et qui laisse au menton deux longs sillons de graisse,
L'andouille, dont l'odeur vous met en allégresse ;
Les tripes, les rognons, les divins aloyaux,
Voilà nos mets, à nous, Gastronomes royaux !

Or, quand le Ventre agit, quand l'estomac travaille,
Nous leur aidons, avec d'abondante buvaille.
Pour faire, au fond du sac, descendre les morceaux,
Du cidre à plein gosier, du cidre par ruisseaux !

Donc, il faut boire. Donc nous buvons. C'est affaire
De zone, de climat, de degré sur la sphère.

O Bretons, bas-bretons, paillards et ripailleurs,
J'y pense et j'en frémis : nous pouvions naître ailleurs !
Oh ! Dieu ! s'il nous fallait vivre loin de la France,
Parmi les Esquimaux, ces mangeurs d'huile rance,
Ces malheureux, qui n'ont, en guise de boisson,

Que l'amer déplaisir de sucer un glaçon.
S'il nous fallait, en plein désert, traire aux chamelles
Le lait dur et moisi de leurs vieilles mamelles,
Et nomades, avec les pasteurs de troupeaux,
Humer l'eau qui croupit dans des outres de peaux !
Nous pouvions naître encor sur les bords de la Seine :
Là, des gens patentés font le commerce obscène
De vendre au pauvre diable un vin sur et malsain,
Où l'on fourre de tout, excepté du raisin.
Non. Dieu, plein de bonté pour la gent buvassière,
Fit pour nous une bonne et grasse Nourricière :
Il donna donc, un jour, la Bretagne aux Bretons.
Bénissons-le. Buvons à sa gloire. Et chantons !

(La Chanson du Cidre.)

: - :

La Traversée de la Mer Morte

Or, une nuit, Elim-Hélec, et Noémi
Abandonnant la ville, et son peuple ennemi,
Fous de terreur, avec leurs fils, ont pris la fuite.
La terre des faux dieux, la terre moabite,
Leur a promis du pain. C'est leur suprême espoir.

D'un pas furtif, ils se hâtent, sous le ciel noir.
O nuit tragique, ils vont traverser la mer Morte.

Là, tout est prêt. Déjà, la barque qui les porte,
Glisse, funèbrement, sur la nappe de plomb.

Le linceul de la nuit pèse sur le vallon,
Un ciel opaque, et lourd, sans lune, sans étoiles.
Nul frisson sur le Lac. Nul souffle dans les voiles.
Le pénible aviron, silencieusement,
S'enfonce dans la poix liquide, et, lentement,
L'esquif des Fugitifs, comme un oiseau nocturne,
Bat de l'aile, à travers le grand Lac taciturne.

Et c'est en vain que les Exilés, anxieux,
Penchés vers l'Orient, interrogent, des yeux,

L'invisible horizon, perdu dans la nuit noire.
Ce qu'ils cherchent, c'est le farouche promontoire,
Le cap d'Isdun, dont la roche, couleur de feu,
A vu Loth, effaré, fuir, épargné par Dieu.
Isdun, seul, pourrait dire où Sodome, Gomorrhe,
Séboïm, Adama, Ségor dorment encore...

Mais l'angoisse redouble, au cœur des Fugitifs.
Courbés sur l'aviron, les rameurs, attentifs,
Sentent que, dans la nuit, le promontoire est proche.

Tout à coup, au moment où l'on toucha la roche,
Un pan du ciel, vers le couchant, se déchira.
Brusquement, l'horizon sinistre s'éclaira.
Et, dans un mouvement d'ascension très lente,
L'orbe hideux de la lune sanguinolente
Se détacha des monts Iduméens, glissant
Sur le miroir du Lac, comme un globe de sang.
Le désert de Juda, le lac, les monts funèbres,
Dans toute leur horreur, surgirent des ténèbres...
Et, voyant l'horizon subitement rougir,
Les lions, inquiets, se mirent à rugir,
Dressés debout, levant vers l'astre leurs fronts chauves;
Et les hyènes, et les chacals, et tous les fauves,
S'unirent dans un rauque et furieux concert.
Et, sur l'immensité du Lac et du Désert,
Montait, toujours, dans son ascension très lente,
L'orbe terrifiant de la Lune sanglante...

(*La Bible.*)

GUSTAVE BOREL-GIRARD

BIBLIOGRAPHIE. — *Brins de Mousse;* — *Roses de Noël;* — *Chants d'Avril.*

Né le 26 mars 1845 à Neuchâtel, M. Gustave Borel-Girard, fit ses études dans cette ville, puis en Allemagne et à Paris. Il est depuis 1868 pasteur à La Chaux-de-Fonds, où son temps se partage entre les devoirs de son ministère fidèlement remplis, l'étude des questions religieuses et le culte des lettres. „Quatre choses, dit-il, contribuent à maintenir l'homme dans une jeunesse perpétuelle : la foi, la poésie, l'air de la montagne et la vie de famille."

M. Gustave Borel-Girard est l'auteur de trois volumes de vers favorablement accueillis: *Brins de Mousse*, *Roses de Noël* et *Chants d'Avril.*

Tout ce temps, qui doit venir,
~~Il est~~ Dieu nous dit de nous unir :
« Portez haut la blanche croix !
Aimez-vous ! » nous dit sa voix.
Tu le veux, ô Roi suprême !
En nos cœurs tu veux toi-même
Faire éclore, et pour jamais,
Force amour, justice et paix.

G. Borel-Girard.

L'esprit content

Le passereau tout bas disait à l'hirondelle :
Pourquoi,
Dès que revient l'hiver, t'enfuir à tire-d'aile ?
Dis-moi.

— Je vais, dit l'émigrante, où le soleil m'attire,
Je veux
Revoir les belles fleurs et l'immortel sourire
Des cieux.

Mais toi-même, en ces jours de bise et de misère,
Pourquoi
Ne te joindrais-tu pas, mon pauvre petit frère,
A moi ?

— Ah ! si j'avais, ma sœur, de grandes fortes ailes
Aussi !
Mais le bon Dieu m'a dit : Attends les fleurs nouvelles
Ici.

: - :

Le Temple fermé

Ah ! pourquoi les fermer, nos maisons de prière ?
Mon Dieu, qu'il serait doux
D'y venir quelquefois, loin des bruits de la terre,
Méditer à genoux !

Dans une église catholique
Chaque fois que je suis entré,
Une paix immense et mystique
Profondément m'a pénétré,

En voyant, après les offices,
Ces fidèles qui chaque jour
Font au Seigneur leurs sacrifices
De foi, de larmes et d'amour.

Pauvres, dont l'extrême indigence
Vainement cherche un autre lieu
Où puisse leur âme en silence
Contempler la face de Dieu;

Humbles mères laborieuses
Qui, parmi de vulgaires soins,
N'ont point d'heures silencieuses
Pour prier tout bas sans témoins;

Isolés, qui de leurs semblables
Ou délaissés ou méprisés,
Ont soif des biens inaltérables,
Seul réconfort des cœurs brisés;

Que disent-ils? Leurs lèvres tremblent
On n'entend plus qu'un bruit confus;
Ainsi les abeilles s'assemblent
Autour des troènes touffus;

Mais après la sublime extase,
Lorsqu'ils s'éloignent de l'autel,
On sent que leur cœur, comme un vase,
S'est empli d'amour immortel.

Ah! pourquoi les fermer, nos maisons de prière?
Mon Dieu, qu'il serait doux
D'y venir quelquefois, loin des bruits de la terre,
Te parler à genoux!

J'ai vu naguère un simple temple
A tous les regards exposé,
Qui de la colline contemple
Un beau petit lac irisé.

C'était l'heure où le jour qui tombe
Est plein d'aromes et d'accords;
J'errais pensif de tombe en tombe,
Car c'est là que dorment les morts.

Dans le fouillis des herbes folles,
Je lisais un suprême adieu,
Quelque nom, de pieux symboles,
Un verset du Livre de Dieu.

Derrière les cimes bleuâtres
Le soleil s'était abaissé,
Animant de reflets rougeâtres
Le lac par le vent caressé.

Et, le cœur plein de mille choses
Qu'on ne raconte qu'à son Dieu,
Oubliant nos règles moroses:
„Entrons, me disais-je, au saint lieu! . . ."

Sous ma main la porte résiste,
Et rien ne me répond, hélas!
Qu'une voix profonde, un peu triste,
Qui me disait: Ne sais-tu pas?

En vain sur moi ton front se penche,
Un seul jour on franchit mon seuil;
Je suis l'église du dimanche;
La semaine, je suis en deuil.

Ah! pourquoi les fermer, nos maisons de prière?
Mon Dieu, qu'il serait doux
D'y venir quelquefois, loin des bruits de la terre,
T'adorer à genoux!

PAUL COLLIN

Bibliographie. — *Musique de Chambre*, poésies (Hachette, Paris, 1868); — *Glas et Carillons*, poésies (Hachette, Paris, 1874); — *Du Grave au Doux*, poésies (Hachette, Paris, 1878); — *Les Heures Paisibles* (Hachette, Paris, 1883); — *Poèmes Musicaux* (Tresse & Stock, Paris, 1885); — *Mes Petits Concerts*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1892); — *Poésies Russes* (Alphonse Lemerre, Paris, 1893); — *Fleurs de Givre*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1899). — En outre: *La Fille de Jaïre*, poème couronné par l'Académie des Beaux-Arts [Prix Rossini], musique de Mme de Grandval (1878); — *Radegonde*, poème couronné par l'Académie des Beaux-Arts (1897); — *Matréna Kotschoubeï*, poème couronné par l'Académie des Beaux-Arts (1898); — *Don Procopio*, adapté de l'italien, musique de Bizet; — *La Ronde des Songes*, musique de Mme de Grandval; — *Atala*, opéra, musique de J. Folville; — *Zaïre*, opéra, musique de Ch. Lefebvre; — *Judith*, drame lyrique, musique de Ch. Lefebvre; — *Hedda*, opéra, musique de Fernand le Borne; — *Narcisse*, musique de Massenet; — *Le Poème d'Octobre*, musique de Massenet; — *Rébecca*, musique de César Franck; — *L'Enlèvement de Proserpine*, musique de Th. Dubois; — *La Naissance de Vénus*, musique de G. Fauré; — *L'Étoile*, musique de Henri Maréchal; — *Le Miracle de Naïm*, musique de Henri Maréchal; — *Éloa*, musique de Ch. Lefebvre; — *Melka*, musique de Ch. Lefebvre; — *Ulysse et les Sirènes*, musique de Paul Puget; — *Pandore*, musique de Gabriel Pierné; — *Noce au Village*, musique d'Arthur Coquard; — *Moïse sauvé des Eaux*, musique de R. de Boisdeffre; — *Cendrillon*, musique de L. de Maupeou; — *La Belle au Bois dormant*, musique de Ch. Silver; — *Tobie*, musique de Ch. Silver; — *La Fille du Calife*, musique de Lacheurié; — *Amica*, musique de Mascagni.

M. Paul Collin a collaboré à l'*Artiste*, à la *Revue Brittannique*, au *Ménestrel*, etc.

M. Paul Collin (Paul-Adrien-François), poète et auteur dramatique, est né à Conches (Eure) le 12 juillet 1843. Venu tout jeune à Paris, il fit de brillantes études au Lycée Bonaparte (aujourd'hui Lycée Condorcet) et suivit les cours de la Faculté de Droit. Il obtint le diplôme de licencié (1864) et fit un stage d'avocat à la Cour d'appel.

Lors de la guerre de 1870, M. Paul Collin fut incorporé, comme sergent-fourrier d'ordres, au 27e régiment de marche. C'est alors qu'il écrivit sous les obus les poésies intitulées *Grand' Gardes*.

Destiné par sa famille au notariat, il préféra se consacrer aux lettres et débuta, dans les revues, par des pièces telles que *Chevaux de Bois* et *Renouveau*, qui lui valurent, entre autres encouragements, ceux de Victor Hugo et de Victor de Laprade. Arsène Houssaye et Amédée Pichot l'accueillirent à l'*Artiste* et à la *Revue Britannique*.

Citons parmi ses ouvrages de poésie publiés jusqu'à ce jour: *Musique de Chambre* (1868), *Glas et Carillons* (1874), *Du Grave au Doux* (1878), *Les Heures Paisibles* (1883), *Poèmes Musicaux* (1885), *Mes Petits Concerts* (1892), *Poésies Russes* (1893), *Fleurs de Givre* (1899).

Poète délicat, d'un tour classique et d'un style facile, bien que d'une scrupuleuse correction, M. Paul Collin, ainsi qu'on l'a fait remarquer, est de l'école des „intimistes". Son talent souple et varié, son vers musical, firent rechercher sa collaboration par des compositeurs tels que Bizet, Massenet, César Franck, Gabriel Faure, Paul Puget, Henry Maréchal, Gabriel Pierné, etc. M. Paul Collin a également écrit des poésies destinées à s'adapter aux œuvres musicales de certains grands compositeurs étrangers qui, grâce à lui, ont pu être connues en France, et parmi lesquelles il convient de citer celles de: Tschaïkowsky, Mendelssohn, Schubert, Haendel, Haydn, Bach, F. Hiller, Wulner, Rheinberger, etc.

Excellent musicien lui-même, M. Paul Collin a fait paraître dans différentes revues parisiennes des articles de critique musicale remarqués.

Il est depuis 1889 officier de l'Instruction Publique.

Belles frileuses, qui sont nées
Quand le soleil embrasait l'air,
Au premier souffle de l'hiver
Les roses sont tout étonnées.

Au lieu des tièdes matinées
Où riait l'azur frais et clair,
Pourquoi ce ciel couleur de fer ?
Pourquoi ces si brèves journées ?

Courbant le front languissamment,
Elles ont le pressentiment
De leur courte vie épuisée ;

Un frisson passe dans leurs cœurs
Et je crois bien qu'à la rosée
Elles mêlent, parfois, des pleurs.

Paul Collin

(Poème d'octobre. musique de Massenet.)

Trop d'obéissance

Quand j'avais huit ans, elle en avait quatre.
Pour bien affirmer mes droits de garçon,
Je me permettais souvent, sans la battre,
De la rudoyer de belle façon.

Alors, elle allait chercher sa famille,
Pour qu'à ma colère on mît le holà.
„Monsieur, embrassez la petite fille,
(Dit, un jour, son père) et puis aimez-la."

L'aimer?... J'obéis, quand on me commande.
Docile, à l'aimer je me résolus;
Oui. Mais, à présent, la petite est grande.
Ce sont les parents qui ne veulent plus.

(*Glas et Carillons.*)

:-:

Lever du Soleil au Mont Blanc

C'est le mont Blanc! c'est lui! Les nuages épais
Dont l'ombre sur ses flancs s'était amoncelée
Ont disparu. Voyez. Dans sa gloire et sa paix,
Il offre au jour naissant sa neige immaculée.

Pour y verser l'éclat de son front radieux
Le soleil a fait choix de ce miroir sublime,
Et peu à peu dissipe, en montant dans les cieux,
Les brouillards dont le voile enveloppait sa cime.

De même, quand un homme a, par un noble effort,
Levé son cœur plus haut que les fanges humaines;
Quand il a, dominant les caprices du sort,
Maintenu son espoir aux régions sereines,

Autour de lui le doute amasse en vain sa nuit,
Pour étouffer l'ardeur du zèle qui l'enflamme;
Toute ombre s'évapore et tout nuage fuit,
Quand le regard de Dieu se lève sur son âme!...

(*Du Grave au Doux.*)

: - :

Sur le tombeau de Madame Marie ***

MORTE A VINGT ANS

Sur son tombeau, venez, à la naissante aurore,
Gais oiseaux, babiller vos concerts les plus doux...
Je songe à la gaîté de son rire sonore
Qui chantait comme vous.

Sur son tombeau, versez, lorsque le jour s'achève,
Astres calmes du soir, vos rayons les plus doux...
Je songe à ses beaux yeux qu'illuminait son rêve
Placide comme vous.

Sur son tombeau, printemps, fais souffler, chaque année,
De tes plus chastes fleurs les parfums les plus doux...
Je songe à sa jeunesse en un matin fanée,
O roses, comme vous.

(*Du Grave au Doux.*)

: - :

La Visite de la Nourrice

Ma nourrice, une fois en cinq ou six ans, quitte
Sa campagne et me vient ici faire visite.
La chère brave femme! elle eût nourri le roi
Qu'elle n'en serait pas plus fière que de moi.
Il faut voir ses regards heureux; il faut l'entendre
Me parler, à la fois respectueuse et tendre!

La conversation, au début, ne va pas
(Il faut bien l'avouer) sans un peu d'embarras:
Des deux côtés on est si changé qu'on s'étonne
L'un de l'autre, au premier abord, et l'on tâtonne.

Trouvant son nourrisson barbu comme un sapeur
Et tout à fait „Monsieur", on dirait qu'elle a peur
D'évoquer avec moi les images passées
Qu'elle croit dans mon cœur oublieux effacées;
Mais je l'aide et bientôt elle comprend que rien
N'a tué le Normand dans le Parisien,
Et que l'enfant chez moi subsiste encor sous l'homme.
Et la glace bien vite est rompue. Alors, comme
On s'en donne à causer! C'est à n'en plus finir.
Après un souvenir, un autre souvenir
S'éveille et cela met nos deux âmes en joie;
Si bien que, sans scrupule aucun, on se tutoie
Et qu'elle ose à présent m'appeler „son gamin".

Tu ne voulais jamais qu'on te donnât la main,
Méchant, et tu n'avais pas souci des voitures,
M'en as-tu fait assez endurer de tortures!
Tu n'étais pas prudent du tout; on avait beau
Sermonner, tu partais léger comme un moineau,
Et, quoique jeune alors, quelquefois j'avais peine
A t'attraper, petit coureur. Chaque semaine,
Tu te cassais dix fois la tête; on ne savait
Comment t'en empêcher; et puis, quand il pleuvait,
Tu te fâchais tout rouge et tu disais: „La pluie,
Qu'est-ce que ça me fait? Moi, la chambre m'ennuie;
Je veux me promener tout de même." Et souvent
Il fallait t'obéir, malgré tempête et vent;
Autrement, tu mettais la maison au pillage.
A propos, tu sais bien, les gens de mon village
Parlent souvent de toi.

— Bah !
— Jacques, le fermier,
Qui t'aimait tant...
— Eh bien ?
— Il est mort l'an dernier.
Tu n'as point oublié non plus la mère Pierre ?
— Comment va-t-elle ?
— On l'a portée au cimetière,
L'autre jour.
— Elle aussi !
— Dame, ils étaient bien vieux ;
On ne peut pas toujours vivre ; ça vaudrait mieux,
Sans doute, mais ça n'est pas la règle sur terre.
Tu sais, le petit Jean est parti militaire,
Voilà deux ans, déjà. Je crois qu'il est sergent,
Car il a sur sa manche un grand galon d'argent ;
Il jouait autrefois avec toi, ce me semble ;
Même, vous n'étiez pas des plus d'accord ensemble,
Parce qu'il ne voulait point t'obéir, ni toi
Lui céder ; vous vouliez tous deux faire la loi,
Alors, ça n'allait pas tout seul, comme de juste.
Tu n'étais point mauvais, mais volontaire. Auguste,
Le garçon de Louis, mon voisin, s'est cassé
La jambe en dénichant des nids, le mois passé...
— Et tes enfants à toi ?
— Merci. Tout ça prospère.
Ma fille a deux marmots bien joufflus, et leur père,
Mon gendre, est un honnête et brave travailleur ;
Il pourrait être plus riche, mais pas meilleur.
Les bambins sont gentils : souvent, quand je les garde,
Le soir, dans leurs berceaux et que je les regarde
Dormir, les poings fermés, si paisibles, je crois
Que c'est toi-même encor petit que je revois ;
Car les sommeils d'enfants ont tous la même grâce.
Alors le temps ancien dans ma tête repasse
Tout entier, et, de fil en aiguille, on dirait
Que ma jeunesse avec la tienne reparaît.
Il me semble être encor dans la maison tranquille
De ta grand'mère, au fond de la petite ville
Où chacun bénissait sa douce charité
Et t'aimait pour l'amour de son nom respecté.
Et toi ? t'en souviens-tu, de notre grande chambre
Où, pour nous préserver des bises de décembre,
Dès avant qu'il fît jour, je faisais flamboyer

Des feux si pétillants dans l'âtre du foyer,
Où les chênes noueux grillant avec les hêtres
Jetaient tant de clarté que les portraits d'ancêtres
Pendus au mur semblaient en être réjouis,
Et qu'au réveil tes yeux s'ouvraient tout éblouis? . . .

— Certes, je m'en souviens, des soins que sans relâche
Tu m'as donnés, toujours attentive à la tâche,
Et de ce dévouement, que rien n'a fatigué,
Qui, jour et nuit, pour moi sans cesse prodigué
Fut, sept ans, soucieux de tout, hors de toi-même;
Certes, je m'en souviens; bonne vieille, et je t'aime.

(*Du Grave au Doux.*)

: - :

Bonheur Manqué

À M. P.-A. PICHOT.

Oui, le bonheur serait facile pour le sage,
Puisque le vrai moyen, sur terre, d'être heureux,
Ce n'est pas tant d'avoir de grands biens en partage
Que de savoir à ceux qu'on a borner ses vœux.

Mais nous courons toujours après quelque mirage
Et toujours nous levons trop haut pour nous nos yeux.
Ce qu'on obtient ne sert qu'à vouloir davantage;
Un désir naît d'un autre; après le bien, le mieux.

Le pas fait vers le pas à faire nous convie,
Et puis, si le voisin nous dépasse en chemin,
C'est bien pis; notre cœur sent naître en lui l'envie.

Le présent nous invite à jouir, mais en vain;
Chaque aujourd'hui s'absorbe aux soins de son demain.
Et c'est pour l'embellir que l'on gâte sa vie!

(*Les Heures Paisibles.*)

: - :

Oasis

J'ai dans mon cœur, à l'abri des orages,
Une oasis, où tout est calme et frais.
Nul importun n'en perce les ombrages,
Nul indiscret n'en peut troubler la paix.

J'ai dans mon cœur un jardin solitaire
Dont les parfums m'enivrent nuit et jour;
La fleur du rêve y croît dans le mystère,
Dans le silence y naît la fleur d'amour.

Là, dédaigneux des hommes et des choses,
Loin des soucis que j'en ai su bannir,
Dans la douceur des lilas et des roses,
J'entends chanter l'oiseau du souvenir!

(*Fleurs de Givre.*)

PAUL DELAIR

Bibliographie. — *La Découverte*, ode couronnée à un concours pour l'Exposition maritime universelle du Havre (Kugelmann, 1868). — Chez Lemerre: *Les Nuits et les Réveils*, poésies (1870); — *Éloge d'Alexandre Dumas*, un acte en vers, représenté aux matinées Ballande (1872); — *La Voix d'En Haut*, un acte en vers, représenté aux matinées Ballande (1872). — *Judith*, scène dramatique pour un prix de Rome, musique des frères Hillemacher (1876). — Chez Ollendorff: *Garin*, drame en cinq actes, en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1880); — *Le Fils de Corneille*, un acte en vers, pour l'anniversaire de Corneille, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1881); — *Contes d'à présent*, récits en vers (1881); — *Louchon*, roman (1884); — *Le Centenaire de Figaro*, à-propos en vers, dit au Théâtre-Français (1884); — *Apothéose de Victor Hugo*, à-propos en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (juin 1885); — *La Vie Chimérique*, poésies (1892); — *La Mégère apprivoisée*, comédie d'après Shakespeare, représentée sur la scène du Théâtre-Français (novembre 1891; 1892); — *Testament Poétique*, poésies posthumes avec une étude biographique et critique par Sully Prudhomme (1895); — *Les Chansons épiques* (1897); — *Théâtre Inédit*, premier volume *[le Rossignol, Rabelais, Crête-Rouge, Hélène]* (1899). — *Contes d'à présent*, nouvelle édition (Fasquelle, Paris, 1908). — En outre: *Les Rois en Exil*, pièce écrite en collaboration avec Alphonse Daudet et représentée sur la scène du Théâtre du Vaudeville en 1883 (Dentu, Paris, 1883).

Paul Delair a collaboré à divers journaux et revues et notamment à la *Renaissance*, au *Voltaire*, au *Gil Blas*, à la *République Française*, au *Temps* etc.

„Paul Delair, né à Montereau (Seine-et-Marne) le 24 octobre 1842, d'un employé à la fabrique de faïences de cette ville,

et d'une paysanne de Chéroy (Yonne), Elisabeth Ameau, mort à Paris — où il était arrivé dès l'âge de sept ans — le 19 janvier 1894, a écrit des poésies lyriques, des récits épiques et dramatiques, du théâtre en vers et en prose, des romans et des nouvelles. Son labeur a été incessant jusqu'à sa mort, causée par une grave affection de poitrine.

„Paul Delair a expliqué dans ses vers comment, dès ses premières années, dans sa petite ville natale, il avait éprouvé le sentiment obscur d'une existence antérieure et cru retrouver des images familières dans les êtres et les choses qui l'entouraient:

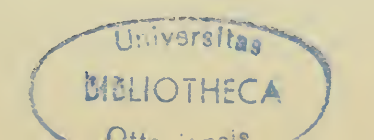
Et c'était bien l'écho, l'écho secret des choses,
Car sitôt qu'il vibra, mystérieux pouvoir,
Le ciel, le bourg, les eaux par le pré sombre encloses,
Tout ce que je voyais, je croyais le revoir!

„Il resta longtemps sous l'influence de ce sentiment, et, jeune homme, — au moment même où il devait interrompre, pour se consacrer aux siens, les études brillantes que son père lui avait fait commencer au Collège Chaptal, — devint un admirateur de Jean Reynaud et des doctrines de l'Immortalité qu'il avait restaurées. Vers la même époque, la lecture de l'Ahasvérus d'Edgar Quinet lui fut une révélation et le confirma dans la direction que son esprit avait prise.

„Son premier volume, *Les Nuits et les Réveils*, publié chez Lemerre en juillet 1870, montre son esprit déjà formé à cette noble école; il est plein d'ardeur et de rêve, de mélancolie colorée, de stoïcisme.

„De 1872 jusqu'à sa fin, Delair, dont les premiers essais s'étaient rattachés au genre épique (des poèmes sur Perceval le Gallois et Jeanne d'Arc) travailla constamment pour le théâtre: „La poésie lyrique ou didactique, écrivait-il à Sully Prudhomme en 1874, exige chez le poète un moi très vigoureux qui puisse déborder sans cesse sans perdre son centre. Au fond, moi, je ne suis heureux que quand je me fais autre et d'un autre temps, et ce qui m'attire dans le drame, c'est que c'est pour son auteur une métempsycose . . . ."

„Malgré cette appréciation, Delair ne cessa jamais de s'adonner à la poésie lyrique, d'abord pour s'y complaire dans l'évocation du passé et surtout du Moyen-Age, plus tard pour lui confier l'expression des doutes, des angoisses et des douleurs dont sa vie fut traversée. Le beau livre, si varié et si attachant, qu'il a publié en 1892 sous le titre de *La Vie*



Chimérique et qui contient des vers de vingt années, expose, à ces divers points de vue, toute sa vie.

„Paul Delair a débuté brillamment au théâtre par l'éloge d'Alexandre Dumas, représenté à la Gaîté en 1872 et appelé au Théâtre-Français. Il a aussi célébré Corneille (*Le fils de Corneille*) et Victor Hugo, l'objet depuis son enfance d'une vénération quasi filiale (*L'Apothéose de Victor Hugo*, juin 1885). Il a écrit de nombreux drames d'histoire, dont un seul, *Garin*, a été représenté jusqu'à ce jour (8 juillet 1880). Il a collaboré avec Alphonse Daudet aux *Rois en Exil*, pièce tirée du célèbre roman de ce nom (décembre 1883). Son roman, *Louchon* (1884) et son drama *Hélène* (Vaudeville, septembre 1891) évoquent le cadre ancestral d'un village de l'Ile-de-France où ses oncles étaient demeurés attachés aux travaux des champs, et qui s'était partagé son enfance avec celui de Montereau. Il dut son succès le plus incontesté au théâtre à une très heureuse adaptation de la *Mégère apprivoisée* de Shakespeare interprétée avec un éclat merveilleux par les acteurs du Théâtre-Français avec Coquelin et Marie Louise Marsy comme protagonistes (novembre 1891).

„L'amitié des plus dévouées et des plus actives que Coquelin avait vouée à Delair dès 1876, s'était révélée d'abord à l'occasion des *Contes d'à présent*, que le célèbre comédien interpréta, au fur et à mesure qu'ils étaient écrits, de 1878 à 1880. De ces récits, empruntés principalement à la vie, très idéalisée, des simples gens que le poète avait appris à aimer, quelques-uns, tels que la *Vision de Claude* et la *Messe de l'Ane*, furent alors et sont demeurés populaires.

„Par l'élévation du sentiment et la fermeté du style, ces récits constituent, dans leur ensemble, un des titres littéraires les plus sérieux de Paul Delair. La récitation s'en répand aujourdhui dans les écoles.

„Delair s'était plongé de nouveau dans les épiques français, lorsque la maladie l'emporta au moment où, plus que jamais désireux d'écrire, il entrevoyait, dans la transcription et l'interprétation des œuvres du XIIe siècle, un champ illimité à son activité poétique. Le fruit de ses travaux interrompus dans ce genre, une suite de récits tirés de la *Geste de Guillaume* (*Les Chansons Épiques*), a été publié après sa mort, par les soins de son fils, M. Jacques Delair, ainsi qu'une première série de *Théâtre Inédit* et un volume de poésies lyriques (*Testament Poétique*).

„En 1885, à propos de l'*Apothéose de Victor Hugo*, M. Auguste Vitu signalait chez Paul Delair le sens épique. „Je

reconnais, écrivait-il, en M. Paul Delair l'étoffe d'un poète épique, témoin les vers prononcés par le Gardien de la porte infernale, et que l'auteur des *Contemplations* n'aurait pas désavoués."

„Il était né pour le théâtre, a écrit d'autre part Sully Prudhomme, qui a consacré à Paul Delair une longue étude en tête du *Testament Poétique*, — c'est à dire avec le don de s'identifier sympathiquement à autrui... Nous touchons là au plus intime caractère, à l'essence même de son génie poétique...."

„Dans la même étude, Sully Prudhomme apprécie ainsi Paul Delair:

„Il a laissé une œuvre considérable: des poésies lyriques, des pièces de théâtre en vers et en prose, des romans.... Sans l'éclatant succès de la *Mégère apprivoisée*, plus d'un esprit, même cultivé, n'eût été toutefois que fort insuffisamment informé de sa valeur. Cette valeur est pourtant de premier ordre, de sorte que même en faisant la part de sa modestie, de sa fière timidité, si peu favorables à l'exploitaion de son talent, on se demande pourquoi il n'a pas obtenu de son vivant toute la réputation qu'il méritait. Il y a là un problème littéraire et social qui sollicite l'examen. Son œuvre si riche, si belle, si peu récompensée pourtant, m'a permis d'étudier de près et de reconnaître à des signes certains ce que c'est qu'un vrai poète, et m'a fait en même temps réfléchir aux conditions requises pour que notre art porte tous ces fruits."

„Paul Delair avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1889. Il était entré en 1881 à l'Administration des Beaux-Arts."

Nous avons cru devoir reproduire ci-dessous, parmi d'autres pièces, quelques-uns des poèmes philosophiques réunis par Sully Prudhomme dans le deuxième livre du *Testament Poétique* de Paul Delair, quoique ces pièces n'aient pas toutes été amenées au même degré de fini. Nous ne doutons pas que des poèmes comme l'*Atome*, malgré certaines imperfections de forme, ne soient jugés de premier ordre par les esprits auxquels ils s'adressent.

Mon cher ami

Je monterai chez vous demain, un peu avant dix heures, avec le paquet. — Il est gros : neuf cents vers ! — Si vous n'avez pas le temps nous remettrons cela au dimanche —

Votre toujours de plus en plus dans le noir

Paul Delair

8 8bre 79.

Identité

J'ai le ressouvenir de choses disparues
Et de temps très anciens pour jamais éclipsés.
Balcons à trèfles noirs qui rêvent sur les rues,
Vitraux d'or, fins pignons dans le ciel élancés;

Chants de cloches tombant aux foules accourues,
Vieux piliers méditant, longs cintres surbaissés,
Douces odeurs d'encens dans les ombres accrues: —
Je vois, je sens, je vis, je rentre en ces passés.

Les tristesses du soir, de décembre les brumes.
Me rappellent des jours de songe et d'amertumes
Où dans l'obscurité mon âme s'exhala;

J'ai vécu: mais que sert, ô Seigneur, de renaître?
Me voici tous les soirs pensif à la fenêtre,
Avec les mêmes pleurs aux yeux qu'en ce temps là!

(*Les Nuits et les Réveils.*)

: - :

En Retard

Je chevauche à travers la nuit; ma sueur coule.
Un vent lugubre tord les bras de la forêt.
Voici que dans le ciel ruisselant apparaît
Une tour à créneaux qui se lézarde et croule.

Des serviteurs portant des flambeaux, qu'on dirait
Tous âgés de mille ans, me reçoivent en foule;
Et sous les hauts plafonds ténébreux leur voix roule:
„N'êtes-vous pas celui qu'on attend? Tout est prêt."

Sous le dais noir tressaille un grand vieillard farouche.
Sa fille est immobile et chaste dans sa couche,
Et j'ai beau la chauffer de baisers : elle dort.

„Pourquoi ne puis-je pas ressusciter mon ange,
O vieillard ?" Il répond avec un rire étrange :
„Comment le pourriez-vous, puisque vous êtes mort ?"

(*Les Nuits et les Réveils.*)

: - :

Au Château sur la Loire

Lorsque, chauds de carnage, au château nous rentrâmes,
Le Roi nous fit chanter la messe et l'écouta,
Puis souper en musique, où lui-meme assista,
Ses mignons l'égayant, parés comme des femmes ;

Et des femmes servaient, en habit d'homme, ayant
Chausses de velours feu, la dague sur la hanche
Et le pourpoint ouvert laissant la gorge blanche
Saillir, et les cheveux à la nymphe ondoyant.

Telle, on eût dit Vénus dans la forge, ma Dame
Y parut, celle à qui je pliais le genou ;
Et la voyant se rire à leurs regards de flamme,

Je cherchais quel effet, riche et large bijou,
Lui ferait le pommeau de mon poignard au cou —
Pourvu qu'elle eût dedans, tout entière, la lame . . .

(*La Vie Chimérique.*)

: - :

Deux Hommes

Deux hommes sont en moi, l'un jeune, l'autre vieux.
Le vieux, c'est ma pensée à qui rien de la vie
Ne cache son mensonge et ne fait plus d'envie,
Et qui doute, inquiet, si la tombe vaut mieux.

Le jeune, c'est ma chair, ma chair inassouvie,
Que j'ai sevrée au temps de l'avril radieux,
Qui demande son dû, qui souffre, et dont les yeux
Réclament l'aube ardente à ses baisers ravie.

D'un long cri de révolte il emplit la maison
Pendant que le vieillard songe, amer et livide ;
O douleur ! et je sens que tous deux ont raison.

Et j'en meurs ; car sitôt que l'un, de joie avide,
Peut saisir une coupe, avant qu'il ne la vide,
L'autre y verse un dégoût plus fort que du poison.

(*La Vie Chimérique.*)

: - :

L'Adieu chaque Soir

O misère de l'homme, hélas ! et de l'amour
Impuissant à former de deux cœurs un seul être !
Quand sous le drap commun le doux sommeil pénètre
De vieux époux s'aimant comme le premier jour,

Ils se disent adieu, comme si quelque maître
Les venait enfermer chacun dans une tour,
Comme s'ils se quittaient, peut-être sans retour,
Et partaient au hasard, cessant de se connaître.

C'est qu'en effet, sitôt endormis, chacun prend
Dans la nuit sans défense un chemin différent ;
C'est que, tant c'est un sort fragile que le nôtre,

La mort peut toucher l'un de son doigt ténébreux
Pendant que l'autre rit à quelque rêve heureux !
Tous deux se sont absents dans les bras l'un de l'autre.

(*La Vie Chimérique.*)

Condition

Qui veut sincèrement chercher la vérité
Doit oublier d'abord la stérile prière.
Tout autre amour, il faut qu'il le laisse en arrière,
Et que d'aucun désir son sein ne soit hanté.

Car elle échapperait à sa débilité
Si quelque pleur humain lui troublait la paupière,
Et le dieu qu'elle enferme en ses lèvres de pierre,
Fût-il la Mort, d'avance il doit être accepté.

Que l'homme esclave encor des songes de sa mère
Pour les poursuivre au ciel retourne à la Chimère!
La vérité dans l'homme exige un cœur de fer.

Elle se cache à qui prend souci de soi-même,
Et qui veut commencer la recherche suprême
Doit laisser tout espoir, comme au seuil de l'enfer.

(*Testament Poétique.*)

: - :

Le Néant

Ah! qui, dans la croyance, ou le songe, ou l'étude,
A goûté sûrement l'entière plénitude?
Quel rêve te suffit, poète? Et toi, savant,
Quelle vérité? Dieu lui-même est décevant,
Et l'extatique en pleurs qui sur l'autel se pâme
Sent des nœuds de serpent se nouer dans son âme.
O triste Humanité, bien que depuis cent ans
Tes pas multipliés soient devenus géants,
Quelle auberge t'a pu séduire sur les routes?
Quel est donc l'Idéal dont tu ne te dégoûtes?
Dans mille ans, l'auras-tu saisi, ton feu follet?
Le but t'échappe; seul, l'impossible est complet.
Tout est vain, tout est nul, rêve ou fait, ciel ou terre,
Et Dieu ment au croyant comme au buveur son verre!

N'est-ce pas que le mal qu'on fuit, et qui nous suit,
C'est la vie elle-même, hélas! comme la nuit
L'état normal du ciel, — la lumière sublime
Nous tombant d'un soleil égaré dans l'abîme?
Ainsi la mort, c'est la grande réalité.
La vie a le moment, la mort l'éternité.
La vie est l'accident, le hasard, le désordre;
Éphémère fantasme, on la regarde tordre
Ses flammes vertes sur les marais du chaos
Et s'éteindre au sein noir des primitives eaux.
Comment cette splendeur de passage aurait-elle
En soi la plénitude et la joie immortelle?
Elle n'est qu'un tourment d'atomes enlacés
Dont chacun se détache en disant: c'est assez,
Et le vague désir dont nous souffrons, l'attente
Qui consume nos cœurs, le bonheur qui nous tente,
C'est d'être délivrés de ce tumulte vain
Et de rentrer en paix dans le néant divin!

(*Testament Poétique.*)

: - :

Retour au cœur

Pour me démontrer Dieu, faut-il que je commence
Par la ligne rigide et par les nombres froids?
Quel dilemme le tient entre ses bras étroits?
Quel théorème aura ce corollaire immense?

Je brise le compas! Puis-je espérer, démence,
Voir l'Infini jaillir d'une règle de trois?
Non, ce n'est pas au chiffre inerte que je crois:
Le sillon de mon cœur veut une autre semence.

Ce que je cherche au ciel ardemment, ce n'est pas
Un Dieu mathématique et qu'on puisse comprendre,
C'est un être vivant qui me tende les bras,

Un Père au sein de qui je puisse enfin suspendre
Cet infini d'amour qu'en ce vil monde, hélas!
Mon âme ne peut plus ni porter ni répandre!

(*Testament Poétique.*)

L'Atome

I

La Science, d'hier seulement en vigie,
Croit avoir déjà fait le voyage éternel.
Sa face ardente éclate avec orgueil, rougie
Au vent des astres d'or qui traversent le ciel.

Tel l'enfant, de sa force éprouvant la naissance,
Parfois sur quelque marbre auguste s'est rué;
Telle à ses premiers pas l'humaine connaissance;
Et pour son coup d'essai, c'est Dieu qu'elle a tué.

Peu s'en faut qu'à fouiller nos reins et nos entrailles,
Trouvant partout la vie et nulle part le moi,
Comme l'eau du filet passe à travers les mailles,
Elle n'efface l'homme à son tour sous sa loi:

Quand elle aura chassé la certitude antique
De soi-même et des cieux, que lui restera-t-il?
Si c'est pour n'habiller qu'un néant magnifique,
Pourquoi prendre aux soleils les fuseaux et le fil?

Oui, nous ne saisissons que matière. Baignée
Au flot lacté d'en haut, la vue au loin ne voit
Que des astres criblant l'horizon par poignée
Comme la grêle saute et bondit sur un toit.

Oui, ces astres ne sont que des gouttes de flamme
Ou des cailloux éteints noircissant dans l'éther.
La pâle lune avec son visage de femme
Est le charbon cendreux qui reste d'un enfer.

Oui, la destruction travaille, universelle,
Les cieux décomposés s'émiettent, c'est le sort;
Et le pavage bleu des mondes étincelle
Au galop du cheval livide de la Mort!

Mais nier Dieu n'est pas éclairer le mystère!
. . . . [1])
Pour expliquer les cieux, commencez par la terre,
Tout est matière, soit: Qu'est la matière enfin?

[1]) A la marge du brouillon manuscrit on lit l'indication suivante qui ne fournit pas la rime:
Substance et force, c'est deux problèmes pour un!

II

Halte ici! nous touchons l'atome infranchissable!
Ah! de se recueillir la science a besoin;
Car ce n'est pas la mer, mais c'est le grain de sable
Qui crie à son orgueil: „Tu n'iras pas plus loin!"

Pas plus loin? Cependant, suivons-le dans le gouffre.
Est-il un, ou multiple? En le chaos dormant
L'atome du phosphore et l'atome du souffre
Sont-ils le même, au fond, formé différemment?

D'où naît la différence alors? Matière obscure,
Ton principe, l'atome, a l'éther pour séjour,
Mais l'éther n'a-t-il pas son atome? Epicure
A-t-il fait éclater l'indivisible au jour?

Qui tient l'atome donc ne tient rien, car il change
Et fond; un moindre atome en sort toujours, stupeur!
Nous voyons la vapeur s'exhaler de la fange,
Et l'éther à son tour surgit de la vapeur...

Ah! l'atome ou le monde, en somme, même chose!
L'un est le germe, et l'autre est la fleur et tous deux
A des degrés divers de la métamorphose,
N'ont aucune existence originelle en eux!

J'ai cru, prêtant l'oreille, en heurtant à l'atome,
Qu'il rendrait un son plein; quelle erreur! j'ai frappé
De l'ongle, il sonne creux; — je souffle, et le fantôme
Se disperse; le monde immense est dissipé!...

L'illusion vacille, et bulle à bulle crève!
Forme, clarté, chaleur, — erreurs des sens! Plus bas
La matière est un mot, l'étendue est un rêve,
L'atome a son atome, ou, simple point, n'est pas!

Qui le prendra, l'atome, au bout de son aiguille,
Et s'écriera: Touchez l'origine et la fin?
Voici comment il est, change, se meut et brille...
La création va se refaire en ma main!

Ah! vous n'avez rien fait, puisque l'inexplicable
Habite encore en vous comme au plus noir du ciel!
Dites comment l'atome engendre son semblable?
Nous sommes à nous-même un problème éternel!

Quand l'hymen te féconde, ô femme sous le voile,
Qui te révélera l'oracle de ton sein ?
Nous scrutons dans les cieux comment naît une étoile,
Mais qui dira comment se fait le germe humain ?

J'y cherche en tremblant l'âme, et je n'en vois pas trace;
D'où vient alors qu'au fond de ce germe perdu
Puissent tenir l'espèce, et la forme, et la race,
Et l'effrayant passé dans la nuit descendu,

Et la chaîne des temps et des siècles immenses,
Rien qu'en une enfermant les générations,
Avec l'homme nouveau qui sort de ces semences
Et porte en soi déjà les futuritions ?

Oh ! des fils emmêlés de la trame infinie
Rencontre inexplicable ! Allons, dites, parlez,
Comment dans ce point sombre il s'ajoute un génie
Au total des soleils anciens accumulés !

Tous sont en lui, pourtant, explosion sublime,
Il est autre ! D'où vient cet étranger ? Destin !
Où donc en cet atome, imperceptible abîme,
Où donc le temps, l'espace et la matière enfin ?

III

Comme un chêne profond s'émeut jusqu'aux racines
Quand l'oiseau le traverse en volant à son nid.
L'arbre Univers frémit jusqu'en ses origines
Lorsqu'au baiser tremblant l'ardent baiser s'unit.

Cependant que tous deux palpitent dans le songe,
L'amour, au but sacré conduisant leurs accords,
Ramasse au-dessus d'eux le ciel sans borne, et plonge
Pour créer une vie au puits sans fond des morts !

Ainsi la loi, niveau sous qui rien n'a de cime,
Trahissant je ne sais quelle auguste unité,
Intéresse à l'atome obscur, au ver infime
Le monde, en son ampleur et son éternité !

Tout se tient. D'être en être et de sphères en sphères
Le long d'un impalpable et frémissant réseau

Court, ainsi que le flot qui bat dans nos artères
L'onde des forces, flux toujours plein et nouveau!

Quelle est cette unité par éclairs saisissable?
Oh! qui donc, entassant tous les chiffres de feu
Du ciel, et du chaos les sombres grains de sable,
En tirera la somme et dira si c'est Dieu?

Rien de créé, mais rien d'anéanti. La somme
Reste égale toujours. L'univers est constant.
Et cependant il marche et montre à l'œil de l'homme
Vers un soleil plus beau chaque soleil montant!

L'existence s'accroît et s'ennoblit sans cesse;
L'âme ouvre un vol plus large au ciel plus éclairé,
Et hors de l'œuf cassé chantant son allégresse
Abaisse chaque jour l'horizon d'un degré!

La douleur, toujours grosse, enfante pour la joie;
Tout chaos forme un astre en ses flancs inconnus,
La chrysalide horrible en splendeur se déploie,
Et la boue en travail modèle une Vénus!

Elles-mêmes les lois lentement se déforment,
Car l'une mord sur l'autre et la détruit enfin;
Combien dans le néant et les ténèbres dorment
Instruments qu'à la rouille a laissés le destin!

Un choix mystérieux les essaie; et peut-être
Le tout simplifié n'en aura qu'une un jour:
La plus forte vaincra; mais qui la peut connaître?
Sera-t-elle la Mort? Sera-t-elle l'Amour?

IV

Oh! ce sera l'Amour! car ce n'est pas un rêve,
Cette marche en avant, calvaire radieux!
Montée où l'Être, né dans le chaos, s'élève
Dans le fourmillement sans limite des cieux!

Quoi! parce que la Mort semble barrer la route,
Parce qu'on voit là-haut quelques soleils pourrir,
Vieux vaisseaux devenus inutiles sans doute,
Croire, insensés! que l'Être infini peut périr!

Un système de moins pèse-t-il quelque chose ?
De ces charbons éteints le vent ne peut-il donc
En les entre-choquant faire un paradis rose
Où des vivants, charmants et purs, s'adoreront ?

Non. Le torrent de l'être et de la vie emporte
Ces débris dans son cours, transformateur puissant ;
La Force, dans sa cuve où bout toute chair morte,
Aux univers vieillis refait un plus beau sang !

Partout l'Être ! toujours l'Être ! Et puis l'Être encore !
Plus loin que l'invisible et que l'imaginé !
Oh ! des arrière-cieux épouvantable aurore !
Oh ! brûlement des yeux du voyant prosterné !

Être ! en ta profondeur éternelle, absolue,
Substance des soleils, force des choses, lieu,
But et moyen de tout, voici : je te salue !
Mais quel nom te donner, si nous supprimons Dieu ?

V

Amour, justice, vie et mort, intelligence,
Ces mots que l'on comprend se sèchent devant Toi,
Et te les appliquer, c'est prouver sa démence :
Qui donc, parlant du Tout, dira : „Je le conçoi ?"

L'ombre étant pénétrable, ô Lumière infinie,
Tu caches tes secrets dans l'éblouissement.
Mais j'entends par lambeau ta sublime harmonie ;
C'est assez pour calmer l'horreur de mon tourment.

Il suffit que tu sois pour que je me rassure.
Les parfums du printemps entrent dans ma prison.
Et dans le ciel ouvert que ta présence azure
L'aile de l'espérance emporte ma raison.

Puisque rien ne se perd, que tout s'idéalise,
Le mal, vu d'un peu haut, disparaît. Tout est bien !
A fleur de terre, elle est, cette loi qui nous brise,
Terrible ; — à la hauteur du cœur, ce n'est plus rien.

Être! Il ne se peut pas que de ton sein je sorte!
Voilà la certitude et la sérénité!
Et peut-être qu'enfin la mort n'est qu'une porte
Qu'on pousse pour entrer dans l'immortalité!

Vivons donc! accroissons les forces de la vie!
Avançons la poitrine au grand vent qui bruit!
Si l'espace est à nous, passons-nous-en l'envie!
Étoilons de nos pas les chemins de la nuit!

Qui marche, sur ses pas entraîne un peu du monde!
Aucun effort perdu! Tout est semence et feu!
Qui dit vertu dit force, et la force est féconde.
L'univers est un bloc qui se façonne en Dieu!

Agissons bien; hâtons l'accord final des choses;
Et quand l'heure viendra qu'au gouffre nous passions,
Avec nos bras croisés et nos prunelles closes,
Livrons-nous confiants aux transmigrations.

(*Testament Poétique.*)

: - :

Confiance

Avant que je naquisse, au sein de l'Être énorme
Mes éléments flottaient comme l'eau dans la mer.
Une force passa, miraculeux éclair;
Et je trouvai mon centre, et la vie, et la forme.

Quand il faudra que l'homme, ô Mort! en moi s'endorme;
O Mort, quand je boirai ton opium amer,
Mes éléments dissous, plus mobiles que l'air,
Retourneront à l'Être où les puisa la Norme;

Car il n'en peuvent pas sortir. Or ce séjour
Est aussi la demeure où vont les forces; celle
Qui les groupa peut bien les ressaisir un jour.

Replongez donc, rentrez dans l'onde universelle;
Attendez le passage, attendez l'étincelle;
Je m'endors confiant: cette force est l'Amour.

(*Testament Poétique.*)

Affirmation

Parfois, las de bêcher mon cerveau, champ stérile,
Ramassant ma pensée ainsi qu'un projectile
Dans mon poing qui se crispe, — au loin, je ne sais où,
Au hasard, devant moi, je lance ce caillou!
Et je crie: „Il n'est pas de Dieu! Je suis stupide
D'en chercher un! Le monde est creux! Le ciel est vide!
L'ombre où nous nous mouvons, ombres nous-même, hélas!
N'est l'ombre de personne... Il n'est rien! Dieu n'est pas

Et pendant que je roule avec d'affreux blasphèmes
Dans la poussière noire, et que mes ongles blêmes
Me déchirent, — soudain, terreur sainte! je sens
Palpiter à travers les lambeaux rougissants
Que j'arrache à mes os, et suinter par mes pores
Comme du ciel crevé le pur sang des aurores,
Je sens par tous les coins de ma chair et par tous
Les sanglots furieux de ma veine en courroux
Sourdre, et de toutes parts, jets brûlants, pourpre altière
Jaillir, monter, pleuvoir en gouttes de lumière
L'être que me cachait tout l'univers moqueur,
Et le Dieu blasphémé ruisselle de mon cœur!

(*Testament Poétique.*)

: - :

La Présence invisible

I.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dans l'âme ce soir
Un étrange et poignant besoin de désespoir
Et des larmes me sont toutes seules venues
Comme la pluie aux champs vient de mers inconnues.
Pourtant le ciel est libre et l'air est parfumé;
Je devrais être heureux ce soir, je suis aimé!
L'homme serait-il donc si peu fait pour la joie
Qu'il ne la puisse un jour porter sans qu'il y ploie
Et qu'aimer comme naître appelle aussi les pleurs?

J'ai quelquefois pensé, dans ces vagues douleurs,
Que les morts ignorés qu'on cache sous la terre
Sans qu'une âme ait suivi leur convoi solitaire,
Dont nul pas ne connaît le sépulcre écarté,
Et qui n'ont pas d'ami dans leur éternité,
J'ai pensé, quand ce deuil inexpliqué m'oppresse,
Que pour avoir leur part ces défunts en detresse
Sur nos cœurs encor pleins pesaient obscurément
Et que cela tombait sur leur isolement
Comme au désert la pluie ou la rosée aux plaines ;
Ou que, n'ayant plus d'yeux pour soulager leurs peines
Ils entraient dans nos seins gonflés pour soupirer
Et qu'ils nous empruntaient les nôtres pour pleurer.

II.

Car les morts sont partout. C'est leur sainte poussière
Qui compose des champs la force nourricière;
Toute la terre est tombe, et dans les noirs sillons
Nos pères inconnus dorment par millions.
Leurs os ont dans les bois donné leur moelle aux chênes;
Des sources lentement ont filtré de leurs veines,
Et comme une âme immense errante sur nos fronts,
Leur haleine a formé l'air que nous respirons.
Oh ! leur cendre est en nous. Grand Dieu ! c'est elle-même
Qui, mêlée à nos sens, vit, souffre, palpite, aime ;
La nature, à travers ses mille enfantements,
A travers ses fraîcheurs et ses verdissements,
Ses eaux, ses blés, ses fruits, ses flores et ses roses,
Et ses illusions et ses métamorphoses,
Par d'étranges chemins que suit l'œil de Dieu seul
Refait le petit-fils des cendres de l'aïeul ;
Elle aime tant ses morts, cette mère profonde
Qu'elle en tire la grâce et la verdeur du monde,
Et recompose, avec leurs restes transformés,
Des vivants, de son souffle immortel animés.

(*Testament Poétique.*)

B.-H. GAUSSERON

Bibliographie. — *Les Fils de Kaïn*, poème (1869) ; *Les Fidèles Ronins*, roman japonais, d'après la version anglai (1881) ; — *Le Corbeau*, poème imité d'Edgar Poe (1882) ; *Les Voyages de Gulliver*, trad. de Swift (1883) ; — *Vicaire de Wakefield*, trad. de Goldsmith (1884) ; — *La Roxana*, trad. de Defoe sous le pseudonyme de B.-H. G. Saint-Heraye (1885) ; — *Doit-on se marier ? Comment élev nos enfants ? Que feront nos garçons ? Que faire de n filles ? Comment vivre à deux ? Où est le bonheur ?* (6 v 1885—91) ; — *Sur la Piste*, trad. de Lady M. Majenc (1887) ; — *Sabina Zembra*, trad. de W. Black (188 2 vol.) ; — *Les Keepsakes et les Annuaires illustrés l'époque romantique* (1896) ; — *L'Art romain* (1898) ; Les Monographies de Gainsborough, Reynolds, Romney Hogarth, d'après l'anglais de Sir Walter Armstrong et d'Aus Dobson (4 vol. in-fol. 1899—1902) ; — *Bouquiniana ; no et notules d'un Bibliologue* (1901) ; — *Berck-Plage*, mon graphie (1902) ; — *Pages choisies de Dickens* (1903) ; *La Clémence du Cardinal*, d'après l'anglais de Stanley Weyman (1904) ; — *Histoire de la Coca*, d'après Golden Mortimer (1904) ; — *Une jeune Anglaise à Par* trad. de Constance E. Maud (1905), etc.

M. B.-H. Gausseron a collaboré à un grand nombre journaux et revues, et notamment au *Livre* d'Octave Uzan au *Monde Moderne*, à la *Revue Encyclopédique et Universel* à la *Revue Hebdomadaire*, à l'*Écho de la Semaine*, à *Revue des Poètes*, à la *Famille*, à la *Tribune Lyriq* à l'*Europe Littéraire*, au *Parnasse*, à la *Revue Internationa* au *Mercure Poitevin*, au *Petit Français*, au *Penseur*, à *Nouvelle Revue*, etc.

M. B.-H. Gausseron, né le 20 octobre 1845 à La Mothe-aint-Heraye (Deux-Sèvres), est, depuis 1885, professeur agrégé ans un lycée de Paris. Il a publié plusieurs ouvrages à usage des classes et collaboré à de nombreux journaux et evues. Ses vers qu'il n'a jamais réunis en volume, sont en artie dispersés dans la *Tribune Lyrique*, l'*Europe Littéraire*, *Parnasse*, la *Revue Internationale*, le *Mercure Poitevin*, *Petit Français*, le *Penseur*, la *Nouvelle Revue*, etc. On lui oit une excellente traduction en vers du *Corbeau* d'Edgar Poe.

O vieux orgues de Barbarie
Qui sonnez votre barbarie
Dans les cours des vieilles maisons,
Je sens, dans vos vieux airs de France
L'air que respira mon enfance,
Et redeviens jeune à vos sons.

1902

B. H. Gausseron

L'Ilote

(FRAGMENT.)

Ces jeunes Doriens, qui courent têtes hautes
Et javelots aux poings, font la chasse aux ilotes.

. . . .

Les ilotes, en proie à toute l'épouvante
Que peut mettre la mort dans une âme servante,
Éperdus, las de fuir, implorent la pitié.
A quoi bon? Aussitôt que leur bouche a crié:
Grâce! le fer mortel répond à la prière.
A genoux, prosternés roulés dans la poussière,
Étendant vers les Grecs leurs bras tremblants, leurs mains
Sans armes, s'épuisant en efforts surhumains,
Suppliant, sanglotant, ils sont percés, ils meurent.
Quelques-uns cependant, vieillards fermes, demeurent,
Attendent, sans frémir, le glaive meurtrier,
Et ne dépensent pas des mots vains à prier.
Ils savent que la mort met fin à la misère,
Que ce fer tranchera la chaîne qui les serre,
Et que, s'il tue, il donne aussi la liberté.
Un de ceux qui tombaient avec cette fierté,
Vieillard qui porte droit le joug et les années,
A découvert son sein de ses mains décharnées,
Et debout, souriant d'un sourire hautain,
S'est offert, impassible, aux coups qui l'ont atteint.
Il est tombé, sanglant, mais respirant encore.
Les guerriers, que la soif du carnage dévore,
L'ont laissé derrière eux, gisant, sans achever
Ce mourant qui ne peut même se soulever . . .

Le soir, quand descendit sur le sol l'ombre épaisse,
Que les jeunes guerriers, juste orgueil de la Grèce,
Furent rentrés dans Sparte après ce grand exploit
Et se furent assis au banquet que la loi
Leur destine, acclamés, fêtés pour leur vaillance;

Quand sur les champs se fut étendu le silence,
Le vieillard se dressa. Ses cheveux long et blancs
Flottaient à l'âpre vent de la nuit. A pas lents,
Sans retourner le front, droit comme une statue,
Il gravit la hauteur de forêts revêtue.
Derrière lui tombait à chaque pas du sang.
Il monta jusqu'au haut dans le bois frémissant
Comme une énorme lyre aux froids souffles nocturnes;
Et là, seul, dominant les plaines taciturnes
Où s'était même éteint le râle des blessés,
Grave, incarnant en lui ses frères trépassés,
Le front haut, l'œil fixé sur le ciel plein d'étoiles,
Semblant de l'avenir avoir percé les voiles,
Ce vieillard, cet esclave, oublieux de ses maux,
Fut prophète, et lança dans l'espace ces mots:

„Ah! nobles Doriens, tyrans de Laconie
Où naguère régnait notre race honnie.
Soyez de grands guerriers, d'austères citoyens,
Et maltraitez l'ilote un peu plus que vos chiens;
Que les jeux, les banquets, le vote aux assemblées
Occupent vos moments de paix; que les mêlées,
Où croissent dans le sang des lauriers pour les fronts,
Soient vos jeux favoris! Du pire des affronts,
Du servile travail conservez vos mains pures;
Qu'un peuple en vos greniers porte les moissons mûres,
Laboure à fond le sol, ensemence les champs,
Cueille le raisin noir qui couvre les penchants
Des coteaux au midi, bâtisse vos demeures,
De la nuit et du jour vous consacre les heures,
Et fasse tout pour vous qui vous croisez les bras;
Soyez de ses sueurs nourris, repus et gras:
Baignez-vous dans son sang quand vous êtes en joie;
C'est bien. Vous marchez droit, maîtres, dans votre voie.
Vous êtes les heureux, les riches, les puissants.
Le passé, l'avenir sont à vous. Les accents
De l'histoire enverront, comme un bruit de fanfares,
Vos noms retentissants, brillants plus que des phares,
Aux âges reculés qui les répéteront.
Le glaive dans la main et la superbe au front,
Lumineux, rayonnants, comme dans une gloire,
Vous regardez en bas grouiller l'épaisseur noire
Des pauvres, des vaincus, des faibles, des petits,
Des esclaves rampants, sous vos pieds aplatis...

Heureux, riches, puissants, ah! vous êtes à plaindre.
Les présents dont le sort vous comble sont à craindre.
Je vous plains. Quelque jour, d'autres vous haïront;
Plus tard, d'autres encor, maîtres, vous briseront.
Et votre orgueil sera comme une cendre vaine
Que disperse le vent; et la famille humaine,
Dont vous vous prétendez les chefs, vous reniera,
Et c'est entre nos mains que le sceptre sera!

„Honneur aux méprisés! Gloire à ceux qu'on dédaigne!
Oui, le pauvre et l'esclave auront aussi leur règne,
Et la justice, enfin émergeant de la nuit,
Pour sauver l'homme bon perdra celui qui nuit.
„C'est l'avenir certain, fatal. Visionnaire,
Mon œil voit se lever l'aube pure d'une ère
Où le travail aura dompté ses oppresseurs . . .
C'est pourquoi je rends grâce à ceux par qui je meurs!..."

: - : : - : : - : : - : : - :

ERNEST CHEBROUX

Bibliographie. — *Chansons et Sonnets*, avec préface-chanson de Gustave Nadaud (Labbé, Paris, 1885); — *Chansons et Toasts*, avec une préface d'Armand Silvestre (Ernest Flammarion, Paris, 1899); — *Chansons et Toasts*, nouvelle édition (Ernest Flammarion, Paris, 1907).

M. Ernest Chebroux a collaboré à de nombreux journaux et revues.

M. Ernest Chebroux est né à Lusignan près Poitiers (Vienne), le 28 septembre 1840. Tout jeune il vint à Paris, où il fut placé comme apprenti imprimeur. Studieux et très actif, il compléta rapidement son instruction en suivant les cours du soir, après le dur labeur de la journée. Son professeur ayant découvert ses aptitudes à la poésie, offrit de lui apprendre gratuitement le latin. A l'âge de seize ans, il composa sa première chanson. Dès sa vingtième année sa production devient abondante et régulière, il se fait peu à peu de nombreuses amitiés dans le monde de la littérature et des arts, et en 1873 il est reçu d'enthousiasme à la *Lice chansonnière* dont il devient le secrétaire et qu'il préside ensuite durant de longues années.

Champion ardent de la chanson saine et robuste, M. Ernest Chebroux joignit ses efforts à ceux de Sarcey pour organiser à l'Éden-Concert de Paris des vendredis classiques, des soirées où, pendant de longues années, les chansons de la bonne école furent expliquées, chantées et acclamées. Il put aussi faire inscrire au programme de l'Eldorado et du Concert-Parisien la vraie chanson française, qui revivait enfin. Son volume *Chansons et Sonnets*, paru en 1885, fut un succès et lui valut les suffrages des poètes et des lettrés.

M. Ernest Chebroux fut l'ami et le compagnon inséparable de Gustave Nadaud, qui l'institua son exécuteur testamentaire

et lui légua sa bibliothèque. Tous deux furent appelés, en 1888, au Caveau-Lyonnais, par Camille Roy, comme parrains-fondateurs.

En 1899, M. Ernest Chebroux a publié un nouveau volume *Chansons et Toasts* fort bien accueilli.

Rappelons que c'est M. Ernest Chebroux qui prit l'initiative du Congrès de la Chanson, à l'Exposition de 1900, et qui présida les séances de cette belle manifestation littéraire, où fut acclamée la rénovation de la chanson française.

C'est à la suite de ce Congrès que M. Ernest Chebroux fonda à Paris, avec le concours de quelques artistes, *l'Œuvre de la Chanson française*. Cette œuvre, toute de philanthropie et d'éducation morale, dont le but est d'apprendre aux jeunes ouvrières et employées parisiennes les plus jolies chansons de France, est subventionnée par la Ville de Paris. Les cours de l'Œuvre ont lieu tous les mercredis soirs à la mairie du IVe arrondissement sous la direction des plus éminents professeurs.

M. Ernest Chebroux préside de nombreuses sociétés et réunions artistiques et littéraires parmi lesquelles : le Caveau-Lyonnais, la Lice Chansonnière, le Poitou, le Bon-Bock, les Parisiens de Partout, l'Alouette Latine, etc. Il est officier de l'Instruction Publique.

L'Heure Douce

Ainsi qu'un fier guerrier, las de sa course altière,
Drapé d'or, le soleil s'est couché radieux.
En long ruban moiré la petite rivière
Se déroule là bas, sous le calme des cieux.

Tout se tait, tout s'endort et tout se fait mystère ;
Le flot baise la rive et meurt silencieux,
Tandis qu'au firmament pour regarder la terre
Les étoiles de feu s'ouvrent comme des yeux

C'est l'heure du repos, l'heure chère et bénie ;
Dans ce silence plein de douceur infinie
Deux enfants : Elle et Lui, s'adorant sans détour,

Au fil de l'eau s'en vont, oublieux de nos peines,
Pendant que leurs baisers chantent à lèvres pleines
L'éternelle Chanson de l'éternel amour !

Ernest Chebroux

Pour plaire à Madeleine

Madeleine était presque enfant
Quand, au hameau, je l'ai connue;
Son grand œil bleu, miroir charmant,
Reflétait son âme ingénue.
On eût dit la nymphe des prés,
A la voir courir sous les saules,
Avec ses longs cheveux dorés,
Dansant sur ses rondes épaules.

La mignonne avait pris mon cœur,
Elle y régnait en souveraine,
Et je n'avais qu'un seul bonheur:
C'était de plaire à Madeleine.

A tous les vœux qu'elle formait,
D'avance il me fallait souscrire;
Il est vrai qu'elle me donnait
Ma récompense en un sourire.
Et pour ces sourires bénis,
Valant tous les trésors du monde,
J'allais chercher des fleurs, des nids,
Deux choses qu'adorait ma blonde.

Vingt fois, pour avoir des oiseaux,
Grimpant au faîte du vieux chêne,
Je faillis me rompre les os...
C'était pour plaire à Madeleine.

Tout le long des buissons en fleur,
Quand revenaient les gais dimanches,
Nous allions, comme frère et sœur,
Cueillir les aubépines blanches;
Un jour, je crus devenir fou:
Le printemps me versait sa fièvre,
Je pris un baiser sur son cou,
Je mis ma lèvre sur sa lèvre...

Mais dans son regard courroucé
Comprenant ma faute et sa peine,
Je m'enfuis comme un insensé :
C'était pour plaire à Madeleine.

Enfin, après de bien longs jours,
Je suis l'époux de Madeleine.
Le Ciel a béni nos amours ;
Les enfants viennent comme graine.
Prenant d'assaut bras ou genou,
Il faut voir tout ce petit monde
Venir se suspendre à mon cou,
Comme une grappe rose et blonde.

Chaque année, un nouveau bambin
Nous vient... ; la maison en est pleine...
Mais bah ! je bénis mon destin,
Puisque ça plaît à Madeleine !

(*Chansons et Toasts.*)

ALEXANDRE MACEDONSKI

Bibliographie. — En roumain : *Prima-Verba* (1871) ; — *Poesii* (1882) ; — *Saül*, tragédie. — En français : *Bronzes* (1897) ; — *Le Calvaire de feu* (1906).

M. Alexandre Macedonski a collaboré à la *Nouvelle Revue*, aux *Débats*, à la *Revue Contemporaine*, au *Gil Blas*, à la *Wallonie*, etc. Il a fondé à Bucarest, avec M. Boniface Floresco, la revue *Litterator*.

„D'origine slave, Alexandre Macedonski, fils de feu le général A.-D. Macedonski, ancien ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée roumaine, est né en 1854. Il descend des princes de Biberstein, qui firent souche en Pologne. Ses ancêtres régnèrent en Lithuanie.

„Alexandre Macedonski est le plus célèbre des poètes roumains actuels. Ses premiers vers, qu'il publia à dix-sept ans sous le titre de *Prima-Verba*, lui valurent d'emblée une grande notoriété. Auteur dramatique, il fit représenter sur la scène du Grand Théâtre de Bucarest sa tragédie de *Saül* qui fut pour lui un véritable triomphe. Nouvelliste, il le fut aussi, et il le fut supérieurement.

„Alexandre Macedonski eut une vie des plus agitées. Tempérament combatif et néo-latin intransigeant, il fit, pendant trente ans, la guerre au courant allemand, et fut le champion de l'idée et de la littérature françaises en Roumanie. En 1875, il fut décrété, à la suite d'une de ses satires politiques, du crime de lèse-majesté et jeté en prison préventive. Acquitté à grand fracas, sa popularité ne fit que croître. En 1880, il fonda, avec un professeur universitaire, Boniface Floresco, la revue *Litterator*, dont l'influence sur les générations actuelles est encore des plus vivaces. Pourtant de puissantes cabales s'organisèrent, et réussirent, pendant quelques années, à lui aliéner un grand nombre de sympathies. On en voulait, de

plus en plus, à un homme qui continuait à „conspuer les Teutons" et à se déclarer hautement pour la France qu'il proclamait sa patrie adoptive, pour la France dont la littérature l'emportait à ses yeux sur toutes les autres. Aussi est-ce à la France que Macedonski demanda la consécration de son talent. Il collabora en 1884 à la *Revue Contemporaine*, publia des vers dan les *Débats*, participa, un des premiers, au mouvement que la *Wallonie* esquissait en Belgique, fit paraître, en 1897, son recueil de vers français: *Bronzes*, favorablement accueilli par la critique, et en 1906, un roman *Le Calvaire de feu*, œuvre neuve et puissante." (MIRCÉA DÉMÉTRIADE.)

Halte dans „Tarass Boulba"

I

Parmi le steppe vert le campement s'aligne;
Les chevaux sont lâchés, et d'un marais lointain,
Cloche d'argent, dans l'air, vibre le cri d'un cygne.

Dans son cafetan brun passe le chef hautain.
Puis un feu clair flambant sous la bouilloire pleine,
La soupe de gruau fume pour le festin.

Mais le soleil descend vers les bords de la plaine . . .
Les larges genêts d'or pâlissent lentement
Et dans l'herbe, soudain, bruit comme une haleine . . .

L'âpre souffle du soir tombe du firmament.

II

Pourpre et rose, un reflet agonise dans l'ombre . . .
Les gerboises déjà bondissent hors des trous
Tandis qu'aux alentours tout devient d'un vert sombre.

Etincelles d'or pur au-dessus des joncs roux,
Mille insectes ailés frôlent les hautes tiges
Grésillantes de vie et de soyeux frou-frous.

Cependant le désert exalte ses prestiges,
Un charme s'alanguit circonférentiel,
Et sous le crépuscule, avides de vertiges,

De grands ibis laiteux s'enfoncent dans le ciel.

VALENTIN

(HENRI BOURETTE)

BIBLIOGRAPHIE. — *Poésies de Valentin*, publiées posthumément par les soins de M. M.-F. Laroussilhe et Jules Combarieu (J. Girma, Cahors, 1885).

Valentin a collaboré au *Réformateur du Lot*, etc.

Valentin, de son vrai nom Henri Bourette, né le 19 mars 1840 dans le Nord de la France, où son père occupait l'emploi de vérificateur des contributions directes, est pourtant un véritable enfant du Quercy, puisqu'il vint à Cahors tout jeune, et qu'il y passa toute sa jeunesse et les dernières années de sa vie. Il fit ses etudes dans plusieurs établissements de la ville, entre autres au lycée, où il fut le camarade et l'ami de Gambetta. Partout il se montra peu studieux et élève médiocre. Dès sa dix-huitième année, — et sur les conseils de son père, — il s'engageait dans un régiment et partait pour l'Afrique; mais son caractère doux, son esprit d'indépendance répugnaient à la vie de caserne, si bien qu'il ne fit jamais qu'un soldat bien indiscipliné. Aucune mesure de rigueur ne lui fut épargnée: il connut l'affreux silo, les marches forcées à travers le désert, et toutes sortes d'humiliations qui le laissèrent toujours découragé, brisé. Pour trouver l'oubli de sa misère physique et de sa souffrance morale, il s'adonna dès le début à la boisson, à la „liqueur aux reflets verts" surtout. En 1864, sur le point d'être libéré, il se laissa éblouir et ... griser, à Marseille, par un „marchand d'hommes" qui l'acheta comme remplaçant: il dut repartir pour l'Afrique afin de remplir son engagement. Il y resta jusqu'en 1872, et pendant ce nouveau séjour dans un milieu incompatible avec son tempérament, son fâcheux penchant pour l'alcool ne fit que s'aggraver. C'est pendant ses quatorze

années de service qu'il composa la première partie de ses *Poésies*, où il parle de sa vie à la caserne, de ses marches militaires sous le soleil d'Afrique, de ses misères et de ses souffrances.

Rapatrié en 1872, il resta huit ans à Bordeaux, et essaya vainement de tous les gagne-pain, se faisant tour à tour simple ouvrier au port, terrassier, emballeur de bouteilles, vendangeur, etc. Enfin, il revint à Cahors où des amis le recueillirent et l'entourèrent de leurs soins dévoués. Il publiait toujours des vers et aussi quelques articles en prose, dont la plupart parurent dans le *Réformateur du Lot.* Il mourut le 4 juin 1884, victime de son vice funeste.

„Valentin, dit M. Jules Combarieu, était né buveur, — et poète . . . Ce meurt-de-soif était un artiste; il l'est resté jusqu'au bout, en dépit de la male chance qui l'a opprimé de toute façon. Il y avait deux êtres en lui: l'un, délabré, vulgaire, asservi; l'autre, délicat, élégant, ailé, frémissant à tout ce qui est beau. D'après les vers qu'il a laissés, nous devons plaindre singulièrement ce passionné de l'absinthe: il la méprisait et en avait horreur. Il a eu beau traîner dans les casernes, les silos et les hôpitaux, il en est sorti avec une sensibilité exquise, célébrant plus que jamais le foyer; la famille, toutes les formes gracieuses et toutes les joies pures de la vie . . . La poésie devenait pour lui un retour à la moralité, une revanche de sa conscience sur sa volonté, une satisfaction donnée à cette jeunesse intérieure du sentiment qui avait survécu à tous les désastres et qui était la source vive d'où coulaient ses vers . . ."

— ces vieilles pierres qu'on
remue sont dignes du plus grand respect. ces voûtes
ont entendu des paroles guerrières, et lorsque le
vent s'y engouffre, on croit entendre des froissements
d'armures : le génie du passé descend la nuit du
haut de ces tours, s'asseoit sur l'escalier antique, et
semble attendre le passant pour converser avec lui ; s'il
ne voit personne, il remonte au sommet et s'entretient
solitaire avec les étoiles.

H.ri Bocquet

Rimes Simples

Aimer est une vieille histoire
Dont j'ai gardé douce mémoire
Et que j'ai lue à dix-sept ans.

Venez, aux heures de tristesse,
O mes souvenirs de jeunesse,
Me réjouir quelques instants.

Venez, venez, ombres chéries,
Avec vos guirlandes fleuries
Et vos couronnes de rayons.

Venez, jeunes filles vermeilles,
Avec vos plus blanches corbeilles
Toutes pleines d'illusions :

Chansons, fauvettes oubliées,
Oh ! revenez sous mes feuillées,
Revenez, mes oiseaux bénis.

Je retrouverai dans ma joie
Assez de duvet et de soie
Pour vous créer de nouveaux nids.

(*Poésies.*)

: - : : - : : - : : - : : - :

CHARLES PITOU

Bibliographie. — Poésie : *Bonheurs intimes* (Daupelay, Mortagne, 1873) ; — *Les Feux follets* (Daupelay, Mortagne, 1874) ; — *Les Larmes d'Or* (Vanier, Paris, 1878). — Prose : *Mes vingt-huit jours au 115e de Ligne* (Ginoux, Bellême, 1877).

En préparation : *Au Pays Percheron ; Histoires de chez nous.*

M. Charles Pitou a collaboré à la *Revue Normande et Percheronne*, au *Dictionnaire illustré des Contemporains*, aux *Hommes d'Aujourd'hui*, à la *France Illustrée*, à la *Plume*, au *Chat-Noir*, à l'*Écho de la Semaine*, au *Bon Journal*, à l'*Événement*, aux *Annales Politiques et Littéraires*, au *Lierre*, au *Perche*, etc.

M. Charles Pitou (Charles-Marie-Céleste), greffier de justice de paix à Senonches (Eure-et-Loir), est né à Bellême (Orne) le 12 mars 1849. Il commença ses études à l'école communale de Longny (Orne), où ses parents s'étaient fixés dès 1853, et les acheva au collège de Nogent-le-Rotrou. Puis, il entra — bien malgré lui — dans une étude de notaire à Longny. C'est là qu'il écrivit ses premiers vers, qui datent de 1869. Son premier recueil ne parut cependant qu'en 1873 sous ce titre : *Bonheurs intimes*, qui rappelait les *Intimités* de François Coppée, dont l'auteur avait subi le charme. *Les Feux follets*, publiés une année après, avec une lettre de Victor Hugo et une préface de Paul Labbé, et le dernier recueil de M. Charles Pitou, *Les Larmes d'Or*, précédé d'un sonnet-préface de Joséphin Soulary (1878), se ressentent de la même influence, et aussi de celle de l'auteur des *Contemplations*. Ce sont des vers de jeunesse d'une inspiration franche et sincère. Le poète chante ses ivresses et ses désillusions. On y trouve des

souvenirs de la guerre de 1870, où le sergent Pitou fit preuve d'un courage héroïque [1]).

M. Charles Pitou a pris une part active au mouvement littéraire de sa province. Il a collaboré à la plupart des journaux de Normandie.

---

[1]) M. Charles Pitou, bien que très jeune encore, se vit appelé, en 1870, dans les rangs de la garde mobile. Il prit part, le 12 janvier 1871, au combat de Courcebœufs, où son attitude héroïque décida de la prise du village. Cette action d'éclat lui valut la médaille militaire. (Voir : *L'Armée de la Loire* par Grenest, pg. 873).

O petit clocher ! pleure
Ton heure
Sur les champs, sur les monts,
Sur ce que nous aimons.
C'est en vain qu'on envie
La vie !
La vie où tout nous ment :
On naît, on meurt ! Comment ?
O petit clocher, pleure
Ce leurre !...

Charles Fuster

Les Gâs Peurch'rons

SONNET EN VIEUX PARLER PERCHERON

Frincs coumm'ousier, bouns coumm'la creume,
Drets coumm'el z'âbre'ed noû taillis;
Y n'ont point d'figur'ed careume
Ainsi qu'lè gâs dès aoûť'pays.

Ein brin hérus, mais doux quant'meume
Peurtout z'y sont ben accueillis;
Et v'là porquai qu'd'êtr'ed Belleume
Oûtant què d'Longny, j'm'orgueillis!

Ed ça, c'est l'poummier qu'in est caouse,
Pisque sû nout' asprit morouse
Fieurit san biau bouquai vermeî!

Et c'est ben itout l'jus d'la poumme
Qui coul'ed dins noû veines coumme
Ein réyon d'ô prins oû soulei!

: - :

L'Araignée

Le front courbé, rêvant sur l'étrange volume
Où Poe a consigné ses songes ténébreux,
Je sentais, torturé de cauchemars affreux,
Mon cœur battre comme un lourd marteau sur l'enclume . . .

Soudain dans l'âtre noir où le feu se consume,
Une énorme araignée, aux longs membres terreux,
M'apparaît, surgissant de quelque coin poudreux,
Et se dresse d'un bond sur le tison qui fume.

Et voilà qu'elle accourt! . . . et s'élance vers moi!
Sur le livre maudit, ignorant mon effroi,
L'immonde bête fait des sauts et se démène.

Et, l'horreur grossissant les choses, je crois voir
Dans la chambre, qu'emplit l'ombre vague du soir,
Une main aux grands doigts velus, qui se promène . . .

: - :

Les Fleurs du Ciel

Lys, Roses et Bleuets, diamants des corbeilles,
Doux nids d'amour où vont butiner les abeilles!

O fleurs, légers berceaux des frêles papillons,
Opale, azur, aurore, ô parfums, ô rayons!

Réunissez vos fronts dans une apothéose,
Reines pour qui la vie est un douce chose.

O Bleuet scintillant au calice de miel
Qu'en sa fuite jeta dans l'espace Ariel!

Étoile de saphir, ô fleur d'azur . . . mystère,
Prodigue tes clartés célestes sur la terre!

Sans regret, donnez-nous vos parfums tour à tour,
Vous qu'un baiser fit naître aux lèvres de l'Amour.

O Roses qui dormez sur le sein des amantes!
Encensoirs embaumés, cassolettes charmantes!

O toi, qu'Hercule fit tomber du haut des cieux,
Goutte d'un lait divin, nectar délicieux,

Larme changée en fleur, Lys, âme virginale,
Ouvre ta robe blanche à l'aube matinale.

Bleuets, Roses et Lys, laissez autour de vous
Voltiger la phalène et le sylphe jaloux . . .

Déroulez, déroulez vos amoureuses tresses
Sur les cheveux épars de nos belles maîtresses.

Aux baisers du printemps étalez vos couleurs,
Répandez vos parfums, ô déesses des fleurs!

Réunissez vos fronts dans une apothéose,
Reines pour qui la vie est une douce chose.

O fleurs, légers berceaux des frêles papillons,
Opale, azur, aurore, ô parfums, ô rayons!

Lys, Roses et Bleuets, diamants des corbeilles,
Doux nids d'amour où vont butiner les abeilles.

(*Les Feux follets.*)

ALEXANDRE EGLI

M. Alexandre Egli, né à Genève le 21 décembre 1852 d'un père Zuricois et d'une mère Genevoise, fit ses études à l'Académie et à l'Université de Genève. Entré tout jeune dans l'enseignement, il fut nommé en 1874 professeur de grec et de latin au collège d'Aigle; puis, en 1883, professeur de langue et de littérature françaises au collège de Vevey.

Il est actuellement professeur de littérature française à l'Ecole Supérieure (Gymnase de Jeunes Filles) de la Ville de Lausanne.

M. Alexandre Egli est un délicat poète qui a publié des vers dans de nombreuses revues et dans diverses anthologies. Il a collaboré notamment aux *Poésies Genevoises* (1874), à la *Muse Romande* (1890—1891), aux *Chants du Pays* (1904), etc.

... O Lac, mon Lac, toujours divers,
Toi, mon angoisse ou mon extase,
Où se mirent les gris hivers,
Les étés d'or, les printemps verts,
Et l'automne embrumé de gaze, ...

N'es-tu pas le cœur de nos cœurs
Et l'âme qui parle à notre âme,
Sur notre joie et nos douleurs
Versant les philtres enchanteurs,
Ou bien la myrrhe et le dictame?

Je cherche en tes bonds affolés
L'image de nos changeants rêves,
Ces pauvres papillons mouillés
Que le vent chasse, éparpillés,
Le long des impassibles grèves.

Lorsqu'à l'horizon vaporeux
Vogue un éther moins diaphane,
Depuis le Salève à Montreux
Tu te perds en des lointains bleus
Ainsi qu'une mer océane;

Et sur ton sommeil, ô Léman,
Quand le soir a tendu ses voiles,
Au-dessus du sombre Jaman
S'évade dans le firmament
L'essaim nocturne des étoiles!

A. Egli.

Vieux Amants

Quand tu seras vieille et défaite,
Quand je serai défait et vieux,
Nous irons dans quelque retraite
Nous cacher loin de tous les yeux,

Veux-tu ? — Nous ferons bien les choses :
Nous aurons un domaine à nous;
Tu pourras y cueillir des roses,
Et moi, j'y planterai des choux.

La maison sera chaude et gaie,
Et tout autour, de verts sentiers
S'en iront, en longeant la haie
De clématite et d'églantiers.

Et dans cet îlot de verdure
Nous nous ferons, pour être heureux
Un paradis en miniature
Où nous vivrons en amoureux.

Et j'aurai pour toi des tendresses,
Des soins discrets, — des soins constants;
Et tu me rendras mes caresses;
Et nous aurons toujours vingt ans.

De l'amour joyeux invalides,
Nous oublîrons de notre mieux,
Toi, mes douleurs, et moi, tes rides:
Nous serons d'adorables vieux!

D'abord, nous vivrons de ménage,
Et nous n'aurons, si tu m'en crois,
Qu'une chambre, au premier étage,
La chambre intime d'autrefois!

La maison sera propre et nette,
Et le jardin bien arrosé.
Le matin, Madame, en cornette,
Et Monsieur, fraîchement rasé,

Déjeuneront en doux colloque,
A loisir, et quand il leur plaît,
De pain blanc, d'un œuf à la coque,
Et de café trempé de lait.

Puis, nous aurons beaucoup d'ouvrage:
Fleurs à soigner, fruits à cueillir;
Lapins à mettre au pâturage;
Le pot-au-feu, qui doit bouillir.

Et puis, des questions très graves:
La chatte, qui n'a pas mangé!
Ne faut-il pas semer les raves?
Le baromètre a-t-il bougé?...

— Mais par tes soins la table est mise,
Et nous allons commettre à deux
Le gros péché de gourmandise
Ce suprême plaisir des vieux!

A table, c'est moi qui découpe,
Te servant les meilleurs morceaux,
Après avoir empli la coupe
De vieux bourgogne ou de bordeaux.

Et tu ne seras point sevère,
Si mes baisers font trop de bruit;
Et nous boirons au même verre,...
Tâchant... de mordre au même fruit!

Puis ayant fait en sybarites
Un bout de sieste après dîner,
Nous irons, amants émérites,
Dans le jardin, sans nous gêner,

Sous les berceaux de clématite
En tourtereaux nous becqueter,
Ou bien cueillir la marguerite,
Et gravement la consulter.

Enfin, le soir, mettant lunettes,
— Car de si près il n'y voit pas, —
Philémon lira les gazettes
A Baucis, qui fera des bas.

Et gagnant notre lit bien tendre
Ensemble, à l'heure du berger,
Dans l'ombre nous croirons entendre
Les Amours joufflus voltiger.

Ainsi, dans nos rêves candides,
Rajeunissant de notre mieux,
En dépit des ans et des rides,
Nous serons d'adorables vieux!

: - :

Edelweiss

À M. ALFRED CERESOLE

Au flanc du rocher qui s'effrange,
Irréchauffable en sa pâleur,
Je connais une fleur étrange,
Sans parfum, presque sans couleur.

De loin, on dirait d'un fossile
Dans la froide pierre incrusté,
Et qui vaguement se profile
En sa morne rigidité.

De près, c'est frêle et tendre chose:
Il semble, à qui l'osa cueillir,
Entendre le rocher morose
Se plaindre, et doucement gémir.

Quand les nuits d'été sous leurs voiles
Ont enveloppé les sommets,
Lorsqu'au ciel il pleut des étoiles
Dont l'éclat s'efface à jamais, . . .

Sans doute en ces hautains parages
Tombent des astres égarés ;
A l'air frais des glaciers sauvages,
Leurs rayons d'or se sont givrés;

Dans la pierre ils ont pris racine;
Le roc pour eux s'est attendri;
Ils sont de céleste origine,
Car le roc stérile a fleuri.

ENVOI

Heureux, qui sur ta couche altière
Put te surprendre et t'approcher,
Edelweiss, âme de la pierre,
Pudeur et grâce du rocher!

MARC AMANIEUX

Bibliographie. — *Les Écolières*, poèmes (Sandoz et Fischbacher, Paris, 1875); — *Les Grandes Luttes*, poèmes (Sandoz et Fischbacher, Paris, 1878); — *Claude Fer*, drame en cinq actes et en vers, représenté sur la scène du Théâtre des Nations en 1881; — *La Révolution*, poème *[Les Grandes Amours, Les Grandes Luttes, Les Grands Drames, Les Grandes Lois]* (Paul Ollendorff, Paris, 1889); — *Le Drame Terrestre*, poèmes (Paul Ollendorff, Paris, 1891); — *Formose*, poème (Paul Ollendorff, Paris, 1892); — *La Chanson Panthéiste* (Paul Ollendorff, Paris, 1893); — *La Divine Magie*, poème (Paul Ollendorff, Paris, 1908); — *Les Morts Tragiques*, théâtre en vers (Paul Ollendorff, Paris, 1908); — *Le Livre de Vérité*, poème (Paul Ollendorff, Paris, 1909).

En préparation: *Léviathan*, prose; *Les trois Romans de la vie*, deux volumes; *L'Épopée de la Terre; La Cité des Soleils.*

M. Marc Amanieux a collaboré à divers journaux et revues.

M. Marc Amanieux, né en 1851 à Pessac (Gironde) a fait ses études au collège protestant de Sainte-Foy-la-Grande. Il a habité alternativement Paris et la maison maternelle en Périgord.

Après avoir débuté, dès l'âge de vingt-quatre ans, par un petit volume de poèmes: *Les Écolières*, suivi en 1878 d'un nouveau volume: *Les Grandes Luttes*, fort bien accueillis l'un et l'autre, il fit jouer en 1881, au Théâtre des Nations, une pièce à thèse, très discutée par la presse: *Claude Fer*, qui eut une trentaine de représentations. On trouvera cette pièce dans le récent volume de M. Marc Amanieux: *Les Morts Tragiques.*

L'œuvre complète de M. Marc Amanieux comprendra les parties suivantes: 1° Chants de la Vie (La Douleur,

La Poésie) : *Le Drame Terrestre*, *La Chanson Panthéiste ;* 2° La lutte sociale : *La Révolution*, *Formose*, *Les Morts Tragiques* (théâtre) ; 3° La lutte scientifique : *La Divine Magie ;* 4° La lutte philosophique : *Le Livre de Vérité ;* 5° Le passé de l'Humanité, son avenir : *L'Épopée de la Terre*, *La Cité des Soleils ;* 6° Études cosmogoniques : *Léviathan* (prose), *Les Trois Romans de la Vie* (prose).

La plupart de ces volumes ont paru, d'autres sont achevés ; quelques-uns n'existent encore qu'à l'état d'ébauche.

Les vers de M. Marc Amanieux, qui sont d'un poète et d'un penseur, révèlent une capacité et une profondeur de souffrance peu communes. Ils sont néanmoins — et la contradiction n'est ici qu' apparente — empreints de l'optimisme idéaliste le plus ardent.

Hommes, l'être qui vit suit un chemin montant;
Nul Spectre malfaiteur au Sommet ne l'attend:
La Mort ne guette rien de ses yeux immobiles.
D'un monde pire on naît dans un monde meilleur;
La Mort est un vannier et non un fossoyeur;
A travers des berceaux ses vieux doigts sont habiles.

Marc Amanieux

Le Pays des Eaux

La Bretagne. La mer. Un rocher riverain;
Sur ce rocher, un bourg de cent feux.

Le marin
Qui, pour rentrer, le soir, met le cap sur la côte,
Découvre au ras des eaux la maison la plus haute,
Et c'est elle, longtemps, que seule il aperçoit.
On ne voit, en effet, brusquement devant soi,
Tous les toits réunis éclore ainsi qu'un rêve
Que lorsqu'on est entré dans l'arc que fait la grève.

L'endroit est savoureux, hospitalier, clément.
Le havre, un peu dormeur, se fâche rarement.
Au reflux, des canots sont à sec sur deux lignes.
Des goélands crieurs, aussi blancs que des cygnes,
Volent partout, glissant sur les flots presque plats.
Le dimanche, le port est plein d'esquifs très las
Que bercent sans accord les nappes remuées.
Les vents, matin et soir, font ces vagues huées
Si chères aux rêveurs, amis du bord des mers.
C'est le pays des eaux et des parfums amers.

Or Carville, en ce temps déjà sombre, était l'hôte
De la grande maison qu'on a vue, et la côte
Florissait sous la loi de cet homme de bien.
Les pêcheurs, que troublait son air olympien,
Le tenaient pour un fils des prophètes bibliques.
Il avait les vertus des chefs de républiques.
La Terre l'attendait ainsi que le printemps.
Il portait les cheveux non poudrés et flottants,
Et son corps de lutteur, au magnétisme étrange,
Semblait un marbre brun taillé par Michel-Ange.
Tous les maîtres récents, tous les saints précurseurs,
Morts aimés, l'inspiraient comme des âmes sœurs:
Montesquieu, Diderot, et Jean-Jacque, et Voltaire,
Lui parlaient, dans ses nuits, de l'œuvre humanitaire.

Il vivait, adorant les hommes et les champs,
Remettant des murs neufs aux logis trop penchants,
Dans les huches du pain, à la vergue des toiles,
Ayant le cœur sur terre et l'œil dans les étoiles.

Souvent, quand l'ouragan faisait rage, il armait
Sa chaloupe robuste, et Maupan, qu'il aimait
Parce qu'il était brave autant qu'il était probe,
Maupan, marin bronzé par tous les vents du globe,
Le suivait et prenait le gouvernail en main.
Alors c'était la iutte et l'effort surhumain.
Carville, sur l'avant, baigné d'écumes blanches,
Présentait un front calme aux chocs des avalanches.
L'homme et la folle mer se mesuraient tous deux ;
Et lui, sorti vainqueur du chenal hasardeux,
Cherchant de ses yeux d'aigle, au loin, quelque naufrage,
Battait de tous côtés le champ noir de l'orage ;
Puis, dans les cris de l'air et la clameur des flots,
Il rentrait, ramenant parfois des matelots.

C'est ainsi que, sacrés et forts parmi les autres,
Il surgit des sauveurs et grandit des apôtres ;
Et leur cœur vaste est plein de l'amour des maudits.

(*La Révolution.*)

: - :

Ame féline

Je suis la femme belle et vaine ;
Je suis la chair dans sa verdeur ;
Je me pare de l'impudeur
Comme une sainte de verveine.

Mes sein bruns, carminés au bout,
Ont un filet bleu qui les coupe ;
L'alkermès empourpre ma coupe ;
L'amour rougit mon sang qui bout.

Que Vesta, dont l'autel flamboie,
Se consacre au dieu qu'elle craint ;
Elle est la fille de chagrin,
Moi, je suis la fille de joie.

Mon père était démon au ciel
Et ma mère, tigresse aux jungles,
C'est pourquoi mes doigts ont des ongles,
Et ma grâce cache du fiel.

Que me fait mon être de fange
Quand ma robe a l'éclat du jour?
Es-tu nabab? J'ai de l'amour.
Me méprises-tu? Je me venge.

Mais, damnation! Je vieillis
Malgré les philtres et les charmes,
Et, si vous n'essuyez mes larmes,
Tremblez, chrétiens que j'accueillis!

Si tu dis un seul mot qui raille,
Serais-tu le czar ou l'émir,
Ne t'endors jamais sans frémir,
Car ma lame est dans ta muraille.

Je ne veux pas, vous le savez,
Mendier le pain de ma bouche;
Ayant eu des roses pour couche,
Je ne veux pas de ces pavés.

Or, hier, mon lit fut une borne,
Et des rôdeurs, aux goûts mesquins,
M'ont dérobé les faux sequins
Que je plaquais sur mon front morne.

Mais un mal, dont on tait le nom,
Me dépouillant bien mieux encore,
Prend la beauté qui me décore,
Et les passants me disent non.

Aussi, vous qui m'avez chassée
Comme une chienne sans foyer,
Anciens amants, pour vous broyer,
Je lève ma main courroucée.

Après l'amour, dernier poison,
C'est la haine que je veux boire;
Et de ma torche épuratoire
J'incendierai votre maison.

Puis, s'il croit enfin que mon âme,
Quoique en métal, brûle aisément,
Que Dieu emporte mon tourment
Et qu'il fasse essayer sa flamme.

(*Le Drame Terrestre.*)

: - :

L'Homme ressuscité

C'est le troisième jour de la mort.

Les amis
Du Christ ont embaumé son cadavre et l'ont mis
En un sépulcre neuf, creusé dans une roche.

Madeleine survient. Pieuse, elle s'approche
Et va prier devant la porte du tombeau.

Le matin règne encor; le soleil frais est beau,
Avec son disque net, au fond des vapeurs roses.
Le jardin juif est plein d'anémones écloses.
La saison vêt le sol de joie et de grand jour;
Mais Madeleine, en deuil, pleure son dieu d'amour:
Son âme avec Jésus, hélas! s'en est allée.

Oh! qu'il eût été doux d'aimer en Galilée!
Elle songe au soleil bien plus beau de là-bas.
Que les ramiers ont donc de suaves combats!
Nulle eau de lac ne vaut l'eau de Tibériade.
Des lis, des lis partout croissent par myriade.
Les champs sont clos de myrte et de vert câprier.
Dans son pays, on peut vivre, aimer et prier
Bien mieux qu'en cette terre à demi dénudée.
Oh! pourquoi son Seigneur vint-il donc en Judée?
Pourquoi l'a-t-on battu de joncs et fait mourir?
Elle veut le pleurer toujours et le chérir,
Et son amour charnel, chaste, multiple, étrange,
Tantôt change ses yeux en fleuve et tantôt change
Son cœur en un palais d'espoir et de fierté;

„Femme, tu me verras mort et ressuscité;
Tu me verras vivant dans la mort, Madeleine."
Christ l'a dit. Elle épie et retient son haleine,
Car il a fixé l'heure, et le jour, et le lieu,
Et l'heure va se lire aux ombres avant peu,
Et c'est bien au tombeau qu'il a dit de l'attendre.

Elle joint les deux mains et dresse son front tendre,
Et sa beauté reluit dans le soleil levant.

Tout à coup, elle sent remuer l'air, sans vent.
Une puissance agit sur sa chair de mortelle,
Elle pousse un grand cri...

Jésus est devant elle.
Il brille dans ce corps pur et mystérieux
Qui ressemble au premier, qu'on nomme glorieux.
Et que trouve en sa mort l'homme qui va renaître.

— Rabboni!

Rabboni, c'est-à-dire mon Maître,
C'est le seul mot que dit Madeleine à genoux.

Le Spectre la regarde, ineffablement doux.

Elle sanglote et tend vers lui sa main tremblante.

La voix du Christ est vague, et sa parole est lente.

— Va, fait-il et raconte à tous que tu m'as vu.

Soudain, dans un transport de tendresse imprévu,
Où brûle un peu d'amour peut-être, il dit:

— Marie!

Puis, sublime, il repart pour les airs, sa patrie.

(*La Chanson Panthéiste.*)

HIPPOLYTE BUFFENOIR

Bibliographie. — *Les Premiers Baisers*, poésies (Librairie des Bibliophiles, Paris, 1876) ; — *Les Beaux Jours d'un poète*, étude parisienne, plaquette (Ghio, Paris, 1880) ; — *Les Allures viriles*, poésie et prose (Dentu, Paris, 1882) ; — *Robespierre*, aperçus sur la Révolution, vers et prose (Dentu, Paris, 1882) ; — *La Vie Ardente*, poésies (A. Lemerre, Paris, 1883) ; — *Les Drames de la place de Grève*, roman d'un ambitieux (Dentu, Paris, 1887) ; — *Cris d'Amour et d'Orgueil*, poésies (A. Lemerre, Paris, 1887) ; — *Jean-Jacques Rousseau et les femmes*, étude, plaquette (A. Lemerre, Paris) ; — *Le Député Ronquerolle*, roman contemporain (A. Lemerre, Paris, 1889) ; — *Pour la Gloire*, poésies (A. Lemerre, Paris, 1892) ; — *Le Roman de sœur Marie*, histoire vraie (Collection Guyot, Paris) ; — *Jean-Jacques Rousseau et ses Visiteurs*, 2 plaquettes (Hennuyer, Paris, 1895) ; — *Les Charmettes et Jean-Jacques Rousseau* (Cornuau, Paris) ; — *La Comtesse d'Houdetot, une Amie de Jean-Jacques Rousseau* (Calmann-Lévy, Paris, 1901) ; — *Jean-Jacques Rousseau et Henriette* (Henri Leclerc, Paris, 1902) ; — *La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis* (Henri Leclerc, Paris, 1905) ; — *Les Salons de Paris*, *Grandes Dames Contemporaines*, notices et portraits ; — *Le prestige de Jean-Jacques Rousseau* (Émile Paul, Paris, 1909). — M. Hippolyte Buffenoir a publié, en outre, un grand nombre de brochures, études, discours, lettres et articles sur les questions du temps (littérature, politique, histoire, art, etc.).

M. Hippolyte Buffenoir a collaboré à de nombreux quotidiens et périodiques.

M. Hippolyte Buffenoir (Hippolyte-François-Philibert) est Bourguignon. Il est né en 1847 à Vougeot (Côte-d'Or), le pays ensoleillé des vins fameux et des coteaux célèbres. Très jeune, il se fit un nom dans les lettres. Il débuta par la

poésie pour s'adonner ensuite à l'histoire. Lorsqu'il eut achevé ses études classiques, il embrassa d'abord la carrière de l'enseignement, puis vint habiter Paris en 1875. Depuis, il n'a plus quitté la grande cité.

Dans ces dernières années, M. Buffenoir s'est consacré d'une façon spéciale à l'étude de l'influence et du prestige de son maître Jean-Jacques Rousseau. Les livres qu'il a publiés sur la comtesse d'Houdetot, la grande amie du philosophe, sont d'un intérêt captivant. L'auteur d'*Émile* n'a jamais eu de disciple plus fervent, plus passionné, et, en même temps, mieux documenté et plus érudit. Ajoutons que M. Buffenoir a découvert dix-huit lettres de Jean-Jacques à Madame d'Houdetot, lettres d'une importance considérable.

„Ce qui caractérise le talent de M. Buffenoir, a dit un critique, c'est un vif sentiment des beautés de la nature, une rare élégance dans le style, un don vraiment remarquable pour peindre les tendresses du cœur, les mélancolies et les tourments de la pensée, les plaisirs de l'esprit, en un mot la vie supérieure des âmes délicates et choisies."

Dans une de ses études critiques sur les écrivains de notre temps, M. Fernand Fouquet écrit:

„M. H. Buffenoir ne déteste pas les mots abstraits, les idées indéfinies. Il est poète et il l'est toujours; sa sensibilité entre pour quelque chose dans sa pensée. Son imagination ne laisse jamais sa raison cheminer seule. Quelque sujet qu'il traite, il célèbre les mœurs simples, les joies de l'affection, *l'aurea mediocritas*, la poésie de nature, tout un rêve humanitaire, et, phénomène assez curieux, non seulement il célèbre ce que Rousseau, son maître chéri a célébré, mais il le célèbre dans la même forme et avec le même style, en phrases mouvementées, périodiques, semées de points d'exclamation, riches en adjectifs, débordantes d'enthousiasme, de lyrisme et qui me semblent bien plutôt d'un apôtre que d'un philosophe. Idées sensations, sentiments, tout fait donc de M. H. Buffenoir un descendant de Rousseau. Cela suffirait à expliquer l'admiration, l'amour qu'il lui a voués. Il est très naturel d'aimer ses parents, de les trouver beaux, bien faits, supérieurs aux autres, surtout lorsqu'on leur ressemble.

„Toute question de parenté littéraire mise de côté, Jean-Jacques serait encore cher à M. H. Buffenoir. N'aurait-il pas toujours à ses yeux, pour le protéger, pour compenser ce qu'il y a de déplaisant dans le souvenir un peu trop populacier de Thérèse, les gracieuses figures de Mme de Warens, de Mme d'Épinay, de Mme d'Houtetot? Ne garde-

rait-il pas toujours, en dépit de ses sabots, l'irrésistible et immortel prestige d'avoir vécu dans un siècle de talons-rouges et de fines-mouches! d'avoir été applaudi par des mains de marquises et de duchesses!

„Le monde, les salons, les lustres les girandoles, tout le clinquant de notre civilisation, tout le puéril de nos existences, le frou-frou de la vie mondaine, le décor où s'affadissent nos cœurs d'hommes, comme tout cela enchante M. H. Buffenoir. Au rebours de Rousseau qui abhorrait la société, lui il l'adore. Elle lui parait créée pour la plus grande gloire des artistes ; apte à comprendre toutes leurs délicatesses; destinée à réaliser tous leurs désirs, à repaître toutes leurs ambitions!

„La société des vraies femmes du monde, — s'écrie-t-il dans la curieuse préface de *Pour la Gloire* — est un délice. Elles ont un tact exquis, et elles savent causer, leur élégance est une poésie."

M. Fernand Fouquet termine par ce jugement d'ensemble sur M. Hippolyte Buffenoir et son œuvre:

„L'éclectisme est et reste sa caractéristique. Tout ce qui compte dans les arts et dans les lettres, peintres, musiciens, sculpteurs, philosophes, poètes, romanciers, historiens, orateurs, a de plein droit son attention, son respect, ses sympathies, même quand il s'agit de gens n'ayant ni ses convictions, ni ses espérances. Il a la passion de la littérature, l'admiration intransigeante et absolue de la pensée humaine, d'où qu'elle vienne, et sous toutes ses formes, et cela suffit à faire de lui une des personnalités les plus sympathiques et aussi les plus originales de ce temps."

A la fin d'un printemps où tout parut heureux,
Qui n'a mis dans un livre une rose embaumée ?
Qui n'a fait des serments ? Qui ne fut amoureux ?
Qui n'a laissé son cœur près de la fleur aimée ?

Hippolyte Buffenoir

Brouillards d'été dans les Montagnes

I

Beaux voiles argentés, brouillards crépusculaires,
Que font naître les soirs et mourir les matins,
Qui précédez l'aurore et les clartés solaires;
Vapeurs qui caressez les rochers séculaires,
Et flottez sur la cime orgueilleuse des pins!

Avant l'éclat du jour, dites-nous le mystère
De la nuit et de l'aube, aux flancs verts du coteau!
Dites-nous les secrets du vallon solitaire,
Diaphanes blancheurs, haleines de la terre,
Que les monts autour d'eux jettent comme un manteau!

Dites-nous les amours que la forêt abrite;
Les soupirs, les transports des plantes et des fleurs!
Quelle fécondité, quelles fêtes, quel rite
Cherchent, pour s'accomplir, votre ombre favorite,
Vos doux embrassements, votre rosée en pleurs?

Vous êtes, ô brouillards, pareils à l'espérance!
Vous vous évaporez quand la main veut saisir
Vos formes, vos contours, votre belle apparence!
Vous passez sous nos yeux avec indifférence,
Et vous vous dissipez devant notre désir!

II

Je me plais cependant à devancer l'aurore,
Pour venir vous surprendre, ô sveltes floraisons;
Pour vous considérer, quand le jour veut éclore,
Quand son premier rayon, se levant, vous colore,
Et sème le réveil sous le toit des maisons!

Dans l'espace avec vous voyage ma pensée:
Inquiète, elle va vers des bords inconnus
Où s'écoule une vie heureuse et cadencée,
Où le poète trouve, en sa course insensée,
Des foyers pleins de joie et des cœurs ingénus.

Pourquoi vous envoler, fraîcheurs des crépuscules,
Brumes des jours d'été, parures de satin
Qui flottez sur les bois, le long des monticules?
Je ne vois déjà plus vos blanches molécules,
O nuages d'argent, messagers du matin!

Et me voici rêveur, en regardant la plaine,
En songeant que bientôt le soleil va venir,
Comme un lutteur tranquille entrant dans son arène,
Tandis que des beautés dont mon âme était pleine,
Il ne me restera, hélas! qu'un souvenir!

(*La Vie Ardente.*)

WILLIAM CHAPMAN

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Québecquoises*, poésies (1876); — *Les Mines d'Or de la Beauce* (1878); — *Les Feuilles d'érable*, poésies (1890); — *Le Lauréat* (1894); — *Les Deux Copains* (1894); — *Nos Immortels* (1896); — *Les Aspirations*, poésies canadiennes, ouvrage couronné par l'Académie française (Librairies-Imprimeries réunies, Paris, 1903); — *Les Aspirations*, 5e édition (Librairies-Imprimeries réunies, Paris, 1907).

EN PRÉPARATION : *Les Rayons du Nord*, poésies [1]); *La Gitane*, drame en cinq actes et en vers.

M. William Chapman a collaboré à la *Patrie*, à la *Minerve*, à la *Vérité*, à l'*Avant-Garde*, etc.

M. William Chapman, poète canadien, né en 1850 à Saint-François-de-Beauce (Canada) d'un père anglais et d'une mère canadienne-française, fit ses études au collège de Lévis, puis à la faculté de droit de l'Université Laval à Québec; mais il jeta de bonne heure la toge aux orties pour s'occuper exclusivement de journalisme et de littérature.

Après avoir débuté, en 1876, par un volume de vers favorablement accueilli, *Les Québecquoises*, il devint en 1883 rédacteur à la *Patrie*, puis en 1884 passa à la *Minerve*, où il resta jusqu'en 1890. Quelques mois après la publication de son deuxième volume de vers *Les Feuilles d'Érable* (1890), il fut nommé à un emploi dans le cabinet du secrétaire de la province de Québec. Il devint en 1891 chef du cabinet du Procureur-Général. Destitué en 1896, par le gouverneur Marchand, pour avoir écrit des articles politiques dans l'*Avant-Garde*, il ouvrit en 1898 une librairie à Ottawa. En 1903, il fut nommé traducteur au Sénat.

[1]) Ce volume vient de paraître. (Décembre 1909.)

Dans son dernier volume, *Les Aspirations* (1903), M. William Chapman, traite surtout des sujets canadiens. La plupart de ses pièces ont une couleur locale séduisante. Le poète redit „avec une énergie virile" les combats „où la valeur française et la valeur canadienne triomphèrent plus d'une fois du nombre et surtout, même en succombant, méritèrent l'admiration des hommes".

La Muse de M. Chapman ne sourit guère, elle est grave et recueillie. La femme tient peu de place dans ce livre qui appartient à deux amours exclusifs: le Christ et la France.

„Ces deux amours, le poète ne les sépare jamais. Pour lui, la France est toujours l'apôtre du catholicisme et de la civilisation, le soldat de Dieu qui pouvait inscrire ce titre au frontispice de son histoire: „Gesta Dei per Francos". (A. FILON).

Devant cette splendeur qui dit : « Dieu sourit là »,
Devant ce renouveau qui luit, chante et palpite,
Mort aux illusions, mon vieux cœur ressuscite
Et vers l'Espoir reprend l'essor... Alleluia !

N. Chapman

Alléluia !

Alléluia ! La terre est libre du linceul
Qui la cachait depuis tant de longs jours moroses.
Tout renaît, tout brille, onde, arbre, gazon, glaïeul...
Alléluia ! Partout ressuscitent les roses.

Sorti de son tombeau, partout le doux printemps
Prodigue ses clartés, ses senteurs, ses murmures ;
Des vols harmonieux effleurent les étangs,
Et des frissons d'amour courent sous les ramures.

Le vent fait gazouiller la harpe des roseaux ;
La sève bouillonnante enfle les jeunes pousses ;
Des écharpes d'encens flottent sur les ruisseaux,
Et le soleil teint d'or l'émeraude des mousses.

De la fontaine monte un joyeux trémolo,
Et le bohème ailé chantant à gorge pleine,
Sous les arceaux du pin, de l'orme et du bouleau,
Au gazouillis des eaux mêle sa cantilène.

Dans les flammes de l'aube et les éclairs du soir
Chaque feuille s'embrase et chaque fleur s'allume ;
Sous les feux de midi, comme un vaste encensoir,
A l'horizon serein le grand mont d'azur fume.

La glèbe fume aussi, sous le soc déchirant,
Comme un sein entr'ouvert par le sabre ou la lance.
Des chauds guérets s'élève un effluve enivrant
Comme le raisin mûr et comme l'espérance.

Et le semeur, jetant le blé d'or devant lui,
A parfois le grand geste auguste du lévite,
Qui, marchant à pas lents, dans le temple qui luit,
Sur les fronts inclinés fait voler l'eau bénite.

Sous la sérénité de l'azur infini,
Dans les buissons ombreux, dans l'herbe qui chatoie,
Sur le rocher moussu, dans l'arbre, dans le nid,
Tout est rayon, parfum, refrain, ardeur et joie.

Devant cette splendeur qui dit: „Dieu sourit là",
Devant ce renouveau qui luit, chante et palpite,
Mort aux illusions, mon vieux cœur ressuscite
Et vers l'Espoir reprend l'essor... Alléluia!

MARTIAL BESSON

BIBLIOGRAPHIE. — *Les voix du Cœur*, poésies (1877); — *Le Jeune Poète de Laverney*, roman (1878); — *Les Frisat*, roman (1882); — *Poésies*, avec une préface de Charles Fuster et une pièce de vers de Frédéric Bataille (A. Savine, Paris, 1885); — *Poèmes Sincères*, avec une préface de Léon Cladel (A. Lemerre, Paris, 1887); — *Anthologie scolaire des Poètes français du XIXe siècle*, avec une introduction d'Emmanuel des Essarts (Charles Delagrave, Paris, 1891); — *Anthologie scolaire des Auteurs français du XIXe siècle* (A. Lemerre, Paris, 1894); — *Choix de Poésies*, avec une préface de Gabriel Compayré et une pièce de vers de Frédéric Bataille (A. Lemerre, Paris, 1895); — *Choix de textes de récitation* (A. Lemerre, Paris, 1895—1896); — *Anthologie des Instituteurs Poètes*, en collaboration avec Michel Abadie, préface d'Édouard Petit (1897).

EN PRÉPARATION: *Histoire du Confolentais durant la période révolutionnaire; Sauvageons*, poésies.

M. Martial Besson a collaboré au *Barbezilien*, à la *Feuille Rose* (fondée par M. M. Mériot et Henry Lapauze), à la *Revue du Siècle*, à la *France Scolaire*, au *Limousin Littéraire*, etc.

M. Martial Besson, né à Lésignac-Durand (Charente) le 29 mars 1856, débuta en 1876 dans une petite feuille du terroir: *Le Barbezilien*, où il publia des nouvelles, des essais poétiques réunis ensuite en volume sous le titre: *Les Voix du Cœur* (1877), des romans: *Le Jeune Poète de Laverney* (1878), *Les Frisat* (1882), etc. Nommé en 1883 instituteur à Saint-Fort-sur-le-Né (Charente), M. Besson a fait paraitre successivement trois volumes de vers: *Poésies* (1885), *Poèmes Sincères* (1887), *Choix de Poésies* (1895), et deux anthologies scolaires: l'*Anthologie scolaire des Poètes français du XIXe*

siècle (1891), et l'*Anthologie scolaire des Auteurs français du XIXe siècle* (1894). On lui doit, en outre, un *Choix de textes de récitation* (1895—1896) et une *Anthologie des Instituteurs Poètes* [en collaboration avec M. Michel Abadie] (1897).

„C'est toute une pléiade de poètes et de bons poètes que l'Université compte dans les rangs de son enseignement supérieur et secondaire, dit M. Gabriel Compayré dans la préface de *Choix de Poésies:* inspecteurs généraux, professeurs de facultés ou de lycées, qui, avec des talents divers, honorent également la Muse universitaire. Ce qui est plus rare, c'est l'instituteur poète; c'est la poésie s'installant dans une simple et humble école primaire, pour y égrener ses rimes les plus riches et parcourir avec aisance la gamme variée des sentiments humains. Voici que du fond d'une petite école de village nous arrive un volume de vers charmants et délicats qui ne serait pas indigne de la plume la plus finement taillée d'un artiste parisien... Quoi de plus intéressant, et il faut ajouter, de plus nouveau, qu'un livre de vers qui se présente avec d'aussi modestes origines... Certes, je ne veux pas dire que la poésie soit incompatible avec les labeurs scolaires, et je sais bien que l'esprit souffle où il lui plaît. Je suis même très disposé à croire que dans le silence et le calme de la vie rurale, devant les spectacles de la nature, l'âme méditative d'un instituteur, et même d'un agriculteur, s'est plus d'une fois ouverte à de vrais sentiments poétiques. Mais ce qui est nouveau, dans notre pays du moins, ce qui prouve combien les choses ont marché, combien il est exact de dire qu'il n'y a plus de classes sociales, c'est qu'un simple maître d'école, pour exprimer les pensées qui l'agitent, puisse disposer d'une forme poétique aussi pure, d'une dextérité de composition aussi savante que celles dont une instruction supérieure a lentement appris les secrets aux fils de la bourgeoisie..."

Ajoutons que chez M. Martial Besson une sensibilité délicate s'allie à une vision personnelle et très poétique de la nature. Ses vers, dont beaucoup évoquent des souvenirs douloureux, sont empreints d'une douce mélancolie, mais l'idéalisme du poète ne se dément pas un instant.

Sources et Fleurs.

Oh! combien de sources vives
Au gazouillis frais et doux
Courent parmi les cailloux
Sans une fleur sur leurs rives!

Hélas! et combien de fleurs
A la tigelle épuisée,
Faute d'un peu de rosée,
N'ont ni parfum ni couleurs!

Martial Besson

Les Eaux

Il est des eaux qui courent, vives,
Par les prés, de fleurs constellés,
Jetant aux échos de leurs rives
Le doux bruit de rires perlés.

Il en est qui se traînent, lentes,
Avec de longs murmures sourds,
Parmi les plaines somnolentes,
Attristant l'œil qui suit leur cours.

Les eaux joyeuses, les eaux mornes,
Hélas! ont un pareil destin:
Profonds sanglots, rire argentin
Se perdront dans la mer sans bornes.

Roussines, 16 janvier 1890.

: - :

La Source

Je sais, au pied d'un coteau
Que revêt de son manteau
Un vieux bois de chênes,
Je sais, au pays natal,
Une source au pur cristal
Où l'on vient puiser des fermes prochaines.
Donne à boire aux altérés,
Fontaine aux flots azurés.

L'eau jaillit d'un roc moussu;
Un bruit, à peine perçu,
Charmeur, vous attire:
Oh! le merveilleux décor!

Églantines, boutons d'or,
Bassin d'émeraude où le ciel se mire!
Donne à boire aux altérés,
Fontaine aux flots azurés.

J'ai reposé bien souvent
Près des chênes, dont le vent
Frôlait la ramure,
O source, et des jours entiers,
Sous ton berceau d'églantiers,
J'ai prêté l'oreille à ton frais murmure.
Donne à boire aux altérés,
Fontaine aux flots azurés.

Quand pour moi viendra le soir,
Source, j'irai te revoir:
Comme en mon enfance,
J'irai dormir sous les bois,
Bercé par ta douce voix,
Et boire à longs traits ton eau de Jouvence!
Donne à boire aux altérés,
Fontaine aux flots azurés!

27 novembre 1903.

CHARLES-ÉDOUARD GROUCHY DE VORNEY

Bibliographie. — *La Vornarina*, *Walters et Simon*, *Vision*, et autres poèmes, plaquette (1877, *épuisée*).

M. Charles-Édouard Grouchy de Vorney a collaboré au *Temps*, aux *Débats*, au *Petit Journal*, au *Rappel*, etc.

M. Charles-Édouard Grouchy de Vorney, né en 1858, composa fort jeune de nombreux poèmes, dialogues et poésies, parmi lesquels il faut citer surtout: *La Vornarina* (1877), *Walters et Simon* (1877), *Vision* (1877). Il embrassa en 1878 la carrière du journalisme qu'il n'a plus quittée.
M. Grouchy de Vorney est actuellement chroniqueur au *Rappel*.

Vous appelez la Mort l'asile du bonheur ?
— La Mort ? C'est le repos après le grand labeur
Pour tous ; mais, pour l'artiste, oh ! pour lui c'est la vie,
C'est l'âme délivrée, arrachée à l'envie,
C'est l'aveu solennel de sa divinité,
C'est le commencement de l'immortalité
— Et comme il l'aime, ô Mort, quand ton baiser suprême
Vient poser sur son front l'éternel diadème !

J. Grouchy de Norssey

A M. Ed. Frinklin

SUR LES VERS QU'IL M'A ADRESSÉS, TOUCHANT LA MORT

Il est des cœurs trop hauts, qui souffrent du grand mal:
Ceux-là sont les élus, les chercheurs d'idéal.
Le monde les appelle, en souriant, poètes!
Il les fuit, car ce sont des âmes trop parfaites,
Au-dessus de sa tourbe et qu'il ne comprend pas.
Vivants, il les méprise, et quand vient leur trépas,
Il les chante. — Pourquoi? — Parce que c'est lui-même,
Dans ces martyrs sacrés, qu'il louange et qu'il aime,
Parce qu'étant petit il veut un escabeau
De gloire, et, pour cela, grimpe sur un tombeau!
Parce qu'il est semblable au fou qui, sur le trône
Ramassant le manteau royal et la couronne,
S'en affuble, et, voyant tous les palais déserts
Descend près des valets promener ses grand airs...
Mais, il se cache en vain: le fou se fait connaître;
Sarcasme! Dans ses mains croyant tenir un sceptre
Il brandit sa marotte!
Oh! vous ne savez pas
Encor, mon jeune ami, ces choses d'ici-bas...
Vous me disiez: „Comment se fait-il qu'un génie
Ne soit pas salué comme une aube bénie,
Comme le dieu sacré de l'inspiration,
Par des transports de joie et d'admiration?"
C'est que le monde a peur, et qu'il en coûte, en somme,
De se dire: Oui, vraiment, cet homme est plus qu'un homme!

Vous appelez la Mort l'asile du bonheur?
— La Mort? C'est le repos après le grand labeur,
Pour tous; mais pour l'artiste, oh! pour lui c'est la vie,
C'est l'âme délivrée, arrachée à l'envie,
C'est l'aveu solennel de sa divinité,
C'est le commencement de l'immortalité.
— Et comme il t'aime, ô Mort, quand ton baiser suprême
Vient poser sur son front l'éternel diadème!

12 juillet 1877.

A Victor Hugo

Je suis las de la vie et je n'ai pas vingt ans!...

Tout chante autour de moi, car voici le printemps,
Le rayon d'or qui filtre au milieu du feuillage,
La source qui murmure et se perd sous l'ombrage.
Les amants, les oiseaux, gazouillant leurs amours,
Comme ils aiment alors, croyant aimer toujours;
Et les soirs rougissants, avec leurs rêveries,
Leurs parfums, leur tristesse et leurs voix attendries,
Accents mystérieux que seule l'âme entend...

. . . .

O grand Hugo, dis-moi, toi son enfant sublime,
Si la Muse toujours couronne sa victime,
Si le don du génie est l'immortalité,
Si c'est Dieu qui gouverne ou la fatalité!
A mes illusions, faut-il que je m'arrache,
Et, si mon cœur est plein, que dans l'oubli je sache
L'ensevelir moi-même, et qu'en le comprimant
J'étouffe, s'il se peut, jusqu'à son battement?
Le monde, c'est l'enfer, c'est ce lieu de souffrance
Où tout homme en entrant doit quitter l'espérance,
C'est un cercle infernal par le Dante oublié,
L'éternel Golgotha d'un Dieu crucifié.

. . . .

1876.

GEORGES GOURDON

BIBLIOGRAPHIE. — *Les pervenches*, poésies (Édition de bibliophile, *épuisée*, 1878); — *Le Retour de l'Amiral Courbet*, poème; — *Les Villageoises*, nouvelles poésies (Savine, Paris, 1887); — *Le Sang de France*, avec une préface de Pierre Loti (Savine, Paris, 1891); — *Guillaume d'Orange*, poème dramatique en cinq actes, avec une préface de Gaston Paris (Alphonse Lemerre, Paris, 1896); — *Cronstadt-Toulon-Paris*, poème (Alphonse Lemerre, Paris); — *Chansons de Geste*, avec une préface du Vicomte Eugène Melchior de Vogüé, ouvrage couronné par l'Académie française (Alphonse Lemerre, Paris, 1901); — *Chansons de Geste*, 2e édition augmentée (Alphonse Lemerre, Paris, 1903).

EN PRÉPARATION : *Le Chemin de la Vie*, poème; *Jeanne d'Arc*, drame.

M. Georges Gourdon a collaboré au *Paris-Journal*, au *Pays*, à la *Revue des Poètes*, au *Mois Littéraire et Pittoresque*, etc. Il est rédacteur en chef des *Tablettes des Deux-Charentes*.

M. Georges Gourdon, poète, publiciste et philologue est né le 22 avril 1852 à Vandré, près Surgères (Charente-Inférieure), où son père était tonnelier. A douze ans, on le mit au collège ecclésiastique de Pons. Il y termina ses humanités et s'engagea ensuite dans l'infanterie. Il tint garnison à Toulouse, où il apprit la langue d'oc. Son service militaire accompli, M. Georges Gourdon vint à Paris et y étudia la médecine. Mais la poésie le ravit très vite à l'art médical, et il donna des vers à différents périodiques. En même temps, il collaborait au *Paris-Journal*, sous M. Henri de Pène et envoyait des articles aux *Tablettes des Deux-Charentes*, important organe monarchiste et maritime, publié à Rochefort-sur-Mer depuis bientôt un siècle, et dont il devint en 1889 rédacteur en chef.

Le premier recueil de poésies de M. Georges Gourdon: *Les Pervenches*, paru en 1878, était dédié à Sully Prudhomme

et fut signalé par André Theuriet dans la *Revue des Deux-Mondes*. La mort du Prince impérial [1]) inspira bientôt après au jeune poète une ode qui, publiée dans le *Pays*, rendit son nom brusquement populaire et lui valut les éloges de Barbey d'Aurevilly. M. Georges Gourdon fit paraître ensuite successivement: *Les Villageoises* (1887), mentionnées dans le concours pour le prix de poésie de 1871, à l'Académie française, et dont la critique fut unanime à faire l'éloge; *Le Sang de France* (1891), recueil patriotique, avec une préface de M. Pierre Loti; *Guillaume d'Orange* (1896), poème dramatique tiré du cycle de ce nom, avec une préface de Gaston Paris, et qui trouva un accueil favorable auprès des poètes et des savants. Cette pièce, où l'on retrouve, dit M. Jeanroy, „un mâle et profond écho de la grande voix de nos chansons de Geste", et qui n'a été jouée jusqu'ici que dans un collège libre d'Orléans, semble mériter les honneurs d'une représentation au théâtre même d'Orange. On aurait ainsi, comme l'a fait remarquer Frédéric Mistral, le rare bonheur de voir, dans cet entourage historique, le grand paladin mis en scène par „un vrai poète de geste".

M. Georges Gourdon continua de mériter ce titre qui caractérise si bien sa vocation, en composant, sur les conseils de Gaston Paris, ses *Chansons de Geste*, qu'il publia en 1901 avec une préface de M. Melchior de Vogüé, et qui furent couronnées la même année par l'Académie française. Ce recueil, dont la deuxième édition a paru en 1902, a été l'objet d'un article, en Italie, par M. Angelo de Gubernatis, et en Danemark, par M. Nyrop. En Allemagne, un jeune savant de l'Université de Berlin, M. Wiske, le prit pour sujet de sa thèse de doctorat qui eut un certain retentissement (11 octobre 1906), et M. H. Suchier lui consacrait dernièrement une étude où il louait M. Gourdon d'avoir su rajeunir si habilement les poèmes médiévaux dans une œuvre „une et complète", tout en restant fidèle à leur caractère, et d'avoir, mieux que Hugo dans sa *Légende des Siècles*, observé la couleur locale.

M. Georges Gourdon met en ce moment la dernière main à un drame historique sur Jeanne d'Arc, et à un recueil de vers: *Le Chemin de la Vie*, où il chante ses souvenirs de jeunesse et son pays natal, l'Aunis et la Saintonge; on y trouvera aussi des poèmes de l'âge mûr, parmi lesquels il faut surtout citer: *Idylle marine* et le *Triomphe de la Vierge*.

[1]) Tué en Afrique le 1er juin 1879.

Sur l'exemplaire des *Chansons de Geste* offert à Gaston Paris :

Dans l'immense forêt, épique et légendaire,
Dont nul n'avait encor violé le mystère,
Joyeux, derrière vous, Maître, j'ai pénétré,
Et ravi, tour à tour j'ai chanté, j'ai pleuré
Les dames de jadis et les vaillants ancêtres.
Aujourd'hui, le jongleur nourri de vos leçons,
Vous engageant sa foi comme au meilleur des maîtres,
En hommage à vos pieds dépose ses *Chansons* !

Georges Gourdon

Les Batteurs

À ALBERT DELPIT.

Les moissonneurs aux bras hâlés
Étalent dans l'aire des blés,
Les blés tombés sous leur faucille,
Les blés mouvants aux lourds épis
Qui s'étendent comme un tapis,
Par la plaine où le soleil brille,
Allumant dans l'or de leurs flots
La pourpre des coquelicots!

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
La lèvre souriante et défiant la mort,
Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
Fauchés par la mitraille!

Traînant le cylindre pesant
Qui roule et tourne en écrasant,
Et fouettant leur ventre qui fume,
Dans un vol de mouches — les bœufs
Vont le front bas, et derrière eux,
Comme sous le marteau l'enclume,
La terre sonne à temps égaux
Aux coups cadencés des fléaux.

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
Le cœur gonflé d'espoir et défiant la mort,
Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
Fauchés par la mitraille!

Sous le fléau retentissant
Le grain jaillit en bondissant
Et la glume vole à la ronde!
Que l'on porte moudre au moulin

Le bon blé qui fait le bon pain,
Le bon pain qui nourrit le monde;
Le blé dont les chaumes luisants
Servent de lit aux paysans!

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
La lèvre souriante et défiant la mort,
Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
Fauchés par la mitraille!

Sans coiffures et sans sabots, —
Et sans soucis, les blonds marmots
Se roulent en riant dans l'aire;
Et les couvant avec amour,
L'heureuse mère songe au jour
Où, forts et grands comme leur père,
Ils pourront, eux aussi, les gars,
Battre la gerbe à tour de bras!...

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
La lèvre souriante, et défiant la mort,
Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
Fauchés par la mitraille!

(*Les Villageoises.*)

: - :

La Chanson du Tonnelier

À ANDRÉ THEURIET.

La vigne embaume le coteau,
Déjà chante la caille;
Près de mûrir, le vin nouveau
Dans la grappe travaille,
Et sous les voûtes du cellier,
Dès l'aurore, le tonnelier
Prépare la futaille.

Il courbe le cercle assoupli,
Et sur l'écorce noire,
A bien lier l'osier poli

Il met toute sa gloire:
Et l'on voit les copeaux voler,
Et dans l'air on entend siffler
Sa pesante doloire!

Le tonneau prend forme. Au milieu,
Un clair feu de bruyère
Flambe! la douve sous le feu
Gémit et se resserre;
Voilà qu'il arrondit son flanc
Où la flamme fait en ronflant
Le bruit d'une chaudière!

Vivat! enfin le voici prêt:
Quelle belle apparence!
Des meilleurs bois de la forêt
Il conserve l'essence:
Les vins prendront à son odeur
Ce fin bouquet, que l'amateur
Hume avec complaisance.

Voilà le tonneau préparé,
Que faut-il qu'on y mette?
Sera-ce le vin blanc sucré
Que le soleil paillette?
Ou le vin aux lueurs de sang
Qui rougit la cuve en moussant
Et qui monte à la tête?

Ou plutôt renfermera-t-il
De la champagne fine?
Liqueur à l'arome subtil
Qu'un rayon illumine,
Douce et généreuse liqueur
Qui chauffe et rajeunit le cœur
Au fond de la poitrine!

Le tonnelier n'est jamais las,
Et songeant que l'automne
Approche, il frappe à tour de bras
Tant que l'ouvrage donne;
Il frappe et chante à l'unisson,
Et du refrain de sa chanson
Tout le cellier résonne!

(*Les Villageoises.*)

Sursum Corda !

À SULLY PRUDHOMME.

Hélas ! j'ai trop rêvé sous les blêmes ténèbres
D'où les astres ne sont que des bûchers lointains,
Pour croire qu'échappé de ses voiles funèbres
L'homme s'envole et monte à de plus beaux matins.

J'ai trop vu sans raison pâtir les créatures
Pour croire qu'il existe, au delà d'ici-bas,
Quelque plaisir sans pleurs, quelque amour sans torture,
Quelque être ayant pris forme et qui ne souffre pas !

SULLY PRUDHOMME.

I

Eh quoi ! c'est de ton cœur qu'un pareil cri s'élance,
O maître de la forme et du rythme enchanté,
Toi qui raillais Musset de son indifférence
Dans un vers que n'égale aucun autre en beauté !

La gloire ne m'a pas sacré de son baptême
Et tout titre me manque à venir te parler :
Écoute un inconnu qui t'admire et qui t'aime
Et, te voyant souffrir, voudrait te consoler.

Je n'irai point me perdre à travers les systèmes
Par la philosophie à grand'peine bâtis ;
En vain l'esprit s'abîme au fond de ces problèmes :
Pour un sujet si grand nous sommes trop petits.

Tu sais l'infirmité de la raison humaine :
Elle, qui fait l'orgueil de l'homme triomphant,
Confine à la folie, et, sous la moindre haleine,
Tremble comme un flambeau dans la main d'un enfant.

Souple, prompte au sophisme, ondoyante et diverse,
Elle nous sert chacun selon nos intérêts ;
La preuve que l'un donne, un autre la renverse,
Jusqu'à ce qu'un troisième infirme leurs arrêts.

Interrogerons-nous la science moderne ?
Elle marche, la loupe et le scalpel en main :
La matière est principe et la force gouverne,
Une mort sans réveil attend le genre humain.

Certes, j'admets que l'homme incessamment avance
Vers le progrès sans fin à ses efforts promis;
J'applaudis au génie et j'aime la science,
Étant fils de mon siècle autant qu'il est permis.
Mais ce Dieu qu'elle nie et qui pourtant commande,
La Science, après tout, ne peut le suppléer;
En dépit d'elle-même et quoi qu'elle prétende,
Elle explique son œuvre et ne sait rien créer.

Ton âme généreuse, ennoblie aux épreuves,
A besoin pour son vol d'un plus vaste horizon:
C'est dans l'amour qu'il faut aller chercher des preuves,
Afin que ton cœur seul convainque ta raison.

II

Oui, la mort est le plus terrible des mystères,
Nul ne va sans pâlir à pareil rendez-vous.
Nous réveillerons-nous tels quels sous d'autres sphères?
Le cercueil entr'ouvert pose l'énigme à tous,
Et formidable sphinx, il attend; mais personne,
Fût-ce Œdipe, n'aura le mot mystérieux, —
A moins que, par pitié, la foi, comme Antigone,
Ne prête sa lumière à la nuit de ses yeux!
Mélange de grandeur et d'insigne misère,
L'homme, qui cherche Dieu, doit pouvoir le trouver.
S'il me reste incompris, je le sens nécessaire
Et tout crie et proteste en moi pour le prouver.

III

Eh quoi! ce don divin qui fait que tout mon être,
Subjugué par la grâce et l'art de tes accents,
Vibre comme un violon sous l'archet d'un grand maître
Ne serait que l'écho d'atomes frémissants?
Cet esprit qui façonne à son gré la matière
Et qui, flambeau sacré, se propage en créant,
Resterait prisonnier dans l'horreur d'un suaire
Et brillerait un jour pour se perdre au néant?

Ah! si peu que je sois, je suis libre et je pense.
De ces mondes muets je sais l'ordre fatal,
Et fussé-je écrasé par l'univers immense
Que je lui jetterais le défi de Pascal!

Je pense et je suis libre. A la route suivie
Le devoir accepté m'enchaîne sans effort,
Et si l'on vient m'offrir le servage ou la vie,
Je songe à ma patrie et je choisis la mort!

IV

Devant ce ciel sublime, ensemencé d'étoiles,
Quelle mélancolie emplit mes yeux de pleurs,
Et par quelle espérance, ébranlé jusqu'aux moelles,
Me senté-je emporté vers des mondes meilleurs?

Qu'est un bien possédé dont le cœur reste avide?
Qu'est ce bonheur d'un jour fait de rêves déçus?
Puisqu'un amour mortel n'en peut combler le vide,
Il lui faut un amour qui ne finisse plus.

Ceux que j'ai tant aimés et dont j'ai vu se clore
Les yeux sous les baisers suprêmes du départ,
J'ai besoin, j'ai besoin de les revoir encore
Pour entendre l'adieu qu'exprimait leur regard;
Pour savoir le secret enfermé dans nos âmes
Et que rien ici-bas n'a pu me révéler,
Durant cette minute où nous nous rencontrâmes,
Ayant tant à nous dire et ne pouvant parler!

V

Poète, songe à ceux qui vont au bout du monde
Braver cent fois la mort pour confesser leur foi;
Songe aux vierges sans nombre, en qui la force abonde,
De la fille du peuple à la fille du roi,
Qui, meurtrissant leurs chairs sous les crins des cilices,
Usent sur le pavé des cloîtres leurs genoux,
Et dans leur dénûment trouvent plus de délices
Qu'aux bonheurs de ce monde où nous nous ruons tous.

Quand tout tremblait devant la puissance romaine,
Vois les martyrs chantant sous la dent des lions,
Et tombant, le sourire aux lèvres, dans l'arène,
Les bras en croix, les yeux inondés de rayons!
Quel pouvoir invincible ainsi les sollicite
A lutter, à souffrir, à mourir pour l'erreur?
Et s'ils étaient des fous, qui donc te précipite,
O pauvre humanité, vers un songe menteur?

Le devoir accompli veut une récompense:
Si je souffre ici-bas, je mérite là-haut;
Sans quoi la liberté ne vaut pas la licence,
La vertu n'est qu'un leurre, et la justice un mot!
J'ai soif de beau, de bien, et, trouvant que la somme
Des bonheurs n'atteint pas la somme des chagrins,
Pour toutes les douleurs je me sens un cœur d'homme
Et tous les malheureux sont mes contemporains.
Puisque de tels désirs sont innés en moi-même,
C'est que, principe et fin de tout, un Dieu m'attend.
Sans Lui, sans Lui l'amour ne serait qu'un blasphème
Et ces cieux étoilés qu'un mensonge éclatant;

Tant de soleils en marche au-dessus de nos têtes,
Vers un centre commun gravitant à la fois,
Seraient, esclaves sourds aux cris que tu leur jettes,
Un outrage à l'esprit qui découvre leurs lois!
Se peut-il qu'au milieu d'un monde impérissable,
Seul, le meilleur de moi périsse sans retour;
Que l'honnête homme soit l'égal du misérable?
Mets la main sur ton cœur, et réponds à ton tour.

VI

Tu le nierais en vain, ce Dieu: tout le proclame
Immuable, infini, tout-puissant, éternel;
J'en atteste les cieux, ton génie et ton âme,
Et ton doute lui-même, écho de son appel.
Éphémère habitant des terrestres demeures,
De justice et d'amour pauvre cœur affamé,
Tu n'es qu'un exilé de ce Ciel que tu pleures,
Mais ce n'est pas pour toi qu'il restera fermé.
Après ce temps d'épreuve et d'heures ténébreuses,
Lorsque du poids du corps la mort te déliera
La Foi prendra ton âme en ses mains lumineuses
Et c'est en souriant que Dieu t'accueillera!

(*Le Sang de France.*)

: - :

A Paul Déroulède

Frère, ta voix éclate en accents magnifiques,
Tout mon être tressaille à ton appel vengeur,
Et c'est les yeux mouillés de tes pleurs héroïques
Que je t'écris ces vers arrachés à mon cœur!

Chante, soldat-poète! Allume dans chaque âme
Ton invincible espoir et ton ardente foi.
Ton front prédestiné porte une double flamme:
Éschyle se battait et chantait comme toi!

Nous y pensons encore, à la guerre maudite;
Mais les malheurs récents chez nous sont vite anciens,
Nous sommes oublieux, nous nous consolons vite;
Nous nous consolons vite, et toi, tu te souviens!

Il ne t'a pas suffi de la tâche remplie,
Du devoir toujours fait sans reproche et sans peur;
Après avoir donné ton sang pour la Patrie,
Dans tes vers, aujourd'hui, tu lui donnes ton cœur!

Ah! toi qui les as vus à l'œuvre, ces barbares,
Massacrer les vivants et profaner les morts,
Entrer dans nos cités au chant de leurs fanfares,
Piller tout sans pudeur et tuer sans remords;

Lorsqu'aux bruits de la nuit, fiévreux, tendant l'oreille,
Toi qui, dans les soupirs du vent, as entendu
Râler les innocents étouffés à Bazeille
Et brûler Châteaudun, qui ne s'est pas rendu!

Dans Metz et dans Strasbourg, nos deux sœurs violées,
Toi qui les vis parquer un peuple mitraillé,
Quand, du haut des remparts, les mères désolées
Se penchaient en pleurant et leur criaient: Pitié!

Toi qu'à l'heure terrible où grondait la tempête,
Une héroïque mère envoyait au combat,
Et qui, pour mieux sentir la honte et la défaite,
Avais été par Dieu fait poète et soldat;

Toi qui vis en un jour s'écrouler tant de gloire,
La victoire se vendre et trahir nos drapeaux,
Nos foyers profanés, et du Rhin à la Loire
Le sol de ton pays s'en aller en lambeaux,

Dis-nous de quelle haine était gonflé leur rire,
Quelle dette de sang ils auront à payer;
Apprends-nous à pleurer, apprends-nous à maudire,
Et surtout apprends-nous à ne pas oublier!

Soufflant l'espoir aux forts et l'épouvante aux lâches,
Que ta muse sur nous sonne comme un clairon;
Tiens-nous, sans te lasser, éveillés sur nos tâches,
Tandis que, soûls de chair, les loups s'endormiront...

Écris pour l'avenir l'histoire en épopée.
O mon soldat! jamais la France, en son malheur,
N'aura pour la venger plus valeureuse épée;
Pour pleurer ses revers, plus magnanime cœur!

Aux vaincus d'aujourd'hui prépare la victoire:
Chante! l'Alsace écoute et la Lorraine aussi,
Et là-haut, souriant au milieu de sa gloire,
Corneille te salue en te disant: Merci!

(*Le Sang de France.*)

ÉMILE CHEVÉ

Bibliographie. — *Virilités* (1881); — *Les Océans* (1883); — *Chaos* (1887); — *Les Gouffres* (1890); — *Déchirements*, poésies posthumes (1903).

Les œuvres d'Émile Chevé se trouvent chez Alphonse Lemerre.

Émile-Frédéric-Maurice Chevé, fils d'un chirurgien de marine, naquit à Nantes, le 28 août 1829, d'une vieille famille bretonne originaire de Douarnenez. Élevé au lycée de Brest, entré à l'École Navale à quinze ans, il fit, comme officier de marine, toutes les guerres du second Empire, et de nombreuses campagnes dans les mers du Sud. Rentré dans la vie civile en 1878, il vint à Paris, désireux de se livrer à une vocation poétique jusqu'alors entravée par sa carrière, et, républicain enthousiaste, débuta par des satires et des polémiques d'une âpre violence, mais bientôt rebuté par la mesquinerie des luttes politiques, désabusé de l'humanité, frappé par la mort dans ses affections les plus chères, il se réfugia tout entier dans le Rêve et la Nature, dans le culte de la mer surtout, qu'il a passionnément chantée.

Émile Chevé, esprit mâle, altier, loyal, fougueux, qui rappelle par certains côtés Barbey d'Aurevilly, est un ardent champion de l'Idéal de Justice et de Beauté qu'il entrevoit dans ses rêves. L'injustice, les lâchetés, les laideurs l'exaspèrent, et il brandit contre elles le fouet de la satire la plus véhémente peut-être dont on ait souvenance depuis Mathurin Régnier. Farouche contempteur des dieux, non moins farouche détracteur de la femme, qu'il rend responsables de tous les crimes qui se commettent sur la terre, il lance contre eux l'anathème de la Raison dans des strophes vibrantes que l'extrême crudité des termes nous empêche de citer, malgré leur éloquence réelle, mais qui lui assurent une place à part parmi les poètes de son temps.

Émile Chevé est mort à Paris le 11 février 1897. Il avait publié successivement: *Virilités* (1881), *Les Océans* (1883), *Chaos* (1887), *Les Gouffres* (1890). *Déchirements*, paru en 1903, est un recueil de poésies posthumes trouvées dans les papiers du poète après sa mort et consacrées à la mémoire d'une de ses filles, morte à dix-neuf ans. La douloureuse beauté de ses vers a décidé la famille de l'auteur à les publier, bien qu'ils n'aient pas été écrits pour le public.

Couchant.

Le soleil, disque d'or, dans une vapeur d'ambre,
A l'horizon perlé se couche sur Cézembre,
Traçant sur la mer glauque un chemin de vermeil. —
Un reflet vert et rose, à la nacre pareil,
Sur un fond translucide où tremble une poussière
Qui semble rendre aux yeux palpable la lumière,
Souligne des stratus d'un gris mat et foncé. —
Le ressac bouillonnant, sauvagement dressé,
Couronne les rochers de son écume folle. —
La mer est plate au large, et la brise est très molle. —
— Et moi, sur les granits où je viens chaque soir,
Pour jouir du couchant, nonchalamment m'asseoir,
A ce mugissement formidable et sans trêve,
Ainsi que les embruns, j'éparpille mon rêve. —

Emile Chevé

Le Poète et l'Artiste

À MADEMOISELLE LOUISE READ.

Le poète n'est pas le pesant ouvrier
Qui scande sur ses doigts, ou longuement calcule
Comme un joueur d'échecs penché sur son damier,
Et pour qui chaque strophe est un travail d'hercule.

Le poète n'est pas cet artiste chinois
Qui burine à la loupe une miniature,
Mettant tout son génie à creuser une noix,
En usant lentement la coque épaisse et dure.

Ce n'est pas le joaillier, l'acharné ciseleur
Qui fouille, qui polit, qui lime et qui repasse,
Jonglant avec les mots, comme le bateleur
Qui fait tourner dans l'air ses boules sur la place.

Et ce n'est pas non plus le rimeur de hasard
Qu'une inspiration intermittente effleure,
Et qui s'éprend de vers, ainsi que le lézard
Qui va sous le soleil se réchauffer une heure.

Le poète s'enlève aux cieux d'un large vol;
A grands coups d'ébauchoir il traite sa pensée,
Bloc de marbre arraché des profondeurs du sol,
Lave de pourpre ardente et d'un seul jet lancée.

Le poète fait grand, et son cœur est altier.
Il ne chicane pas la syllabe et la phrase;
Il est le dur sculpteur et non le bijoutier;
Sa main taille l'Athos et non la chrysoprase.

Son allure est aisée, et jamais au carcan
Des rythmes torturés sa voix ne s'emprisonne.
Il ne ressemble pas au paresseux volcan
Dont le rugissement tous les cent ans résonne.

Embrassant le Cosmos d'un œil olympien,
Il procède par masse et par grands effets d'ombre,
Et les émaux léchés de l'art parnassien
D'un éclair de pitié font luire son œil sombre.

Il chante comme il parle, et sans s'inquiéter
Si sa lèvre n'a point quelqu'accent un peu fauve,
Dont l'âpre et rude écho pourrait bien révolter
La pudeur des pédants ou des chanteurs d'alcôve.

Il a de l'Infini la prodigalité.
Son œuvre intempérante est une forêt vierge,
Un fouillis lumineux sous un ciel enchanté
Dont une vie intense et formidable émerge.

Dans ce chaos farouche aux énormes splendeurs,
Où volent des oiseaux au collier d'émeraude,
Où montent des gazons d'enivrantes odeurs,
Où l'insecte doré sur les troncs géants rôde,

Où flotte mollement sur la nacre des soirs,
Comme un voile soyeux, l'étendard des lianes
Frissonnant à la brise, ainsi que des peignoirs
De Péris se moulant sur des chairs diaphanes,

Dans ce panorama de rêve ou de roman,
Qu'importe qu'on entende, auprès de quelque source,
Claquer dans les roseaux les dents du caïman,
Ou le tigre briser des bambous dans sa course !

Le poète est fécond! car tout dans l'univers
Allume en lui des soifs que rien ne rassasie.
Haine, tristesse, amour, gaîté, bonheur, revers,
Tout ici-bas pour lui se tourne en poésie.

Car elle est tout pour lui, la lyre aux fiers accords!
Il en vit! il en meurt! il a mis tout en elle!
Elle brûle son âme, elle dompte son corps,
L'énervant, l'exaltant de sa flamme éternelle!

Elle est tout à la fois son miel et son poison,
Son ciel et son enfer, son bouclier, son glaive,
Son orgueil, son remords, son aile et sa prison,
Le souffle qui l'abat, le bras qui le relève,

La poésie! — Elle est la blessure à son flanc
L'auréole à son front, à ses deux pieds l'entrave,
Le regard de ses yeux, la chaleur de son sang,
Tout ce qui le grandit, l'épure ou le déprave!

Et c'est pourquoi l'on est poète et rien de plus!
Et c'est pourquoi tous ceux que ta main, vierge sainte,
A marqués de ton sceau, tes amants, tes élus,
Dès qu'ils veulent sortir de ta divine enceinte,

Chats-huants effarés que sous les grands bois sourds
Quelque brusque fanal au crépuscule éclaire,
Trébuchent, maladroits, gauches, veules et gourds,
Pareils à l'albatros qu'a dépeint Baudelaire.

Ainsi qu'un somnambule errant au carrefour,
Ils marchent et leur front se cogne à la muraille.
Éblouis d'idéal, ils voient tout à faux jour,
Et le passant vulgaire avec raison les raille.

Car du monde réel le poète est banni
Il ne doit point descendre aux besognes banales.
Et c'est de haut qu'il doit, planant sur l'Infini,
Contempler du forum les rouges saturnales.

Donc, ne me parlez pas du versificateur
Qui coule à froid des mots et des rimes coquettes,
Ni du ténor poussif, avare producteur!
Artistes, si l'on veut, certes — mais pas poètes!

(*Les Océans.*)

: - :

A certains Critiques

O pédants venimeux! — Pions aux airs vainqueurs,
Qui comptez sur vos doigts les lettres de la rime! —
Puristes renfrognés qui notez comme un crime
L'élan désordonné des esprits et des cœurs! —

Nécrophores de l'Art! — Myopes disséqueurs! —
Quand la pensée au ciel monte en son vol sublime,
A ses ailes de feu vous appliquez la lime,
Des vers émus et francs inflexibles traqueurs.

Vous épluchez, hargneux, l'étoile et le nuage;
Vous refusez de voir au-delà de l'image;
L'essaim bruyant des mots vous cache l'horizon.

Vous tamisez la phrase en dédaignant l'idée;
Vous criez la-â Forme, ainsi que Bridoison,
Et l'âme est à vos yeux une dévergondée!

(*Chaos.*)

: - :

Si tu n'as pas rêvé ...

Si tu ne rêves rien au delà de ce globe
Qu'une force inconnue emporte dans les cieux; —
Si, de voir le revers du couchant et de l'aube,
Tu n'as jamais senti le désir furieux; —

Si, lorsque le soleil à l'horizon s'incline
En brodant de rubis les écueils ruisselants.
Tu n'as jamais suivi du haut de la colline,
D'un regard envieux, l'aile des goélands; —

Devant la nébuleuse et devant la comète,
Si tu n'as pas rêvé d'Univers monstrueux,
Et d'horribles splendeurs, telles que la tempête
Des tropiques, heurtant aux atolls sinueux

Son chaos rugissant d'écumes et de trombes,
De maëlströms, de grains, de brouillards et d'éclairs,
Semblerait à côté le soupir de colombes
Se mirant au matin dans la source aux flots clairs; —

Si tu n'as jamais eu devant la tyrannie
Des plèbes ou des rois le rire du dégoût,
Et pour leurs vils débats le regard d'ironie
D'un aigle qui d'en haut voit crépiter l'égout; —

Si tu ne t'es pas dit: quel que soit dans ma vie
L'acier qui fouira dans mon cœur déchiré,
A quelque dur destin qu'elle soit asservie,
J'aurai dans l'Idéal un refuge assuré; —

Homme vain, si ton âme avec l'âme des Choses
N'a pas communié dans un élan d'amour; —
Si tu n'as pas cherché ce que disent les roses
Aux bourdons sur leur sein abattant leur vol lourd; —

Si tu n'a pas compris ce que cachent de haine
Le poison dans la fleur, le fauve aux bois obscurs,
La brise du marais à la putride haleine,
Et la grêle d'été qui fauche les blés mûrs; —

Ce que cachent de triste et d'amer et de morne,
Sur les gazons jaunis les feuillages séchés,
L'océan, le désert, et le vide sans borne
Où fument les glaciers par la foudre léchés; —

Si, par les nuits d'hiver, dans la tour en décombres
Aucun spectre jamais ne t'a saisi la main; —
Si tu n'as pas senti, comme de pâles ombres,
S'évaporer en toi tout sentiment humain

Devant la vision des mondes de lumière,
Des Types dont l'esprit peuple les horizons; —
Si tu n'as rien compris à la révolte altière
Des bourgeons en avril éventrant leurs prisons; —

Si tu n'as pas uni le Chimiste au Prophète;
Dans un verbe de feu condensé l'Univers
Et scellé l'Infini... tu n'es pas un poète,
Eusses-tu fait rimer des millions de vers!

(*Chaos.*)

: - :

Bourrasque

C'est d'abord un épars fugitif et rapide,
Dans l'air muet et calme et sur l'horizon gris,
Mais si blême et si faux que le plus intrépide
Jette au ciel un regard inquiet et surpris.

Et pourtant pas un bruit, pas un souffle de brise;
Nulle vapeur ne bouge au firmament voilé;
Pas un grain ne se lève, et pas un flot ne brise
Dans le lointain brumeux comme un miroir troublé.

— Et l'on reprend son rêve, et, le regard atone,
On bâille en supputant les minutes du quart;
Et le pied, machinal, du roulis monotone
Prévient l'inclinaison, d'un instinctif écart.

Mais un second éclair zèbre la panne lourde,
Et d'un sillon cuivreux fêle son mur d'étain;
Sur l'océan plombé roule une rumeur sourde;
L'air s'embrume et tout prend un contour incertain.

On comprend la menace, et, relevant la tête,
En un moment, on a fait son plan de combat;
Sans retard et sans trouble à la lutte on s'apprête;
Le hunier sur le chouque à votre ordre s'abat.

Votre voix tout à coup prend ces tons énergiques
Qui dans un même effort unissent cœurs et bras.
— Des calmes tropicaux les réveils sont tragiques. —
Alerte, les gabiers! et gare au branle-bas!

En haut! carguez! serrez! rabantez bien la voile!
Des Djinns captifs l'épars a brûlé les liens!
Leur souffle fait déjà frissonner corde et toile.
En double! l'ouragan démusèle ses chiens!

La meute va venir, implacable, acharnée,
Épouvantant la nuit de ses stridents abois;
Leur haleine, courbant la mâture inclinée,
Va déchainer sur nous mer et vent à la fois.

— Et bientôt le grément, d'une araignée immense
Semble le fantastique et monstrueux filet,
Sur lequel un essaim de crabrons en démence
S'éparpille, aux sons brefs et perçants du sifflet. —

Mais là-bas, rapprochant toujours leurs intervalles,
Plus vifs et plus pourprés scintillent les éclairs, —
Et, comme des troupeaux de sauvages cavales
Secouant aux pampas leurs crins blancs dans les airs,

Les vagues font flotter leurs panaches d'écume
Dont l'éclat métallique argente les flots noirs,
Et la poitrine chaude, en se dilatant, hume
Leur parfum imprégné de la fraîcheur des soirs.

— Enfin un grondement bas, pesant et farouche,
Et qui semble venir du fond de l'infini,
Monte, grandit, éclate, et, comme d'une bouche,
Tonnerre, pluie et vent croulent du ciel terni.

Et c'est une folie, une rage, un délire !
L'eau du ciel, l'eau des mers confondent leurs ruisseaux;
La foudre, de ses feux enserrant le navire,
Entrecroise sur lui ses flamboyants réseaux.

C'est une cataracte, et c'est un incendie;
C'est la nuit absolue et le jour aveuglant;
Concert où rien n'arrive à l'oreille assourdie,
Qu'un fracas d'Univers dans le chaos croulant.

Craquant et ruisselant, le vaisseau se redresse,
Retombe et rebondit sur la vague en fureur...
Oh! ce sont des moments d'inénarrable ivresse
Que ceux où notre orgueil dévisage l'horreur! —

De rafale en rafale augmente la tempête;
En montagnes on voit les lames se gonfler. —
Mais le possible est fait. — Sous l'embrun qu'il écrête,
Chacun croise les bras, laissant le vent souffler.

Si le vaisseau tient bon, qu'importe la tourmente?
Un peu de bois cassé, parbleu! ce sera tout!
En parler au retour sera chose charmante.
— S'il faut périr, eh bien! l'on sombrera debout!

(*Les Gouffres.*)

Passion

O Mer, ô Mer sauvage, ô turbulente plaine,
De sanglots, de frissons et de colères pleine,
Qui donc aura jamais pu t'aimer plus que moi? —
Devant les chatoîments de ta nappe infinie
Par le couchant brûlée ou par l'aube jaunie,
Qui donc aura senti plus dévorant émoi? —

Qui donc aura, devant ta symphonie immense,
Tes soupirs de langueur ou tes cris de démence,
La chanson de ta joie ou le grondement sourd
De tes calmes pesants précurseurs des orages,
Qui donc aura, devant tes douceurs ou tes rages,
Plus pleuré de tendresse ou plus rugi d'amour? —

Qui donc aura couvé d'une ardente prunelle,
Plus que moi, tes splendeurs ou ta grâce éternelle,
Et plus jalousement étudié, suivi
Jusqu'aux moindres reflets des chromes et des flammes
Dont, sous les flots changeants, se diapraient tes lames,
Quand leurs ressacs mutins m'assiégeaient à l'envi? —

Soit que de mon vaisseau la course vagabonde
M'entraînât aux pays où la lumière abonde; —
Soit qu'elle me portât sous les firmaments froids
Où le glacier surgit blanc dans la brume grise; —
Et soit que je sentisse, Océan, dans ta brise,
Passer des râles, des baisers ou des effrois; —

Soit que dans les jours noirs ou dans les nuits spectrales,
Tes tourbillons stridents m'aient pris dans leurs spirales;
Soit que ton hymne grave accompagnât le chœur
Des matelots de quart qui chantaient sous les voiles,
Pendant que, le regard perdu sous les étoiles,
De quelque rêve d'or j'éblouissais mon cœur;

Soit que je vienne ici, l'âme d'ennui rongée,
Pencher sur ton miroir ma face ravagée,
Me demandant lequel contient plus de néant,
De ton travail sans fin au sable de la rive,
Ou de celui de l'homme, atome qui n'arrive
Qu'à se reperdre encor dans le tombeau béant;

Reine, c'est toujours toi dont la voix m'ensorcelle,
Et quand il me revient encore une étincelle
De courage ou d'espoir, c'est toi qui me la rends! —
Je voudrais que l'éclair de tes couchants de braise
Sur l'écume d'argent qui grimpe à la falaise
Fût le dernier qui vînt à mes regards mourants! —

Je te dois bien des pleurs, bien des douleurs amères,
Bien des départs poignants, bien des folles chimères,
Dont le retour au port faisait presque toujours
Des désillusions; je te dois des servages,
Et des rébellions, et des haines sauvages,
Et trente ans à râler sous des griffes d'autours!

Je te dois mon mépris pour cette espèce humaine
Qui, pour des buts mesquins, aux cités se démène.
— Tu m'as bien fait souffrir! — Mais je t'ai pardonné,
Comme on pardonne tout, hélas! à la maîtresse
A laquelle on a dû quelque effroyable ivresse,
Quelque fauve plaisir de tigre ou de damné!

Je te dois cet orgueil sombre qui me cuirasse; —
Je te dois d'être un loup parmi ceux de ma race. —
Je te dois mon printemps dès l'aurore effané;
Je te dois des spleens fous et d'âcres solitudes.
Des souvenirs sanglants et d'horribles études;
Et pourtant, Océan, je t'ai tout pardonné! —

Que dis-je, pardonné? — Plus dans ma vie errante,
De ton immensité, pour mon âme souffrante,
Tu ramenais fréquents les spectres de l'exil; —
Plus tu me relançais dans tes horizons vides,
Sous tes soleils de feu, dans tes brumes livides; —
Plus à l'isolement tu vouais mon avril; —

Oui, plus tu m'arrachais aux bonheurs de la terre; —
Oui, plus tu me cloîtrais dans l'ombre solitaire;
Dans un cercle d'airain, oui, plus tu m'enfermais;
Plus tu me flagellais de grains et de tourmentes; —
Plus tu brûlais mon sang dans les chaleurs dormantes
De tes calmes sournois, Mer, et plus je t'aimais! —

— Qu'ai-je dit, pardonné? — Mais, Reine, je t'adore,
Que ton miroir s'enflamme ou se plombe ou se dore,
Dans ta majesté sombre et ta hurlante horreur!

— Je t'aime pour les cris, pour les douleurs souffertes,
Pour les combats, les pleurs versés dans tes eaux vertes,
Plus que pour tes bienfaits! — Je t'aime avec fureur! —

Ah! c'est que je te dois ma volonté, ma force,
Ma foi dans le Néant, et ma haine de Corse
Pour tout ce qui ressemble à la communauté!
C'est toi qui m'as appris à me passer des hommes,
A ne croire qu'en moi sur le globe où nous sommes,
A n'aimer que mon Rêve et que ma liberté!

(*Les Gouffres.*)

JEAN-MARIE GUYAU

BIBLIOGRAPHIE. — *La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines* (Félix Alcan, Paris, 1878; 4e édition); — *La Morale anglaise contemporaine* (Félix Alcan, 1879; 6e édition); — *Vers d'un Philosophe* (Félix Alcan, Paris, 1881; 5e édition, 1906); — *Les Problèmes de l'esthétique contemporaine* (Félix Alcan, Paris, 1884; 4e édition): — *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (Félix Alcan, Paris, 1885; 5e édition); — *L'Irréligion de l'avenir* (Félix Alcan, Paris, 1887; 7e édition); — *L'Art au point de vue sociologique* (Félix Alcan, Paris, *publication posthume;* 7e édition); — *Hérédité et Éducation* (Félix Alcan, Paris, *publication posthume;* 4e édition); — *La Genèse de l'idée de temps* (Felix Alcan, Paris, *publication posthume*; 2e édition). — En outre: divers ouvrages classiques [1]).

Les ouvrages philosophiques de Guyau ont été traduits en anglais, en allemand, en espagnol et en polonais. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en russe.

Jean-Marie Guyau, philosophe et poète, naquit le 28 octobre 1854 à Laval, où il ne resta que trois années. Son premier guide dans ses études fut sa mère, auteur (sous le pseudonyme de G. Bruno) d'ouvrages d'éducation universellement répandus, notamment *Francinet*, couronné par l'Académie française, *Le Tour de la France par deux enfants* et *Les Enfants de Marcel*. Jean-Marie Guyau fit ensuite ses études classiques sous ma direction. Je lui étais uni par des liens de parenté: sa mère était ma cousine germaine et devint plus tard ma femme. Je fus pour Guyau un second père.

---

[1]) Citons encore: *La Morale, l'art et la religion d'après Guyau* par Alfred Fouillée (Félix Alcan, Paris, 6e édition, 1906) et *Pages choisies de Guyau* par Alfred Fouillée (Arman Colin, Paris, 2e édition, 1906).

Dès son enfance, il montra une ardeur et une précocité extraordinaires. Il avait quinze ans lorsque je faillis perdre la vue après l'excès de travail occasionné par mes deux mémoires successifs sur Platon et sur Socrate; je fus, pendant de longs mois, condamné à ne rien lire, à ne rien écrire. C'est alors que le jeune Guyau me prêta ses yeux, fit pour moi recherches et lectures, écrivit sous ma dictée, ajouta dans mon travail ses réflexions aux miennes, parfois ses phrases aux miennes. Il *platonisait* déjà avec une élévation d'esprit et une pénétration incroyables dans un adolescent. Aussi ai-je justement dédié à sa mémoire mon livre sur la philosophie de Platon.

Reçu dès l'âge de dix-sept ans licencié ès lettres, il se mit aussitôt à traduire le *Manuel d'Épictète* et fit précéder sa traduction d'une étude éloquente sur la philosophie stoïcienne. A dix-neuf ans, il fut couronné par l'Académie des sciences morales et politiques dans un concours exceptionnellement brillant, pour un mémoire sur la morale utilitaire depuis Épicure jusqu'à l'École anglaise contemporaine. L'année suivante, il était chargé d'un cours de philosophie au Lycée Condorcet.

Sa santé ébranlée le força presque aussitôt de renoncer à l'enseignement. Il passa dès lors l'hiver dans le midi, la première année à Pau et à Biarritz, les autres années à Nice et à Menton. Mais sa santé s'affaiblissait insensiblement. En 1888, au moment du tremblement de terre qui désola la rivière méditerranéenne, Guyau fut obligé de coucher plusieurs nuits dans une maisonnette humide, qui nous servit alors d'abri. Il prit un refroidissement qui exerça sans doute une action fatale sur ses reins et ses poumons. Toujours est-il que le mal éclata bientôt avec violence, sous la forme d'une phtisie aiguë. Guyau s'éteignit à l'âge de trente-trois ans, le vendredi 31 mars 1888.

Outre la traduction du *Manuel d'Épictète* et diverses éditions d'ouvrages classiques, notamment les opuscules philosophiques de Pascal, Guyau a publié la *Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, dont la première édition parut en 1878. C'était le commencement du grand mémoire couronné par l'Institut. La suite parut en 1879 sous le titre de *La Morale anglaise contemporaine*. C'était une étude très approfondie des doctrines anglaises, par un esprit qui n'avait pas encore entièrement rompu avec la philosophie spiritualiste traditionnelle. Puis vinrent les *Vers d'un Philosophe*, dont la première édition parut en 1881, et les *Problèmes de l'esthétique contemporaine* (1884). En 1885 fut publiée l'œuvre hardie et originale qui devait marquer une date dans l'histoire des

idées contemporaines: *L'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* Ce livre excita l'admiration de Nietzsche, qui l'annota tout entier de sa main. Nietzsche couvrit de même d'annotations marginales le second chef-d'œuvre de Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, publié en 1887 [1]).

Trois autres ouvrages de Guyau étaient terminés quand il mourut; je n'eus qu'à en diriger la publication. C'étaient: *L'Art au point de vue sociologique* (auquel Tolstoï semble avoir emprunté une partie de ses idées sur l'art, quoiqu'il renvoie seulement aux *Problèmes de l'esthétique contemporaine*), puis *Éducation et hérédité*, enfin *La Genèse de l'idée de temps.*

Éducateur de premier ordre, Guyau a aussi publié pour les écoles des ouvrages devenus classiques: *Première année de lecture courante*, *L'Année préparatoire de lecture*, *L'Année enfantine de lecture*, etc.

Comme poète, Guyau recherche uniquement la vérité de la pensée, la franchise de l'élocution, le naturel et la fidélité de l'expression. C'est dans les pièces inspirées par les problèmes de la destinée humaine et universelle qu'il montre le plus de force et d'élévation. La poésie philosophique, c'est ce grand arbre qu'il nous peint dominant l'horizon de son tronc austère et immobile, mais dont la cime est sans cesse émue par un souffle venu d'en haut que ne sentent point les basses régions. Un accent toujours personnel et une pensée toujours impersonnelle, voilà ce qui fait l'originalité de notre poète ... Sa sincérité d'émotion est telle qu'on sent bien qu'il pense avec son cœur autant qu'avec son cerveau.

La doctrine qui a inspiré les *Vers d'un Philosophe* et qui, sans jamais être l'objet d'une exposition didactique, y prend corps et âme sous nos yeux, tient en deux mots essentiellement humains, qui résument eux-mêmes les deux tendances en lutte à notre époque: doute métaphysique, espérance morale. Selon Guyau, la métaphysique ne peut tirer ni des découvertes de la science, ni de ses propres raisonnements, rien qui puisse nous faire sortir de notre doute au sujet de la moralité du monde. Aussi le doute, expression sincère de notre état d'esprit spéculatif, devient-il pour lui „un devoir", au lieu de

---

[1]) Sans nous en douter, Nietsche, Guyau et moi, nous passions alors l'hiver en même temps sur la côte de Nice. Le philosophe allemand connut les livres de Guyau et les miens; Guyau et moi, nous n'eûmes aucune connaissance de Zarathoustra. Voir, dans notre livre sur *Nietzsche et l'immoralisme*, les chapitres consacrés à la comparaison de Nietzsche et de Guyau. A. F.

la foi érigée en devoir par les religions et même par certaines philosophies . . .

Guyau faisait avec goût des mathématiques, comme de la poésie ou de la philosophie. Son intelligence était d'une étonnante flexibilité Sa mémoire était excellente, pour les faits comme pour les idées, pour les formes et scènes de la vie extérieure comme pour celles de la vie intérieure. C'était un „visuel". Il avait d'ailleurs d'excellents yeux, très attentifs à toutes les beautés de la nature, avec un goût prononcé pour les voyages, pour toutes ces visions de la montagne et de la mer qui remplissent ses poésies. Il aimait et entendait tous les arts, y compris la musique, et montra de remarquables dispositions pour la composition musicale. De même que, dans ses *Vers d'un Philosophe*, il avait, sur plusieurs points, devancé les hardiesses de la versification contemporaine et réagi contre le vers trop plastique en faveur du vers musical, de même, dans les mélodies qu'il avait composées sur des poésies de Sully Prudhomme, de Musset, de Hugo, il avait pressenti la liberté et la fluidité des formes nouvelles. C'était une musique toute psychologique et poétique, au dessin indécis et changeant. En toutes choses, Guyau se montra initiateur, délivré des préjugés du passé, très curieux du présent, ayant le meilleur de son âme tourné vers l'avenir.

Alfred Fouillée.

Il peut paraître superflu d'analyser ici l'œuvre philosophique de Jean-Marie Guyau. Détachons, cependant, de l'Introduction à *La Morale, l'art et la religion d'après Guyau* les lignes suivantes :

„L'école de l'évolution qui aperçoit partout changement et métamorphoses, est naturellement portée à calculer la marche de l'humanité future d'après la ligne que celle-ci a décrite dans le passé et d'après le mouvement qui l'entraîne dans le présent. En Angleterre, Spencer et ses nouveaux disciples, — Stephen Leslie, Clifford, Barratt, Miss Simcox, — n'ont pas craint de se faire, au nom de la science, comme les prophètes de la société à venir. En Allemagne, parmi beaucoup d'autres, Wundt a écrit récemment une *Éthique* où les considérations sur le passé des sociétés et sur les lois de l'évolution conduisent naturellement à des inductions sur l'avenir. En France, la doctrine de l'évolution n'a guère trouvé, dans ces dernières années, qu'un interprète vraiment original et libre pour entreprendre de construire une morale sur des bases en partie

nouvelles et de deviner les transformations de ces deux grandes idées directrices: obligation, sanction. Psychologue et surtout moraliste, métaphysicien à ces heures, artiste toujours et poète, Guyau a essayé de compléter lui-même la morale évolutionniste des Darwin et des Spencer, dont il avait montré jadis les lacunes et les limites avec une rare pénétration. Grâce à lui, — et c'est la moindre justice à lui rendre, — la philosophie française n'aura pas été sans contribuer pour sa part à l'amendement d'une doctrine dont on ne saurait méconnaître ni l'influence actuelle ni l'importance future. La série de ses travaux sur la morale, l'art et la religion, trop tôt interrompus par la mort, est à peu près la seule où nous puissions saisir, comme en raccourci, l'effort de notre génération pour reconstruire sur un plan nouveau ce que la critique s'était hâtée d'ébranler . . ."

Il convient de nous arrêter un peu plus longuement aux idées sur le rôle social de l'art développées par Guyau dans: *L'Art au point de vue sociologique.* Pour Guyau, la métaphysique n'est point aussi subjective, aussi individualiste qu'elle pourrait le sembler; c'est une expansion de la vie, et de la vie *sociale*: „c'est la sociabilité s'étendant au cosmos, remontant aux lois suprêmes du monde, descendant à ses derniers éléments, allant des causes aux fins et des fins aux causes, du présent au passé, du passé à l'avenir, du temps et de l'espace à ce qui engendre le temps même et l'espace; en un mot, c'est l'effort suprême de la vie individuelle pour saisir le secret de la vie universelle et pour s'identifier avec le tout par *l'idée* même du tout. La science ne saisit qu'un fragment du monde; la métaphysique s'efforce de concevoir le monde même et elle ne peut le concevoir que comme une société d'êtres, car qui dit *univers* dit *unité*, *union*, lien; or, le seul lien véritable est celui qui relie par le dedans, non par des rapports extrinsèques de temps et d'espace; c'est la *vie* universelle, principe du „monisme", et tout lien qui unit plusieurs vies en une seule est foncièrement social. Le caractère social de la morale est plus manifeste encore. Tandis que la métaphysique, tandis que la religion, cette forme figurée et imaginative de la métaphysique, s'efforcent de réaliser dans la société humaine, par la communauté des idées directrices de l'intelligence, la liaison intellectuelle des hommes entre eux et avec le tout, la morale réalise l'union des volontés et, par cela même, la convergence des actions vers un même but. C'est ce qu'on peut appeler la *synergie* sociale... Mais l'union

sociale, à laquelle tendent la métaphysique et la morale, n'est pas encore complète: elle n'est qu'une communauté d'idées et de volontés; il reste à établir la communauté même des sensations et des sentiments; il faut, pour assurer la *synergie* sociale, produire la *sympathie* sociale: c'est le rôle de l'art.

„L'art est social à trois points de vue différents, par son *origine*, par son *but*, enfin par son *essence* même ou sa loi interne. Ces trois thèses sont développées dans l'*Art au point de vue sociologique;* mais, comme on l'a très justement remarqué, c'est surtout la dernière qui est essentiellement propre à Guyau. L'art est social non pas seulement parce qu'il a son origine et son but dans la société réelle dont il subit l'action et sur laquelle il réagit, mais parce qu'il „porte en lui-même", parce qu'il „crée une société idéale", où la vie atteint son maximum d'intensité et d'expansion. Il est ainsi une forme supérieure de la sociabilité même et de la sympathie universelle qu'elle enveloppe. „L'art, dit Guyau, est une extension, par le sentiment, de la société à tous les êtres de la nature, et même aux êtres conçus comme dépassant la nature, ou enfin aux êtres fictifs créés par l'imagination humaine. L'émotion artistique est donc essentiellement sociale. Elle a pour résultat d'agrandir la vie individuelle en la faisant se confondre avec une vie plus large et universelle." La loi interne de l'art, c'est de „produire une émotion esthétique d'un caractère social". Les sensations et les sentiments sont, au premier abord, ce qui divise le plus les hommes; si on ne „discute" pas des goûts et des couleurs, c'est qu'on les regarde comme personnels, et cependant il y a un moyen de les *socialiser* en quelque sorte, de les rendre en grande partie identiques d'individu à individu: c'est l'art. Du fond incohérent et discordant des sensations et sentiments individuels, l'art dégage un ensemble de sensations et de sentiments qui peuvent retentir chez tous à la fois ou chez un grand nombre, qui peuvent ainsi donner lieu à une *association* de jouissances. Et le caractère de ces jouissances, c'est qu'elles ne s'excluent plus l'une l'autre, à la façon des plaisirs égoïstes, mais sont au contraire en essentielle „solidarité". Comme la métaphysique, comme la morale, l'art enlève donc l'individu à sa vie propre pour le faire vivre de la vie universelle, non plus seulement par la communion des idées et croyances, ou par la communion des volontés et actions, mais par la communion même des sensations et sentiments. Toute esthétique est véritablement, comme semblaient le croire les anciens, une musique, en ce sens qu'elle est une réalisation d'harmonies sensibles

entre les individus, un moyen de faire vibrer les cœurs sympathiquement comme vibrent des instruments ou des voix. Aussi tout art est-il un moyen de concorde sociale, et plus profond peut-être encore que les autres; car *penser* de la même manière, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas encore assez pour nous faire *vouloir* de la même manière: le grand secret, c'est de nous faire *sentir* tous de la même manière, et voilà le prodige que l'art accomplit.

„D'après ces principes, l'art est d'autant plus grand, selon Guyau, qu'il réalise mieux les deux conditions essentielles de cette société des sentiments. En premier lieu, il faut que les sensations et sentiments dont l'art produit l'*identité* dans tout un groupe d'individus soient eux-mêmes de la nature la plus *élevée;* en d'autres termes, il faut produire la sympathie des sensations et sentiments *supérieurs.* Mais en quoi consistera cette supériorité? Précisément en ce que les sensations et sentiments supérieurs auront un caractère à la fois plus intense et plus expansif, par conséquent plus social Les plaisirs qui n'ont rien d'impersonnel n'ont rien de durable ni de beau: „le plaisir qui aurait, au contraire, un caractère tout a fait universel, serait éternel; et étant l'amour, il serait la *grâce.* C'est dans la négation de l'égoïsme, négation compatible avec la vie même, que l'esthétique, comme la morale, doit chercher ce qui ne périra pas." En second lieu, l'identité des sensations et des sentiments supérieurs, c'est-à-dire la sympathie sociale que l'art produit, doit s'étendre au groupe d'hommes le plus vaste possible. Le grand art n'est point celui qui se confine dans un petit cercle d'initiés, de gens du métier ou d'amateurs; c'est celui qui exerce son action sur une société entière, qui renferme en soi assez de simplicité et de sincérité pour émouvoir tous les hommes intelligents, et aussi assez de profondeur pour fournir substance aux réflexions d'une élite. En un mot, le grand art se fait admirer à la fois de tout un peuple (même de plusieurs peuples), et du petit nombre d'hommes assez compétents pour y découvrir un sens plus intime. Le grand art est donc comme la grande nature: chacun y lit ce qu'il est capable d'y lire, chacun y trouve un sens plus ou moins profond, selon qu'il est capable de pénétrer plus ou moins avant..."

L'évolution de l'art. L'introduction des idées scientifiques et philosophiques dans l'art.

„La part croissante des idées scientifiques dans les sociétés modernes produira, selon Guyau, une transformation de l'art dans le sens d'un réalisme bien entendu et conciliable avec

le véritable idéalisme. Le réalisme digne de ce nom n'est encore que la sincérité dans l'art, qui doit aller croissant avec le progrès scientifique. Les sociétés modernes ont un esprit critique qui ne peut plus tolérer longtemps le mensonge: la fiction n'est acceptée que „lorsqu'elle est symbolique, c'est-à-dire expressive d'une idée vraie". La puissance de l'idéalisme même, en littérature, est à cette condition qu'il ne s'appuie par sur un „idéal factice", mais sur „quelque aspiration intense et durable de notre nature". Quant au réalisme, son mérite est, en recherchant „l'intensité dans la réalité", de donner une expression de réalité plus grande, par cela même de vie et de sincérité: „La vie ne ment pas, et toute fiction, tout mensonge est une sorte de trouble passager apporté dans la vie, une mort partielle". L'art doit donc avoir „la véracité de la lumière". Mais, pour compenser ce qu'il y a d'insuffisant dans la représentation du réel, l'art est obligé, en une juste mesure, d'augmenter l'intensité de cette représentation; c'est là, en somme, un moyen de la rendre vraisemblable. L'écueil est de confondre le moyen avec le but; or, le réalisme, trop souvent, donne pour but à l'art ce que Guyau appelle „un idéal quantitatif", l'énorme remplaçant le correct et la beauté ordonnée. C'est là rendre l'art malsain „par un dérangement de l'équilibre naturel auquel il n'est déjà que trop porté de lui-même".

„On a dit que l'art, en devenant plus réaliste, devait se *matérialiser;* Guyau montre ce qu'il y a d'inexact dans cette opinion. Selon lui, le réalisme bien entendu ne cherche pas à agir sur nous par une „sensation directe", mais par l'éveil de „sentiments sympathiques". Un tel art est sans doute moins abstrait et nous fait vibrer tout entiers, mais, par cela même, „on peut dire qu'il est moins sensuel et recherche moins pour elle-même la pure jouissance de la sensation". D'ailleurs, les symptômes de l'émotion peuvent s'emprunter aussi bien au domaine de la psychologie qu'à celui de la physiologie.

Si le réalisme bien compris doit laisser une certaine place aux dissonances mêmes et aux laideurs dans l'art, c'est qu'elles sont la forme extérieure des misères et limitations inhérentes à la vie. „Le parfait de tout point, l'impeccable ne saurait nous intéresser, parce qu'il aurait toujours ce défaut de n'être point vivant, en relation et en société avec nous. La vie telle que nous la connaissons, en solidarité avec toutes les autres vies, en rapport direct ou indirect avec des maux sans nombre, exclut absolument le parfait et l'absolu. L'art moderne doit être

fondé sur la notion de l'imparfait, comme la métaphysique moderne sur celle du relatif." Le progrès de l'art se mesure en partie, selon Guyau, à l'intérêt sympathique qu'il porte aux côtés misérables de la vie, à tous les êtres infimes, aux petitesses et aux difformités: „C'est une extension de la sociabilité esthétique". Sous ce rapport, l'art suit nécessairement le développement de la science, „pour laquelle il n'y a rien de petit, de négligeable, et qui étend sur toute la nature l'immense nivellement de ses lois". Les premiers poèmes et les premiers romans ont conté les aventures des dieux ou des rois; dans ce temps-là, le héros marquant de tout drame devait nécessairement avoir la tête de plus que les autres hommes. „Aujourd'hui, nous comprenons qu'il y a une autre manière d'être grand: c'est d'être profondément quelqu'un, n'importe qui, l'être le plus humble. C'est donc surtout par des raisons morales et sociales que doit s'expliquer, — et aussi se régler, — l'introduction du laid dans l'œuvre d'art réaliste."

„L'art réaliste a pour conséquence d'étendre progressivement la sociabilité, en nous faisant sympathiser avec des hommes de toutes sortes, de tous rangs et de toute valeur; mais il y a un danger que Guyau met en évidence. Il se produit, en effet, une certaine antinomie entre l'élargissement trop rapide de la sociabilité et le maintien en leur pureté de tous les instincts sociaux. D'abord, „une société plus nombreuse est aussi moins choisie". De plus, „l'accroissement de la sociabilité est parallèle à l'accroissement de l'activité; or, plus on agit et voit agir, et plus aussi on voit s'ouvrir des voies divergentes pour l'action, lesquelles sont loin d'être toujours des voies droites". C'est ainsi que, peu à peu, en élargissant sans cesse ses relations, „l'art en est venu à nous mettre en société avec tels et tels héros de Zola". La cité aristocratique de l'art, au dix-huitième siècle, admettait à peine dans son sein les animaux; elle en excluait presque la nature, les montagnes, la mer. „L'art, de nos jours, est devenu de plus en plus démocratique, et a fini même par préférer la société des vicieux à celle des honnêtes gens." Tout dépend donc, conclut Guyau, du type de société avec lequel l'artiste a choisi de nous faire sympathiser: „Il n'est nullement indifférent que ce soit la société passée, ou la société présente, ou la société à venir, et, dans ces diverses sociétés, tel groupe social plutôt que tel autre". Il est même des littératures, — Guyau le montre dans un chapitre spécial, — qui prennent pour objectif „de nous faire sympathiser avec les *insociables*, avec

les déséquilibrés, les névropathes, les fous, les délinquants"; c'est ici que „l'excès de sociabilité artistique aboutit à l'affaiblissement même du lien social et moral".

„Un dernier danger auquel l'art est exposé par son évolution vers le réalisme, c'est ce que Guyau appelle *le trivialisme.* Le réalisme bien entendu en est juste le contraire, car „il consiste à emprunter aux représentations, de la vie habituelle toute la force qui tient à la netteté de leurs contours, mais en les dépouillant des associations vulgaires, fatigantes et parfois repoussantes". Le vrai réalisme s'applique donc à dissocier le réel du trivial: c'est pour cela qu'il constitue un côté de l'art si difficile: „Il ne s'agit de rien moins que de trouver la poésie des choses qui nous semblent parfois les moins poétiques, simplement parce que l'émotion esthétique est usée par l'habitude. Il y a de la poésie dans la rue par laquelle je passe tous les jours et dont j'ai, pour ainsi dire, compté chaque pavé, mais il est beaucoup plus difficile de me la faire sentir que celle d'une petite rue italienne ou espagnole, de quelque coin de pays exotique". Il s'agit de rendre de la fraîcheur à des sensations fanées, „de trouver du nouveau dans ce qui est vieux comme la vie de tous les jours, de faire sortir l'imprévu de l'habituel"; et pour cela le seul vrai moyen est d'approfondir le réel, d'aller par delà les surfaces auxquelles s'arrêtent d'habitude nos regards, d'apercevoir quelque chose de nouveau là où tous avaient regardé auparavant. „La vie réelle et commune, c'est le rocher d'Aaron, rocher aride, qui fatigue le regard; il y a pourtant un point où l'on peut, en frappant, faire jaillir une source fraîche, douce à la vue et aux membres, espoir de tout un peuple: il faut frapper à ce point, et non à côté; il faut sentir le frisson de l'eau vive à travers la pierre dure et ingrate."

. . . .

— „Après avoir constaté l'introduction progressive des idées philosophiques et sociales dans le roman, Guyau nous la montre dans la poésie de notre époque, dont elle devient un trait caractéristique. Il estime que la conception moderne et scientifique du monde n'est pas moins esthétique que la conception fausse des anciens. L'idée philosophique de l'évolution universelle est voisine de cette autre idée qui fait le fond de la poésie: vie universelle. Si le mystère du monde ne peut être complètement éclairci, il nous est pourtant impossible de ne pas nous faire une représentation du fond des choses, de ne pas nous répondre à nous-mêmes dans le silence morne de la nature. Sous sa forme abstraite, cette représentation est la métaphysique; sous sa forme imaginative, cette représentation

est la poésie, qui, jointe à la métaphysique, remplacera de plus en plus la religion. Voilà pourquoi le sentiment d'une mission sociale et religieuse de l'art a caractérisé tous les grands poètes de notre siècle; s'il leur a parfois inspiré une sorte d'orgueil naïf, il n'en était pas moins juste en lui-même. „Le jour où les poètes ne se considéreront plus que comme des ciseleurs de petites coupes en or faux où on ne trouvera même pas à boire une seule pensée, la poésie n'aura plus d'elle-même que la forme et l'ombre, le corps sans l'âme: elle sera morte."

Dissolution de l'art. Décadences littéraires.

— „Après l'évolution de l'art, Guyau en étudie la dissolution et recherche les vraies causes des décadences littéraires. Il rapproche les décadents des déséquilibrés et des névropathes, dont il étudie la littérature. L'émotion esthétique se ramenant en grande partie à la contagion nerveuse, on comprend que les puissants génies littéraires ou dramatiques préfèrent ordinairement représenter le vice, plutôt que la vertu. „Le vice est la domination de la passion chez un individu; or, la passion est éminemment contagieuse de sa nature, et elle l'est d'autant plus qu'elle est plus forte et même déréglée." Dans le domaine physique, la maladie est plus contagieuse que la santé; dans le domaine de l'art, la reproduction puissante de la vie avec toutes ses injustices, ses hontes mêmes, offre un certain danger moral et social qu'il ne faut pas méconnaître: „Tout ce qui est sympathique est contagieux dans une certaine mesure, car la sympathie même n'est qu'une forme raffinée de la contagion." La misère morale peut donc se communiquer à une société entière par la littérature même; les déséquilibrés sont, dans le domaine esthétique, des amis dangereux par la force de la sympathie qu'éveille en nous leur cri de souffrance. En tout cas, conclut Guyau, la littérature des déséquilibrés ne doit pas être pour nous un objet de prédilection exclusive, et une époque qui s'y complaît comme la nôtre ne peut, par cette préférence, qu'exagérer ses défauts. „Et parmi les plus graves défauts de notre littérature moderne, il faut compter celui de peupler chaque jour davantage ce cercle de l'enfer où se trouvent, selon Dante, ceux qui, pendant leur vie, pleurèrent quand ils pouvaient être joyeux." (ALFRED FOUILLÉE.)

La mort de la cigale.

Cicada sacrata Musis.

....

Chanteuse des soleils de Grèce,
Qu'un brouillard suffit à transir,
Tu ressembles à ma jeunesse
Qui chantait, et qui va mourir.

....

Guyau

La Pensée et la Nature

PLAGE DE GUÉTARY
(Près SAINT-JEAN DE LUZ)

Vêtements retroussés, dans l'eau jusqu'aux chevilles,
Ivres de liberté, d'air pur, garçons et filles
Ont pris pour compagnon de leurs jeux l'Océan.
Ils attendent le flot qui vient, et d'un élan,
Avec des cris aigus de joie et d'épouvante,
Se sauvent devant lui; mais la vague, vivante,
S'élance en bondissant, bouillonne derrière eux,
Les atteint, — et ce sont de grands rires heureux
Quand la bande, un instant par l'eau folle cernée,
La voit fuir en laissant une blanche traînée.

Tandis que ces enfants, avec leurs cris d'oiseaux,
Leurs gambades, faisaient un jouet de ses flots,
Le grand Océan gris, envahissant ses plages,
Montait. D'en haut sur lui s'abaissaient les nuages,
Et son infinité se perdait dans la nuit.
Mais de sa profondeur ignorée, à grand bruit,
Les flots sortaient toujours, émergeant de la brume;
Ils s'enflaient, puis soudain s'écroulaient en écume,
Couvrant de leurs débris la crête des îlots.
Sans cesse ils arrivaient, plus pressés et plus hauts
Attirés par la force invisible, éternelle,
Qui du fond des cieux clairs ou sombres les appelle
Et les fait se lever, ainsi qu'au firmament
Se lève vers le soir chaque soleil dormant.
Pendant ce temps, au bord, les enfants sur le sable
Jouaient, insoucieux du gouffre inépuisable,
Et, jetant un frais rire à son immensité,
Ne voyaient que le bout de son flot argenté.

Moi, je les regardais: — Frêles êtres que l'onde
Poursuit, et sur qui vient tout l'Océan qui gronde,
Enfants au court regard, que vous nous ressemblez!

Comme vous, la Nature aux horizons voilés
Dans les plis tournoyants de ses flots nous enlace.
Pendant ce temps notre œil s'amuse à sa surface:
Nous comptons ses couleurs changeantes aux regards;
Nous jouons à ces jeux que nous nommons nos arts,
Nos sciences, — croyant la Nature soumise,
Lorsqu'en nos doigts demeure un peu d'écume prise
A l'abîme éternel qui gronde dans la nuit!
Toute la profondeur de l'univers nous fuit,
Et sans rien pénétrer nos yeux tremblants effleurent.
Tout glisse à nos regards, comme ces flots qui meurent
Et rentrent tour à tour dans le gouffre mouvant.
La pensée, en ce monde, est un hochet d'enfant;
Dans l'aveugle univers elle naît par surprise,
Brille, et surnage un peu sur le flot qui se brise.
— Fleur de clarté, légère écume des flots sourds,
Vain jouet, malgré tout nous t'aimerons toujours,
Et moi-même, oubliant l'Océan qui se lève,
J'irai voir frissonner ta blancheur sur la grève...

(*Vers d'un Philosophe.*)

: - :

Genitrix hominumque deumque

Lorsque j'étais enfant, je crus entendre en rêve
Ma mère me parler: du moins c'étaient ses yeux,
Sa démarche, sa voix; mais cette voix, plus brève,
Plus froide, avait perdu l'accent affectueux
Qui m'allait jusqu'à l'âme: était-ce bien ma mère?...
J'écoutais me parler cette voix étrangère,
Connue à mon oreille et nouvelle à mon cœur,
Et je me sentais pris d'une sorte d'horreur.
J'étais prêt à pleurer lorsque parut l'aurore:
Je m'éveillai; ma mère était près de mon lit.
Mon œil chercha le sien, mais je doutais encore,
Et j'attendais qu'un mot de sa bouche sortît.
Enfin elle parla: son âme tout entière
Avec sa voix chantait. Je courus l'embrasser.

Dis-moi, Nature, ô toi notre éternelle mère,
Qui tour à tour nourris, sans jamais te lasser,

Les générations avides de sucer
Ton sein toujours fécond, toi dont on croit entendre
Sur les monts, sur les mers, dans les prés ou les bois,
Douce ou rude à nos cœurs parler la grande voix,
Dis, n'as-tu rien pour nous d'affectueux, de tendre?
Tu sembles une mère et n'en as point l'accent;
Quand tu ris, on ne sait si c'est une caresse;
On hésite, à te voir, et pour toi l'ont ressent
Un respect étonné mélangé de tristesse.
Nul cœur ne bat-il donc dans ton immensité?
N'est-ce point de l'amour que ta fécondité?
Lorsque tes chœurs d'oiseaux chantent sous tes feuillages,
Lorsque la jeune aurore apparaît dans ton ciel,
Quand renaît plus riant le printemps immortel,
Quand l'océan dompté vient lécher ses rivages,
Rien ne vibre-t-il donc en toi de maternel?
Et les grands bruits confus, la symphonie austère,
Le long souffle qui sort de tes flancs frémissants,
Ne nous disent-ils rien et n'ont-ils point de sens?
Nous vois-tu seulement? sais-tu que sur la terre
Il est un être étrange auquel vivre et jouir
Ne suffiront jamais, qui veut aussi comprendre,
Dont l'âme a tressailli d'un immense désir,
Dont le cœur veut aimer, et qui cherche à te tendre
Ses deux bras, tout surpris de ne te point trouver?

Cependant, ô Nature impassible et muette,
En se tournant vers toi le rêveur, le poète
Crut quelquefois sentir jusqu'à lui s'élever
Un accent de tendresse, une voix d'espérance,
Et l'homme confiant à l'homme a répété:
„Au fond de la nature est une providence;
Espérons." Depuis lors toute l'humanité
Passe ici-bas tranquille, oubliant sa misère,
Se couche vers le soir et s'endort au tombeau,
Comme un enfant auquel on a dit que sa mère
Reste la nuit penchée auprès de son berceau.
Si, secouant son rêve, un jour l'homme s'éveille,
Vers ses pas hésitants quelle main se tendra,
Et de l'immensité montant à son oreille,
Dans le tombeau profond quelle voix parlera?
Te reconnaîtrons-nous, nature souriante
Des beaux jours de printemps, des parfums et des fleurs,
Ou bien es-tu vraiment la grande indifférente,

Étrangère à la joie, ignorante des pleurs,
Qui de la même main, nourrice mercenaire,
Nous berce tous, vivants ou morts, sur ses genoux?

Lorsque nous sortirons du long sommeil de pierre,
Nous l'apprendrons enfin. — Mais en sortirons-nous?

(Vers d'un Philosophe.)

: - :

Le Luxe

Il rentra vers le soir; il tenait la parure
Qu'elle avait le matin demandée: à son bras
Il mit le bracelet, et dans sa chevelure
L'aigrette de saphir pâle, aux reflets lilas.

L'œil de la jeune femme, agrandi par la joie,
Riait, saphir plus chaud dans l'ombre étincelant;
Elle-même entr'ouvrant son corsage de soie,
Attacha le collier de perles de Ceylan.

Elle se regardait dans la glace embellie,
Changeait de pose, — et puis c'étaient de petits cris...
Elle touchait du doigt l'écrin. „Quelle folie!"
Dit-elle, et son œil fier en demandait le prix.

Car, dans ces choses-là, c'est au prix qu'on mesure
La beauté. Lui, distrait, se taisait. Du chemin,
Par la fenêtre ouverte, arrivait le murmure
De la ville en travail et de l'essaim humain.

Des hommes, haletants, dans la nuit d'une forge
S'agitaient; des maçons, oscillant dans les airs,
Gravissaient une échelle. — Et toujours, à sa gorge,
Les perles miroitaient comme le flot des mers.

Lui, de la main, montra, courbé sous une pierre,
Un homme qui montait en ployant les genoux:
— „Vois! il travaillera pendant sa vie entière,
Chaque jour, sans gagner le prix de tes bijoux."

Elle rougit d'orgueil. Elle en était plus belle,
Souriant sous l'aigrette aux tremblantes lueurs;
Et vraiment pouvait-on, pour ce sourire d'elle,
Semer à pleines mains trop d'or et de sueurs?

Un caprice d'enfant la prit dans la soirée:
Elle ne voulait plus quitter ces bracelets
Ni son collier: dans l'ombre, encor toute parée,
Elle s'endormit, rose, à leurs mourants reflets.

— Lors elle fut bercée en un étrange rêve:
Tous ces joyaux de feu vivaient, et sur son sein
Les perles s'agitaient comme aux flots de la grève,
Et le bracelet d'or se tordait à sa main.

Puis, soudain, vers leur sombre et lointaine patrie,
Elle se vit d'un vol emportée avec eux.
Ce fut d'abord, au loin, la blanche Sibérie:
Sous le knout travaillaient, saignants, des malheureux.

Leurs doigts meurtris avaient déterré quelque chose,
Et c'était le saphir dans ses cheveux riant...
Puis, tout changea: la mer, sous un ciel clair et rose,
Roulait ses flots tout pleins du soleil d'Orient.

Un homme se pencha sur les eaux purpurines:
La mer tremblait, profonde; il y plongea d'un bond.
Quand on le retira, le sang de ses narines
Jaillissait; dans l'air pur il râlait moribond:

Alors elle aperçut, en ses deux mains pendantes,
Les perles du collier qui sur son cou flottaient...
Puis tout se confondit, les flots aux voix grondantes
Et les râles humains qui vers le ciel montaient.

Elle n'entendit plus qu'un seul et grand murmure,
Le cri d'un peuple entier, pauvre et manquant de pain
Qui, pour rassasier des désirs sans mesure,
Dans un labeur aveugle usait sa vie en vain.

„Si du moins nous pouvions ensemencer la terre,
Produire en travaillant, voir nos sueurs germer!
Mais notre effort stérile agrandit la misère,
Car, au lieu de nourrir, il ne peut qu'affamer.

„Maudit soit ce travail qui, semblable à la flamme,
Dévore notre vie et la disperse au vent;
Maudit ce luxe vain, ces caprices de femme
Toujours prêts à payer sa vie à qui la vend!"

Cette clameur sortait de poitrines sans nombre.
Elle s'éveilla, pâle, et de ses doigts lassés
Dégrafant son collier, le regarda dans l'ombre
Et crut y voir briller des pleurs cristallisés.

(Vers d'un Philosophe.)

: - :

L'analyse spectrale

Quand il a fui la terre en un essor suprême,
Notre œil retrouve encor d'autres terres là-haut.
Partout à nos regards la nature est la même:
L'infini ne contient pour nous rien de nouveau.

Fleuve de lait roulant des mondes sur nos têtes,
Et vous, bleu Sirius, Cygne blanc, Orion,
Nous pouvons maintenant dire ce que vous êtes!
Nous avons dans la nuit saisi votre rayon.

Ce radieux frisson qui dans l'éther immense
Ondulait, et depuis mille ans tremblait aux cieux,
En arrivant à l'homme est devenu science,
Et par lui l'infini s'est ouvert pour nos yeux.

Hélas! du fer, du zinc, du nickel et du cuivre,
Tout ce que nous foulons des pieds sur notre sol,
Voilà ce qu'on découvre en ce ciel où l'œil ivre
Croyait suivre des dieux lumineux dans leur vol!

Astres purs et légers dont la lueur bénie
Comme un regard divin descendait du ciel bleu,
Vous ne vivez donc point! l'éternelle harmonie
N'est qu'un crépitement de grands brasiers en feu.

Nous aurions beau sonder la profondeur muette,
Nous envoler au loin dans son obscurité,
Qu'y découvririons-nous? L'univers se répète...
Qu'il est pauvre et stérile en son immensité!

Œil d'Isis, c'est donc toi, mystérieuse étoile
Où l'Égypte plaçait l'âme des bienheureux,
Sirius! — La déesse a relevé son voile:
Une forge géante apparaît dans les cieux.

Et pourquoi ce labeur? pourquoi brûlent ces sphères,
Pourquoi d'autres, plus bas, corps engourdis et froids,
Dorment-elles, ouvrant toujours leurs noirs cratères,
D'où la lave et le feu jaillissaient autrefois?

Dans quel but prodiguer, Nature, en ton ciel triste
Ces astres renaissant pour mourir? — Sans repos
Dans le béant azur, ô naïve alchimiste,
Tu jettes à grands blocs les mêmes lourds métaux;

Du creuset de tes cieux que veux-tu donc qui sorte?
Pourquoi recommencer, — tous sur le même plan, —
Tes mondes, dont chacun l'un après l'autre avorte,
Se brise, et, noir débris, va dans la nuit roulant?

Depuis l'éternité, quel but peux-tu poursuivre?
S'il est un but, comment ne pas l'avoir atteint?
Qu'attend ton idéal, ô nature, pour vivre?
Ou, comme tes soleils, s'est-il lui-même éteint?

L'éternité n'a donc abouti qu'à ce monde!
La vaut-il? valons-nous, hommes, un tel effort?
Est-ce en nous que l'espoir de l'univers se fonde?...
Je pense, mais je souffre: en suis-je donc plus fort?

La pensée est douleur autant qu'elle est lumière;
Elle brûle: souvent, la nuit, avec effroi,
Je regarde briller dans l'azur chaque sphère
Que je ne sais quel feu dévore comme moi.

Si dans mon œil ouvert tout astre vient se peindre,
Et si jusqu'en mes pleurs se reflète le ciel,
D'une larme, comment, hélas! pourrais-je éteindre
Là-bas, dans l'infini, l'incendie éternel?

Vers quel point te tourner, indécise espérance,
Dans ces cieux noirs, semés d'hydrogène et de fer,
Où la matière en feu s'allonge ou se condense
Comme un serpent énorme enroulé dans l'éther?

Puisque tout se ressemble et se tient dans l'espace,
Tout se copie aussi, j'en ai peur, dans le temps;
Ce qui passe revient, et ce qui revient passe:
C'est un cercle sans fin que la chaîne des ans.

Est-il rien de nouveau dans l'avenir qui s'ouvre?
Peut-être, — qu'on se tourne en arrière, en avant, —
Tout demeure le même: au loin on ne découvre
Que les plis et replis du grand serpent mouvant.

Oh! si notre pensée était assez féconde,
Elle qui voit le Mieux, pour le réaliser;
Si ses rêves germaient! oh! si dans ce lourd monde
Son aile au vol léger pouvait un peu peser!

La sentant vivre en moi, j'espérerais par elle
Voir un jour l'avenir changer à mon regard...
— Mais, ma pensée, es-tu toi-même bien nouvelle?
N'es-tu point déjà née et morte quelque part?

(*Vers d'un Philosophe.*)

LÉON DUPLESSIS

Bibliographie : — *Érostrate*, poème (1882); — *Novella d'Andréa*, comédie héroïque en quatre actes, représentée pour la premiere fois à Kœnigsberg [Prusse] sur la scène du Théâtre de la Ville, le 24 mars 1884, et reprise à Helsingfors [Finlande] sur le théâtre suédois, le 23 mars 1896 (1898); — *Le Duc de Tyrone*, drame social en quatre actes, représenté pour la première fois à Nuremberg, le 21 janvier 1889 (1889); — *L'Enquête de Monbijou*, roman humoristique (1894); — *Moderne Médée*, drame en trois actes (1901); — *Coups d'Archet*, poésies (1908). — En outre : *La Question consulaire*, brochure lithographiée (1883).

Les œuvres de M. Léon Duplessis ont été éditées par la Maison Paul Ollendorff (Société d'éditions littéraires et artistiques).

M. Léon Duplessis a publié, de 1902 à 1907, une série de sonnets dans la revue *L'Athénée*, etc.

M. Léon Duplessis est né le 2 avril 1853, à Cassel en Hesse (Allemagne), d'un général français et d'une mère allemande. Élevé d'abord chez les Dominicains à Oullins, puis chez les Jésuites à Vaugirard, il fit son droit à Paris et passa ensuite encore plusieurs semestres à l'université allemande de Giessen. En 1875, M. Duplessis entra au Ministère des Affaires Étrangères et partit aussitôt comme attaché d'ambassade pour Lima, d'où il fut envoyé à Berlin. Il resta dans cette dernière capitale jusqu'à la fin de 1878. A cette époque, il quitta la diplomatie proprement dite et embrassa la carrière consulaire, où il occupa successivement les postes de Barranquilla en Colombie, de Kœnigsberg et de Dantzig en Prusse, de Nuremberg en Bavière, de Helsingfors en Finlande, et, en dernier lieu, de Mannheim dans le Grand-Duché de Bade. En 1906, il prit sa retraite

comme consul général, après trente et un ans de service. De nombreuses études commerciales de lui ont été insérées dans l'ancien *Bulletin Consulaire Français* et dans le *Moniteur Officiel du Commerce*. Quelques-unes de ces études ont fait sensation et ont été traduites en plusieurs langues.

M. Léon Duplessis a consacré ses loisirs à la poésie, au théâtre et au roman.

Son *Érostrate*, paru en 1882, est une vaste composition de pièces de vers détachées, mais ayant un lien commun. C'est un poème mystique en même temps que réaliste. L'incendiaire du temple d'Éphèse y est pris comme type de tous ceux qui, ne pouvant réaliser de grands désirs ambitieux, tombent dans le désespoir et le crime. C'est, en somme, le drame de l'Orgueil. L'auteur y développe sa théorie des désirs créateurs. Pareils aux idées créatrices de Hegel, les grands désirs restés stériles ici-bas deviennent féconds après la mort et s'accomplissent dans d'autres mondes. L'*Érostrate* de M. Duplessis présente un intérêt particulier au point de vue de l'histoire de la littérature. Avec ses leit-motifs, ses abstractions, ses échos répercutés de vers en vers, sa conception toute musicale et symbolique, on y voit poindre des théories qui, développées plus tard, indépendamment de ce poème, et appliquées plus strictement par de hardis novateurs, auront leur heure de triomphe. A remarquer aussi ces vers (écrits, qu'on veuille bien se le rappeler, en 1882) :

Le sens des vers n'a pas, en effet, l'importance
Qu'on lui donne sans cesse au beau pays de France;
Un vers limpide et clair n'est rien qu'un vers humain,
Tandis qu'un vers obscur peut être un vers divin.

(*Érostrate*, pg. 260.)

Dans *Novella d'Andréa* (1884), comédie héroïque, M. Duplessis traite la question de l'émancipation de la femme que, bien avant nous, la Renaissance avait agitée et qu'en remontant le cours de plusieurs siècles, Caton l'Ancien avait déjà portée devant le forum. C'est un drame dans la note de Musset.

Le Duc de Tyrone (1889), la seconde pièce de M. Duplessis, est le premier drame social moderne par rang de date. Il a été joué, en effet, bien avant *Les Tisserands* de G. Hauptmann, bien avant le *Repas du Lion* de François de Curel et bien avant *Folie ou Sainteté* d'Etchégaray, drames auxquels on l'a parfois comparé.

On doit, en outre, à M. Léon Duplessis *L'Enquête de Mon-*

bijou (1894), où l'auteur fait, fort spirituellement, la critique de l'idée du progrès, *Moderne Médée* (1901), drame poignant, tout grouillant de vie, dont les péripéties se trouvent intimement liées à la question franco-allemande, et un volume de vers : *Coups d'Archet* (1908), où se trouvent réunis divers poèmes disséminés dans les revues.

M. Léon Duplessis est chevalier de la Légion d'honneur.

Les poëtes sont souvent comme ces pauvres moines contemplatifs que le monde ignore et dédaigne mais dont Dieu qui les connaît accueille les prières pour le bien de tous.

Léon **Duplessis**.

Invisibilia

(FRAGMENT.)

Près du monde palpable est ce monde invisible
Dont a parlé saint Jean, l'aigle à l'essor terrible;
Près des choses qu'on voit sont ces choses qu'on sent,
Et qui vivent dans l'air mystérieusement.
A ce monde moral toute humaine pensée
Est transmise aussitôt afin d'être pesée.
Notre esprit, à toute heure, est en communion
Avec cet inconnu de la création.
Aucun acte, aucun fait, ne se produit sur terre
Qu'après avoir passé d'abord par l'atmosphère
De cet infini bleu, cosmos spirituel.
L'âme ainsi, sans savoir, confine à l'éternel,
Comme partout le corps plonge dans la matière;
Tous deux inconscients, mais libres, ô mystère!
Cet univers mystique hors des temps et des lieux
Voit se développer l'Histoire sous ses yeux.
C'est là, qu'avant de naître un jour, les faits en foule
Et les hommes futurs sont coulés dans leur moule;
C'est là, qu'encor latent et prêt à se mouvoir,
L'avenir apparaît comme au fond d'un miroir...
. . . .

(*Érostrate.*)

: - :

Le Rêve

La forêt de bouleaux à l'écorce argentée
Se dresse dans la nuit d'un demi-jour blafard;
La lune me sourit comme un Pierrot cafard;
Tout frissonnant, je sens que mon âme est hantée,

Sur sa licorne blanche une femme montée
Paraît de lin vêtue et, de son œil hagard,
Cherchant au firmament un soleil au hasard
Le fixe éperdument, pupille dilatée.

La licorne, elle aussi, lève son col busqué
Vers cet astre qui rêve un rêve inexpliqué
Ainsi qu'un livre clos scellé par la sibylle.

Et je songe à mon tour, je songe. Et plein d'ennui,
Bélisaire nouveau plus aveugle que lui,
J'arrête les passants et leur tends ma sébile.

(*Coups d'Archet.*)

: - :

L'Héritage

Il ne se commet point dans l'univers de crime
Sans qu'aussitôt j'entende en mon cœur plein d'émoi
Un juge me crier: „Le coupable, c'est toi.
Tremble, tu vas pleurer dans l'éternel abîme."

Pareille au sang versé de son roi légitime
Qu'en vain lady Macbeth lave dans son effroi,
La tare originelle ainsi persiste en moi
Malgré les flots sacrés d'un baptême sublime.

De l'huile sainte oignez mes pieds, mes mains, mes yeux;
Oignez mon corps entier; tout n'est que pourriture,
Orgueil, paresse, envie, avarice et luxure.

Voilà le legs maudit reçu de mes aïeux;
Quelque énorme péché, souille et perd la nature;
L'homme est tombé si bas qu'il ne voit plus les cieux.

(*Coups d'Archet.*)

MADAME MARIE KRYSINSKA

Bibliographie. — *Les Rythmes Pittoresques*, poésies, avec une préface de J.-H. Rosny (Alphonse Lemerre, Paris, 1890); — *L'Amour chemine*, contes et nouvelles en prose (Alphonse Lemerre, Paris, 1892); — *Joies Errantes*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1894); — *Intermèdes*, poésies (Vanier-Messein, Paris, 1904); — *La Force du Désir*, roman (Société du *Mercure de France*, Paris, 1905); — *Folle de son corps*, roman (E. Bernard, Paris, 1907).

Mme Marie Krysinska a collaboré à la *Revue*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue Bleue*, à la *Revue Universelle*, au *Gil Blas*, au *Supplément du Figaro*, au *Chat Noir*, à la *Vie Moderne*, à la *Chronique Parisienne*, à la *Fronde*, au *Journal*, au *Capitan*, à la *Plume*, à l'*Alceste*, à l'*Europe-Artiste*, etc.

Madame Marie-Anne Krysinska de Leliva, dite Marie Krysinska, née en 1864, à Varsovie, est fille d'un avocat distingué du barreau de cette ville. Après avoir fait ses premières études, elle vint à Paris à l'âge de quatorze ans pour étudier la musique au Conservatoire, et se trouva lancée toute jeune dans les milieux littéraires, où elle se fit remarquer par la grâce et le sentiment de ses poésies. Fondatrice, avec Émile Goudeau, du Club des Hydropathes, et surtout du Chat Noir (1881), ce fameux cabaret qui devait occuper une place à part dans l'histoire artistique et littéraire de la fin du XIXe siècle, elle peut également revendiquer l'honneur d'avoir inventé, ou, du moins, d'avoir pratiqué la première en France le „vers-libre" [1]), car, dès 1882, elle commença à donner à divers périodiques (*La Vie Moderne*, *Le Chat Noir*, *La Chronique Parisienne*) des poésies conçues selon la nouvelle formule. En 1890, elle publia son premier volume devers, *Les Rythmes Pittoresques*, précédé d'une élégante préface de J.-H. Rosny où

[1]) Voir : *Anthologie des Poètes Français Contemporains*, Tome II, Gustave Kahn, pg. 436 ss.

il était dit: „Vous vous êtes trouvée à l'origine de ce mouvement littéraire en révolte contre la perfection routinière et qui ébranla l'idole du vers français classico-romantique. Sans manifester aucun orgueil révolutionnaire, vous fîtes œuvre de réforme, œuvre d'autant plus utile que vous n'avez pas uniquement détruit, que vous écartez l'obscurité et le mensonge. Il est indubitable que votre effort fut prosodique, je veux dire qu'il tendit à la constitution d'un nouveau mode musical de la parole non chantée: Votre prose rythmée possède une harmonie délicate; l'euphonie des mots, le système des assonances, la modulation de la période et, d'autre part, la grâce, l'inattendu, la concentration, la saveur des images ne laissent pas un instant de doute sur le caractère nettement et bellement poétique de votre travail. Ce travail vint à son heure: pour le juger, il faut qu'on se replace en 1882—1883, époque où il *innovait*..." *Les Rythmes Pittoresques* reçurent, dès leur apparition, les encouragements unanimes de la critique.

Dans l'Avant-propos de *Joies Errantes* (1894), Mme Marie Krysinska définit comme suit les tendances de son art: „Notre proposition d'art est celle-ci: atteindre au plus de Beauté expressive possible, par le moyen lyrique, subordonnant le cadre aux exigences *imprévues* de l'image, et rechercher assidûment la *surprise de style* comme dans la libre prose avec, de plus, le souci d'un rythme particulier qui doit déterminer le caractère poétique déjà établi par le *ton* ou pour mieux dire le *diapason* ÉLEVÉ du langage.

„Le sacrifice de la rime et de la coupe symétrique du vers n'est d'ailleurs qu'une *apparence* de sacrifice, pour les yeux accoutumés aux prosodies régulières; car le dispositif inattendu, asservi aux attitudes de l'idée et de l'image, est un moyen d'effet de plus.

„Telle pièce traduisant quelque capricieux coin de nature, ou quelque anxieux état de rêve, perdrait son intensité à être enfermée dans un cadre régulier — alors que d'autres sujets appellent à eux les rigides architectures du vers, que nous admirons dans les immortels chefs-d'œuvre des Maîtres.

„L'artifice de l'assonance et, plus tard, de la rime, fut à l'origine l'ingéniosité d'un seul: — le premier qui s'en fût avisé, — et non point la raison de vivre de la Poésie. Seul le caractère rythmique est significatif; mais qui dit rythme est bien éloigné de dire symétrie.

„A quelles lois dès lors obéira le poète déserteur des prosodies modernes?

„Mon Dieu, tout comme le peintre, le sculpteur et le musicien:

aux lois subtiles de l'Équilibre et de l'Harmonie, dont seul le goût de l'artiste peut décider." [1])

„Le poète, ajoute-t-elle dans l'Introduction aux *Intermèdes* (1904), le poète, comme tout autre créateur d'art, a le droit de se constituer arbitre de son œuvre, en ce qui concerne les moyens employés. Mais l'artiste véritable, alors même qu'il suit sa fantaisie, est impérieusement conseillé dans ses ordonnances par une tradition de beauté affirmée par l'exemple des Maîtres du Passé . . ."

Outre ses volumes de vers, Mme Marie Krysinska a publié quelques romans et nouvelles dont nous citerons: *L'Amour chemine* (1892), *La Force du Désir* (1905), *Folle de son corps* (1907).

Musicienne subtile et délicate, elle a mis en musique quantité de poésies, parmi lesquelles les *Lunaires* de Jean Lorrain et des poèmes de Victor Hugo, Théophile Gautier, Georges Rodenbach, Clovis Hugues, Charles Frémine, de M.M. Maurice Donnay, Léon Durocher, etc.

En 1896, peu après son mariage avec le peintre français Georges Bellenger, Mme Krysinska fonda à la Bodinière et aux Capucines, avec le concours de Mme Segond-Wéber, des spectacles applaudis. Elle osa même aborder le Café-Concert avec Esther Lekain, Mévisto et Camille Stéphani comme interprètes de la mélodie claire et originale. L'Eldorado, La Scala, Le Concert Parisien, L'Horloge l'applaudirent. Depuis, elle s'est occupée activement de la fondation des Œuvres Brèves, „tribune sonore et décorative", où les poètes seront chez eux et pourront affirmer leur talent avec le concours d'interprètes rigoureusement choisis parmi les meilleurs diseurs actuels. [2])

---

[1]) Ici Mme Krysinska ne fait que s'inspirer de Victor Hugo (*Lettre à Wilhelm Tenint*): „Le vers brisé est un peu plus difficile que l'autre vers ; vous démontrez qu'il y a une foule de règles dans cette prétendue violation des règles. Ce sont les mystères de l'Art." Et même de Boileau (*Art Poétique*):

Quelquefois dans sa course un Esprit vigoureux,
Trop resserré par l'Art, sort des règles prescrites,
Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites...

vers trop oubliés, peut-être, de nos jours.

[2]) Depuis que ces lignes furent écrites, nous avons eu la douleur d'apprendre la mort de Mme Marie Krysinska, décédée à Paris en 1908.

Même les douleurs autrefois souffertes
Se parent de beauté
Vierges ayant aux mains des palmes vertes
Pour nos cœurs pardonnés

Marie Krysinska

Ames Sonores

Ainsi qu'autrefois à l'humaine aurore
Amphion, aux accents de sa lyre première
Faisait Thèbes surgir en commandant aux pierres,
Qui se rangeaient à son ordre sonore;

Ainsi, ô fils d'Orphée et fils de David Roi —
Qui de Saül calmait la fureur et l'effroi —
Ainsi, sans que le temps limite son essor,
Vibre, toujours puissante, votre harpe d'or.

Apre dévotion du Moyen-Age,
Orgues mugissantes des Cathédrales,
Où résonne, comme un terrible vent d'orage,
La trompette annonciatrice des Jours accomplis,
Hymnes sombres, *Dies iræ*, Voix sépulcrale
Des Morts: *De Profundis.*

Maîtres de chapelle, qui fîtes retentir
Les voûtes des vieux cloîtres de célestes soupirs,
Palestrina, et vous, grand Sébastien Bach,
Harmonie apaisée comme les eaux d'un lac
Sur qui grondent, soudain, les foudres lithurgiques,
Bach, Michel Ange de la musique,

Lulli, Rameau, gracieux bergers
Des rythmes enjoués
Et légers
Qu'ils conduisent sur les pelouses de Versailles
En gavottes et passacailles.

Gluck — sublime visionnaire,
Gluck — tendre amant d'Eurydice
Qu'il ravit aux ténèbres souterraines
Et rend à la lumière
En des accords pleins de sanglots et de délices.

Mozart — prestigieux Don Juan
D'un siècle insouciant,
Dont le dernier
Menuet poudré
De grâce,
Et la dernière sérénade à l'espagnole
Meurent piétinés
Par la Carmagnole
Qui passe.

Beethoven — luxuriante Forêt d'enchantement
Où module et gémit toute la flûte de Pan,
Aux clameurs tragiques — telle une tempête déchaînée —
Dont le grand souffle plânant
Couche les branches et les âmes prosternées;
Roses de la douleur roulées par un torrent;
Suavité des clairs de Lune sur la mer;
Pudiques voiles sur la ferveur d'un cœur fier.

Schumann — cygne chanteur des amoureux vertiges,
Tristesse et joie ensemble, mélodieux prodige;
Irrésistible emprise sur nos sens transportés;
Fraîcheur d'ombre sous bois et gouffres de clartés.

Chopin et Grieg — tziganes archets
Cadences nerveuses aux lascives langueurs;
Énergiques aromes des sapins dressés
Sur ta pâleur,
O ciel de neige! ciel du Nord! ciel courroucé!

Berlioz — Ode superbe dont le vol s'éploie
Sur des horizons où la Légende flamboie:
„Il était un roi de Thulé . . ."
Sonnez et riez, tambourins des Capulets!
Course aux abimes et triomphants Portiques
Ouverts, sur des Paradis extatiques.

Richard Wagner — Maître de l'Épopée!
Clairon magique aux multiples accents;
Ire des éléments, Nature chavirée
Par des cataclysmes, d'où s'élève pourtant
Vers la douce étoile parue au firmament
La Prière — ainsi qu'une grande fleur — jaillie
Gerbe des humains Rêves, qu'exalte et magnifie
Le Génie!

Walhala héroïque et pieux Saint Graal;
Lance invincible et pure au poing de Parsifal.

Et vous, beaux rossignolets inconnus
Des vieilles rondes populaires!
Où, sur des rythmes ingénus
Passèrent
Des générations en tournant et chantant
„Il était trois petits enfants . . ."

Soyez donc toutes saluées,
Ames sonores
Par qui notre âme consolée
Vers l'Idéal s'essore!

(*Intermèdes.*)

: - :

Ronde de Printemps

Dans le Parc, dans le Parc les glycines frissonnent,
Étirant leurs frêles bras —
Ainsi que de jeunes filles
Qui se réveillent d'un court sommeil
Après la nuit dansée au bal,
Les boucles de leurs cheveux
Tout en papillotes
Pour de prochaines fêtes —
Dans le Parc.

Dans les Prés, dans les Prés les marguerites blanches
S'endimanchent, et les coquelicots
Se pavanent dans leurs Jupes
Savamment fripées,
Mais les oiseaux, un peu outrés,
Rient et se moquent des coquettes
Dans les Prés.

Dans les Bois, dans les Bois les ramures s'enlacent:
Voûte de Cathédrale aux Silences
Où le pas des Visions se fait pieux et furtif,

Parmi les poses adorantes des Hêtres
Et les blancs surplis des Bouleaux —
Sous les vitraux d'émeraude qui font
Cette lumière extatique —
Dans les Bois.

Dans l'Eau, dans l'Eau près des joncs somnolents
Tremblent les étoiles plues du soleil
Dans l'Eau,
Et la Belle tout en pleurs
Tombe parmi les joncs somnolents,
Et la Belle
Meurt parmi la torpeur lumineuse des flots:
La Belle Espérance
S'est noyée, et cela fait des ronds
Dans l'Eau.

(*Rythmes Pittoresques.*)

: - :

Symphonie des Parfums

Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées, des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés. —
Dans tous les chers et charmeurs parfums d'autrefois. —
Mes souvenirs chanteront sur des rythmes doux, et me berceront sans réveiller les regrets.
Tandis que le morne et spleenétique hiver pleure sur la terre inconsolée,
Et que le vent hurle comme un fou,
Tordant brutalement les membres grêles des ormes et des peupliers,
Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées,
Des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.

Et les rythmes et les parfums se confondront en une subtile et unique symphonie;
Les roses fanées se lèveront superbes et éclatantes,
Chantant avec leurs lèvres rouges les vieilles chansons aimées

Elles s'enlaceront aux pâles jasmins et aux nénuphars couleur de lune;
Et je verrai passer leurs ombres miroitantes, comme en une ronde des robes de jeunes filles.

Les clochettes des liserons chanteront avec leurs parfums amers — les mortelles voluptés;
La violette à la robe de veuve dira les tendresses mystiques et les chères douleurs à jamais ignorées;
L'héliotrope avec son parfum vieillot et sa couleur défraîchie, fredonnera des gavottes, ressuscitant les belles dames poudrées qui danseront avec des mouvements lents et gracieux.

Musc minuscule et compliqué comme une arabesque,
Scabieuse, — reine des tristesses,
Opoponax dépravé comme une phrase de Chopin,
Muguet, — hymne à la gloire des séraphiques fraîcheurs,

La myrrhe solennelle, le mystérieux santal,
L'odeur du foin coupé, — sereine et splendide comme un soleil couchant,
Iris où pleure l'âme des eaux dormantes,
Lilas aux subtils opiums,
L'amoureuse vanille et le chaud ambre gris

S'uniront en des accords grondants et berceurs — comme les orgues et comme les violons
Évoquant les visions cruelles et douces,
Les extases évanouies, — les valses mortes, — les cassolettes éteintes et les lunes disparues.

Tandis que le morne et spleenétique hiver pleure sur la terre inconsolée;
Et que le vent hurle comme un fou, tordant brutalement les membres grêles des ormes et des peupliers,
Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées, des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.

(*Rythmes Pittoresques.*)

1881.

: - :

Le Hibou

À MAURICE ROLLINAT.

Il agonise, l'oiseau crucifié, l'oiseau crucifié sur la porte.
Ses ailes ouvertes sont clouées, et de ses blessures, de grandes perles de sang tombent lentement comme des larmes.
Il agonise, l'oiseau crucifié!

Un paysan à l'œil gai l'a pris ce matin, tout effaré de soleil cruel, et l'a cloué sur la porte.
Il agonise, l'oiseau crucifié.

Et maintenant, sur une flûte de bois, il joue, le paysan à l'œil gai.
Il joue assis sous la porte, sous la grande porte, où, les ailes ouvertes, agonise l'oiseau crucifié.

Le soleil se couche, majestueux et mélancolique, — comme un martyr dans sa pourpre funèbre;
Et la flûte chante le soleil qui se couche, majestueux et mélancolique.

Les grands arbres balancent leurs têtes chevelues, chuchotant d'obscures paroles;
Et la flûte chante les grands arbres qui balancent leurs têtes chevelues.

La terre semble conter ses douleurs au ciel, qui la console avec une bleue et douce lumière, la douce lumière du crépuscule;
Il lui parle d'un pays meilleur, sans ténèbres mortelles et sans soleils cruels, — d'un pays bleu et doux comme la bleue et douce lumière du crépuscule;
Et la flûte sanglote d'angoisse vers le ciel; — qui lui parle d'un pays meilleur.

Et l'oiseau crucifié entend ce chant,
Et oubliant sa torture et son agonie,
Agrandissant ses blessures, — ses saignantes blessures, —
Il se penche pour mieux entendre.

* * *

Ainsi es-tu crucifié, ô mon cœur !
Et malgré les clous féroces qui te déchirent,
Agrandissant tes blessures, — tes saignantes blessures,
Tu t'élances vers l'Idéal,
A la fois ton bourreau et ton consolateur.

Le soleil se couche majestueux et mélancolique.
Sur la grande porte, les ailes ouvertes, agonise l'oiseau crucifié.

(*Rythmes Pittoresques.*)

26 mai 1883.

LÉOVILLE L'HOMME

BIBLIOGRAPHIE. — *Pages en vers*, plaquette (1882); — *Le Dernier Tribut*, drame en un acte en vers, plaquette (1883); — *Les Étoiles*, poésie, plaquette (1883); — *Poèmes païens et bibliques* (1887); — *La vie et l'œuvre du statuaire Prosper d'Épinay [créole de Maurice]*, plaquette (1890); — *Les Larmes de Sainte-Scholastique*, poème, plaquette (1892); — *Poésies diverses*, plaquette (1893); — *Le Guerre de Crète*, ode, plaquette (1897); — *Pages en vers*, édition nouvelle, revue et augmentée (1905).

M. Léoville L'Homme a collaboré à divers quotidiens et périodiques. Il a dirigé successivement: *La Sentinelle de Maurice*, *Le Droit*, *La Presse Nouvelle*, *La Défense*.

Léoville L'Homme [1]), né en 1857 à l'Ile Maurice, à Port-Louis, dans le faubourg des Salines, au lieu dit Caudan, est fils d'un simple ouvrier typographe et petits-fils, par son père, d'un officier français venu à Bourbon à la fin du 18e siècle.

A quinze ans, après des études sommaires à l'école primaire, puis au Collège Royal, Léoville L'Homme parlant mal le français entra dans un atelier typographique de Port-Louis: il compléta lui-même son instruction par la lecture.

A dix-huit ans, il ne songeait pas à écrire en vers, quand un hasard lui révéla sa vocation: un camarade d'atelier le pria de rétablir le texte de strophes tronquées dans une romance. Il y réussit et fut hanté dès lors de l'idée fixe de la rime. C'est à dix-neuf ans qu'il écrivit sa première pièce de vers,

[1]) Nous devons cette notice au regretté Victor Tantet, chef de bureau au Ministère des Colonies, décédé en juin 1907.

une *Élégie*, qu'il *composa* lui-même, à la casse, dans l'imprimerie. Ses camarades en furent très heureux, et, en 1890, au banquet qui lui fut offert par souscription pour la publication de ses *Poèmes d'Orient*, ce ne fut pas la moindre de ses joies que d'y voir l'un d'eux envoyé en délégation, grâce à la cotisation de tous.

Déjà, en 1882, la première édition de ses *Pages en Vers* lui avait valu les félicitations de Leconte de Lisle. En 1881, il avait quitté l'imprimerie pour entrer comme rédacteur dans un journal libéral de Port-Louis, puis il dirigea la *Sentinelle de Maurice*, fonda le *Droit* où il connut la faveur publique, puis encore la *Presse Nouvelle* et enfin pendant onze ans vécut en tirailleur du journalisme, défendant ses idées dans les feuilles les plus diverses et même les plus opposées, où on lui laissait son franc parler. En dernier lieu, comme journaliste, il fondait un nouvel organe, la *Défense*, qui avait pour programme de combattre le flot montant de l'asiatisme.

Aujourd'hui, s'abstenant de politique militante au milieu des divisions que suscite dans l'île le préjugé de couleur, Léoville L'Homme, bibliothécaire de la municipalité de Port-Louis, écrit des articles de critique littéraire, des fantaisies et des vers.

Par sa manière, ce poète est un parnassien. Les maîtres qui ont eu le plus d'influence sur lui, sont, de son propre aveu, Lamartine, Hugo, Chénier, Alfred de Vigny, Leconte de Lisle, parmi les Français; Milton, Shelley et Tennyson parmi les Anglais. C'est dans la nature même de son île natale qu'il a puisé la plupart de ses inspirations, dans les courses interminables qu'il faisait, enfant, sur les plages des Salines et des Cassis, faubourgs de Port-Louis, alors aussi agréables que la campagne, puis, plus tard, à Rose-Hill, à Beau-Bassin, à Quatre-Bornes, trois des plus jolies villes du district des Plaines-Wilhems

Les vers de Léoville L'Homme ont été édités, à Port-Louis, à un nombre restreint d'exemplaires, rendus plus rares par le terrible cyclone de 1892 qui, en bouleversant l'île, a détruit nombre de maisons et de bibliothèques. Ils n'ont pas été envoyés à la Bibliothèque Nationale. Les y réunir serait, faute de mieux, rendre un juste hommage au poète qui, dans un pays de langue et de domination anglaises, s'est si fortement épris de la langue française, qu'il a laissé de préférence chanter son inspiration dans le „doux parler" officiellement aboli à Maurice depuis le 14 juillet 1847.

Léoville L'Homme n'a jamais quitté son île natale.

VICTOR TANTET.

Ajoutons que les vers de M. Léoville L'Homme ont trouvé auprès de la critique un accueil des plus favorables. „On admire beaucoup, écrivait dès 1887 M. Maurice Bouchor à propos des *Poèmes païens et bibliques*, on admire beaucoup la souplesse d'esprit avec laquelle M. Léoville L'Homme a pu s'assimiler les croyances de l'Inde, de la Grèce, de la Judée. Il a dégagé de partout la poésie et l'humanité. L'auteur n'a pas eu le dessein d'écrire un ouvrage synthétique, et qui résumât chacune des religions dont il s'est occupé. Pourtant, c'est bien la pensée essentielle du bouddhisme qu'il a exprimée dans le beau poème consacré au Bouddha; on sent que l'esprit de l'Inde lui est familier. Mais, en général, le poète a traité surtout des sujets qui, tout en se rattachant à une religion, n'en sont pas l'expression directe et entière. C'est la poésie surtout qu'il a cherchée, et il a trouvé ce qu'il cherchait. L'accent est très humain; le sentiment de la nature, intense et profond. Quelque chose de brûlant, d'âpre, de voluptueux, se mêle à presque toutes les inspirations du poète. Pourtant, une de ses meilleures pièces est la *Tristesse de la Vierge*, qui respire la tendresse la plus chaste . . . La poésie de M. Léoville L'Homme ne manque ni de grâce, ni de lumière, ni de force. J'admire un poète qui, dans un pays qui ne nous appartient plus, parle une si belle langue française à quatre mille lieues de la France."

Comme dans le lointain d'un voile
D'un horizon de nuit d'été,
Que tes yeux rêve la clarté
Où s'annonce un lever d'étoile.

Léon [illegible]

Le Bouddha

. . . .
Çakya-Mouni, rêveur, écoutait les voix calmes
De l'eau parmi les joncs et du vent dans les palmes,
Dans les bambous géants qui frémissent, parmi
Les nymphéas plongés dans le fleuve à demi.
Il sentait circuler la chaleur des haleines
Des fauves pleins d'amour, que les monts et les plaines,
Et les antres profonds et les sereins sommets
Voient s'accoupler, béants, de désir enflammés.
Et le Bouddha songeait que des palais, des chaumes,
Des déserts et des monts, des îles, des royaumes,
Partout dans l'Univers aveugle, en proie au mal,
L'homme aussi se ruait, ainsi que l'animal,
Vers le gouffre des sens et la source de l'être
D'où monte jusqu'au ciel, qui jadis la vit naître,
Pâle comme la mort, belle comme une fleur,
La grande Illusion, mère de la Douleur.

Soudain, du taillis sombre et des noires ramures,
De longs rugissements, des bruits d'ailes, des voix
Montèrent. Puis ce fut un concert de murmures.
Et quand tout s'apaisa dans les brousses obscures,
Çakya pensa: — „Qui donc rôde ainsi dans les bois?"

Un homme en robe jaune, au bord de la clairière
Apparut. Ses yeux creux, dont l'éclair fascina
Les fauves, répandaient autour de la lumière.
Le Bouddha lui dit: — „Sois le bienvenu, mon frère."
Le Richi répondit: — „Maître, je suis Pûrna.

— Ton âme sainte a su dompter la chair infime,
Tu connais la paix vraie et profonde, ô Pûrna!
Frère qu'a délivré la science sublime,
Monte vers la clarté de la sereine cime,
Entre dans le repos du divin Nirvâna.

— Maître, je viens te dire adieu. — Que vas-tu faire?
Où vas-tu? — Loin d'ici. Du côté de la nuit
Il est une peuplade où ta loi débonnaire
Séchera bien des pleurs. — Reste le solitaire
Qui rêve et que l'espoir ineffable séduit.

— Gautama, l'homme vit, souffre, se plaint et saigne,
Et son cri de douleur en tous lieux me poursuit.
— O Pûrna, l'homme est vain et menteur; il dédaigne
Le bien et le vrai. — C'est le mal vainqueur qui règne:
Aidons l'homme et bientôt l'homme l'aura détruit.

— C'est une illusion, Pûrna; l'homme et la femme
Par le désir au mal sont liés; c'est en vain
Que tu cherches, ô frère, à les sauver. — Leur âme
Peut éviter le mal. A la peuplade infâme,
Maître, je veux ouvrir le Nirvâna divin.

— Ce sont, dit le Bouddha, des gens durs et colères;
S'ils t'insultaient jamais, Pûrna, que dirais-tu?
— Je dirais: Ces gens-là sont doux, ce sont des frères
Qui m'adressent ainsi des paroles grossières,
Mais ne me chassent pas et ne m'ont point battu.

— Pourtant, dit le Bouddha, s'ils te jetaient des pierres,
S'ils te frappaient du poing, Pûrna, que dirais-tu?
— Je dirais: Ces gens-là, certe, agissent en frères,
Puisqu'ils ne m'ont frappé, tant ils sont peu colères
Ni du bâton noueux, ni du glaive pointu.

— Mais, dit Çakya-Mouni le sage aux jours austères,
S'ils te frappaient, Pûrna, du glaive ou du bâton?
— Ils frappent sans tuer, ils agissent en frères;
Puisqu'ils me laissent vivre, ils ne sont pas contraires
A la loi que j'enseigne et qui veut qu'on soit bon.

— Pourtant, si, dédaignant tes conseils salutaires,
Ces hommes te tuaient? Çakya-Mouni reprit.
— Voici quelles seraient mes paroles dernières:
Amis, vous êtes bons; vous êtes doux, mes frères,
Qui de mon corps souillé délivrez mon esprit." —
. . . .

(*Poèmes païens et bibliques.*)

La Fleur des Eaux

Le grand fleuve Ganga rêve et luit. Des frissons
Errent, mais si légers que la tige des joncs
Croit que c'est le sommeil et non l'air qui l'incline.
Les îles, aux palmiers mêlant des floraisons,
Élèvent leurs parfums dans la nuit cristalline;
Et l'étoile se pâme au fond des horizons.

Tout repose. Le ciel vers l'orient s'éclaire.
Une blancheur paraît au faîte séculaire
Des monts, tel un regard d'Apsara s'arrêtant
Sur de graves Richis en extase. La terre
Frémit, la brise court; et le fleuve, un instant,
Moire en plis écumeux sa nappe de mystère.

Une rumeur s'éveille. On dirait un appel
Venu du Nirvâna jusqu'au monde réel.
La cime des forêts, comme une mer profonde,
Se berce d'un roulis plus lent qu'un flot de miel;
Et la lune, au-dessus, s'ouvre paisible et ronde,
Lotus d'argent éclos dans le lac bleu du ciel.

Port-Louis, Ile Maurice,
Décembre 1883.

JEAN LORRAIN

Bibliographie. — Poésie : *Le Sang des Dieux* (A. Lemerre, Paris, 1882) ; — *La Forêt Bleue* (A. Lemerre, Paris, 1883) ; — *Viviane* (A. Lemerre, Paris, 1885) ; — *Modernités* (Savine, Paris, 1885) ; — *Les Griseries* (Tresse et Stock, Paris, 1887) ; — *L'Ombre Ardente* (Fasquelle, Paris, 1897). — Romans et Nouvelles : *Les Lepillier*, roman ; *Madame Herbaud*, *Un coup de fusil*, *Dans un boudoir*, *Installation* (Giraud, Paris 1885) ; — *Très Russe* (Giraud, Paris, 1886) ; — *Sonyeuse*, *Soirs de Province*, *Soirs de Paris* (Fasquelle, Paris, 1891) ; — *Buveurs d'âmes* (Fasquelle, Paris, 1893) ; — *Un Démoniaque*, *Espagnes*, *Histoires du bord de l'eau* (Dentu, Paris, 1895) ; — *La Petite Classe*, avec une préface de Maurice Barrès (Ollendorff, Paris, 1895) ; — *La Princesse sous Verre* (Taillandier, Paris, 1896) ; — *Une femme par jour*, *Femmes d'été* (Borel, Paris, 1896) ; — *Loreley*, conte (Borel, Paris, 1897) ; — *Contes pour lire à la Chandelle* (Société du *Mercure de France*, Paris, 1897) ; — *M. de Bougrelon* (Borel, Paris, 1897) ; — *Ames d'automne* (Fasquelle, Paris, 1897) ; — *Princesses d'Italie* (Borel, Paris, 1898) ; — *La Dame Turque* (Per-Lamm, Paris, 1898) ; — *Ma petite ville*, *Le Miracle de Bretagne*, *Un veuvage d'amour* (L. Henry May, Paris, 1898) ; — *Madame Baringhel* (A. Fayard, Paris, 1899) ; — *Histoires de Masques* (Ollendorff, Paris, 1900) ; — *Vingt femmes* (Per-Lamm, Paris, 1900) ; — *M. de Phocas* (Ollendorff, Paris, 1901) ; — *Sensualité amoureuse* (Per-Lamm, Paris, 1902) ; — *Coins de Byzance*, *Le Vice Errant* (Ollendorff, Paris, 1902) ; — *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse* (Ollendorff, Paris, 1902) ; — *Quelques Hommes* (Per-Lamm, Paris, 1903) [réédité en 1906 sous le titre : *Le Prince Pietaposa et quelques hommes ;* — *La Mandragore*, conte (Pelletan, Paris, 1899—1903) ; — *M. de Bougrelon*, *La Dame Turque*, *Sonyeuse* (Ollendorff, Paris, 1903) ; — *Fards et Poisons* (Ollendorff, Paris, 1904) ; — *La Maison Philibert* (Librairie Universelle, Paris, 1904) ; —

Propos d'âmes simples (Ollendorff, Paris, 1904); — *L'École des Vieilles Femmes* (Ollendorff, Paris, 1905); — *Heures de villes d'eaux: Madame Monpalou, Quelques Sources, Quelques Plages, L'Été dans les Alpes* (Ollendorff, Paris, 1906); — *Ellen, Trains de Luxe* (Pierre Douville, Paris, 1906); — *Le Crime des Riches, La Riviera, Par les Routes* (Pierre Douville, Paris, 1906); — *Le Tréteau*, roman de mœurs théâtrales et littéraires (Jean Bosc et Cie, Paris, 1906); — *L'Aryenne, Gens de Mer, Bords de Marne, Bords de Seine* (Ollendorff, Paris, 1907); — *M. de Phocas*, édition sur vieux Japon, tirage restreint (Jean Bosc, Paris, 1907); — *Hélie, garçon d'hôtel* (Ollendorff, Paris, 1907). — Théâtre: *Très Russe*, trois actes, en collaboration avec Oscar Méténier (Bodinière, 3 mai 1893; Fasquelle, Paris 1893); — *Yanthis*, quatre actes en vers, musique de scène de Gabriel Pierné (Odéon, 10 février 1894; Fasquelle, Paris, 1894); — *Conte du Bohémien*, lumino-conte, 14 décors d'André des Gachons, musique de scène de Charles Silver (Salon des Cent [*La Plume*], décembre 1895; ce conte, dédié à Mme Aurel, a été publié dans *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*); — *Brocéliande*, conte en vers, musique de M. de Wailly (L'Œuvre, salle du Nouveau-Théâtre, 7 janvier 1896); — *L'Araignée d'Or*, ballet en un acte, musique d'Edmond Diet (Folies-Bergères, 1896); — *Rêve de Noël*, ballet en un acte, musique d'Edmond Diet (Olympia, septembre 1897); — *La Princesse au Sabbat*, ballet en deux actes, musique de Louis Ganne (Folies Bergères, 25 janvier 1899); — *La Belle aux Cheveux d'or*, ballet en un acte, musique d'Edmond Diet (Olympia, 2 mai 190); — *Prométhée*, tragédie lyrique en trois actes, en collaboration avec A. Ferdinand Hérold (Arènes de Béziers, 26 août 1900; Société du *Mercure de France*, Paris, 1900); — *Watteau*, ballet en un acte, musique d'Edmond Diet (Olympia, 8 octobre 1900); — *Deux Heures du Matin... Quartier Marbeuf*, un acte, en collaboration avec Gustave Coquiot (Grand-Guignol, novembre 1903; Ollendorff, Paris, 1904); — *Trumeaux: L'un d'eux, L'une d'elles, Chiromancienne, Leurs mères, Leurs frères, Chez le grand Critique, Fleur-de-Brocante, Sans dot, etc.* (Grand-Guignol et Boîte à Fursy, 1897—1898); — *Sainte-Roulette*, trois actes, en collaboration avec Gustave Coquiot (Théâtre Molière, 1905); — *Clair de Lune*, un acte, en collaboration avec Delphi Fabrice (Concert de l'Époque, décembre 1903); — *Une Nuit de Grenelle*, un acte, en collaboration avec Gustave Coquiot (Théâtre Rabelais, décembre 1903); — *Thécla ou*

le Drame de Neuilly, drame (Baraque Legois, Fête de Neuilly, 23 juin 1904); — *Ludine*, un acte (Capucines, 1904); *L'Inutile Vertu*, projections lumineuses; — *Théâtre: Brocéliande, Yanthis, la Mandragore, Ennoïa* (Ollendorff, Paris, 1906). — Croquis, voyages, critiques: *Dans l'Oratoire*, portraits de gens de lettres (Dalou, Paris, 1888); — *Poussières de Paris* (Ollendorff, Paris, 1899); — *Heures d'Afrique*, notes de voyage (Fasquelle, Paris, 1899); — *Heures de Corse* (Sansot, Paris, 1905).

Jean Lorrain a collaboré à la *Plage Normande*, à la *Normandie Artiste* (1886—1891), au *Courrier Français* (1885—1892), à l'*Événement* (1887—1900), au *Scapin* (1886), au *Décadent* (1887—1888), à l'*Écho de Paris* (1891—1895), à la *Revue Moderne* (1893), à la *Revue Indépendante* (1895), au *Gaulois* (1895—1900), à la *Revue Illustrée* (1893—1900), au *Mercure de France* (1892—1895), à la *Vogue* [série nouvelle], à la *Plume* (1895—1900), au *Journal* (1895—1905), au *Gil Blas* (1903—1904), à l'*Auto* (1904—1905), à la *Revue Blanche*, à la *Revue Encyclopédique*, au *Supplément du Figaro*, à *Je sais tout*, à *Fémina*, etc.

Jean Lorrain, — de son vrai nom Paul Duval, — né le 9 août 1855 à Fécamp (Normandie), fit ses études au collège de Vanves et chez les Dominicains d'Arcueil. Son service militaire accompli, il vint à Paris, où il fit deux années de droit, mais sa vocation littéraire, impérieuse, lui fit abandonner le Code. A partir de 1882, il se consacra uniquement à la littérature. Son activité fut prodigieuse. Poète, conteur, romancier, dramaturge, chroniqueur, il a publié en vingt-cinq ans plus de trente volumes, et de cette œuvre considérable il reste assez de „pages de délire, de folie et de beauté", pour que son nom reste vivant en l'esprit des lettrés amoureux des littératures de décadence. Malgré son protéisme apparent, Jean Lorrain fut toujours, et demeura jusqu'à la fin, poète, surtout poète. „M. Jean Lorrain, a écrit M. Anatole France, est un poète et un artiste. Ses vers sont dans la tradition parnassienne avec un goût de préraphaëlisme et de mysticisme qui s'allie naturellement à tous les caprices et à toutes les fantaisies de l'âme moderne. Mais à ne connaître que sa prose, on sentirait encore qu'il est poète. M. Jean Lorrain excelle à donner une poésie aux vieilles pierres et à faire chanter l'âme des maisons anciennes. Il aime les vieux parcs, les hautes charmilles, les allées en berceau, les quinconces déserts. Il pénètre le secret

de leur mélancolie. Il devine le mystère des chambres hantées. En décrivant seulement quelque manoir normand, dont le toit d'ardoise et l'épi grêle sont cachés par les arbres, il donne le frisson . . ."

M. Georges Normandy, dans une importante étude sur Jean Lorrain [1]), s'est attaché à détruire la légende de perversité et de mœurs dépravées qui s'était formée autour du poète, — éthéromane, il est vrai, mais non vicieux, — légende que cet enfant malade que Paris fascinait et qui, après avoir étonné Paris par mille bizarreries, avait fini par le fasciner à son tour, a tout fait pour accréditer en médisant constamment de lui-même par mépris du *public* qu'il prenait un plaisir extrême à mystifier.

Jean Lorrain était un sensitif unique, doublé d'un ironiste „qui joua les Pétrone, superbement". Son inquiétude et sa conscience d'artiste, réelles celles-là, ne furent pas comprises du public. Lorrain cherchait à comprendre *tout*, il était toujours en quête de sensations nouvelles. „Il voulait, à la suite de Baudelaire,

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

„Il s'attachait, de plus, à exprimer la *réalité des sensations* . . . Le public ne s'aperçut pas que Lorrain se complaisait dans la dépravation comme un savant s'applique à étudier et à décrire un microbe ignoré ou comme un chirurgien observe un ulcère mal connu, il ne sut pas remarquer que l'auteur d'*Ellen* ne s'encanaillait pas dans la perversité, ni, comme l'a écrit M. Édouard Conte, que chez lui „elle ne descend pas plus bas que le cerveau".

Vers la fin de sa vie, Jean Lorrain „s'évada" de Paris, par intermittences d'abord. Il visita l'Espagne, l'Algérie, l'Italie. Finalement, épris de la simplicité lumineuse et calme des paysages méridionaux, il s'établit à Nice et devint „citoyen de la Riviera". Revenu pour quelques semaines à Paris, où l'appelaient ses affaires, il y mourut, assez subitement, le 30 juin 1906.

Rappelons que Jean Lorrain fut le premier à signaler le grand talent du poète Henri de Régnier.

---

[1]) *Jean Lorrain [1855—1906], son Enfance, sa Vie, son Œuvre* (Bibliothèque Générale d'Édition, Paris, 1907).

Pesca Cava
ce 14 Août

Paris est la ville empoisonnée... Aussi l'ai-je quittée avec joie et suis-je heureux de vivre loin de ses petites intrigues et de ses menus complots, au bord de la Méditerranée, au soleil!

Au fond je suis un vieux matelot, fils et descendant de marins et la mer seule m'enchante.

J'étais prisonnier à Paris et, comme les détenus, je m'y aigrissais et m'y pourrissais.

Maintenant que la santé morale m'est revenue avec la santé physique, j'ai tout oublié.

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.

Jean Lorrain

Le Grand Chemin

À MA MÈRE.

Matin et soir à ma fenêtre
Assis, le menton dans ma main,
Je vois tourner et disparaître
Au flanc des monts un grand chemin.

Sous le ciel de brume ou de braise
Où le couchant met sa rougeur,
Il monte et longe la falaise
Suivi par mon regard songeur.

Comme un vieux ruban qu'on déroule,
Il serpente et fuit. Où va-t-il?
Loin des méchants, loin de la foule,
Est-ce au bonheur, est-ce à l'exil?

Sa pente m'invite au voyage,
M'annonçant de meilleurs destins.
La route est la sœur du nuage,
Tous deux vont aux pays lointains.

Là-bas, c'est l'amour et les roses,
Le ciel plus bleu, les lys en fleurs,
Le ciel qu'aux jours d'ennui moroses
Rêvent tes yeux noyés de pleurs.

Ici qui t'aime? Hélas, personne.
Tous les tiens te sont étrangers.
Et la voix de Mignon frissonne
Dans le parfum des orangers.

Mais, engourdi par le bien-être
On dit: „Pas aujourd'hui . . . demain!"
Et l'on demeure à la fenêtre
Assis devant le grand chemin.

Puis un jour la voix est plus forte,
Vite on part, et, les yeux navrés,
On s'arrête au seuil de la porte:
Falaise et monts sont effondrés.

Le vieux chemin de la colline
S'est écroulé dans le brouillard.
Nos rêves sont une ruine
Et pour partir il est trop tard!

(*Le Sang des Dieux.*)

Fécamp, 5 février 1882.

: - :

Éros

Debout dans la clarté fulgurante des cimes,
Le fier chasseur Éros, le meurtrier des cœurs,
Resplendit, flamme pure, au-dessus des abîmes
Et lance autour de lui ses traits sûrs et vainqueurs.

Le trait sonne à travers l'immensité sublime
Et, sous l'éclat du ciel implacable et moqueur,
Une goutte de sang, rouge étoile du crime,
Tombe aux pieds nus d'Éros, large comme une fleur.

L'archer cruel sourit. Avec lenteur, farouche,
Il retend son grand arc et les coins de sa bouche
S'ouvrent pleins de mépris. La flèche siffle encor.

Et le soleil se couche et l'aurore immortelle
Se lève, Éros est là dans la gloire éternelle,
Sous les gouttes de sang, parmi les flèches d'or.

(*Le Sang des Dieux.*)

: - :

Le Crapaud

À CHARLES BAUDELAIRE.

Comme un crapaud blessé qu'un rayon d'azur lave,
Dans une source obscure accroupi, l'œil sanglant,
Mon cœur, mon triste cœur, embusqué sous mon flanc,
Saigne au fond de mon être où son pus crève et bave.

D'heure en heure éclatant, sa plainte rauque et grave
Déchire le silence et râcle en s'étranglant:
Morne il tend au courant glacé l'or purulent
De sa plaie et maudit son poids, lugubre entrave.

Heureux l'homme hardi qui, d'un poing vigoureux
Plongeant dans sa poitrine, y prend flasque et séreux
Le sinistre reptile et, dans ses doigts, l'écrase!

De son âme embourbée il nettoiera la vase
Et le calme emplira son côté vide et creux
Comme une eau claire et froide emplit l'or d'un beau vase.

(*La Forêt Bleue: Sonnets mornes.*)

: - :

La Destinée

C'était au pied creusé d'une haute falaise,
De bloc pâle, où saignaient, lavés par l'eau de mer,
Des longs coraux de pourpre et des roses de chair.
A l'horizon sinistre ardait un ciel de braise.

Apre lieu. Pas un cri, pas un oiseau dans l'air;
Un éternel couchant, au loin, sur le flot rouge,
Et sur le sable, au pied du roc, où rien ne bouge,
Les roses de sel gemme et le corail amer.

Portant entre ses bras une tête coupée,
Une forme bleuâtre et d'ombre enveloppée
Surgit, flotte et m'aborde auprès des flots sanglants.

Morne offrande, elle pose entre mes doigts tremblants
La tête humide encor du baiser de l'épée,
Et c'est moi que je trouve au fond de ses yeux blancs.

(*L'Ombre Ardente.*)

: - :

La Belle au Bois

La belle au bois qu'a réveillée
Le beau prince franc Clodomir,
A préféré se rendormir
Dans la ronce et l'herbe mouillée,

Plutôt que vivre et que souffrir.
Au sinistre oubli résignée,
La belle a dit à l'araignée,
„Tisse tes toiles, arraignée,
„L'ombre est douce à qui va mourir."

Elle a mieux aimé, la charmante,
Reprendre son rêve enivrant
Que vivre en notre âpre tourmente.

Oh! les grands iris odorants,
Les grands iris noirs de ténébres
Au seuil des sept donjons funèbres
De la princesse au bois dormant!

(*L'Ombre Ardente.*)

: - : : - : : - : : - : : - :

JEAN DE PURY

Bibliographie. — *Poésies de Jeunesse* (hors commerce).

M. Jean de Pury, né en 1857 à Neuchâtel en Suisse, docteur en droit de l'Université de Leipzig. colonel dans l'armée suisse, s'est voué essentiellement aux affaires publiques et à l'étude de diverses questions historiques. Il a écrit quelques vers à ses heures perdues et a réuni les plus anciens en un petit volume: *Poésies de Jeunesse*, imprimé à peu d'exemplaires et qui n'a pas été mis en vente. Nos lecteurs lui sauront gré d'en avoir extrait pour eux l'admirable sonnet qu'on va lire.

Prière avant le repas

Lorsque je vous bénis, Hasard ou Providence,
Pour le berceau moelleux où vous m'avez jeté,
Je doute quelquefois si ma reconnaissance
Est faite d'égoïsme ou bien de piété :

D'autres ont la misère où moi j'ai l'abondance
D'autres sont morts de faim où moi j'ai récolté.
Par le décret divin qui régla ma naissance
J'ai tout reçu du Ciel et n'ai rien mérité.

Et nourri grassement du meilleur de la terre,
Sans force pour chercher la clef du mystère
Ou refuser ce pain que je n'ai pas semé,

Je rends grâces à Dieu pour les biens qu'il m'envoie ;
Mais des sanglots lointains répondent à ma joie
Et mon cœur, en priant, craint d'avoir blasphémé.

Jean de P[illegible]

ADOLPHE RIBAUX

Bibliographie. — *Feuilles de Lierre*, poésies (1882; *épuisé*); — *Vers l'Idéal*, poésies (*épuisé*); — *Rosaire d'amour*, poésies; — *Conte d'amour*, poème (*épuisé*); — *Comme le Grillon*, poésies (*épuisé*); — *Contes de printemps et d'automme ; — Le Noël du Vieux Wolf ; — L'Amour et la Mort*, 2e édition; — *Nos Paysans*, 1ère et 2e séries; — *Braves Gens*, 3e série de *Nos Paysans*, ouvrage couronné par la Société nationale de France d'Encouragement au bien; — *Deux Frères*, 4e série de *Nos Paysans ; — Bouquet d'Italie*, nouvelles; — *Contes pour tous ; — La vocation de Samuel ; — Le cœur ne vieillit pas*, nouvelles (*épuisé*); — *Le Roman d'un Jardin*, 5e série de *Nos Paysans ; — Jeunes et Vieux*, nouvelles; — *Le Trésor de Meyriez*, nouvelles; — *Pierrot Sculpteur*, fantaisie en un acte, en vers, représentée sur la scène du Théâtre d'Application; — *Le Renouveau*, comédie en un acte, en vers, représentée sur la scène du Théâtre de l'Odéon; — *Un Tour d'Arlequin*, comédie en un acte, en vers, représentée sur la scène du Théâtre du Vaudeville; — *Julia Alpinula*, drame en cinq actes et huit tableaux, en prose, représenté dans l'Amphithéâtre romain d'Avenches, 4e mille (1893—1894; *épuisé*); — *Le Roman d'un Jardin*, pièce en quatre actes et huit tableaux, en prose, représentée à Genève; — *Charles le Téméraire*, drame en neuf tableaux, en prose, représenté sur la place du Château, à Grandson, 4e mille (1897; *épuisé*); — *La Reine Berthe*, pièce en douze tableaux, représentée à Payerne, 4e mille (1899; *épuisé*); — *La Fille aux Fraises*, roman; — *Jean de Naples*, roman; — *Humbles Vies*, nouvelles; — *Roses sans épines*, nouvelles; — *Myriam Ancelin*, roman (*épuisé*); — *Saint-Nicolas de Fribourg*, poème; — *En bordée*, tragédie populaire, en collaboration avec M C.-A. Traversi, représentée à Ba-ta-clan (Paris) en 1906; — *La Mort de Saint-Lupicinus*, épisode en un acte, en vers, représenté à Neuchâtel en 1906; — *Divico*, drame en cinq actes, en prose, représenté en

juillet et août 1908 à Bevaix [canton de Neuchâtel]. — *La Source Éternelle*, poésies (1910).

En préparation : *La Gloire*, roman ; *Le Chef-d'œuvre de Myriam Ancelin*, roman ; *Une voile sur la mer Ionienne*, roman ; — *Notre beau Tessin* [mœurs et paysages] ; — *Pauvre Jacques*, idylle dramatique ; *Gioia*, drame.

Les œuvres de M. Adolphe Ribaux se trouvent chez Alphonse Lemerre et Fischbacher (Paris) ; Delachaux & Niestlé, A.-G.Berthoud et Attinger (Neuchâtel) ; Mignot (Lausanne) ; Eggimann (Genève).

M. Adolphe Ribaux a collaboré à l'*Illustration*, au *Monde Illustré*, au *Monde Moderne*, au *Petit Parisien*, à la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, à la *Patrie Suisse*, à la *Famille*, à la *Revue Verte*, et à la plupart des journaux de la Suisse française.

M. Adolphe Ribaux, le fondateur ou rénovateur du théâtre national suisse, est né le 3 mai 1864 à Bevaix, petit village pittoresquement situé sur les bords du lac de Neuchâtel Il fit ses études à Neuchâtel et à Paris, et s'exerça dès l'âge de quatorze ans au métier des vers. Son volume de début : *Feuilles de Lierre*, aujourd'hui introuvable, parut en 1882. Ses quatre grands drames historiques, *Julia Alpinula*, *Charles le Téméraire*, *La Reine Berthe* et *Divico* joués en plein air à Avenches, qui fut capitale de l'Helvétie romaine, à Grandson, à Payerne et à Bevaix, eurent de nombreuses représentations.

Le premier, *Julia Alpinula* (1893—1894), marque une date dans l'histoire littéraire de la Suisse romande.

Citons, en outre, parmi les œuvres dramatiques de M. Adolphe Ribaux : *Le Roman d'un Jardin*, pièce de mœurs rustiques, jouée pour la première fois à Genève en 1895, et donnée encore chaque hiver à Genève et ailleurs.

M. Adolphe Ribaux a fait de nombreux voyages et des séjours prolongés à l'étranger. Il a passé deux hivers à Tunis, deux ans à Rome, un an à Florence, un an à Palerme et à Naples. Conférencier très écouté, il entreprend des tournées en Suisse, en France, en Italie, etc. Il a rapporté de ses fréquents voyages en Italie des impressions inoubliables. „Il y a en lui, a dit un critique, toute la couleur, toute l'enivrante douceur des ciels de là-bas, l'harmonie de la mer et des plaines, l'enchantement de la nature, tout l'infini, tout ce que les mots écrits ne peuvent dire."

Printemps romain

Rome, en cette saison divine,
Est pleine d'un souffle de fleurs;
Mai charmant transforme les ruines,
Que de parfums & de couleurs!

Une ivresse exquise me gagne
– ivresse de l'âme & des yeux! –
A voir, sur la Place d'Espagne,
Tant de bouquets délicieux.

Aux glycines enchanteresses
Dont les balcons sont pavoisés
En la ferveur de ma tendresse
je voudrais donner des baisers!

Les roselline, pour leur grâce,
A chaque pas, la nuit, le jour,
Reçoivent de moi, quand je passe,
Des déclarations d'amour!

Etre Rose & fleurir à Rome,
Sous l'azur du beau ciel latin,
Quelle fête, ô mon coeur, & comme
J'envie un semblable destin!

Rome, mai 1901

Adolphe Ribaux

Parmi les œillets blancs

Ma mère, ce matin, dans ma chambre est entrée.
Elle tenait en mains une gerbe nacrée
D'œillets blancs frais éclos, fleurs de rêve et d'amour!
Un sourire joyeux éclairait son visage.
La veille au soir, j'étais revenu de voyage:
Ces œillets blancs, c'était le salut du retour!

Des cris, des bruits montaient de la rue animée;
Un gazouillis d'oiseaux égayait la ramée;
Je dormais, comme on dort en son lit d'écolier.
La chambre, brusquement, s'inonda de lumière.
J'ouvris les yeux: ces fleurs aux mains, je vis ma mère!
Ce réveil, je crois bien ne jamais l'oublier!

„Bonjour, enfant!" dit-elle. Et dans l'étroite chambre
Où les œillets mettaient une fine odeur d'ambre,
Toutes choses, après, répétèrent „Bonjour!"
Les vieux portraits clignaient de l'œil sur la muraille;
Les livres, l'encrier, la table où je travaille
Eurent pour moi leur mot d'amitié, tour à tour!

Des chants mélodieux de la douce Italie
Mon âme frémissante était encore emplie;
Mes yeux gardaient l'éclat de ces beaux cieux légers.
Trois mois j'avais vécu parmi tant de merveilles;
Naples m'avait bercé de ses vagues vermeilles,
Sorrente vu courir dans les bois d'orangers!

Par ce matin de mai, qui n'était qu'un cantique,
Que j'eus pourtant de joie, ô demeure rustique,
A te revoir, paisible, avec ton vieux jasmin!
Mon humble chambre grise, oh! que tu me fus chère!
Le moindre bibelot riait sur l'étagère,
Et ma mère était là, ces œillets blancs en main!

Mais — étrange retour! — ce bouquet de fleurs blanches
Épars autour de moi, ce matin de dimanche,
Ces frais œillets, que l'aube avait baignés de pleurs,
Vers la mort, tout à coup, portèrent ma pensée:
Aux morts on donne ainsi, pâlement nuancée,
Pour orner leur dépouille, une moisson de fleurs!

Et je me vis à l'heure inévitable et sombre
Où tout ce qu'on aima s'évanouit dans l'ombre,
Où s'abdiquent par force espoir, désir, orgueil!
Des blancs œillets montait une odeur mortuaire;
Le drap blanc avait pris la forme d'un suaire;
Je crus, au corridor, deviner mon cercueil!

Cette heure doit venir. Les ans, à grands coups d'ailes
S'enfuient, comme à l'automne on voit les hirondelles
Prendre un rapide essor loin de nos durs climats.
Encore un peu de temps, un petit bout de route!...
Déjà la faux s'aiguise et la faucheuse écoute:
Vigilante, la mort ne nous oubliera pas!

Oh! dans ce noir combat, que décuple la fièvre,
Sentir une main fraiche essuyant votre lèvre,
Cette main se posant sur votre front mouillé!
Avoir auprès de soi, par son calme calmante,
Une âme douce, une âme forte, une âme aimante,
N'être pas seul devant le gouffre entrebâillé!

Or qui donc vous aima, dans cette vie amère,
D'un amour comparable à l'amour d'une mère?
Quels baisers ont jamais valu son pur baiser?
Celui qui la goûta, cette unique tendresse,
A beau chercher ensuite une trompeuse ivresse:
Quelque chose en son cœur demeure inapaisé!

...Ma mère, ce matin, dans ma chambre est entrée.
Elle tenait en mains une gerbe nacrée,
Le bouquet du printemps, le salut du retour!
C'était l'aube — or et bleu — d'un radieux dimanche.
Je me suis réveillé sous cette moisson blanche,
Et ma mère riait, palpipante d'amour!

Quand sonnera pour moi la minute suprême,
O mère, seul amour qui vaille que l'on aime,
Par toi mon lit de mort se verra-t-il fleurir?
Heureux qui, sans poursuivre une vaine chimère,
Peut vivre tous ses jours aux côtés de sa mère!
Dans les bras de sa mère heureux qui peut mourir!

(*Comme le Grillon.*)

: - :

La chanson des petits chemins

Nous sommes les petits chemins,
Cachés aux regards des humains
Sous les feuillées,
Courant au fond des bois épais,
Et, pleins de silence et de paix,
Dans les vallées.

Les poètes, les amoureux
Connaissent nos chênes ombreux,
Notre herbe douce,
La clairière où, des mois entiers,
La neige des grands églantiers
Blanchit la mousse.

Nous en avons, des nids d'oiseaux!
Et sur le bord des clairs ruisseaux
Des fleurs charmantes,
Des marguerites au cœur d'or,
Et des violettes encor,
Avec des menthes.

Que de frais bouquets ignorés
Sous lesquels les cieux azurés
Ont moins de flamme,
Où le bruit ne pénètre pas,
Où s'adoucissent les combats
Qui brisent l'âme!

Viens, toi qui souffres! les forêts
Pourront apaiser tes regrets,
Tes pleurs, tes transes,
Et rendre à ton cœur attristé,
Où rien d'autrefois n'est resté,
Les espérances!

Nous sommes les petits chemins,
Cachés aux regards des humains
Sous les feuillées,
Courant au fond des bois épais,
Et, pleins de silence et de paix,
Dans les vallées.

LÉO TRÉZENIK

(LÉON-PIERRE-MARIE ÉPINETTE)

BIBLIOGRAPHIE. — Poésie: *Les Gouailleuses* (Vanier, Paris, 1882); — *En jouant du Mirliton* (Vanier, Paris, 1884). — Prose: *La Jupe*, roman (Antony, Paris, 1886); — *Les Gens qui s'amusent*, roman (Giraud, Paris, 1886); — *Proses décadentes* (Giraud, Paris, 1886); — *Cocquebins*, roman (Monnier, Paris, 1887); — *L'Abbé Coqueluche*, roman (Ollendorff, Paris, 1889); — *La Confession d'un Fou*, roman (Ollendorff, Paris, 1890); — *Histoires Normandes*, en collaboration avec Willy (Ollendorff. Paris, 1891); — *Le Magot de l'Oncle Cyrille*, roman (Antony, Paris, 1891); — *L'Assassinat de la Vieille Dame* (Charles, Paris, 1894); — *Le Nombril de M. Aubertin* (Antony, Paris, 1896). — Théâtre: *Le Tandem*, comédie en deux actes, en collaboration avec P. Soulaine (Ollendorff, Paris, 1896); — *Mam'zelle Ad'laïde*, comédie en un acte (Stock, Paris, 1898); — *La Berrichonne*, comédie en un acte (Collection des Pièces à succès, 1898); — *Le Ménage Rousseau*, un acte et deux tableaux (Collection des Pièces à succès, 1898); — *La Françoise*, drame en un acte (Stock, Paris, 1902); — *La Peau de l'Ours*, comédie en un acte (Stock, Paris, 1902); — *Docteurs!* comédie en un acte (Joubert, Paris, 1903); — *L'envers d'un Notaire*, un acte (Joubert, Paris, 1903).

Léo Trézenik a collaboré à *Lutèce* (à son apparition: *La Nouvelle Rive Gauche*, dont il fut le fondateur, 1882—1886), au *Gil Blas* (sous le pseudonyme de Mancellière, 1886—1896), au *Journal des Débats*, à l'*Agence Dalziel*, à la *Revue d'Aujourd'hui* (1889), à *Art et Critique* (1889—1890), à l'*Événement* (1900—1901), à la *Revue Bleue* (1897) au *Journal*, à la *Revue Critique*, au *Tam-tam*, etc.

Léon-Pierre-Marie Épinette, né à Rémalard (Orne) le 10 février 1855, mort à Sceaux le 19 novembre 1902, adopta

plusieurs pseudonymes littéraires: J. Bard, Pierre Infernal, Mancellière, et principalement Léo Trézenik (traduction bretonne de son nom véritable).

Après avoir fait ses études chez les Jésuites de Vannes, il prit ses premières inscriptions pour la médecine à Caen, puis vint à Paris, où il fonda, en 1882, *La Nouvelle Rive Gauche*, journal satirique, célèbre bientôt sous un autre nom: *Lutèce*, qu'il imprimait lui-même et qui eut pour principaux collaborateurs R. Caze, Willy, Goudeau, etc. Trézenik y publia des monologues et des chansons. En cette même année 1882, il faisait paraître son premier recueil de poèmes, *Les Gouailleuses*, où il y a beaucoup de talent, et deux ans après: *En jouant du Mirliton*, qui contient des pièces d'une bonne facture et d'un sentiment vrai.

A partir de 1886, Trézenik délaissa complètement les vers pour publier, de 1886 à 1896, une série de romans dont plusieurs attestent une puissance remarquable, notamment: *L'Abbé Coqueluche* (1889), *La Confession d'un Fou* (1890), *Histoires Normandes* (1891), *L'Assassinat de la Vieille Dame* (1894).

Ce ne fut qu'en 1896 qu'il aborda le théâtre, où il devait remporter de grands et légitimes succès avec des pièces telles que *Mam'zelle Ad'laide* (1898), *La Berrichonne* (1898), etc.

La mort vint le surprendre en pleine activité littéraire.

Triolets à la Dame Blanche

Ne dites pas : "J'irai demain"
C'est tenter Dieu, Madame Blanche.
Tant sont restés sur le chemin,
Qui promettaient : "J'irai demain."
Bien éphémère est l'être humain
Autant que l'oiseau sur la branche !
Ne dites pas : "J'irai demain",
C'est tenter Dieu, Madame Blanche.

Ah ! les dimanches sont si courts !
Vous le savez bien, Dame Blanche !
Dame Blanche aux yeux de velours
L'heure n'est point aux longs discours
Car dans un laps de huit jours
Il n'est hélas qu'un seul dimanche !
Et les dimanches sont si courts !
Vous le savez bien, Dame Blanche !

Le temps s'enfuit en soupirant,
L'entendez-vous, Madame Blanche,
Au milieu du bruit effarant
De ce Paris désespérant ?
À l'inexorable cadran
L'heure morose se déclanche ;
Et le temps fuit en soupirant.
L'entendez-vous, Madame Blanche ?

Leo Trézenik

En Novembre

Les nids abandonnés, pourris dans les buissons,
Que nous montre l'automne au bout des branches nues,
En novembre parfois, au fond des avenues,
S'emplissent tout à coup de plaintives chansons.

Ce sont les vieux oiseaux, qui malgré les frissons
Que vient glisser l'hiver sous leurs plumes ténues,
Sont revenus tout seuls de terres inconnues,
Pour revoir un instant leurs anciennes maisons.

De même, lorsque vient la soixantième année,
Et qu'on songe à jadis, près de la cheminée,
L'âme emportée au loin vers le passé béni,

Dans un coin réveillé du cœur qui se rappelle,
Il semble qu'on entend soudain comme un bruit d'ailes:
C'est un vieux souvenir qui revient à son nid.

: - :

L'Anse des Trépassés

Je connais en Bretagne, auprès du raz de Sein,
Tout là-bas, une abrupte et sauvage falaise,
Où la houle et les vents peuvent mugir à l'aise,
Car son sol de granit est nu comme la main.

Les albatros planeurs élèvent leurs couvées
Dans les trous que la mer creuse depuis mille ans,
Et l'on entend, la nuit, courlis et goélans
Hululer au dessus des vagues soulevées.

Ni les marins n'ont pu, par les rocs écroulés,
Ni les pâtres jamais escalader leurs aires,
Et profaner du pied les fientes séculaires
Qui font comme un rempart aux nids inviolés.

Le ressac a troué des grottes insondées
Où la mer, qui s'engouffre avec des beuglements,
Ébranle le rocher jusqu'en ses fondements
Et va couvrir au loin les plages inondées.

Les barques de pêcheurs et les gros cuirassés
Viennent sombrer parfois sur le roc qui les crève,
Et pour galets elle a des ossements, la grève
Que l'on appelle ici l'anse des Trépassés.

Oh! comme il serait bon, narguant les morts banales,
De se jeter de là pendant le grand mois noir,
Puis d'aller se briser sur la roche, et d'avoir
Un office des morts chanté par les rafales.

GABRIEL MOUREY

BIBLIOGRAPHIE. *Voix éparses*, poèmes (1883); — *Flammes mortes*, poèmes; — *Poèmes complets de E.-A. Poe*, traduction (1888); — *Poèmes et Ballades de A.-C. Swinburne*, 1ère série, traduction; — *Lawn-tennis*, un acte (1891); — *L'Embarquement pour Ailleurs*, roman (1892); — *L'Automne*, trois actes en collaboration avec Paul Adam (1893); — *Monada*, nouvelles (1894); — *Passé le Détroit* [*La Vie et l'Art à Londres*]; — *Les Brisants*, roman (1895); — *L'Œuvre nuptial*, roman (1896); — *Trois Cœurs*, un acte (1897); — *Cœurs en détresse*, nouvelles (1898); — *Une Heure: la Bourse* [Collection des Minutes Parisiennes]; — *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur* (1899); — *Jeux passionnés*, roman; — *Des Hommes devant la Nature et la Vie* (1901); — *Gainsborough* [Collection des Grands Artistes] (1905); — *Albert Besnard* (1906); — *Fêtes foraines de Paris*, avec illustrations d'Edgar Chabine [Les Cent Bibliophiles] (1907); — *Le Miroir*, poèmes (Société du *Mercure de France*, Paris, 1908).

M. Gabriel Mourey a collaboré au *Figaro*, au *Gil Blas*, au *Gaulois*, à l'*Écho de Paris*, aux *Entretiens Politiques et Littéraires*, à la *Revue Encyclopédique*, à *Cosmopolis*, à la *Grande Revue*, aux *Arts*, à *Art et Décoration*, à *Studio*, etc. Il a fondé, en 1904, la revue *Les Arts de la Vie*.

M. Gabriel Mourey, né à Mazargues (Bouches-du-Rhône) le 23 septembre 1865, d'hérédité italienne et franc-comtoise, fit ses études chez les Jésuites. Après avoir publié, à 18 ans, son premier volume de vers: *Voix éparses*, il vint, dès 1889, se fixer à Paris, où il se livra à une production diverse, mais toujours dominée par des curiosités d'artiste et de poète. Il publia, dans les journaux et les revues, des contes, des essais sur l'art anglais, des romans, s'essaya au théâtre avec

L'Automne, pièce écrite en collaboration avec M. Paul Adam et interdite par la censure au moment d'être jouée au Vaudeville, devint directeur pour la France de la revue anglaise *Studio*, alla donner des conférences sur l'art et la littérature en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Autriche, prit la direction, qu'il abandonna bientôt, de la revue *Art et Décoration*, et, entre temps, après avoir fondé la *Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs*, qui, de 1900 à 1906, groupait les artistes les plus remarquables en des expositions annuelles, fondait et dirigeait pendant deux ans (1904—1905) la revue artistique et littéraire *Les Arts de la Vie*, revue de combat, dont la devise, le mot de Taine: „l'art résume la vie", dit assez le programme. C'est sur l'initiative de M. Gabriel Mourey que fut organisée la souscription publique qui offrit le *Penseur* de Rodin au peuple de Paris, devant le Panthéon.

Critique d'art dans le sens idéal du mot, romancier d'une psychologie aiguë et émouvante, M. Gabriel Mourey a délaissé, pendant près de vingt ans, la poésie non pas, mais le vers. Il y est revenu tout récemment avec *Le Miroir*. L'art qu'il pratique est un art sain, clair en simple; son vers libre, d'allure classique, semble obéir aux lois naturelles du rythme.

Dans l'ombre d'un bosquet de myrtes et de buis
Défendu contre les rafales
Par un rempart de hauts cyprès, loin du soleil,
Un torse mutilé, pareil
A une touffe éclatante de lys
Dans la nuit chaude d'une chambre nuptiale,
Splendidement se dresse et luit.

Gabriel Mourey

Le Vieux Logis

Dans un bouquet d'arbres au milieu des champs,
Toits délabrés et murs penchants,
Où la rouille et l'or des mousses s'attachent
Et scintillent comme des taches
De soleil couchant,
Le vieux logis mélancoliquement se cache.

Les façades sont décrépites
Et la brique des murs apparaît par endroits
Toute rose; les marches du perron s'effritent
Sous les coups de hache du froid
Et le vent durement s'acharne
A déchirer le manteau de zinc des lucarnes.

Tous les volets sont clos; seule demeure ouverte
Une fenêtre et à travers ses vitres vertes
Que des reflets brouillés émaillent,
On aperçoit l'inclinaison de l'escalier
Et la rampe de fer et le palier
Où veille solitaire une chaise de paille.

Et c'est l'horloge avec son lourd balancier d'or
Maintenant immobile au fond du vestibule,
Et c'est la place où restent accrochés encor
Les grands chapeaux de fleurs voilés de tulle
Et les ombrelles et les châles...

Oh! je n'ai pas besoin de franchir votre seuil...
Je vous connais, vieilles maisons familiales;
Je connais toute votre joie et tous vos deuils.

Je sais l'odeur funèbre et rance qui s'exhale
De vos mystérieux placards,
Et le désordre de bazar
Qui règne dans les profondeurs de vos armoires.

Jouets brisés, vieux agendas, livres d'histoires,
Pièges à mouches et filets à papillons,

Et le petit autel pour les mois de Marie,
Et des vases d'albâtre et des lampions,
Et les cerceaux, velours et or, du jeu de grâces...
Ramas de souvenirs flétris,
Poussière de traditions,
Je sais comme cela s'éparpille et s'entasse
Sur les journaux jaunis qui couvrent les rayons.

Non plus, ô vieux jardin, je ne foulerai pas
Le sable négligé de tes allées:
Toutes tes fleurs sont envolées!...
Et puis, je te connais aussi; j'ai vu là-bas,
Au bout du verger, sous un saule en pleurs,
Le kiosque octogonal aux vitraux de couleurs
Mirant son toit chinois dans la rivière;
Je vois sur les gazons brûlés de tes parterres
L'ombre longue et froide des conifères
Se déployer comme un linceul...
Où sont ceux qui jouaient jadis sous les tilleuls?

Cris d'enfants, petits pieds traversant en éclairs
L'ombre tremblante des charmilles,
Souples gestes, robes claires et rires clairs
Des jeunes filles
Cueillant les fleurs des plates-bandes
Ou mordant de leurs dents gourmandes
La chair acide des fruits verts,
Et le bourdonnement brûlant de l'air
Sur les ruches, la torpeur de jour de fête
Où s'endorment les champs sitôt les moissons faites,
Et selon les saisons,
La parure et les agréments
Du jardin et de la maison,
Les départs, les retours, le mouvement
Charmant et imprévu des choses familières,
C'est tout cela qui fit
De toi, durant des ans, ô vieux logis,
Pour tant d'êtres humains dispersés aujourd'hui
Par les hasards et les caprices de la vie,
Une oasis
De repos, de douceur, d'intimité,
Un petit univers de joie et de santé
Au cœur du silence et de la lumière.

(*Le Miroir.*)

ÉMILE TROLLIET

BIBLIOGRAPHIE. — *Discours en vers sur le Massacre de la Mission Flatters* (1883); — *Morte d'amour [L'amour qui tue]*, roman (1879; Nîmes, 1886); — *L'Holocauste [La Religieuse]* (1879; Nîmes, 1886); — *Discours en vers sur la langue française;* — *Éloge de Beaumarchais*, couronné par l'Académie française; — *Les Tendresses et les Cultes*, poésies (Ghio, Paris, 1886); — *La Vie Silencieuse*, poésies (Perrin, Paris, 1891); — *L'Ame d'un Résigné*, roman (Perrin, Paris, 1894); — *La Route Fraternelle*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1900); — *Médaillons de Poètes*, essai de critique (1900); — *Un Idéaliste, Émile Trolliet [1856—1903]*, œuvres choisies (Éditions de la *Revue Idéaliste*, Paris, 1905).

Émile Trolliet a collaboré au *Téléphone*, à la *Revue Idéaliste*, dont il fut le fondateur et qu'il dirigea jusqu'à sa mort (1893—1903), au *Moniteur*, à *l'Union pour l'Action Morale*, au *Sillon*, au *Foyer du Soldat*, à la *Paix par le Droit*, à la *Coopération des Idées*, à la *Revue des Poètes*, à *l'Écho de la Semaine*, à la *Correspondance Universitaire*, à *l'Éducation Moderne*, à la *Revue Suisse*, etc.

Émile-Maurice-Hippolyte Trolliet naquit le 10 juillet 1856 à Saint-Victor de Morestel (Isère). près de Lyon. Ses parents le destinèrent au sacerdoce et le firent entrer, à douze ans, au Petit Séminaire du Rondeau où sa vocation ecclésiastique s'évanouit, mais qu'il ne quitta guère qu'en 1874 et dont il a toujours gardé un souvenir attendri Après avoir passé son baccalauréat ès lettres devant la Faculté de Grenoble, Trolliet entra comme *vétéran* de rhétorique au lycée de cette ville, puis, en 1875, vint à Paris suivre les cours du Lycée Charlemagne. Il se présenta une ou deux fois à l'École Normale, mais échoua. Ce fut pour lui l'occasion d'une crise dangereuse.

Il quitta Charlemagne et vécut pendant quelque temps d'un préceptorat que des amis lui avaient procuré. „D'une absolue insouciance, nous dit son pieux biographe M. Olivier Billaz, et ne s'inquiétant ni de son avenir, ni de ses besoins, il s'était laissé nommer par son proviseur de Charlemagne, le paternel M. de Broca, dès le 27 novembre 1876, maître auxiliaire. Cela le dispensait du service militaire, qui eût été pour lui, étant donnée sa faiblesse physique, une condamnation à mort. Seulement le répétitorat ne lui convenait guère. Au 4 novembre 1878, il se fit mettre en congé. Son préceptorat l'occupait peu. Il faisait des vers, allait au théâtre, lisait, et rêvait..."

Vers cette même époque, il eut la douleur de perdre son père et sa mère, et sa sœur aînée s'étant mariée, il s'attacha d'une affection plus tendre encore que par le passé à sa sœur cadette, à sa „petite Josépha", dont il dirigea, de loin, l'éducation, et à laquelle il écrivait des lettres charmantes. Grâce à l'influence de M.S. Rocheblave, avec lequel il s'était lié étroitement, il fut nommé professeur de rhétorique à Châtellerault. Il se fit recevoir, bientôt après, en 1879, licencié ès lettres, à Poitiers. Nommé, l'année d'après, professeur de rhétorique au Lycée de Laval, il prépara l'agrégation des lettres, à laquelle il fut reçu dans un bon rang, en 1883. „Il aima Laval, il y fut aimé. Sans doute, il n'y trouva d'abord que le bonheur. Mais la vie sentimentale était trop prépondérante en lui, trop délicate aussi et trop candide pour qu'il pût échapper longtemps à la grande loi qui a fait de la douleur la compagne inséparable de la tendresse. Il ne m'appartient point de soulever le voile qui cache le secret de sa vie, d'abord si gaie et pleine d'espoir, dès lors mélancolique et comme blessée à mort. Lui-même, dans l'*Ame d'un Résigné*, a raconté l'aventure cruelle dont il souffrit. Ce que je puis dire, c'est que l'attitude amoureuse, mélancolique et dolente un peu qu'il s'était donnée d'abord, dans la prose ou les vers de sa toute première jeunesse, est devenue pour lui, après n'avoir été qu'une imitation d'un idéal romantique, la réalité même, la substance de son cœur." En 1885, Trolliet fut nommé professeur de rhétorique à Nîmes, où il acheva de préparer son premier volume de vers: *Les Tendresses et les Cultes*, qui parut en 1886. Successivement professeur de seconde (1888) et professeur de rhétorique (1894) au Collège Stanislas, à Paris, il vécut quinze ans de la vie de cet établissement à la fois religieux et libre, universitaire et catholique. „Ses occupations professionnelles n'épuisèrent jamais toute son activité. Il la dépensa au contraire, jusqu'à sa dernière année, avec une

générosité qui ne dépassait que trop la limite de ses forces physiques. Il continua, comme il le faisait depuis sa sortie du Rondeau, à composer presque tous les jours des vers. Avant de les écrire, il les portait longtemps dans sa mémoire, et surtout dans son cœur, qui s'épanchait ainsi, s'exaltant continuellement dans les aspirations vers l'Idéal, s'orientant de plus en plus vers l'Amour universel, vers l'Harmonie parfaite, vers la Paix ... Il publia deux volumes de vers: en 1891, *La Vie Silencieuse*, en 1900, *La Route Fraternelle;* deux volumes de prose, *L'Ame d'un Résigné*, qui parut en 1894, et *Médaillons de Poètes*, essai de critique (1900). Il écrivit d'innombrables articles dans le *Téléphone*, devenu en 1893 cette *Revue Idéaliste* à laquelle il donna lui-même ce nom, qui résume l'ensemble de ses conceptions philosophiques, morales et religieuses. Il fut le collaborateur ou l'ami d'un grand nombre d'autres publications, toutes orientées vers la beauté, la fraternité sociales. Il se dépensait en conférences, en ces *lectures populaires*, qui précédèrent la fondation des *Universités populaires*, mouvement auquel il prit une part active. Sa critique de la *Revue Idéaliste* lui permit de suivre attentivement l'évolution, si remarquable, du théâtre et de la poésie lyrique de ces dernières années: son talent y gagna en souplesse, s'imprégna d'une plus grande vérité humaine, s'émancipa des formules lamartiniennes et romantiques où trop longtemps il était demeuré emprisonné ..." Quant à ses idées religieuses, on peut dire qu'Émile Trolliet a évolué, „du catholicisme orthodoxe vers le philosophisme religieux et libéral, de la croyance au surnaturel vers une manière de spiritualisme un peu vague qui suffisait à sa religiosité résignée. Il éprouvait le besoin d'échapper aux formules officielles, et de suivre les inspirations d'une sentimentalité généreuse, active, toute brûlante de la charité des apôtres ... Il était à cent lieues de penser, comme Malherbe, que les poètes sont aussi peu utiles à l'État que les joueurs de quilles. Il croyait que le poète a une mission. Il se regardait, le mot est de lui, comme „un fonctionnaire de l'Idéal" ... Trolliet croyait de tout son cœur à Dieu, au Dieu Père Universel, Créateur du monde, se révélant aux hommes par la bonté et par la beauté. Cette communication de Dieu, ce rayonnement qui de lui vient à nous, c'est le divin. En Jésus, „fils de la Femme", plus qu'en tout autre homme, le divin s'est manifesté, et toute la doctrine de Jésus, absolument étrangère, selon lui, à tout ascétisme, à toute pénitence, à toute mortification du cœur et des affections humaines, se résume dans l'amour qui donne la paix. Au reste, jamais Trolliet

'a distingué l'amour que les Grecs nommaient *Éros* de celui ue les Chrétiens appellent *Caritas.* Quiconque aime se ıpproche de Dieu. Le baiser est une communion avec le ›ivin, et, après la mort, l'amour universel nous réunira tous ans la maison du Père. Là se retrouveront les justes, les acifiques, ceux qui ont aimé. Et les autres? Il n'y en a pas. i la haine divise les hommes, c'est qu'ils ne se comprennent as. Ils ne pèchent que faute d'intelligence, et leur châtiment e ne pas comprendre, c'est précisément de ne pas aimer. .e devoir des justes est donc de répandre la clarté, d'éclairer :s esprits pour rapprocher les cœurs: ainsi ils luttent contre : mal. Dieu qui comprend tout, ne hait personne. Il est le ardon infini. Ceux qui haïssent souffrent dans cette vie; car aïr, c'est souffrir. Mais la mort est purificatrice, et tous les ommes, qui sont fils de Dieu, se retrouveront en Lui. La cience et l'art, la vérité, la beauté et surtout la bonté nous onnent, dès ici-bas, un avant-goût des délices de la vie ternelle. Et la prière aussi, c'est-à-dire l'élévation de notre me vers le vrai, vers le bien, vers le beau, nous rapproche, ivants, de Dieu. Mais c'est l'amour, par dessus toutes choses, ui met en nous le divin.

„A soutenir, à pratiquer cette philosophie, héritée de ʼénelon, de l'abbé de Saint-Pierre, de Lamartine, qui fut son rai maître depuis sa première adolescence, de Renan et de ʼolstoï, Trolliet mettait une douceur obstinée et tenace..."

Émile Trolliet est mort à Paris le 25 janvier 1903.

Je suis évidemment fait pour la poésie lamartinienne et humaine. Vos deux derniers vers d'ailleurs indiquent assez qu'à travers les misères du monde, je préfère un cœur, un cœur saignant comme celui du Calvaire, ou plutôt un cœur comme ceux qui battent dans nos poitrines.

Vivent donc les cœurs d'amis ! C'est ce que je me dis chaque fois que je lis vos lettres ; et c'est le cri que j'envoie de ma montagne à votre mer.

Emile Trolliet

(Fragment d'une lettre adressée à M. Joran.)

L'Alouette Gauloise

À EDMOND THIAUDIÈRE.

Non, ce n'est pas le coq, égoïste et banal,
Batailleur sans péril, chanteur sans harmonie,
Qui peut symboliser ton lumineux génie
Gaule, ardente patrie, éprise d'idéal!

Mais c'est la cantatrice au grand vol auroral,
Dont l'âme avec l'azur chaque aube communie,
Et dont jaillit la voix en sonate bénie,
Musique des faucheurs aux matins de prairial.

Comme elle tu vas haut, et tu vois loin comme elle,
Par dessus la frontière envoyant, fraternelle,
A la famille humaine un long regard d'amour;

Et comme sa chanson ta langue est d'un poète...
Et tu peux dédaigner un roi de basse-cour,
O France, ô libre sœur de la libre alouette.

(*La Route Fraternelle.*)

: - :

Prélude

À M. DE VOGÜÉ.

I

Ils m'ont dit: „Le poète est d'abord un artiste;
„Il est le sertisseur des mots; il peut tailler
„Un sonnet qui reluit ainsi qu'une améthyste;
„Sait-il aimer? qu'importe... il sait bien travailler.

„Comme avec son fleuret joue un maître d'escrime,
„Il joue avec sa plume, et, joli ciseleur,
„Il fait au bout du vers étinceler la rime
„Comme au bout d'une tige étincelle une fleur.

„Il passe dans la vie ainsi qu'un inutile;
„Faire divinement des riens, voilà son lot;
„Sur quelque beau papier il fabrique du style,
„Ainsi qu'un Japonais fabrique un bibelot.

„Il fait de l'art pour l'art; gravement, il s'amuse
„A marier entre eux les sons et les couleurs;
„Homme, il avait une âme; il n'a plus qu'une muse
„Dont la sérénité veut ignorer les pleurs.

„Que le chantre des Nuits et le chantre d'Elvire
„Mettent impunément des larmes dans leurs vers;
„Passe encor; mais tout change. Autre époque, autre lyre;
„Nous sommes la médaille, ils étaient le revers.

„Les baisers trop profonds, les bouches trop aimées,
„Tout ce qui prit le cœur ne nous attendrit plus;
„Avec les rimes d'or nous faisons nos camées;
„Les pleurs sont donc pour nous diamants superflus.

„D'images et de mots faisons une ample gerbe;
„Et soyons moins émus pour être plus adroits;
„Du faîte dédaigneux d'un Parnasse superbe
„Laissons tomber nos vers magnifiques et froids."

II

O large théorie, ô système sublime!
Eh quoi? la poésie au généreux essor,
Enchaînée à la Forme est retreinte à la Rime,
Écrin de pacotille où manque le trésor!

La sœur de la souffrance et la mère des œuvres,
Descendue au métier et transformée en jeu,
Devenant sous les doigts d'impassibles manœuvres,
Quelque ode sans patrie ou quelque hymne sans dieu!

Le grand art inspiré qui sonnait fier et libre,
Pauvre aujourd'hui d'idée et veuf d'émotion,
Réduit au chant de flûte où rien d'humain ne vibre,
L'art sacré de Corneille, ô profanation!

Quoi? parce qu'en mes mains reste un semblant de lyre,
J'oublierais mon pays et mon temps, et jamais,
Citoyen sans élan, poète sans délire,
Je ne voudrais quitter mes paisibles sommets!

Parce que je m'appelle un disciple du rêve,
J'aurais le droit de faire un travail puéril,
Et, le front sérieux, de badiner sans trêve,
Loin des soucis féconds et du devoir viril!

J'irais comme un esclave où la rime me mène,
Le cœur toujours glacé, les yeux toujours sereins;
Et je m'avancerais dans la tempête humaine,
Le regard attaché sur mes jolis quatrains!

Comme si le rêveur, mort de sa rêverie,
Vivait hors de la vie et de l'humanité,
N'ayant plus dans son sein ton amour, ô Patrie,
N'ayant plus dans ses chants ton nom, ô Liberté!

Comme si, dans notre âme éprise de tendresse,
Des larmes et des vers le fleuve était tari,
Et comme si l'amant, inassouvi d'ivresse,
Loin de l'amante, hélas! ne jetait plus de cri!

Mais ce cri fut jeté par d'autres! Que m'importe?
A mon tour désolé, je le jette à mon tour;
En est-il donc moins vrai, si le vent qui l'emporte
D'un autre cœur blessé l'emporta quelque jour?

Est-il rien de plus vrai qu'une larme qui tombe!
— Un poète banal est un poète mort! —
Je le sais, mais l'élan qui brisera sa tombe,
D'où peut-il lui venir? de son âme d'abord.

Écoute donc ton âme, et moque-toi du reste,
O poète, ô mon frère! Interroge, à ton tour,
Ce souffle intérieur, cette flamme céleste
Où Dieu mit la pensée, et la Femme, l'amour.

III

„Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie"!
Le mot est encor vrai, bien qu'il paraisse usé,
Et toujours la souffrance, urne amère et bénie,
Verse la poésie au flot inépuisé.

La source des beaux vers n'a pas changé... c'est l'âme.
En vain le fleuve intime est parfois desséché,
Pour qu'il jaillisse encor, c'est assez qu'une femme
De sa petite main t'ait brusquement touché!

Si ta mère et ton Dieu t'ont vraiment fait poète,
Il suffit: un regard, un parfum, un frisson,
Feront dans ta poitrine endormie et muette
S'éveiller tôt ou tard la sublime chanson.

Dis-nous donc ta chanson: poème, idylle ou drame;
Dis-nous les mille voix qui peuplent ton cerveau,
Et, fuyant toute école au servile programme,
Sois avant tout toi-même, et tu seras nouveau.

Parle-nous d'idéal, même après Lamartine,
D'amour après Musset, de gloire après Hugo;
Reprends du genre humain la complainte divine,
Et de l'hymne éternel donne un nouvel écho.

Car l'air sera nouveau, si vieille est la romance;
Pour rajeunir un fond, comme le monde, ancien,
Il suffit de ton cœur qui toujours recommence
L'inachevé poème et toujours le fait sien.

Oui! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le poète.
Le droit trahi, l'honneur vendu, le mal vainqueur,
La force dominante et l'idée inquiète,
Tout cela, tout cela crie au fond de ton cœur.

Et c'est ton cœur aussi qui, doux aux misérables,
Se penche avec pitié sur la foule, et surprend
Le flot montant et sourd des plaintes innombrables
Que personne n'écoute et que nul ne comprend.

Avant d'être un artiste, il convient d'être un homme.
Ouvre ton âme au peuple, au lieu de la fermer;
Sois riche de tendresse, et de vers économe;
Tout vers n'a qu'une excuse: apprendre à mieux aimer.

Ouvre ton âme à tous. Comme l'arbre en sa feuille
Pour en faire des fleurs reçoit les eaux du ciel,
Silencieusement tends ta coupe, et recueille
Les larmes des humains pour en faire ton miel.

Et berce nos douleurs, berce nos maladies
Aux rythmes de ton chant évangélique et beau,
L'embaumant dans les pleurs et dans les mélodies,
Ce grand siècle assombri qui descend au tombeau.

(*La Vie Silencieuse.*)

31 décembre 1891.

: - :

Le Rêve de Jésus

À MAURICE BOUCHOR.

Il eut peur, quand il fut sur le sinistre bois!
Et défaillant, au Père il allait dire: „Arrête!"
Mais, sous l'éclair d'un rêve illuminant sa tête,
Il vit d'un seul regard tous les temps à la fois.

Il vit tout le vieux monde, accourant sous la croix,
Boire au sang rédempteur qui découlait du faite,
Et devant le martyr qui prouvait le prophète,
La raison se courber en s'écriant: „Je crois!"

Il vit ces inconnus qu'enfantait son supplice,
Les fous du dévouement et les fous du cilice,
Tous, avec cette flamme au sein: la charité!

Et le héros, alors raffermi par son rêve,
Et songeant, dans la mort, à sa postérité
Inclina son doux front, et dit au Père: „Achève!"

(*La Vie Silencieuse.*)

ALBERT GIRAUD

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Scribe*, prose (Hochsteyn, Bruxelles, 1883); — *Pierrot lunaire* (Alphonse Lemerre, Paris, 1884); *Pierrot Narcisse* (Monnom, Bruxelles, 1887); — *Hors du Siècle* (Vanier, Paris, 1887); — *Les Dernières Fêtes* (Lacomblez, Bruxelles, 1891); — *Hors du Siècle*, 2e volume (Lacomblez, Bruxelles, 1894); — *Pierrot Narcisse*, nouvelle édition (Monnom, Bruxelles, 1894); — *Héros et Pierrots [Dernières Fêtes, Pierrot lunaire, Pierrot Narcisse]* (1898); — *Le Mur de Marbre*, en collaboration avec Sylvain Bonmariage (Théâtre du Parc, Bruxelles, 1909).

M. Albert Giraud a collaboré à divers journaux et revues. Il a fondé, avec Max Waller et M. Iwan Gilkin, *La Jeune Belgique*. Il est rédacteur à l'*Étoile Belge*.

M. Albert Giraud, de son vrai nom A. Keyenberg, né à Louvain le 23 juin 1860, fit ses études à l'Université de cette ville. Il y fonda avec le regretté Max Waller et M. Iwan Gilkin, la revue *La Jeune Belgique*. Il est actuellement rédacteur politique à l'*Étoile Belge*, où il signe Mascarille.

„Peu de carrières artistiques offrent l'exemple d'une rectitude aussi absolue que celle de M. Albert Giraud. C'est un des rares poètes qui aient pris pour guide la ligne droite. La poésie s'est présentée devant lui comme ces chemins d'or que font, entre la terre et le ciel, les rayons du soleil couchant. Le pampre et le lierre qui s'enroulent autour de son thyrse ne sont pas des éléments parasitaires, mais des ornements qui sortent de la tige même du javelot. Ses livres n'existent pas l'un à côté de l'autre, mais ils s'engendrent mutuellement et se soutiennent par une même idée. Sa pensée ne s'est pas éparpillée. L'âme qui bat dans *Le Scribe*, c'est celle qui bat dans *Hors du Siècle*. Un même souffle et une même énergie animent ces deux œuvres. Un même coup d'aile les enlève.

Mais la première, — œuvre de départ, — est engluée de terre...

„Comme beaucoup de penseurs de notre époque indécise, M. Giraud souffre de l'obsession de l'absolu. Comme rien ne le lui offrait autour de lui, ni le monde matériel, ni les philosophies, ni les religions, il a tenté l'entreprise gigantesque de se le forger lui-même. Croyant que l'art possédait une vertu intrinsèque qui consolait de tout, il semble tout d'abord avoir fait de l'art pour oublier, mais bientôt repris par son démon, — qui était sa vie et sa flamme, — il en a poursuivi l'essence même... Après avoir manié pendant quelque temps le martelet du joaillier et fabriqué de fins rondels, il a pris le lourd marteau de Vulcain et, dans une auréole d'étincelles et de flammes, il s'est mis à façonner son rêve à l'image de son âme." (HUBERT KRAINS.)

L'influence de Baudelaire se reconnaît dans toute l'œuvre de M. Albert Giraud, qui voua tout jeune à l'auteur des *Fleurs du Mal* une admiration enthousiaste. Comme lui, il déteste les cris de la „foule abjecte" et s'est construit, à l'écart, un monument d'orgueil. Son cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui. Pas un cri de ce temps ne franchira le seuil de la demeure austère où il travaillera seul désormais, dans un profond recueillement, pour la gloire d'avoir fait de la Beauté, d'avoir ressuscité les splendeurs des grands siècles passés:

> Je travaillerai seul, en un silence austère
> Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
> Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
> Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités...

(*Hors du Siècle.*)

Sur ce, faites de beaux vers, ce qui est votre devoir, et recevez l'assurance de ma cordiale sympathie

Albert Giraud

Départ de Pierrot

Un rayon de Lune est la rame,
Un blanc nénuphar, la chaloupe;
Il regagne, la brise en poupe,
Sur un fleuve pâle, Bergame.

Le flot chante une humide gamme
Sous la nacelle qui le coupe.
Un rayon de Lune est la rame
Un blanc nénuphar, la chaloupe.

Le neigeux roi du mimodrame
Redresse fièrement sa houppe:
Comme du punch dans une coupe,
Le vague horizon vert s'enflamme.
Un rayon de Lune est la rame.

: - :

Violon de Lune

L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie,
Rêve dans sa boîte vernie
Un rêve languide et troublant.

Qui donc fera, d'un bras dolent,
Vibrer en la nuit infinie
L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie?

La Lune, d'un rais mince et lent,
Avec des douceurs d'agonie,
Caresse de son ironie,
Comme un lumineux archet blanc,
L'âme du violon tremblant.

: - :

La voix chère

Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs,
Ta douce voix murmure en songe à mes oreilles,
Ta grave et douce voix apaise mes douleurs,
Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs.

La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym
Chantent dans la lumière entre tes lèvres roses.
Tu verses dans mon cœur, comme un écho lontain,
La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym...

Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!
Un rêve inviolé fleurit tes yeux candides;
Ton rire a la langueur des anciens violons;
Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!

Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil
Où cinglent, imbibés de couchants et d'aurores,
Des vaisseaux somptueux tout noirs sur le soleil.
Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil.

Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs
Qui s'illumineraient sous l'éclair riche et sombre
Des grands autels pensifs dans la pourpre des soirs.
Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs.

: - :

La Mort d'Hunald

Sur le lit vierge et blanc, jonché de lys nocturnes,
De lys mystérieux, de grands lys taciturnes,
Sous les rideaux pensifs où fleure un cher secret,
Ses yeux frêles blessés par tes yeux, sans regret
Des heures, sans regret des lèvres, sans envie
De tromper le destin ni d'accepter la vie,
Sans espoir d'un espoir, sans désir d'un désir,
Déjà mort dans son âme, il se laisse mourir;
Et tandis que du soir tintent les cloches vaines,
De ses fins ciseaux d'or l'enfant s'ouvre les veines,
Calme et grave, très las, à soi-même étranger,
Vaguement caressé par le rêve léger
Qui lui baise le front de ses ailes neigeuses,
Et ses regards obscurs, violettes songeuses,
Contemplent la splendeur de son corps trop aimé
Pleurer de longs rubis sur le lit parfumé,
Et joyeux d'une joie étrange, la chair veuve,
Il regarde jaillir le sang fier, comme un fleuve,
Puis, sans même souffrir le tourment du pardon,
Ayant tout oublié de toi, jusqu'à ton nom,
Dans le luxe des flots et leur lente harmonie,
Il écoute, en mourant, chanter son agonie.

: - :

Le Portrait du Reître

Sur le rêve effacé d'un antique décor,
Dans un de ces fauteuils étoilés de clous d'or
Dont la rude splendeur ne sied plus à nos tailles,
Le front lourd de pensée et balafré d'entailles,
Repose, avec l'allure et la morgue d'un roi,
En un vaste silence où l'on sent de l'effroi,
L'aventurier flamand qui commandait aux princes
Et qui jouait aux dés l'empire et les provinces,
Celui dont la mémoire emplit les grands chemins,
Celui dont l'avenir verra les larges mains
S'appuyer à jamais en songe sur l'Épée.

Dans ses regards de cuivre on lit une épopée:
Des fuites en plein vent d'enfants et de soudards,
De grands soleils couchants hérissés d'étendards,
Et des flaques de sang, de femmes et d'entrailles,
Et l'essor de la gloire au dessus des murailles,
Et les chevaux fumants cabrés vers les cieux fous!
Oh! quel poids de mépris tu fais tomber sur nous,
Rêveurs silencieux prisonniers de nos rêves;
Toi dont le cœur battait sous les baisers des glaives,
Et volait à la mort sous les drapeaux claquants!
Les hasards de la guerre et les rumeurs des camps,
Les grelots des mulets, les cahots des guimbardes,
Les danses de lumière au bout des hallebardes,
Les doublons de la solde et les appels du cor,
Toute une éblouissante aventure est encor
Chantante autour de toi dans les ombres fleuries
Que verse sur ton front l'orgueil des draperies.
Monceaux de diamants, de vases florentins,
Lacs de brocart et d'or à l'entour des festins,
Vastes étoilements de seins nus, de chairs roses,
Amours ivres vautrés dans du sang et des roses,
Longs soirs vus à travers les vins orientaux,
Tous ces grands souvenirs traînent dans tes manteaux.
Et telle est ta magie aux feux du crépuscule
Que notre esprit pensif superbement recule
Vers les temps abolis et les hommes éteints,
Et qu'éveillant en nous des ancêtres lontains,
Tu fais, au plus profond de nos âmes paisibles,
Sonner étrangement des clairons invisibles.

: - :

Le Glaive et la Rose

Je vois, dans un pays de légende et de gloire,
Sur l'escalier d'honneur d'un palais singulier,
Se dresser, pâle et beau sous son armure noire,
La visière levée, un jeune chevalier.

Devant lui, sans éclairs, chu de sa main trompée,
Gît sur le sol sanglant le glaive souple et fort;
Et l'enfant, piétinant ce cadavre d'épée,
Semble un archange en deuil qui foule un serpent mort.

Immobile, captif de sa noble attitude,
Il respire à longs traits, comme un riche poison,
Les parfums du silence et de la solitude,
Et ses yeux aquilins conjurent l'horizon.

Qu'espère-t-il de ce sinistre paysage,
De ces monts embrasés sous un ciel ombrageux,
Et de ce froid soleil dont l'augural visage
Prophétise la fin d'un bonheur orageux?

Je l'ignore; et pourtant cet éphèbe farouche,
En la fierté duquel se mire ma fierté,
Porte sur son front dur et sur sa dure bouche
Le signe de ma force et de ma volonté.

Et je le reconnais, c'est l'enfant de naguère,
Mon bel enfant d'orgueil au nom prédestiné,
C'est le fils radieux de mon âme de guerre,
Mon drapeau d'allégresse et mon rêve incarné.

O mon fils d'autrefois, ma pensée et mon geste!
Pourquoi, foulant aux pieds ton glaive trépassé,
Implores-tu des yeux cet horizon funeste?
Qu'attends-tu de ce soir inutile et glacé?

Sans abaisser sur moi ses prunelles hautaines,
Comme en songe, à regret, le jeune et beau vainqueur
Profère lentement ces paroles lointaines
Dont l'écho sépulcral retentit dans mon cœur:

„J'ai servi ton vouloir et j'ai vécu ton rêve.
Pour veiller sur le Temple et garder le Trésor,
L'étoile de justice à la pointe du glaive,
Debout sur mon cheval d'aurore aux ailes d'or,

„Le rire du soleil dans les crins de mon casque,
Ivre de ta pensée, ô mon âpre songeur!
J'ai plongé dans le cœur des fils de la Tarasque
L'épée éblouissante et le Verbe vengeur!

„Mais hélas! il a lui, le jour expiatoire!
Pour la première fois j'ai douté de mes dieux,
Et j'ai senti, vaincu par ma propre victoire,
Se poser sur ma tempe un doigt mystérieux,

„C'était quelqu'un de l'ombre et de la solitude
Qui me touchait le front et me parlait tout bas...
Il m'a ravi la force avec la certitude;
Et c'est depuis ce jour que j'ai fui les combats!

„J'ai perdu mon orgueil, ma joie et mon génie;
Je n'ai plus sur les yeux le bandeau de la foi;
Père qui m'as trompé, ton enfant te renie!
Je me connais trop bien pour croire encor en moi!

„C'est pourquoi, conjurant cet horizon funeste,
J'attends venir vers moi quelque envoyé du sort,
Et pourquoi, désormais sans parole et sans geste,
Guéri de l'action, je foule un glaive mort!"

Il se tait. Mais là-bas, dans la vapeur de songe
Qui flotte en brume d'or sur les monts violets,
Un sanglot de cristal éclate et se prolonge,
Quelqu'un pleure, qui vient vers l'étrange palais.

Quelqu'un pleure, et la voix plaintive se rapproche,
Et tout à coup voici qu'un être singulier
Surgit, vêtu de rouge, au sommet d'une roche,
Et descend lentement vers le noir chevalier.

C'est un adolescent aux paupières meurtries,
Triste comme un démon, jeune et beau comme un dieu,
Qui tient entre ses doigts cerclés de pierreries
La rouge flamme en fleur d'une rose de feu.

Un long vol langoureux de colombes blessées
Autour du bel enfant palpite en gémissant,
Et sur son front royal lourd d'obscures pensées
Fait pleuvoir de la neige et des gouttes de sang.

Miracle! Réveillez le palais taciturne!
Miracle! Pavoisez la bretèque et la tour!
Et pillez les dressoirs pour le festin nocturne!
J'ai reconnu le fils de mon âme d'amour!

Mais sans tourner vers moi ses paupières baissées,
Comme en songe, à regret, l'enfant mystérieux
Profère lentement ces paroles lassées:
„Père! Ne trouble pas le sommeil des aïeux!

„Je reviens du pays où les cœurs en folie
Cherchent un sombre ciel dans les puits de l'enfer,
Morne, et sentant monter à ma bouche avilie
L'horreur d'avoir vécu le rêve de la chair!

„J'étais le fier chasseur, le bel enfant de joie;
J'empourprais les cerveaux comme un vin écumeux;
Et je faisais chanter sous mes lèvres de proie
Des rires éclatants et des baisers fameux,

„Je triomphais de voir, au milieu des tortures,
Heureuses de souffrir pour un maître vanté,
Les plus belles d'entre les belles créatures
D'un reflet de leur grâce embellir ma beauté.

„Et rivés pour jamais à mes yeux despotiques,
D'innombrables regards, splendides et songeurs,
Me suivaient longuement de leurs feux extatiques,
Comme un ciel éploré plein d'astres voyageurs!

„Mais quelqu'un m'a parlé, le soir, dans les ténèbres,
Tout bas: c'était quelqu'un du mystère et du sort...
Et c'est depuis ce soir que mes lèvres célèbres
Ont le goût de la terre et l'odeur de la mort!

„C'est pourquoi, délivré des antiques chimères,
Tu me vois attester le néant de mon dieu,
Et fouler sous le jour de mes pieds éphémères
Les pétales sanglants de la rose de feu!"

Il se tait. Le soleil décline. Rien ne bouge.
Mon cœur tumultueux bondit à se briser,
Quand le chevalier noir marche vers l'enfant rouge,
Et l'heure de ma mort sonne sous leur baiser.

ALBERT JOUNET

Bibliographie. — *L'Étoile Sainte*, poésies (Jouaust, Paris, 1884); — *Le Royaume de Dieu*, prose (Carré, Paris, 1887); — *Les Lys Noirs*, poésies (Carré, Paris, 1888): — *Le Livre du Jugement*, Hymne 1er: *La Création*; et 2e: *La Chute*, poèmes (Édition de la Revue *L'Étoile*, St. Raphaël, 1889); — *L'Étoile Sainte*, *Les Lys Noirs*, réédition (Comptoir d'édition, Bailly, Paris, 1890); — *Ce qu'ils auraient dû dire [Entrevue du Tzar et de l'empereur d'Allemagne]*, dialogue en vers (Bailly, Paris, 1899); — *L'Ame de la Foi*, prose (Bailly, Paris, 1891); — *Le Livre du Jugement*, Hymne 3e: *La Rédemption* (Bailly, Paris, 1892); — *Ésotérisme et Socialisme*, prose (Bailly, Paris, 1893); — *Le Jury International*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1897); — *Preuve ontomystique de Dieu*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1898); — *Les Sacrements spirituels*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1898); — *La Question Sociale, les Harmonistes*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1898); — *Principes généraux de Science psychique*, prose (Tirage à part de *L'Écho du Merveilleux*, Paris, 1898); — *Dieu de Beauté*, prose (Édition de *La Lutte*, Bruxelles, 1898); — *La Doctrine catholique et le corps psychique*, prose (Darville, Paris, 1899); — *La Conception de Dieu et de l'Homme dans le Christianisme comparé aux autres grandes religions*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1900); — *La Tour de Sédar*, prose (Chailan, St Raphaël, 1900); — *Jésus-Christ d'après l'Évangile*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1900); — *Éléments de l'Harmonie Messianique*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1901); — *La Rédemption Sociale*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1901); — *Question du Gouvernement*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1901); — *But et Programme idéals du Congrès de l'Humanité*, prose (Tirage à part de la Revue *L'Humanité*, Paris, 1901); — *Dieu vainqueur de l'Enfer*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1902); — *La Triade, le Ternaire et la Trinité*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1902); — *L'Union des Églises d'Orient et*

d'Occident, prose (Chailan, St. Raphaël, 1902); — *Vœux et Motions* [présentés au Congrès de l'Humanité], prose (Chailan, St. Raphaël, 1902); — *Décentralisation littéraire : Les Correspondants de l'Académie Française*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1902); — *Les Camps de Concentration*, poème (Chailan, St. Raphaël, 1902); — *Idées Politiques*, prose (Chailan, St. Raphaël, 1903).

M. Albert Jounet a collaboré à divers journaux et revues.

M. Albert Jounet, né a Marseille en janvier 1863, fit ses études au lycée de Marseille, hors une année au Collège Rollin de Paris. Attiré fort jeune par la religion, l'ésotérisme, les sciences psychiques, il n'a jamais abandonné cette préoccupation qui domine son œuvre, où la littérature est toujours soumise, soit à une affirmation soit à une recherche doctrinales. Il a passé, en 1895, d'un Ésotérisme Chrétien à un Catholicisme ultra-libéral et très imprégné encore d'Ésotérisme. Son œuvre poétique, parallèle à l'œuvre des symbolistes, s'en distingue par la prédominance du souci philosophique et religieux, la subordination du symbole à une doctrine systématisée. Par là, elle entrerait dans le sillage de Sully Prudhomme avec la différence entre le fier, douloureux stoïcien de la *Justice* et du *Bonheur* et un croyant, à tendances mystiques, occultistes et orientales.

„Ce qui manque aux adroits rhétoriciens du vers, dit M. Victor-Émile Michelet, c'est-à-dire l'âme poétique, M. Jounet le possède... Sa généalogie d'artiste est facile à dresser, et pourtant il apparaît comme armé d'une originalité solitaire. De ce mélancolique et somptueux bouquet de *Lys Noirs* émane une impression de nouvelle beauté... Certaines pièces des *Lys Noirs* réalisent, avec un art d'une large profondeur, des paysages psychiques comme en ont montré quelques grands peintres... Parmi les poètes français du siècle, je ne connais guère que Hugo et Baudelaire qui synthétisent un monde de sensations indéfinies en une brève formule avec un bonheur égal à celui de ce tercet :

Tes angoisses, je sais qu'elles aiment les miennes
Et, quand tu m'as tendu ton cœur mystérieux,
Ton cœur morne était plein de mes douleurs anciennes.

„Cet éclatant et triste sonnet (*La Mort des Élus*) ne diraiton pas d'un de ces groupes d'où Rodin, le tout-puissant

dompteur de la pierre, fait rayonner un ensemble d'aspirations vertigineuses, de nostalgies farouches et de douloureuse beauté?"

„En lisant les vers de *L'Étoile Sainte*, des *Lys Noirs*, a écrit d'autre part M. Anatole France, on est pénétré d'une douceur mystique. M. Jounet, biblique et baudelairien, rappelle Lamartine par la fluidité et Verlaine par certaines délicatesses d'inflexion . . ."

M. Ad. Franck réclame pour *Le Livre du Jugement* l'attention que méritent les œuvres philosophiques de Pythagore et de Parménide. „Tout cela, écrit-il, est très beau, très original et très profond. C'est de la Kabbala, de l'Apocalypse et autre chose encore qui n'appartient qu'à ce poète."

Patrie idéale

Pour terre, la foi; pour ciel, l'espérance,
Et pour grand soleil martyr, glorieux,
Effrayant d'amour, sanglant de souffrance,
Le Cœur de mon Dieu...

Albert Jounet

Le Châtiment

Lorsque vous insultez les hymnes d'un poète,
Rien dans vos cœurs de morts ne pressent la beauté,
Et, dédaigneusement, vous secouez la tête.

Pourtant ces chants d'amour, d'espoir, de vérité,
Ont un plus grand pouvoir que ne pense la terre :
Leur profonde harmonie émeut l'éternité.

Par la plus haute loi de ce vivant mystère
Dont l'homme ne connaît que l'écorce et la chair,
La parole sublime enfante la lumière.

Vous qui serez plus tard les hôtes de l'Enfer,
Vous sentirez l'ardeur de ce verbe de flamme
Qui meut l'esprit des cieux et féconde la mer.

Pour votre cœur maudit chaque juste est un blâme,
Chaque forme sacrée un cruel jugement.
La beauté vous tourmente et fait souffrir votre âme.

Aussi le vrai poète accroît votre tourment :
Car son cri fait jaillir la splendeur de la vie
Et d'Anges et de Saints peuple le firmament.

Car sa soif de l'amour ne peut être assouvie,
Il prodigue son sang, déchaîne son désir,
Et son verbe est l'amant de la force infinie...

Vous serez entourés, quand il faudra mourir,
Des splendides rayons dont il emplit l'abîme,
Et vous ne pourrez plus en rire ni les fuir.

Ils viendront éclairer la laideur et le crime :
L'implacable Beauté triomphe dans le feu,
Et vous serez damnés par son regard sublime,

Vous qui haïssez l'âme et qui riez de Dieu.

(*L'Étoile Sainte.*)

Extase

O mon Dieu, seul amour de l'âme frémissante
Qui voit, comme un éclair, ta pureté, ton âme
Jaillir dans le ciel noir, d'une nuée en flamme,
Ton épouse est muette et pleine d'épouvante...

Oh! si j'osais t'aimer, Dieu des cieux extatiques,
Moi qui vois ta beauté vivre dans l'air splendide,
Et qui me sens le cœur si mortel et si vide
Quand je n'adore pas tes voiles magnifiques...

O mon Dieu, mon Époux, viens déchirer mon être,
Épouvante mon cœur, dévore ma pensée...
Mais qu'au Dieu de l'amour ma douleur enlacée
Étreigne ta chair même et meure pour renaître!

Ton amour est plus beau que le ciel de l'automne,
Ton cœur est plus vivant qu'une rose de flamme,
Et ton désir, mon Roi, s'élance dans mon âme
Comme un rouge soleil dans la mer qui frissonne...

(*L'Étoile Sainte.*)

: - :

A mes Amis

Quand nous marchions ensemble en respirant l'odeur
D'une forêt sauvage ou d'un parc solitaire,
Nous avons eu souvent l'ivresse de nous taire
Pour mieux boire l'air frais qui parfume le cœur.

Loin des hommes vêtus de honte et de laideur,
Nous sentions frissonner nos âmes en prière...
Le pâle ciel, voilé de brume et de lumière,
Éclairait les rochers et la bruyère en fleur.

Avant d'aller combattre et d'affronter la vie,
Longtemps encor, laissons notre âme recueillie
Exhaler vers le ciel d'ineffables pensers.

Mes bien-aimés, fuyons le monde amer et rude.
Oh! vivez près de moi, chastes esprits blessés,
Parfums de mon silence et de ma solitude.

(*Les Lys Noirs.*)

: - :

Symbole

Deux grands Taureaux, couleur de pourpre, aux ailes d'or,
Plus riches qu'Orion, plus vastes que Pégase,
Dans le ciel de la nuit que leur splendeur embrase,
Majestueusement traînent le char d'Hathor.

Et, dans le char, un Prince adolescent qui dort
Aux bras de la Déesse amoureuse en extase,
Sur sa robe aux reflets de perle et de topaze
Laisse la lune errer, pâlir et luire encor.

Le Prince, tout-puissant malgré le sommeil, dompte
L'armée étincelante et terrible qui monte
En trombes de soleils autour de sa beauté.

Tel, avec indolence, à travers son Empire,
S'en va le jeune Roi du monde illimité,
Qui crée ou fait mourir les astres d'un sourire.

(*Les Lys Noirs.*)

: - :

A un Démon.

Tes lourds cheveux bouclés couleur de saphir sombre
Encadrent le contour de ton frêle visage
Et versent tristement leurs reflets et leur ombre
Sur la clarté de ton charmant regard sauvage.

Comme un soleil de pourpre au fond du crépuscule
S'en va, riche et voilé d'une lumière tendre,
Au fond de tes grands yeux ton rêve ardent recule
Devant les yeux humains qui voudraient le comprendre.

Un songe redoutable, effréné te dévore...
Tu n'as que du dédain pour l'homme et pour ses vices,
Tu refuses d'aimer la femme qui t'implore,
Toi qui sais des tourments plus doux que les délices.

Quelle noire splendeur inonde ta pensée
Et brûle jusqu'aux os ta force solitaire?
Quel plaisir inconnu tente ta chair lassée,
O toi qui hais le Ciel et méprises la terre?

La domination muette et la science
Règnent aux ombres de ton pâle front sans rides,
Et, par ta volonté souple en sa patience,
Tout s'est réalisé de tes désirs avides.

Pensif et gracieux dans ta robe de femme,
En tes péchés, du monde ignoré, tu reposes.
Ton orgueil se recueille au temple de ton âme
Où tes calmes remords s'ouvrent comme des roses.

Mais tu veux chaque jour de plus âpres ivresses.
Par des crimes nouveaux ranimant ton génie,
Et sans comprendre encor où mènent tes tristesses,
Tu cherches dans le mal une extase infinie.

Ah! le mal est fini, le néant le limite,
Tu te fatigueras de tes mornes victimes.
Les songes monstrueux que le plaisir irrite
Imaginent en vain d'insondables abîmes:

La matière s'épuise et la haine se lasse.
Rêver même devient une amère torture
Pour le pâle désir que le dégoût enlace.
La chair ne trouble plus l'âme stérile et dure.

L'indifférence éteint le désir, l'orgueil même.
L'avenir devient nul qui paraissait immense . . .
Le démon n'est plus rien que son ennui suprême.
Puis, la faim du néant ronge l'indifférence . . .

(*Les Lys Noirs.*)

: - :

Le Christ et le Bouddha

(FRAGMENTS.)

Le Bouddha

„Pour le sage, le Mal, c'est l'existence entière,
C'est le désir, la chair, l'action, la matière.

Certe il faut être pur pour glacer le désir;
La sainteté prélude à nous anéantir.
Mais la vertu n'est qu'un chemin, et l'Illusoire
D'ombres opprime encor cette route de gloire.

Le véritable but, c'est le parfait néant,
La goutte d'eau brisée en proie à l'Océan,
L'inconscience dans l'Inconscient suprême.

En cette heure, ô Jésus, où je parle à toi-même,
Ne crois pas cependant que mon esprit troublé
Sorte pour toi de son repos immaculé.

Les mots, les pensers vains, la musique pareille
Aux doux bambous plaintifs qui frappent ton oreille,
Moi, dès longtemps guéri du mirage insensé,
Je ne me donne pas la peine d'y penser.

Mais ta présence atteint le reflet de ma vie.
Sans que j'en sache rien, ma langueur assouvie
Fait répondre pour moi ces échos onduleux,
Et, tout ce que j'éprouve en mes dédices bleus,

Pendant que, loin de moi, se croisent nos paroles,
Inutiles toujours, sages d'ailleurs ou folles,
Ce sont des mouvements morts et silencieux
Comme l'or de l'été dans le désert des cieux.

Tu t'étonnes de voir ainsi ce que j'ignore
S'expliquer par ma bouche en haleine sonore.
Mais sache que mon Être, inaperçu d'en bas,
Dirige sa pensée et ne la connaît pas.

Je rayonne au dessus des mots que l'ombre écoute,
Comme l'Indifférence est au dessus du doute:

Tel un Rajah qui, dans Golconde ou Visapour,
Paye pour le louer un poète de cour,
Mais reste inattentif aux çlokas de l'éloge.
— C'est mon Illusion que ton rêve interroge.

Comment comprendrais-tu? Mon mystère est pareil
A ces moments où l'homme entre dans le sommeil.
Il sent d'abord qu'il va perdre toute pensée:
C'est la première joie, et je l'ai dépassée.
Puis ce plaisir s'efface et l'esprit se dissout.
Tout n'est plus rien dans l'impalpable, et rien, c'est tout.
Tel est le Nirvâna sublime, le Silence."

Le Christ

„Crois-tu Dieu fatigué comme ton indolence,
Et l'Amour découragé de l'Éternité?
Ce n'est pas dans l'oubli, c'est dans la charité
Pensante, créatrice, indomptable, héroïque
Qu'est le repos sans borne et le bonheur unique.
L'action est repos dans la paix de l'amour.

Pourquoi donc l'Éternel, las dès le second jour,
N'aurait-il pas cessé l'œuvre fastidieuse,
S'il n'était d'autre Ciel que l'extase oublieuse?

. . . .

Car l'Absolu ne dort jamais : C'est le Feu clair,
Le regard radieux dans l'œil toujours ouvert.
Et telle sera l'Ame à l'Invincible unie.
Le Juste fort travaille au salut de la vie,
Pour d'autres préparant, avec joie et vigueur,
Ce terrestre combat où s'est trempé son cœur.

Au seul repos voué, Dieu ne serait plus libre
Et par ton Nirvâna tu brises l'équilibre.

. . . .

Sors d'un faux infini qui rend ton cœur étroit,
Comprends que, de toujours à toujours, dans la foi,
Le doute, le remords, le désespoir, au centre
De tout, demeure entier Celui par qui tout rentre
Dans l'abîme de son étreinte où tout renaît !
La souffrance poignante envahit le Parfait,
Seul refuge de la douleur universelle,
Puis sur les douloureux le Dieu profond ruisselle.

Frappe le cœur de l'homme et le cœur du soleil.
Leur palpitation secouera ton sommeil,
Et l'éternité vraie ira pétrir tes moelles,
Comme la main de Dieu, pétrissant les étoiles,
Plonge en ces mondes d'or un ange intérieur
Et fait tressaillir l'Ame où dormait la splendeur."

* * *

Mais le Bouddha semblait comme un lotus du fleuve
Qui, dès le crépuscule, a caché sous les eaux
Ses bleus pétales clos.
Il a pensé trop loin pour que le vrai l'émeuve.

Alors Jésus, quittant les mots,
Évoqua par l'esprit ceux que jadis, sur terre,
Avait consolés le Bouddha,
Non les profonds Amis de son extase austère,
Mais les simples, la Tchandala
Qu'il avait accueillie en frère,
Ceux qui, sans le comprendre, émus de sa pitié,
Lui tendaient leur misère
Et leur cœur begayé,

Ignorant que l'amour n'eût soif que d'oublier.
Et le Bouddha rouvrit sombrement ses paupières.
Mais l'âpreté de ses délices meurtrières
Avait absolument détruit ses lents yeux doux
Et sa face en frisson ne montrait que deux trous.

Et le Bouddha gémit d'une voix différente,
Humaine, pénétrante:
„Oui, l'on peut tout aimer comme on aime un seul cœur,
Garder le souvenir délicat, la chaleur,
La vie, et cette grâce aux éternelles cimes
Donne des majestés de sève plus sublimes.
Si les monts de sagesse ont des glaciers au front
Qu'ils les versent en cataractes magnanimes
Vers les forêts qui grandiront!

Des recueillements du silence
Créons des Cieux nouveaux à prodiguer aux cieux...
Mais à quoi bon parler: l'inconscience
A dans mon âme éteint les aubes de vaillance,
Sur ma face rongé mes yeux!"

Et des pleurs douloureux en lacs pleins et funèbres
S'amassaient lourdement dans les trous de ténèbres.

Mais, le Christ les couvant d'un regard radieux,
Les pleurs voyaient Jésus et devenaient des yeux.

(*Le Livre du Jugement: la Rédemption.*)

DANIEL LESUEUR

BIBLIOGRAPHIE. — *Fleurs d'Avril*, poésies (1884); — *Marcelle* (1885); — *Un Mystérieux Amour* (1886); — *Amour d'Aujourd'hui* (1888); — *Rêves et Visions*, poésies (1889); — *Névrosee* (1890); — *Une Vie Tragique* (1890); — *Passion Slave* (1892); — *Justice de Femme* (1893); — *Haine d'Amour* (1894); — *A force d'aimer* (1895); — *Poésies [Visions Divines, Visions Antiques, Sonnets Philosophiques, Sursum Corda!]* (1896); — *Invincible Charme* (1897); — *Lèvres Closes* (1898); — *Comédienne* (1898); — *Au delà de l'Amour* (1899); — *L'Honneur d'une Femme* (1900); — *L'Évolution Féminine* (1900); — *Lointaine Revanche: L'Or sanglant* (1900); — *Lointaine Revanche: La Fleur de Joie* (1900); — *Fiancee d'outre-mer* (1901); — *Mortel Secret: Lys Royal* (1902); — *Mortel Secret: Le Meurtre d'une Ame* (1902); — *Le Cœur chemine* (1903); — *Le Masque d'Amour: Le Marquis de Valcor* (1904); — *Le Masque d'Amour: Madame de Ferneuse* (1904); — *La Force du Passé* (1905); — *Calvaire de Femme: Fils de l'Amant* (1907); — *Calvaire de Femme: Madame l'Ambassadrice* (1907). — *Nietzschéenne*, roman (1907); — *Le Droit à la Force*, roman (1909) — Traduction: LORD BYRON: Tome Ier: *Heures d'Oisiveté, Childe Harold* (1901); — Tome II: *Le Giaour, La Fiancée d'Abydos, Le Corsaire, Lara*, etc. (1901); — Tome III: *Le Siège de Corinthe, Parisina, Manfred, Le Prisonnier de Chillon, Mazeppa*, etc. (1901). — Théâtre: *Fiancée*, pièce en quatre actes, représentée sur la scène du Théâtre de Odéon (1894); — *Hors du Mariage*, pièce en trois actes, représentée sur la scène du Théâtre Féministe (1897); — *Le Masque d'Amour*, pièce en cinq actes, représentée sur la scène du Théâtre Sarah Bernhardt (1905).

Les œuvres de Mme Daniel Lesueur ont été publiées par Alphonse Lemerre.

Née à Paris en 1862, Mme Daniel Lesueur apparaît comme un des écrivains les mieux doués de ce temps : poète, romancier, auteur dramatique, sociologue, elle n'est restée étrangère à aucun des mouvements de la pensée. Comme poète, elle a toujours affirmé, tout en constatant leur „inanité évidente", les irréductibles aspirations de l'idéalisme, avec une éloquence d'autant plus pénétrante qu'aucune convention spiritualiste n'altère la sincérité de son indépendance. Son point de départ est „la philosophie scientifique qui règne aujourd'hui presque absolument". A lire, par exemple, les poèmes graves et sonores des *Sonnets Philosophiques*, on pourrait croire le poète rallié sans réserve aux théories darwiniennes. Il proclame en vers grandioses l'empire éternel des forces élémentaires : il constate le néant de la vie, qui n'est qu'„une mort incessamment active"; il reconnaît que „pour exister longtemps il faut périr toujours", à chaque minute de cette existence que le temps détruit et renouvelle. Ce moi, dont nous sommes si fiers, n'est, après tout „qu'un vain souvenir dans une frêle image" ; au sein du tourbillon illusoire des phénomènes, notre personnalité, elle aussi, est un rêve. La trace d'hérédités anciennes se mêle à la fugace empreinte du présent pour former cette mouvante ébauche que nous sommes, nous qui cependant nous rêvons immortels. Ainsi le pessimisme ou plutôt le nihilisme scientifique, après avoir ruiné toute foi dans l'âme humaine, la dépouille enfin elle-même de sa propre vie.

Contre l'envahissement de ces doctrines qui respirent, pour ainsi parler, l'ivresse du vide et de la mort, le poète appelle d'abord à son aide le souvenir, qui entretient en nous l'existence spirituelle, après que se sont effacées les illusions, ces „reflets brillants mais éphémères de l'univers au fond d'un organisme humain". C'est lui qui rattache l'homme à la longue suite de ses aïeux. C'est pourquoi, à l'encontre de ceux qui renient, avec un sacrilège emportement, le passé religieux de l'humanité, Daniel Lesueur se plaît à en exalter la grandeur dans une suite de poèmes intitulés : *Visions Divines*. Il reconnaît combien a été bienfaisante au genre humain l'„Œuvre des Dieux". Grâce à eux, l'homme a traversé presque joyeusement les tortures de la vie, affronté la mort avec calme, apercevant, au-dessus des besoins et des misères de chaque jour, un idéal vers lequel il s'acheminait au milieu d'épreuves mystiques et purifiantes.

Ainsi, Daniel Lesueur „a su allier à une vision rigoureusement exacte de la „réalité" scientifique, la plus juste compréhension du rôle humanitaire et de la philosophique beauté

des religions anciennes"; et je ne sais quelle piété se manifeste encore dans son incroyance même. „L'exemple est peut-être unique d'une aussi large et intellectuelle équité envers ces formes abolies de l'inquiète pensée humaine." Les fervents hommages du poète ne font défaut ni à Bouddha qui, le premier, enseigna la charité universelle, ni à la sage Athênè, en son Parthénon clair et radieux Son imagination émigre aux pays lumineux et tranquilles de l'Orient, où „fleurit, naïve encore, la jeunesse du monde." Ses poèmes légendaires au descriptifs: *La Main de la Momie*, *La Légende du Satni Khamois*, *Les Loisirs de Sardanapale*, *Le Colosse de Memnon*, se rattachent ainsi à ses poésies philosophiques, et en sont les pittoresques corollaires. Comme le remarquait M. Paul Bourget, à propos de l'œuvre de Leconte de Lisle, ces vers plastiques, malgré leur impersonnalité toute d'apparence, supposent chez l'artiste un fond d'idées, de sentiments et de prédilections qui lui constitue une philosophie.

Mais „de tous les rêves le plus bienfaisant et le plus sublime est encore l'amour". „Par lui, l'homme peut communiquer à des êtres chers, à des êtres fragiles ainsi que lui, un bonheur absolu et divin, ne fût-ce que pendant un instant, et cet instant où ceux que nous aimons sont ainsi heureux par nous sans mesure, nous élève, avec eux, au-dessus de toutes choses". Aussi, Daniel Lesueur a-t-il célébré avec magnificence „le plus divin et le plus mystérieux de nos sentiments". Lui aussi, il a fait ce rêve des impérissables tendresses. Hélas! „l'espoir d'une affection éternelle est décevant"; mais, seul, il donne une excuse à la passion; cette „illusion" de toutes es nobles âmes a pour complice l'idéalisme réfractaire aux cruels enseignements de la vie.

Une fois même, le poète demande à une hypothèse hardie le moyen d'espérer encore une réunion définitive des deux cœurs séparés par la mort, et qui peut-être confondront leurs substances dans quelque rencontre fortuite d'atomes (*Rendez-vous*). Voilà un exemple de cette pénétration singulière de l'élément philosophique dans la passion, et qui peut servir à caractériser le talent de Daniel Lesueur: l'idée et le rêve mêlent dans sa poésie leurs deux infinis. C'est pourquoi nul n'a mieux su traduire les magnanimes élans de l'amour vers l'absolu. Ses œuvres nous donnent le frisson tragique de l'amour et de la destinée. Aussi nous sont-elles à la fois douloureuses et chères.

Dans les romans de Mme Daniel Lesueur, on a loué sa forte psychologie, son merveilleux sentiment des métamorphoses

infinies de la passion. Elle nous a donné, en effet, des analyses de l'amour moderne dont la subtile vigueur serait difficilement dépassée, et elle est assurément un des écrivains les mieux renseignés sur la décevante nature féminine. Mais ce qu'il faut signaler chez elle avant tout, comme un don exceptionnel, c'est ce lyrisme que le roman avait désappris depuis *René* et *Obermann*. Comme les grands maîtres de l'époque romantique, elle nous fait éprouver le vertige de la pensée et l'ivresse amère de l'abîme.

Daniel Lesueur, en ces dernières années, a tenté une renaissance du roman de grande aventure. La tentative, qui était dangereuse, a pleinement réussi. Un critique, M. Jules Bois, écrivait dernièrement: „Une romancière-poète descendit du Parnasse où François Coppée, Leconte de Lisle et Sully Prudhomme lui avaient fait une place non loin d eux, et elle vint au peuple avec son joli sourire, ses yeux spirituels, son âme intrépide débordante de pitié et de tendresse, sa connaissance des drames et des comédies vécus de notre temps. Elle avait traduit lord Byron à ravir Leconte de Lisle; elle avait déjà la renommée d'une enchanteresse avec son bagage de vingt romans, régal des femmes et des lettrés. Elle ne dédaigna pas la tâche énorme et difficile, elle se mit à l'ouvrage; et prouvant que les poètes peuvent tout, elle réalisa l'union déclarée impossible de la Psychologie avec l'Aventure. Elle sut concilier la secousse brutale qui jaillit des faits-divers, les angoisses du crime, les rages de la domination, les cruautés du caprice voluptueux, avec les plus tendres, les plus douloureuses, les plus délicates émotions qui fleurissent dans le jardin des cœurs aimants et sacrifiés . . .

„ . . . . La vie n'est pas un roman, mais le roman peut servir parfois à améliorer la vie. Les œuvres de Daniel Lesueur ne se contentent pas de nous séduire; elles nous réveillent de nos apathies, elles nous entraînent vers un idéal, elles nous fortifient. Aussi les mânes de George Sand ont ils certainement frémi d'aise à l'avènement d'un tel successeur au fauteuil où elle fut désignée. La dame de Nohant, aux inspirations à la fois tendres et fières, n'a pu de son au-delà que sourire sororalement à celle qui écrit dans *La Force du Passé* cette maxime sage et généreuse: „Respectons toute croyance et même le doute. Aucun dogme n'est au-dessus de la tolérance et de la bonté."

Daniel Lesueur, en effet, occupe au Comité des Gens de Lettres la place de George Sand, honneur qui n'avait pas encore été réservé aux femmes depuis un demi-siècle. Depuis

George Sand, la porte entre-bâillée s'était refermée et même verrouillée. Il a fallu le persévérant effort des campagnes féministes et aussi le mérite éclatant et patient des poétesses et des romancières pour que, de nouveau, le seuil si bien défendu fût franchi par une nouvelle victorieuse.

Le choix de l'assemblée générale du 24 mars 1907 a été ratifié par l'opinion publique.

Ajoutons, pour compléter cette rapide esquisse, que Mme Daniel Lesueur a affronté le théâtre avec succès, et que cette poétesse, cette romancière est une essayiste et une économiste de talent. Ses travaux sur l'*Évolution féminine* en font foi. Elle sait trouver en sociologie les idées pratiques et immédiatement réalisables.

Depuis 1900, Mme Daniel Lesueur est chevalier de la Légion d'honneur. Ses romans lui ont mérité le prix Vitet à l'Académie française.

L'Œuvre des Dieux

Je vous vénère, ô dieux ! vagues spectres sublimes,
Que l'homme a tour à tour bénis et blasphémés.
Mes chants s'élèveront vers vos lointaines cimes
Pour tous les malheureux que vous avez charmés.

Vos bienfaisantes mains aux damnés de la vie,
A ceux qu'abandonnaient la Fortune et l'Amour,
Ont versé largement tous les biens qu'on envie,
Éternisant pour eux nos vains bonheurs d'un jour.

Ils ont vécu, le cœur bercé par leur chimère,
Traversant nos douleurs avec un front joyeux,
Et même ils ont souri lorsque la Mort amère
De son geste muet leur a fermé les yeux.

Ce qu'ils ont entrevu dans leur obscure voie
N'est pas le joug pesant d'un stérile labeur,
La terreur de la faim, la jeunesse sans joie,
Le trépas solitaire et sa morne stupeur.

Non : c'est un sûr chemin, plein d'épreuves mystiques,
Qui prend l'homme au berceau pour le conduire aux cieux,
Qu'on parcourt, enivré d'encens et de cantiques,
Versant du repentir les pleurs délicieux.

Saints transports effaçant toute douleur charnelle,
Inépuisable amour issu d'un cœur divin,
Impérisable espoir d'une extase éternelle,
Qui vous a possédés n'a pas souffert en vain.

Pour l'assouvissement des appétits sans trêve,
Malgré ses moissons d'or, le monde est trop étroit ;
Mais aux déshérités s'ouvre le champ du rêve . . .
L'homme est un créateur qui fonde ce qu'il croit.

Et puisque la Nature aux lois mystérieuses,
Nous donnant la douleur, nous livra l'infini,
Pourquoi briserions-nous les ailes radieuses
Qui nous portent plus haut que notre ciel terni ?

Pour moi, je te salue, Illusion féconde,
Qui seule à nos efforts viens prêter ta grandeur!
Sur les antiques fronts de tous les dieux du monde
C'est toi dont, à jamais, j'adore la splendeur.

(*Visions Divines.*)

: - :

Le Progrès et les Dieux

Aux temps anciens, le monde existait dans un rêve;
Les cieux élargissaient le terrestre horizon;
L'espoir d'un avenir plein d'extases sans trêve
Consolait de la vie incertaine et trop brève,
Et le désir vainqueur supplantait la raison.

Hélas! il est des cœurs que le Progrès consterne,
Des lèvres qui toujours invoqueront les dieux.
La Science à l'œil froid conduit l'esprit moderne,
Pourtant plus d'un genou dans l'ombre se prosterne,
Plus d'un regard encor monte au ciel radieux.

C'est que, nous retirant l'espérance qui charme,
Dévastant à jamais nos lointains paradis,
La Science n'a pas effacé toute larme;
En nos mains, au contraire, elle aiguise chaque arme,
Et nous rend sans pitié pour les combats maudits.

L'antique Illusion, qui nous devient néfaste,
Ne peut plus sans péril embellir le chemin.
Notre champ de bataille est si sombre et si vaste
Que jamais nulle haine ou de peuple ou de caste
N'en ouvrit de pareil au désespoir humain.

Le sang n'y coule point; la lutte pour la vie
N'offre point la grandeur des glorieux trépas;
Les morts, nul ne les chante et nul ne les envie,
Et l'effrayant clairon qui tous nous y convie,
C'est le cri de la faim, qui ne pardonne pas.

Nos tournois acharnés ont l'univers pour lice.
Sous nos efforts géants tout rempart est tombé.
Le salaire est une arme, un mot d'ordre, un complice.
Ni repos, ni pitié! Si son pied manque ou glisse,
Le lutteur le plus fort a bientôt succombé.

Car le travail, facile aux époques naïves,
Est pour nous l'incessant et terrible labeur.
L'esclave d'autrefois, dans nos cités actives,
Frémirait à l'aspect de nos races chétives,
Qu'asservissent le fer et l'or et la vapeur.

Il rirait de dédain quand leur foule pâlie,
Quittant le puits de mine ou l'obscur atelier,
Lui dirait: „Nous, au moins, sommes libres" Folie!
Vous, libres?... Mais la loi qui vous dompte et vous lie
Plus qu'aucun joug humain vous contraint de plier.

Dans sa marche en avant le Progrès implacable,
Comme l'âpre Nature, écrase aveuglément
Le faible, l'impuissant, le rêveur, l'incapable.
Pour qui veut éluder son ordre redoutable,
Honte, misère et mort sont un sûr châtiment.

Pourtant l'homme jamais ne vivra sans chimère.
Nous aussi, nous avons notre espoir insensé:
Le rêve social, en son ardeur amère,
Prend des religions la puissance éphémère
Et remplace à lui seul tous les dieux du passé.

Nous le verrons bientôt plus qu'eux impitoyable,
Car il met l'idéal ici-bas, près de nous.
Pour toucher à ce but, qui paraît saisissable,
Le combat grandira, tellement effroyable
Que les maux d'aujourd'hui pourront nous sembler doux.

Puisque telle est la loi, courbons donc notre tête;
Mais ne maudissons pas, dans notre vain orgueil,
En face des douleurs que demain nous apprête,
Les dieux, dont la raison proclame la défaite,
Mais dont nos cœurs meurtris portent encor le deuil.

(*Visions Divines.*)

Le Temps

Saisis du vain regret des grands songes antiques,
Parfois nous repeuplons nos Olympes déserts.
Erreur des aïeux morts hantant nos cœurs mystiques !
Le Temps, dernier des dieux, chancelle au sein des airs.

L'atome, obéissant aux forces despotiques,
Dans l'abîme infini n'a point d'âges divers.
L'horloge suspendue aux éternels portiques
Marque une heure immuable à l'immense univers.

Troublent par leurs aspects des êtres éphémères
Qui naquirent hier et périront demain.

Quel sens auraient ces mots pour la matière sombre,
Qui, soumise à jamais aux changements sans nombre,
N'a point eu d'origine et n'aura point de fin ?

Daniel Lesueur

La Voix des Morts

Morts qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières,
Parfois, en relisant tous vos noms oubliés,
Je songe que nos cœurs à vos froides poussières
Par des fils infinis et puissants sont liés.

Muets, vous dirigez nos volontés altières;
Par vos désirs éteints nos désirs sont pliés;
Vos âmes dans nos seins revivent tout entières,
En nous vos longs espoirs vibrent, multipliés.

Bien que nous franchissions une sphère plus haute,
Vos antiques erreurs nous induisent en faute,
Nous aveuglant encor malgré tous nos flambeaux.

Car le passé de l'homme en son présent subsiste,
Et la profonde voix qui monte des tombeaux
Dicte un ordre implacable, auquel nul ne résiste.

(*Sonnets Philosophiques.*)

: - :

Souvenirs

Souvenirs, souvenirs, c'est par vous que j'existe!
Ma vie est tout entière en votre vague émoi.
Dans la nuit du passé, votre écho tendre ou triste
Sauve seul du néant cet être qui fut Moi.

Sans vous, qu'en serait-il de mes courtes années,
S'effaçant tour à tour dans le temps éternel,
Et des illusions, si promptement fanées,
Dont l'éclat met une âme en mon corps tout charnel?

Car il n'est rien de vrai dans toutes les chimères
Qui, de leur vol léger, flottent sur mon chemin:
Elles sont les reflets, brillants mais éphémères,
De l'univers au fond d'un organisme humain.

Mes sens, miroirs subtils de ces formes sans nombre,
Eux-mêmes, je le sais, n'ont point de fixité,
Mais changent leurs tableaux, rayonnants ou pleins d'ombre,
Comme un fleuve mouvant par sa course emporté.

Dans mon cœur frémissant, dans ma chair douloureuse,
Ce qui le mieux échappe à l'incessante mort,
A l'évolution puissante et ténébreuse
Qui partout en secret active son effort,

C'est ce qui n'est pas moi: l'ineffaçable trace
Qu'a gravée en mon sein la foule des aïeux.
Ma joie et mes douleurs sont celles de ma race,
Et le feu de son âme éclate dans mes yeux.

Que devient donc ma vie en ces profonds mystères?
Où retrouver ce Moi, qui périt chaque jour?
O souvenirs! c'est vous, aux heures solitaires,
Qui du frêle fantôme esquissez le contour.

C'est vous qui me rendez quelquefois à moi-même,
Ombres qui reflétez l'ombre éteinte à jamais,
Car vous ressuscitez en un songe suprême
Tout ce qui m'a fait vivre et tout ce que j'aimais.

Nés avec chaque larme, avec chaque pensée,
Partout où j'ai souffert, partout où j'ai vaincu,
Vous maintenez pour moi l'existence effacée,
Par vous seuls je peux dire aujourd'hui: „J'ai vécu!"

Venez donc, souvenirs à l'aile étincelante,
Spectres des jours heureux et des paisibles soirs,
Venez, pour enivrer mon âme chancelante
Des bonheurs disparus et des anciens espoirs.

Vous que le temps revêt d'un invincible charme,
O mes meilleurs amis! ô mon plus sûr trésor!
Vous paraissez plus beaux à travers une larme,
Aussi d'un œil mouillé je poursuis votre essor
Au hasard de mes vers, parmi les rythmes d'or.

(*Souvenirs.*)

: - :

Songe d'été

Sous les arbres verts, sous les arbres noirs,
Dans l'éclat du jour ou l'ombre des soirs,
J'aime errer sans trêve.
Parmi les rameaux emplis de chansons
Le vent passe et meurt en vagues frissons:
Je poursuis mon rêve.

Sous les taillis clairs où midi s'endort
Le soleil, jetant ses paillettes d'or,
Se brise en fusées;
Et les moucherons dans ce flamboiement,
Ivres de chaleur, font un tournoiement
D'ailes irisées.

Mille insectes fins se cachent, tapis
Parmi les plis roux des anciens tapis
De frondaisons sèches;
Car les étés morts, sous de bruns linceuls,
Dorment à jamais, oubliés et seuls,
Dans les sentes fraîches.

Sur le pied rugueux des chênes touffus
La mousse répand un reflet diffus
De pâle émeraude;
Et sur quelques fleurs, par vols lents et lourds,
L'incertain bourdon au corps de velours
Étincelle et rôde.

Dans les flots mouvants des sommets houleux
Glissent par lambeaux les firmaments bleus,
Comme des prunelles;
Et, lorsque tout bruit paraît s'endormir,
Même en ce silence on entend gémir
Des voix solennelles.

Dans les bras tordus des ronciers fleuris
La vive araignée au bout d'un fil gris
Voltige et circule;
Mon esprit, lassé par de longs combats,
S'attendrit à suivre en ses vains ébats
L'être minuscule.

Alors, sans regret, sans peur, sans dessein,
J'écoute frémir, paisible en mon sein,
L'éternelle vie;
L'immense Nature, au fond des forêts,
Laisse pénétrer en ses doux secrets
Mon âme ravie.

Atome pensif, j'entends l'Infini
Murmurer en moi son hymne béni
Par la voix des choses.
Mon cœur n'a qu'un jour, mais dans son néant
Vient se refléter l'univers géant,
Des soleils aux roses.

Sous les arbres verts, sous les arbres noirs,
Dans l'éclat du jour ou l'ombre des soirs,
J'aime errer sans trêve.
Parmi les rameaux emplis de chansons
Le vent passe et meurt en vagues frissons:
Je poursuis mon rêve.

(*Souvenirs.*)

: - :

Une Aventure de l'Amour

Amour s'est égaré. L'enfant cruel et beau
Est entré dans un cimetière.
Ses pieds nus ont heurté la dalle d'un tombeau;
Il grelotte, assis sur la pierre.

Il a peur, il appelle... Et le vent de la nuit
Éteint sa voix tremblante et douce.
Dans l'ombre, tout est blanc et muet... Et, sans bruit,
Des ombres glissent sur la mousse.

Devant lui, s'accoudant au bloc brisé d'un fût,
Dans des colonnes ruinées,
Une d'elles s'arrête... une d'elles qui fut
Une vierge de seize années.

Elle n'a vu jamais cet enfant rose et nu,
Dont l'œil mutin de pleurs se mouille;
Jamais, non . . . même pas dans un rêve ingénu
Que l'aurore joyeuse embrouille.

Elle ne connaît pas tous les savants baisers
Qu'ont inventés les lèvres souples;
Elle ne frémit pas, alors qu'inapaisés
Sanglotent les spectres, par couples.

Donc elle ouvre tout grands ses yeux creux et pensifs
Devant ce petit être étrange,
Et s'étonne qu'il ait des airs aussi plaintifs
Puisque sans doute c'est un ange.

Lui, saisi de respect pour ce fantôme pur,
Immaculé comme les marbres,
N'ose lui demander un chemin court et sûr
Pour fuir parmi les mornes arbres.

Pourtant, dompté soudain par de poignants effrois,
Il prend sa main si pâle et frêle . . .
Puis, tous deux, ils s'en vont sur les noirs gazons froids,
Où le grillon jette un cri grêle.

Or l'âme qu'habitaient les neigeuses candeurs
Et les ignorances sublimes,
Croit, en touchant l'enfant, glisser aux profondeurs
De très vertigineux abîmes.

Car elle a reconnu l'invincible pouvoir
Auquel fut soustraite sa vie;
Tous les amers plaisirs qu'elle vient d'entrevoir,
Ce sont eux, eux seuls qu'elle envie.

Et voici que bientôt paraît à son esprit,
En souvenir impérissable,
Un jeune homme aux traits fiers, qui jadis lui sourit
Et traça son nom sur le sable.

Elle comprend alors qu'elle n'a point vécu,
Et son regard morne retombe
Sur cet enfant, par qui l'univers est vaincu
Et qui règne encor dans la tombe.

Elle peut maintenant, en hâte, mais en vain,
Le mener hors du cimetière,
Hélas! car c'en est fait de son repos divin
Pour l'éternité tout entière.

(*Souvenirs.*)

: - :

Dans la Forêt

Tout tremble à la fois.
Les bois ont la voix
De l'onde.
Dans son lit amer
Ainsi geint la mer
Profonde.

J'écoute... Le vent
Dans le pin mouvant
S'engouffre.
Tel se plaint le flot,
C'est bien le sanglot
Du gouffre.

L'âpre souffle mord
Le hêtre et le tord
Sans peine,
Puis s'en va, hurlant,
Rendre tout tremblant
Le chêne.

Dans ces hauts abris,
On dirait les cris,
Très aigres,
Des mâts de vaisseaux,
Qui sont sur les eaux
Si maigres.

Les sombres taillis
Sont tous assaillis,
O lutte!
Par des vents diserts,
Y jouant des airs
De flûte.

Doux, tendres, puissants,
Les bruits incessants,
En foule,
Se mêlent sans chocs.
Ainsi pleure aux rocs
La houle.

O grand univers!
Tes échos divers,
Pour l'âme,
Ont la même voix:
Les gouffres, les bois,
La lame.

Que nous disent-ils
Dans leurs chœurs subtils?
Qu'importe!
Ce n'est qu'un vain bruit,
Et le vent qui fuit
L'emporte.

(*Souvenirs.*)

GEORGES LORIN

Bibliographie. — *Paris Rose* (P. Ollendorff, Paris, 1884); — *L'Ame Folle* (P. Ollendorff, Paris, 1893); — *Pierrot Voleur*, un acte en vers (P. Ollendorff, Paris, 1896.)

M. Georges Lorin, poète, peintre et sculpteur, — poète partout et toujours, — avoue être né à Auxerre, mais le vrai berceau de ce délicieux flâneur d'art, c'est Paris :

Pour mon tout petit moi, gigantesque berceau,
Qui sait me dorloter dans sa houle mouvante!

Il est essentiellement Parisien, il ne saurait vivre hors de Paris :

Il me faut ton reflux à toute heure et sans trêve,
Océan de chapeaux, de femmes et de bruit...

M. Georges Lorin a donné dans *Paris Rose* (1884), œuvre humoristique, fine et spirituelle, une note inattendue, unique, inimitable, improlongeable. C'est une œuvre close. „Dans ces vers que l'on pourrait qualifier *impressionnistes*, il a dégagé des choses que les poètes n'envisageaient (ou ne dévisageaient) pas, une poésie pailletée, joyeuse, étonnée, *coloriste*, et une philosophie soit mélancolique, soit ironique, souvent profonde. Ce fut une surprise dans maints salons, avant l'apparition du volume, d'entendre l'auteur finement, avec une diction martelée et du „sans en avoir l'air", décrire les *Affiches*, les *Ombrelles*, les *Gens!* les *Maisons*, le *Mât de Cocagne*, les *Dames*, etc."

L'Ame Folle (1893) est un recueil passionné, presque tout d'amour violent. On y trouve des pièces remarquables, d'une grande puissance d'expression.

Le calembourg est le tremplin
de l'esprit français.

Georges Lorin

La Ronde

À TOUS.

La ribambelle des bambins
Tourne, tourne comme on s'envole,
Et, sur un air simple et frivole
Ils s'entraînent, les chérubins.

Les menottes dans les menottes,
Croisant leurs petits doigts rosés,
Par le grand soleil arrosés,
Ils chantent à pleines quenottes.

Leur rire, adorable et dispos,
Met une fossette à leur joue,
Et l'ombre des arbres se joue
Dans les plumes de leurs chapeaux.

Ils chantent en changeant les gammes:
Ils chantent le Pont-d'Avignon.
Avec un salut très mignon,
Les messieurs font la cour aux dames.

Ils chantent de tous ces airs-là
Que nous chantions dans notre enfance.
Ils chantent: Entrez dans la danse!
Et puis: Giroflé, girofla.

Les garçons, pareils aux fillettes,
Ont comme elles des cheveux blonds
Tout aussi bouclés, aussi longs,
Des mines aussi joliettes,

Des costumes aussi coquets.
Les robes, pleines de dentelles,
De rubans et de bagatelles,
Sont fraîches comme des bouquets.

Tout cela saute, tourne, danse
Avec des éclats triomphants ;
Sur les épaules des enfants
Les cheveux battent la cadence.

Or, cette couronne d'amours
Ayant charmé mes yeux moroses,
J'ai voulu voir les bébés roses
S'enivrer dans leurs mille tours.

Et dans ce gai papillotage
De cols blancs et de mollets nus,
Mes ans, qui se sont souvenus,
Accompagnent leur caquetage.

Quand, soudain !... comme ils bondissaient,
J'ai vu leurs lèvres si carmines
Bleuir... et gamins et gamines
Qui pâlissaient et grandissaient !...

Quel rêve absurde m'hallucine !
La ronde tourne cependant ?
Et j'entends son gosier ardent
Chanter : Dansons la capucine !

Dansons ! Impitoyablement,
Le cauchemar change visages,
Robes, chapeaux, mignons corsages,
Doucement, insensiblement.

Doucement, doucement, que dis-je ?
Non ! c'est vertigineusement
Que leur âge et leur vêtement
Subit l'étreinte du prodige.

Sur les belles, des tabliers
Effacent les jupes de soie.
Une main, sans que je la voie,
Met aux garçons de gros souliers.

Sur le dos ils portent un livre
Énorme, triste, lourd, puis deux,
Puis trois... Ils cherchent autour d'eux
Quelque chose qui les délivre.

Les bouquins vont voler dans l'air,
Car à leurs yeux, disant leurs âmes,
Les yeux des filles, presque femmes,
Ont répondu par un éclair.

Alors, par leurs bras forts et souples
Faits pour n'être jamais lassés,
Les beaux corps blancs sont enlacés,
Et la ronde tourne par couples.

Mais, bientôt, la plainte du vent
Apporte un cri lointain de haine.
La ronde chante à perdre haleine:
Fanfan la Tulipe, en avant!

Un bruit sourd de canon résonne.
Blafarde, la ronde aux abois
Chante: Nous n'irons plus au bois...
Dans l'air un glas funèbre sonne.

Les voilà perclus et tremblants.
On chante: Il était une vieille...
Adieu rire et bouche vermeille!
Les bébés ont des cheveux blancs.

Mais la ronde, quoique hagarde,
Le dos courbé, les membres las,
S'acharne... et parmi les hélas!
On chevrote: La tour prends garde!

Leurs fronts semblent vouloir dormir
Dans le bercement du manège,
Le ciel gris fait tomber la neige
Et je crois entendre gémir.

Leur paupière n'est point rouverte,
Et leur rigidité fait peur!
La terre, pleine de stupeur,
D'un linceul de mort s'est couverte!

Leurs habits tombent, et leurs chairs
Ont laissé leurs poitrines vides!
Plus rien de leurs lèvres livides!
Plus rien de mes bébés si chers!

Plus rien! Oh! si! mon épouvante!
Les deux grands trous noirs de leurs yeux
Et le rire silencieux
De leur face presque vivante.

Plus rien! si! la ronde en fureur
Qui tourne, tourne, et se disloque
Lâchant ses os, loque par loque,
Et sans pitié pour ma terreur!

Jusqu'à ce qu'un rond de poussière
Remplace le rond des amours.
Et puis s'envole pour toujours
Dans le vent qui tournoie... Arrière!

Quel démon fait tourner mes pas?
Qui grince ainsi dans mon oreille?
Dans une autre ronde pareille
On m'entraîne? — Je ne veux pas!!!

Mais... quelle est donc l'étrange histoire
Où vous m'avez laissé partir?
Va-t-il falloir m'en repentir?
Votre inquiétude est notoire...

Vous ne souriez pas souvent?
Qu'ai-je dit? Ah oui! Chansonnettes,
Enfants, hommes, vieillards, squelettes:
De la poussière et puis du vent.

Oh! Messieurs, dans quelle folie
Laissez-vous s'égarer ma voix?
J'ai menti! Car ce que je vois:
C'est, toujours fraîche et plus jolie,

La ribambelle des bambins
Qui tourne, comme l'on s'envole...
Et sur un air simple et frivole
Ils s'entraînent, les chérubins!

(*Paris Rose.*)

: - :

L'Hydre

L'hydre de la beauté dresse cent mille têtes
Et sur un corps pareil des yeux toujours nouveaux!
Las du bonheur des chairs et de leurs blanches fêtes
En vain évoques-tu de tranquilles pavots,

En vain, sur l'oreiller d'une seule tendresse,
Voudrais-tu reposer ta fatigue d'aimer,
Des teints clairs, des cils noirs et de la blonde tresse
Le complot recommence, hélas! à se former.

Sur un amour qui meurt, un amour vient éclore,
Sur un rêve qui tombe un rêve vient surgir;
En vain saccages-tu l'éblouissante flore:
Le rut de l'inconnu te guette et vient rugir.

Profane l'X du rêve ardent qui se dérobe
Sous l'élégant costume et le corsage fin,
Au passage prochain de la première robe
Ta longue avidité renaîtra de sa faim.

Frappe l'un après l'un chaque sphinx ironique
Avec l'argent, le viol et le charme des vers,
Tu ne tueras jamais le monstre tyrannique:
LE FRISSON DE SAVOIR qui ronge l'univers.

Frappe, éventre l'énigme et fais sauter les voiles,
Frappe, frappe toujours, furieux et ravi,
Tu mourras de fatigue et leurs regards d'étoiles
Domineront encor le monde inassouvi.

Et tente de mourir en oubliant la terre
Toute fraîche après toi d'inexplorés secrets,
Si tu ne veux partir dans le dernier mystère
Les poings serrés au fond d'un linceul de regrets.

(*L'Ame Folle.*)

JULES TELLIER

BIBLIOGRAPHIE. — *Nos Poètes* (1888); — *Extraits de Saint-Simon*, en collaboration avec M. Charles Le Goffic (1890); — *Reliques de Jules Tellier* (1892).

Jules Tellier a collaboré aux *Chroniques*, au *Parti National*, à la *Revue Bleue*, au *Gaulois*, etc.

Jules Tellier, né au Havre le 13 février 1863, mort le 29 mai 1889, fit ses humanités au lycée de sa ville natale, où il eut pour professeur M. Jules Lemaître. Il prépara sa licence ès lettres à Caen, fut reçu le premier de sa session et alla enseigner la rhétorique au collège de Cherbourg, puis au collège de Langres, et, un peu plus tard, la quatrième au lycée de Constantine. Il donna sa démission en 1884 et vint à Paris. Son bagage littéraire se composait alors d'un volume de vers, *Les Brumes*, et d'une autobiographie en prose, *Les Notes de Tristan Noël.* C'est à ce moment qu'il fit la connaissance de M. Charles Le Goffic, avec lequel il se lia d'amitié.

Après quelques efforts infructueux pour entrer dans le journalisme, Tellier se vit forcé d'accepter, en 1887, une place de professeur de rhétorique à Moissac, d'où il collabora assidument aux *Chroniques*, petite revue littéraire que venaient de fonder M.M. Maurice Barrès et Charles Le Goffic. Il y fit paraître en cette seule année 1887: *Le Pacte de l'écolier Juan*, *Le Discours de la Bien-Aimée*, *Celle-ci et Celui-là*, *Le Rêve d'Achille*, *Sonnets pour Toi*, *Un Parisien en province*, *Le Nocturne*, *Trois Décadents*, *Les Notes de Tristan Noël*, *Les Deux Paradis d'Abd-er-Rhaman.*

Ayant obtenu un congé pour raisons de santé, il revint bientôt à Paris avec son jeune ami Raymond de La Tailhède, travailla avec M. Charles Le Goffic à différentes besognes littéraires, articles d'encyclopédie, comptes-rendus de thèses, etc.,

et prépara, avec ce dernier, une édition d'*Extraits de Saint-Simon*, dont la préface lui appartient en propre.

Une lettre d'introduction que M. Jules Lemaître lui avait donnée pour M. Jules Brisson, le fit entrer au *Parti National*. „Alors, dit M. Charles Le Goffic, commença la période un peu active de sa vie. Je n'ai pas besoin de rappeler sa collaboration à la *Revue Bleue*, aux *Annales*, au *Gaulois*, tant de beaux articles d'une érudition si sûre et d'une langue si savante, son volume sur *Nos Poètes* (1888), plein de pages exquises, et comme les héritiers de Victor Hugo le choisirent pour étudier les manuscrits du Maître et en publier les variantes, et avec quelle perfection il s'acquitta de cette tâche sur les deux manuscrits de *Toute la Lyre* et de *La fin de Satan*, les seuls qu'il ait eu le temps d'approfondir. Il avait la tête bourrée de projets. Il méditait un livre sur la poésie lyrique au moyen âge, un autre sur l'érudition des romantiques, un autre sur la versification française au XIXe siècle, un autre sur le *Timon* de Libanius et la sophistique grecque. Tout cela est perdu, hélas!"

Après la mort de Tellier, ses amis ont publié, en un volume intitulé: *Reliques de Jules Tellier* (1892), ses vers, ses chroniques, ses contes philosophiques et ses poèmes en prose.

„Jules Tellier, a écrit M. Anatole France, sera accueilli parmi les petits poètes qui ont des qualités que les grands n'ont point. Si les *minores* de l'antiquité étaient perdus, la couronne de la Muse hellénique serait dépouillée de ses fleurs les plus fines. Les grands poètes sont pour tout le monde, les petits poètes jouissent d'un sort bien enviable encore: ils sont destinés au plaisir des délicats."

---

chronique des livres" — une plaquette de M. Ernest Raynaud intitulée "*Le Signe*" (Vanier éditeur) — Il y a dans ces vers du sentiment poétique digne d'être apprécié. L'auteur a beaucoup lu Verlaine, et particulièrement les *Fêtes Galantes* et certaines réminiscences donnent un air de grâce à plusieurs de ses poésies.

Jules Pellisier

Dangers du Rêve

Doux enfants, dont le cœur muet, quoique orageux,
Est plein d'un grand mépris de la course et des jeux,
Qui n'êtes plus compris tout entiers de vos mères,
Vous qui plongez, fixant vos yeux sur des chimères,
En des rêves sans fin votre esprit éperdu,
Ecoutez-bien: le don du rêve m'a perdu.
Dans ces extases-là mon âme fut ravie;
Je me regardais vivre et j'inventais la vie
Et, troublant comme vous mon cœur de songes vains,
J'enlaçais dans mes bras des fantômes divins.
Mais ce labeur usait mon âme palpitante,
Hélas! — Après des ans de recherche et d'attente,
Quand chacun des objets du rêve fut trouvé,
Je n'en jouissais plus pour l'avoir trop rêvé.

Alors, lassé de tout, j'ai jeté sur le monde
Un regard trouble, et plein d'une torpeur profonde,
Et j'ai dit: „Beau matin pourpré, soir pâlissant,
Fût-ce au delà des mers où le soleil descend,
Fût-ce aux lieux tant vantés d'où l'aurore se lève,
Est-il quelque plaisir épargné par mon rêve?"
Et, n'en voyant aucun, j'ai compris clairement
Que cet immense ennui d'où vient tout mon tourment
N'avait plus désormais de remède sur terre,
Et qu'à l'âge où l'enfant fiévreux et solitaire,
Consumé de désirs toujours inapaisés,
Sans être mûr pour eux convoite les baisers,
Celui qui ne sait pas étouffer son envie
Et qui se donne au Rêve, — est perdu pour la vie.

: - :

Abandon

CHANSON DES SLAVES DE BOHÊME

Ton faux amour qui m'est échu,
Pour le garder j'étais trop fière :
Je l'ai noué dans un fichu
Que j'ai jeté dans la rivière.

Depuis qu'il descend le courant,
Il est bien à Prague sans doute;
Le flot s'écarte en murmurant
Un chant bizarre sur sa route.

Les hirondelles en ont peur
Et s'effarouchent dans l'espace;
La carpe sait qu'il est trompeur
Et se dérange quand il passe.

Digne fardeau du flot qui ment,
Va-t'en bien loin sur l'eau traîtresse,
Amour oublié de l'amant
Et dédaigné de la maîtresse!

: :

Les deux flûtes

J'ai pris un jour, à l'heure où le soleil déploie
Son éclat des matins que rien ne peut ternir,
Ma flûte en bambou rose et vert, aux nœuds de soie,
Et l'on m'a vu monter, pour mieux chanter ma joie,
Sur la tour de l'Espoir, d'où l'on voit l'avenir.

J'ai pris un soir, pâli sous l'amour et la haine,
Et sentant tressaillir en moi mon cœur lassé,
Un crêpe que j'ai mis à ma flûte d'ébène,
Et l'on m'a vu monter, pour mieux chanter ma peine,
Sur la tour des Regrets, d'où l'on songe au passé.

Maintenant je vis seul, énigmatique et sombre,
Ignoré comme ceux qui voyagent les nuits;
Las des désirs sans terme et des plaintes sans nombre,
J'ai jeté pour jamais les deux flûtes dans l'ombre,
Et je me suis cloîtré dans la tour des Ennuis.

LÉO BACHELIN

BIBLIOGRAPHIE. — *Interprétation de la première idylle de Théocrite* (1880); — *Le Masino*, poème (1885); — *La Mort du Soleil*, poème (1885); — *Hans Makart*, étude esthétique; — *Mélanges d'histoire et d'art* (1888); — *Galerie artistique de Charles Ier de Roumanie*; — *Esquisses roumaines* (1903); — *Sept contes roumains* (en collaboration avec Jules Brun).

EN PRÉPARATION: Un essai sur les beaux-arts en Roumanie.

M. Léo Bachelin a collaboré à la plupart des journaux suisses et aux deux grands journaux français de Bucarest: *La Roumanie* et *l'Indépendance Roumaine*.

M. Léo Bachelin, né à Neuchâfel (Suisse) le 17 décembre 1857, a fait ses études dans sa ville natale, à Strasbourg, à Rome et à Paris. Il professa le grec vers 1880 à Neuchâtel, tout en collaborant à la plupart des journaux suisses.

Venu en Roumanie en 1888, il fut nommé bibliothécaire de S. M. le roi de Roumanie. Il est rentré dans le professorat depuis quelques années et collabore actuellement aux deux grands journaux français de Bucarest: *La Roumanie* et *L'Indépendance Roumaine*. Par ses critiques tempérées et encourageantes, il a contribué dans une large mesure à l'essor artistique roumain et bucarestois.

Les *Esquisses roumaines* de M. Léo Bachelin sont consacrées au folklore roumain.

M. Léo Bachelin, poète et philosophe, a subi l'influence de Sully Prudhomme et du poète allemand Wilhelm Jordan. La forme de ses poèmes „athées", et si profondément idéalistes, rappelle Sully Prudhomme et Louis Bouilhet.

La nuit seule est auguste et grande;
Elle est comme un temple sacré,
Où je dépose mon offrande
Au vrai Dieu toujours ignoré.

Salut, ô vigile magique
Des astres envoûtements!
Mon âme aspire, nostalgique,
Aux fleurs des firmaments.

C'est l'heure ambroisienne et bénie,
Propice au rêve solennel,
Comme un Brahme, je communie
Avec l'Univers éternel.

L. Baitelin

Nocturne Panthéiste

À LOUIS DUCHOSAL.

Roule et tourne dans ton orbite
Infime étoile où je suis né, —
Étroite terre dont j'habite
La glèbe, où mon lot est borné,

Accomplis ta course diurne . . .
Vienne la nuit! — et qu'à mes yeux
L'abîme immense et taciturne
S'ouvre, empli d'astres radieux!

Qu'à l'horizon le soleil meure,
Je veux voir les cieux étoilés,
Et de sa terrestre demeure
Mon âme au loin veut s'envoler;

Qu'il tribue à l'autre hémisphère
Les rayons féconds et brûlants;
A leur vive ardeur je préfère
Les rais doux des astres tremblants.

Mes yeux sont las du jour solaire,
Qui nous voile, à force d'éclat,
La majesté du ciel stellaire
Et des problèmes d'au-delà.

La nuit seule est auguste et grande;
Elle est comme un ten ple sacré,
Où je dépose mon offrande
Au vrai Dieu toujours ignoré.

Salut, ô vigile magique
Des célestes envoûtements!
Mon âme aspire, nostalgique,
Aux fluides des firmaments.

C'est l'heure ambroisienne et bénie,
Propice au rêve solennel;
Comme un Brahme je communie
Avec l'Univers éternel.

A travers le temps et l'espace,
Astres nés d'atomes pareils
A ceux de ce globe, où je passe,
Je me sens le fils des soleils!

Pétri de leur vieille poussière,
Je ne rayonne plus comme eux —
C'est vrai—mais dans ma chair grossière
S'allume et flambe un autre feu.

Car je pense, j'invente et j'aime!
J'émets donc mieux qu'un rayon vain,
J'incarne, m'assure-t-on même,
Un Éon du Verbe divin.

Et cependant je n'illumine
Guère plus loin qu'un ver luisant
Le sentier sombre, où je chemine
En pèlerin au pas pesant;

Car plus je raisonne et je songe,
Plus je perds de vue où je vais,
Et dans le doute qui me ronge,
Tout me paraît triste et mauvais.

„Étoiles qui guidiez les Mages
Vers le bercail d'un Dieu béni,
Agréez mon cœur pour hommages
Et guidez-moi par l'infini.

„Vos clartés ont, pour mes prunelles
D'être d'un jour, le charme pur
Qu'auraient des lampes éternelles
Au dôme divin de l'azur.

„*Vos radieuses théories*
Par leur retour perpétuel,
Ont d'arcaniques symétries
Et des grâces de rituel.

„Comme les prêtres de Chaldée
Que vous avez conduits jadis,
Menez-moi d'idée en idée
Aux eaux vives du Paradis.

„Au cours bref de mon odyssée
Me voici déjà parvenu,
Sur l'Océan de la pensée,
Aux rivages de l'Inconnu.

„N'ayant plus ni barques, ni voiles,
Plus je sonde au loin l'horizon,
Plus l'aube sans fin des étoiles
Effraie et trouble ma raison.

„Ma foi d'enfant, je l'ai perdue,
Quand je me suis pris à douter,
En déchiffrant dans l'étendue
La loi qui vous fait graviter.

„Or, cette norme qui vous mène,
Fatalement régit aussi
Les destins de la vie humaine
Et les décrète sans merci."

Déterminés bien qu'invisibles,
Les étoiles, — mais sans remords ! —
Vont leurs chemins irrémissibles
Ainsi que nous, jusqu'à la mort.

Car j'ai beau chercher dans les astres
Des paroles d'éternité,
Je lis encor dans leurs désastres
La commune mortalité.

La voûte bleue et sidérale
N'est qu'un masque au gouffre béant,
Dans lequel l'homme souffre et râle,
Pris du vertige du néant.

„Étoiles qui guidiez les Mages
Vers l'étable d'un Dieu béni,
Agréez mon cœur pour hommages
Et guidez-moi par l'infini."

Comment, si le monde évolue,
N'a-t-il donc pas, depuis qu'il est,
Atteint de forme en forme élue,
Enfin son idéal complet ? . . .

En l'éternité les atomes
N'auraient à rien autre abouti
Qu'à ce pauvre monde où nous sommes
Dont le Dieu même est si petit ! . . .

Le progrès qu'on célèbre et vante
N'est qu'une inane éclosion
Qui, sur la matière mouvante,
Jette un voile d'illusion.

N'est-il dans l'Univers immense
Qu'atome et force en mouvement ? . . .
Et faut-il que tout recommence
Et se répète incessamment ?

Mais mon amour et mes pensées
Ne sont-ils que de vains accords
Jaillis de mes fibres froissées,
Et qui mourront avec mon corps ? . . .

Ne sont-ils pas impondérables
Et d'un autre ordre essentiel,
Et dès lors aussi plus durables
Que la terre et même le ciel ?

Qui sait si la prière athée
Qu'épanche mon cœur anxieux
Ne pèse pas, en sa portée,
Plus lourd qu'un soleil dans les cieux.

Je voudrais croire que l'Idée
Subsiste, quand le corps périt,
Et s'en va, du verbe évadée,
Grandissant d'esprit en esprit ;

Et qu'en méditant à cette heure,
Je crée et sème en l'Univers
Un rêve de plus qui demeure
Flottant dans l'éternel Éther !

RAYMOND DE BORRELLI

BIBLIOGRAPHIE. — *Sursum corda !*, poème couronné par l'Académie française (1885); — *Rana*, poésies, ouvrage couronné par l'Académie française (A. Lemerre, Paris, 1887) [*épuisé*]; — *Arma* (A. Lemerre, Paris, 1890); — *Alain Chartier*, pièce en un acte et en vers, représentée sur la scène du Théâtre-Français; — *Le Jongleur*, poème couronné par l'Académie française (1894); — *Rimes d'Argent* (A. Lemerre, Paris, 1894); — *La Fonte du Persée*, poème couronné par l'Académie française; — *Dactyles*; — *In Memoriam*; — *Avant le silence*, œuvres posthumes (A. Lemerre, Paris, 1906).

Le vicomte Raymond de Borrelli, né en 1837 au château du Taillan, près de Bordeaux, mort en 1906, était le fils du général Charles de Borrelli, petit-fils du lieutenant-général ancien pair de France, et, par sa mère, du marquis de Bryas, ancien maire et député de Bordeaux.

Sorti de Saint-Cyr en 1858, il fut blessé et décoré à Solférino à vingt et un ans.

En 1870, il fit la campagne dans l'armée de Metz, et en 1871 prit part au second siège de Paris.

En 1872, il épousait Mlle Gabrielle d'Angosse, fille aînée du marquis d'Angosse, puis, en 1874, quittait le service militaire.

Nommé en 1875 lieutenant-colonel commandant le 18e bataillon territorial de cavalerie à Bordeaux, il reprit en 1883 du service dans la Légion étrangère, comme capitaine au titre étranger, et partit pour l'Algérie, puis pour le Tonkin, où il fut cité deux fois à l'ordre de l'armée.

Ayant refusé deux fois le quatrième galon, le vicomte de Borrelli fut en 1888 et 1889 capitaine en Algérie, au 3e Zouaves, puis renommé lieutenant-colonel dans l'armée territoriale.

Dès 1885, il avait envoyé au concours biennal de poésie de l'Académie française son poème *Sursum corda !*, qui fut

couronné sur la proposition d'Alexandre Dumas fils, rapporteur du concours. L'illustre académicien voulut écrire lui-même la préface d'*Alain Chartier*, délicieuse pièce en un acte et en vers, représentée avec un brillant succès à la Comédie Française (1891).

Raymond de Borrelli a publié successivement: *Rana* (1887), *Arma* (1890), *Rimes d'Argent* (1894), où l'on trouve *Le Jongleur*, qui lui valut pour la seconde fois le grand prix biennal de poésie de l'Académie française, *La Fonte du Persée*, qui le lui fit décerner pour la troisième fois, et que l'on retrouve dans les *Dactyles*.

Les œuvres posthumes du vicomte de Borrelli ont paru en 1906 sous le titre: *Avant le Silence*.

Le Jongleur

(VIIIE SIÈCLE.)

À MA FEMME.

„Avez-vous lu Baruch ?"

Avez-vous jamais lu Jacques de Voragine?
C'est du latin, point bon, mais facile à saisir;
S'il vous reste, par chance, un moment de loisir,
Si vous avez la Foi, — comme je l'imagine, —
Lisez ce livre-là: vous y prendrez plaisir.

Le titre est des plus beaux: „La Légende dorée!"
Pour le texte, l'auteur, naïf et scrupuleux,
Y fait aux moindres saints une place honorée.
Cette œuvre n'a qu'un tort: elle est trop ignorée,
Si pleine qu'elle soit de faits miraculeux.

Et ces faits sont certains! Mieux que certains: notoires!
Et si le merveilleux y fleurit à plein champ,
Il faudrait, pour s'en plaindre, être vraiment méchant.
— Je transcris, au hasard, une de ces histoires:
Vous me direz, après, si ce n'est pas touchant?

* * *

C'est un métier mauvais que d'être saltimbanque;
Rares y sont les soirs dorés et triomphants!
On a peur des jours noirs, et des jours étouffants;
En automne, au printemps, dès qu'il pleut, le pain manque:
— Et c'est dur, pour la femme et les petits enfants.

Comme il faut bien manger tout de même, on travaille
Sous la neige et l'averse, au soleil, dans le vent;
Puis, on se sent malade: on l'est. On meurt, souvent;
Ou, si l'on sort de là, guéri, vaille que vaille,
On est un peu moins fort et plus pauvre qu'avant.

Donc, il advint, jadis, — l'histoire est d'un autre âge, —
Il advint qu'un jongleur subit le sort fatal;
Main leste, corps dispos, et bon cœur à l'ouvrage,
Il avait tout: à bout de voie et de courage,
La fièvre le jeta sur un lit d'hôpital.

Quand je dis: „hôpital", j'ai tort. En notre France,
Les hôpitaux d'alors s'appelaient: des couvents;
On y parlait, tout bas, d'amour et d'espérance,
Et, de ce chef au moins, les siècles d'ignorance
Valaient peut-être mieux que d'autres, — plus savants.

Soigné, pansé, choyé, le jongleur guérit vite.
Son âme avait aussi trouvé le grand soutien:
Entré là peu croyant, il en sortait chrétien.
— Toute longue souffrance à la prière invite;
Un beau jour, on se risque, — et l'on s'en trouve bien.

Notre homme avait prié la bonne Sainte Vierge,
Comme un simple d'esprit qu'il était, humblement.
Même, il avait promis, au fort de son tourment,
S'il réchappait jamais, de lui brûler un cierge:
— Il se mit en devoir de tenir son serment.

Mais d'abord, il voulut que, seul dans la chapelle,
On le laissât en paix durant une heure au moins.
Inquiétante était la demande, et nouvelle;
Aussi, sans se creuser bien longtemps la cervelle,
Fit-on ce qu'il fallait pour qu'il eût des témoins:

Témoins secrets, afin de satisfaire un hôte;
Mais clairvoyants surtout: veiller parut urgent,
Le calice étant d'or, et les flambeaux, d'argent.
Quelques moines, cachés dans la tribune haute,
Durent tout observer d'un regard diligent.

* * *

La nef était déserte. Un prisme de lumière
Y tombait, du transsept à l'autel tout en fleur,
Où, l'auréole au front, une Vierge de pierre
Vers le parvis du chœur abaissait la paupière,
— Blanche, dans le reflet des vitraux de couleur.

— L'homme entra, se crut seul, et referma la porte. —

* * *

Il avait bien encor cet ample vêtement
Qui drape, à l'hôpital, les maux de toute sorte;
Mais, comme plus étroite à sa taille plus forte,
Cette espèce de froc bridait visiblement.

Il arrivait avec tout un bagage étrange:
C'était, — outre le cierge, — un faisceau composé
D'une table pliante et de son pied croisé;
Puis, un tapis roulé dont s'élimait la frange;
Puis, on ne savait quoi, dans un mouchoir usé.

Une fois dans le chœur, on le vit, sans rien dire,
Prendre son vieux tapis et le bien étaler;
Dresser la table, ouvrir le mouchoir, installer
Quelques menus objets: puis, allumant la cire,
Il se mit à genoux, et se prit à parler:

— „Madame, je sais bien qu'on vous appelle Reine;
„Je sais que l'on vous nomme Étoile du Matin,
„Mais je sais bien aussi qu'Astre ni Souveraine
„Ne m'eussent, comme vous, assisté dans ma peine,
„Et je voudrais pouvoir vous le dire en latin:

„Excusez-moi. De plus, n'ayant ni sou ni maille,
„Mon cierge, trop petit, me donne de l'ennui;
„Je ne me sens pas quitte, et je pars aujourd'hui.
„Il faut absolument que pour vous je travaille;
„Vous avez un enfant? mettons que c'est pour lui.

„Je ferai de mon mieux. Par malheur, le chômage,
„Cruel pour tout le monde, est plus fâcheux pour nous:
„Je puis manquer mes tours, et ce serait dommage;
„Vous n'en voudrez pas moins accepter mon hommage,
„Et je vous en requiers, Madame, à deux genoux."

— L'homme se releva. D'un seul geste rapide,
Il rejeta le froc ouvert dans son ampleur;
Et, comme un papillon hors de sa chrysalide,
Il apparut pimpant, léger, souple et solide,
Sous ses vieux oripeaux fanés de bateleur!

* * *

— „Je commence," fit-il. — Et vive, insaisissable,
La muscade courut en de subtils détours;
Là, sous ce gobelet, elle était sur la table,

On allait l'y trouver, c'était indubitable:
— Et qui l'eût parié se fût trompé toujours!

Mêlant dans un coffret une foule de choses,
Le jongleur dit ensuite un mot sacramentel;
Et ce mot pouvait tout, — jusqu'aux métamorphoses!
— Car le coffret, ouvert, n'était plein que de roses
Dont il alla joncher les marches de l'autel.

Pour terminer, il prit quelques boules de cuivre;
Et l'on vit, par ses mains à peine en mouvement,
Des sphères, sur un orbe idéal et charmant
Où l'œil émerveillé se perdait à les suivre,
Passer et repasser, inépuisablement;

Et les globes légers, piqués d'une étincelle,
En ce jaillissement alternatif et prompt,
Lui faisaient une gloire, assez pareille à celle
Qui, là-haut, égrenée en couronne immortelle,
De neuf étoiles d'or nimbait un autre front!

— „Autre chose!" dit-il. „Peut-être êtes-vous lasse,
„Et, si j'en faisais trop, je serais dans mon tort.
„Donc, j'écarte la table et tout le passe-passe:
„Pour ce qui va venir il faut beaucoup d'espace,
„Et nous allons marcher de plus fort en plus fort!"

— De plus fort en plus fort! — Sans aucune arrogance
Il en parlait, vraiment: car, „ce qui vint", ce fut
Un travail de haut style et d'exquise élégance,
Et d'une fantaisie, et d'une extravagance
A faire se trahir les moines à l'affût:

Il marcha sur les mains; il se tint sur la tête
En équilibre, et dans un aplomb merveilleux;
Fit la roue, et, traçant une courbe parfaite,
Vint retomber debout, sous les regards en fête,
Après un saut de carpe et trois sauts périlleux!

— Un temps. — Puis, en silence, et d'un air de mystère,
L'homme, avec des lenteurs de reptile ondoyant,
Se coucha, cette fois, tout de son long par terre;
— Et le spectacle alors changea de caractère:
De joyeux qu'il était, il devint effrayant!

Tout ce qu'on peut tirer d'une tête et d'un torse,
D'un cou, de bras, de pieds, de jambes et de mains:
Tout ce qu'ils peuvent rendre, en fait de tours de force,
Par le déboîtement, la brisure et l'entorse,
Prit en ce pauvre corps des aspects surhumains;

Tellement, qu'on eût dit ces figures étranges
Des porches en ogive et des vieux chapiteaux,
Où, sous de saints patrons en rigides manteaux,
Le sculpteur disloqua monstres et mauvais anges
Pour égayer un peu chapelles et châteaux!

Aussi, quand il eut clos une dernière passe
Par son plus beau salut, — tout pâle de chaleur,
Chancelant, et cherchant le mur, la tête basse,
Avec des souffles courts dans sa poitrine lasse,
Voici que de nouveau parla le bateleur:

— „Madame, disait-il, cet exercice est rude,
„Plus rude qu'il ne semble et que vous ne croyez!
„Pour un travail pareil il faut beaucoup d'étude;
„On se rouille très vite, et faute d'habitude,
„On y peine, un petit, comme vous le voyez."

* * *

Alors, — et nous entrons en plein dans la merveille, —
Il se passa ceci de vraiment inouï:
Ce n'est pas seulement un pauvre homme ébloui,
Ce sont gens ayant tous bon œil et bonne oreille
Qui l'affirment: La Vierge, en souriant, fit: — „Oui."

Tous la virent, quittant le haut du tabernacle,
Descendre jusqu'au sol en un glissement doux:
Puis, le parvis atteint, y marcher comme nous.
Et lui, l'humble, — pour qui se faisait un miracle, —
La regardait venir, en ployant les genoux.

Et comme il restait là, secoué jusqu'aux moelles,
— Blanche dans le reflet des vitraux de couleur, —
La belle Dame au front auréolé d'étoiles
Essuya, de l'ourlet auguste de ses voiles,
La sueur qui perlait aux tempes du jongleur...

(*Rimes d'Argent.*)

Le Sphinx

AU PEINTRE LUC-OLIVIER MERSON.

Accroupi sur un socle envahi par le sable,
Le col haut, le front haut, et les yeux grands ouverts,
Certain de tout connaître, et d'être impérissable,
Le grand Sphinx se dressait au-dessus des déserts.

Il avait vu tomber à l'oubli tant d'empires,
Tant de siècles couler comme l'eau du torrent,
Que le retour prévu des jours bons, des jours pires,
Sur son immense ennui glissait, indifférent.

Monolithe géant taillé par les Ancêtres,
Il témoignait pour eux ; et sur ses flancs polis
Le cartouche royal, épelé par les prêtres,
Parlait aux temps nouveaux des âges abolis.

Les deux pattes du monstre, en avant de son ventre,
Formaient, en s'évidant, un retrait équarri;
Et contre le Simoun, à défaut de leur antre,
Les lions en maraude y trouvaient un abri.

— Or, voici qu'une femme assise sur un âne
Apparut tout là-bas; avec des soins pieux
Un homme, à pied, guidait la douce caravane:
Cette femme était jeune, et cet homme était vieux.

Et lui, le Sphinx, gardien des saintes Pyramides,
Lui, qui savait l'arcane en leurs blocs contenu,
Devant ces voyageurs si las et si timides
Tressaillit du frisson sacré de l'Inconnu!

* * *

Le jour, déjà, baissait. — En leur marche attardée,
Ils allaient droit au Sphinx pour la halte de nuit;
C'étaient des gens de peu, qui venaient de Judée,
Humbles, comme ceux-là qu'un mauvais sort poursuit.

La femme, cependant, sous les plis de sa mante
Semblait avec amour porter quelque trésor:
Car, lorsqu'elle y penchait sa figure charmante,
On y voyait briller, subit, un reflet d'or...

Bien moins pour le repas que pour chasser les bêtes,
L'homme alluma du feu: dans le calme du soir,
Lente, vers le zénith où pointaient les planètes,
La fumée en monta comme d'un encensoir.

Et quand ils eurent pris leur pauvre nourriture,
Quand leur âne, au hasard, se fut mis à brouter,
Dans la pénombre astrale où baignait la Nature,
Ils cherchèrent des yeux un gîte où s'abriter.

Et la femme, voyant la plaine toute rase,
Et les deux bras du Sphinx ouverts comme à dessein,
S'assit, les pieds pendants, au rebord de la base,
Et s'assoupit, avec son trésor sur son sein.

— Et le manteau s'étant écarté, l'alvéole
Qui, noire, se creusait sous le poitrail du dieu,
Resplendit tout à coup, pleine d'une auréole
Ayant un nouveau-né rayonnant au milieu;

Et le granit s'émut, vibra, devint sonore
Aux étranges lueurs qui le faisaient vermeil,
Et le chant en sortit, qu'on ne l'avait encore
Entendu moduler qu'aux levers du Soleil!

* * *

— Et tandis que, rêvant de paix et de chaumière,
Le vieillard sommeillait près d'un reste de feu;
Que la Mère et l'Enfant dormaient dans la lumière,
Que l'âne, en liberté, broutait un chardon bleu;

Le grand Sphinx accroupi, dont les yeux sans prunelles
Avaient tant vu passer de choses ici-bas,
Cherchait éperdument aux voûtes éternelles
Le mot de cette énigme, — et ne le trouvait pas.

La Vie Contemporaine, 1er juin 1893.

(*Rimes d'Argent.*)

Pour l'Annuaire Illustré de 1894.

L'Entame.

—

Voilà plus de vingt ans qu'on vit, vaille que vaille,
Sans que de la querelle on se soit éclairci ;
Il me paraît, pourtant, que nous sommes de taille,
Et cela ne peut pas durer toujours ainsi.

Or, le beau jour venant, — beau, mais terrible aussi, —
De jouer le va-tout et de rompre la paille,
Soldat élu, qui dois de l'énorme bataille
Faire le premier geste, écoute bien ceci :

— Cavalier, pousse en tierce, à fond, ton joli Sabre ;
Cireur, vise avec soin ; Sur ton engin macabre
Allonge-toi, pointeur, et vois — LES bien venir ;

Et, le bon Dieu t'ayant, toi quelconque et sans grade,
Marqué pour Commencer, mon brave Camarade,
Commence bellement : — à nous de bien finir.

Jorrelli

17 Juillet XCIII.

: - : : - : : - : : - : : - :

ADOLPHE HARDY

Bibliographie. — Quelques plaquettes de vers tirées à un petit nombre d'exemplaires pour les amis de l'auteur et dont la plupart sont aujourd'hui épuisées (1885 et années suivantes); — *La Route Enchantée* (Collection des Poètes Français de l'Étranger, Fischbacher, Paris, 1904).

En préparation : Une nouvelle édition de *La Route Enchantée ;* une volume de vers.

M. Adolphe Hardy a contribué à la fondation des revues suivantes: *Durendal*, le *Journal des Gens de Lettres Belges*, la *Semaine Littéraire*, le *Drapeau*, le *Samedi*, la *Revue Littéraire*, le *Farfadet*, le *Semeur*, la *Jeune Wallonie.* Il a collaboré à divers quotidiens et périodiques, notamment à l'*Indépendance Belge*, au *Patriote*, au *National*, au *XXe Siècle*, à la *Dépêche* (de Liège), au *Journal de Bruxelles*, au *Petit Belge*, à la *Métropole* (d'Anvers), à *Floréal*, à la *Nervie*, à l'*Art Libre*, à l'*Illustration Européenne*, au *Globe Illustré*, à l'*Illustration Belge*, au *Florilège*, à la *France Libre*, etc. Il est secrétaire de la Rédaction du *Journal de Bruxelles.*

De race wallonne, „quoique corsée d'une pointe d'exotisme morave qu'il tient de son aïeule paternelle," M. Adolphe Hardy, „le chantre attitré des Ardennes," est né à Dison (Belgique) le 23 mai 1868. Il fit ses humanités au Collège Marie-Thérèse à Herve, son droit à l'Université de Louvain, — où il suivit également, en amateur, des cours de sciences naturelles, — et contribua, tout jeune, à la fondation de la plupart des journaux et revues qui, depuis vingt ans, se sont attachés à la rénovation littéraire en Belgique, et parmi lesquels il convient de citer: *Durendal*, le *Journal des Gens de Lettres Belges*, la *Semaine Littéraire*, le *Drapeau*, le *Samedi*, la *Revue Littéraire*, le *Farfadet*, le *Semeur*, la *Jeune Wallonie.* Il publia, en 1885 et les années suivantes, un certain nombre de plaquettes de vers à tirages restreints, destinées à ses seuls amis, et devenues aujourd'hui introuvables.

C'est en 1904 que parut son délicieux volume: *La Route Enchantée*, dont le joli titre rappelle son pays d'Ardenne, où ce „rural authentique" retourne régulièrement tous les dimanches, où les décors et les mœurs sont demeurés si savoureusement primitifs, et qui semble hérisser les picots irrités de ses houx et les arrêtes résistantes de ses grandes pierres contre toute tentative de défloration. „J'ai une prédilection toute particulière pour Adolphe Hardy, le dernier-né de la collection Barral [1]), écrivait dès 1905 M. Augustin Filon; celui-là n'est pas dégoûté de la vie: il la savoure en maître et la rend appétissante à ses lecteurs. J'avoue que je soupçonne souvent les poètes d'être des citadins déguisés en bergers qui feignent de n'être heureux qu'au fond des bois et au bord des sources, mais qui rôdent, onze mois sur douze, dans le passage Choiseul, aux environs de la boutique de Lemerre. Ils croient que cela ne se voit pas, mais cela ce voit parfaitement. Vous ne sentirez rien de pareil si vous suivez avec Adolphe Hardy la *Route Enchantée*. Celui-là est un rural authentique et un artiste exquis. Donnez-lui un coin de basse-cour, un vieux petit jardin de village, une masure, un porche moussu, une salle de cabaret, et, avec ces humbles choses, il vous donnera une jouissance, une émotion. Pourquoi? Parce qu'il sera précis et vrai, parce qu'il vous fera voir et sentir ce qu'il voit et sent lui-même tous les jours . . ." *(Journal des Débats*, 25 janvier 1905).

Ajoutons que M. Adolphe Hardy, qui a vécu dans l'intimité spirituelle de Coppée et des grands Parnassiens, se montre rigoureusement fidèle à la prosodie traditionnelle. Sa technique est savante et sûre et dénote, à elle seule, un respect absolu de l'Art des vers. „La prosodie impeccable de M. Adolphe Hardy, remarque avec autant de justesse que de sagacité M. Charles Tardieu, a certainement un contact avec la peinture d'observation, mais elle nous donne plutôt l'idée d'un graveur qui, dédaignant le servilisme des reproductions, transposerait en taille-douce des instantanés photographiques préalablement interprétés par de synthétiques dessins . . . Il nous semble le voir, armé de son burin, confiant à la planche d'acier, qui ne souffre pas de retouche, le résultat définitif de ses synthèses aussi ramassées que documentées . . ."

---

[1]) On sait que M. Barral est le fondateur-directeur de cette précieuse *Collection des Poètes Français de l'Étranger*, destinée à faire connaître à Paris, en France, partout, „les écrivains qui *chez eux* cultivent et honorent la langue française, en composant des ouvrages de grande allure, de longue haleine, de belle inspiration," et qui débuta si heureusement le 15 octobre 1897 par la publication de *La Nuit* de M. Iwan Gilkin. W.

Aimes-tu ? Cèle tes amours ;
Elles n'importent qu'à toi-même.
D'entendre un autre dire : « J'aime »,
Cela fait sourire toujours.

Souffres-tu ? Pas de plaintes vaines !
Les heureux sont sourds aux douleurs,
Et ceux qu'attendriraient tes pleurs
Ont assez de leurs propres peines.

Espères-tu ? Mets à couvert
Tes illusions, ces fleurs tendres ;
Trop de déçus, aux cœurs en cendres,
Saccageraient ton jardin vert.

Que ton âme soit claire ou sombre,
Vis ta vie en reclus fervent :
Moins âpre est l'hiver sous l'auvent,
Et plus tiède est l'été dans l'ombre.

Adolphe Hardy

L'Asile

Ce serait, à mi-côte et non loin du chemin,
Une maison rustique au fond d'un grand jardin,
Blanche sous sa glycine encadrant les persiennes
Et basse à la façon des demeures anciennes.
Ni château, ni chaumière: où je puisse, à mon gré,
Lire, tailler ma vigne et, sous le ciel doré,
Respirer près de toi, le soir, l'odeur des roses.
Un chez-soi confortable et gai, sans trop de choses,
Mais qui, toutes, feraient renaître un souvenir...
On aurait, pour aimer la vie et la bénir,
D'abord, la bonne chambre intime, en boiseries,
Avec ses hauts dressoirs aux faïences fleuries,
Son bahut plein d'objets futiles et charmants
N'ayant de prix qu'aux yeux fascinés des amants,
Son vieux coucou scandant l'essor des heures brèves,
Et ses divans profonds, doux complices des rêves,
Sous leurs coussins brodés de motifs amoureux;
Puis la chère vitrine aux livres savoureux,
Et, çà et là, parmi les potiches légères,
Maints portraits familiers ornant les étagères.
Derrière, la terrasse ouvrirait ses arceaux
Où, les nids se louant pour rien, d'heureux oiseaux
Viendraient tenir ménage et, bohèmes fantasques,
De l'aurore à la nuit nous ramager leurs frasques.
Au fond du corridor, l'escalier monterait,
Sous des fleurs, à l'étage unique où l'on verrait
D'un joli salon clair, aux tentures de perse,
Les couples rechercher les chemins de traverse.
C'est là qu'on se tiendrait d'ordinaire, l'été,
Et que les bons amis viendraient prendre le thé
Sur le balcon rustique au tomber de la brune.
Lors, ce serait charmant de regarder la lune
Pousser sa corne jaune entre deux toits au loin,
Tandis qu'à l'épinette antique dans un coin,
Tes frêles doigts d'enfant, lents et mélancoliques,
Nous feraient chevroter de vieillottes musiques.

Et nous nous laisserions vivre ainsi simplement,
Loin du monde et du bruit, sans haine ni tourment,
En songeant que la fleur du bonheur tant rêvée
Nos deux cœurs, sans beaucoup chercher, l'auraient trouvée,
Et que, tant que l'amour est là pour nous charmer,
Il n'est rien de meilleur, ici-bas, que d'aimer.

(*La Route Enchantée.*)

: - :

Chaumière

La bicoque, chaume et torchis, rit sous la roche,
Entre la route en pente et la rivière proche.
Une soue est derrière; un courtil est devant.
Sur des cordes, du linge usé clapote au vent.
Au toit, quelques pigeons dorment, roulés en boules.
Par les trous de la haie entrent, sortent des poules.
Au vieux tuyau de fer de la source, un fil d'eau
Coule entre rouille et mousse et déborde d'un seau,
Tandis qu'assise à l'ombre, une fille superbe,
En coiffe à bavolet, plume un canard dans l'herbe.

(*La Route Enchantée.*)

: - :

A la sanguine

Octobre s'est ouvert les veines dans les bois
Et son sang, goutte à goutte, éclabousse d'or rouge
L'eau glauque de la mare où plus un jonc ne bouge,
Et l'ombre des sentiers qui pleurent d'autrefois.

Les vieux arbres qu'avril revêtait d'émeraude
Laissent choir, par lambeaux, leurs haillons cramoisis:
Sorbes, faînes et glands, au pied des troncs moisis,
Jonchent l'ornière humide où l'écureuil maraude.

Un léger brouillard mauve ouate au loin les airs
Où le soleil orange entre les pins détonne
Et fait s'harmoniser à ce pastel d'automne
Le ciel gemmé d'un fin semis de rubis clairs . . .

(*La Route Enchantée.*)

: - :

La mort de l'Aube

L'Aube effiloche au ciel son écharpe de brume
Et descend, virginale et nue, à pas légers,
La pente du coteau que la sauge parfume
Et qu'anime déjà la corne des bergers.

Vers la berge, où l'eau brode un clair feston d'écume,
La voilà qui s'avance en longeant les vergers.
A sa gorge un collier d'améthystes s'allume,
Et son front est fleuri de myrtes bocagers.

Mais, tandis qu'elle arrive au bord de la rivière,
Le Jour soudain se lève, éclatant et vermeil,
Entre les monts où meurt l'étoile matinière ;

Et l'Aube, que surprend l'œil ardent du Soleil,
Sur ses seins offensés glissant sa tresse blonde,
S'évanouit, en un frisson rose, dans l'onde . . .

(*La Route Enchantée.*)

: - :

Conseil

Ami, ne quitte pas, pour un autre horizon,
Ton village ardennais, ta petite maison
Et ce calme jardin d'enfance où tes abeilles
Suspendent leur murmure aux fleurs de tes corbeilles !

Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul,
De crainte qu'au retour tu ne t'y trouves seul!
Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
O mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite;
Et, quand ils ne sont plus, les vieux parents aimés,
Quand, résignés, leurs doux yeux las se sont fermés
Et qu'un prêtre les a mis dormir, côte à côte,
Sous le tertre d'argile où déjà l'herbe est haute,
L'on songe, en tisonnant les cendres de son cœur,
Qu'on les aima trop peu, qu'on troubla leur bonheur,
Et, triste, on donnerait le reste de sa vie,
Pour retrouver l'ivresse, hélas! si tôt ravie,
D'appuyer sur leur front ses lèvres doucement,
Ou pour pleurer sur leurs genoux, rien qu'un moment...

(*La Route Enchantée.*)

ARSÈNE VERMENOUZE

BIBLIOGRAPHIE. — *Flour de Brousso* (*Fleurs de Bruyère*), poèmes languedociens, avec traduction française (1885); — *En Plein Vent*, sonnets (Stock, Paris, 1900); — *Mon Auvergne*, ouvrage couronné par l'Académie française (Éditions de la *Revue des Poètes*, Paris, 1903).

EN PRÉPARATION: *Jous la clouchado* (*Sous le chaume*); *En Plein Vent*, nouvelle édition augmentée d'un grand nombre de poèmes inédits.

M. Arsène Vermenouze a collaboré à la *Revue des Poètes*, au *Mois Littéraire*, etc.

M. Arsène Vermenouze est né à Vielles d'Ytrac, près d'Aurillac (Cantal), en septembre 1850. Après avoir fait des études sommaires chez les Frères d'Aurillac, ce descendant des Arvernes, comme beaucoup de ses compatriotes, — et comme l'avaient fait avant lui son père et son grand-père maternel, — émigra en Espagne, tout jeune, entre quinze et seize ans. Revenu au pays en 1884 pour faire le commerce des spiritueux, il y resta, voulant réaliser son rêve de vivre et de vieillir sous le toit paternel. Il a chanté en vers délicieux:

la joie exquise,
Quand la jeunesse a fui, d'aller s'ensevelir
Sous le toit qu'ont bâti les aïeux, d'y vieillir
Et d'y rêver, l'hiver, près du feu qu'on attise;

D'y vieillir, d'y rêver, mollement caressé
Par la douce lueur de la flamme bleuâtre,
D'y remuer ensemble et la cendre de l'âtre,
Et, dans son cœur éteint, la cendre du passé...

Le rêve poétique, la lecture de ses auteurs préférés, l'exercice au grand air, la promenade, la chasse et la pêche, voilà

les plaisirs de ce robuste, qui adore son art et son pays, sa rude Auvergne, dont il connaît les montagnes, les sentiers, la végétation et dont les arbres à leur tour „semblent le reconnaître":

J'aime cet âpre sol, pierreux et calciné,
Qui se pare à la fois de neige et de verdure,
Ce sol d'Auvergne, fait de lave noire et dure,
Où l'homme semble plus qu'ailleurs enraciné.

A mes yeux, sa rudesse elle-même a des charmes.
Dans les ravins creusés par ses torrents fougueux,
J'aime jusqu'aux rochers ruisselants et rugueux,
Qui semblent y pencher des visages en larmes.

J'aime ses châtaigniers rongés de vétusté,
Mais qui, drapant dans les haillons de leur écorce,
Comme en un vieux manteau royal, leur vaste torse,
Gardent tant de noblesse et tant de majesté!

J'aime à voir onduler, sous son ciel un peu pâle,
Ses landes sans fin, où bruyère et serpolet,
Entremêlant leurs fleurs d'un si doux violet,
Ont des plis somptueux de robe épiscopale.

Volontiers je me perds dans ses sentiers étroits,
Où la ronce se noue aux racines du hêtre,
Où l'églantier parmi les sureaux s'enchevêtre,
Et qui, de loin en loin, sont bénits par des croix.

Quelle joie, en été, d'y rêver et d'y lire
Dans le parfum des foins, au fond de quelque pré,
Où paissent des troupeaux au pelage pourpré
— Et dont les cornes sont faites comme une lyre!

— Guêtré, fusil au dos et carnassière au flanc,
J'y chasse lièvre et rime, et quelquefois j'y cueille,
Dans les gazons flétris d'octobre, sous la feuille,
Le cep fauve et l'oronge aux reflets d'or sanglant.

J'y suis l'intime ami de l'arbre et de la roche,
Et, malgré mon aspect farouche de chasseur,
Tous les êtres y sont pour moi pleins de douceur:
Tel gros chêne me fait un salut quand j'approche.

Sans doute — la Nature a d'étranges secrets —
Il devine, ce vieil Arverne, ce grand chêne,
Qu'une racine aussi très profonde m'enchaîne
Au sol dur où lui-même et les siens sont ancrés.

Et peut-être sent-il vaguement, comme en rêve,
Monter de cette terre, où dorment mes défunts,
Quelque chose d'humain qui revit dans sa sève,
Fleurit dans ses bourgeons et s'exhale en parfums...

. . . .

Le premier volume de M. Arsène Vermenouze, *Flour de Brousso*, écrit en dialecte languedocien, lui valut d'être nommé Majoral du Félibrige.

Depuis, il a publié un recueil de sonnets délicats: *En Plein Vent* (1900), qui contient des impressions de pays, des croquis de mœurs, des traits de légendes, des scènes de nature, des études d'animaux; et un troisième volume de vers encore: *Mon Auvergne* (1903), couronné par l'Académie française, où il peint, en habile et consciencieux artiste, avec un souci de vérité et une justesse de tons admirable les montagnes et les horizons de son pays, les Émigrants, l'Espagne dont le souvenir le hante constamment.

Comme le poète des *Humbles*, qu'il reconnaît comme son maître, M. Arsène Vermenouze est un croyant. Dans la dernière partie de son livre, *In Excelsis*, qui renferme des pièces comme *Gloria in excelsis Deo*, *Memento*, *Prière de Noël*, *Dans la Maison du Père*, il célèbre, avec une piété profonde, la gloire du Créateur [1]).

---

[1]) Au dernier moment, nous apprenons la douloureuse nouvelle de la mort de M. Arsène Vermenouze, décédé le 8 janvier 1910, à Vielles d'Ytrac, dans la maison paternelle, selon son vœu, trop tôt réalisé, hélas!

Le Faucheur de Bruyère.

Entre deux rangs épais de broussaille coupée,
L'homme, vêtu de bure et d'un rugueux coutil,
Les reins pliés, promène en cercle son outil,
Qui reluit au soleil comme une grande épée.

L'homme fauche une lande; il fait ses foins d'hiver
Pour sa paire de bœufs et sa vache laitière.
Il moissonne une rude et ligneuse litière
De bruyère fanée et d'ajonc encor vert.

Il aiguise, debout, sa faux dont l'acier crisse;
Un vent glacial souffle, et, prise d'un frisson,
La lande, qui fuit jusqu'au bleu de l'horizon,
Comme une peau velue, ondule et se hérisse.

. . . .

A. Vermenouze

Ma Mère

Vivant aux champs la vie active des fermières,
Elle demeura jeune et robuste longtemps;
Et son teint conservait encore à cinquante ans
L'éclatante fraîcheur qu'ont les roses trémières.

Les soirs d'hiver, au coin de l'âtre, où l'on entend
Le grillon fredonner sa chanson coutumière,
Sous la lampe à trois becs, — une lampe d'antan, —
Elle filait, le front tout nimbé de lumière.

Et le père et l'aïeul et l'aïeule étaient là,
Et les enfants, et derrière eux, les domestiques
Assis dans l'ombre, sur des escabeaux rustiques

En vieux chêne. — Oh! combien est lointain tout cela:
Ce cercle de famille et ces douces veillées
Où ma mère filait de blanches quenouillées!....

(*Mon Auvergne.*)

: - :

Le Chat

Quelquefois mon Minet, espiègle et tracassier,
Après avoir bourré Médor de coups de griffe,
Boude, si par hasard ce dernier se rebiffe;
Et son œil d'un vert pâle a des reflets d'acier.

Mais, retrouvant bientôt son instinct carnassier,
Il miaule, s'étire un instant, s'ébouriffe,
Lèche complaisamment son poil soyeux, s'attife,
Et se met à l'affût, assis sur son fessier.

Soudain, de son velours sa patte se dégante;
Sa silhouette grise apparaît zigzaguante;
Ses crocs luisent, tout blancs comme des grains de riz.

Et l'on entend le clair cliquetis de ses ongles;
Puis, comme un tigre emporte un chevreuil dans les jungles,
Mon Minet, grommelant, emporte sa souris.

(*Mon Auvergne.*)

: - :

Le Grillon

J'ai pour hôte un grillon à peau parcheminée
Et flétrie, à la voix fêlée, — un grillon vieux,
Qui, tout l'hiver, durant les longs soirs pluvieux,
Tient en éveil l'écho de notre cheminée.

Ce vieillard, qui peut-être a connu nos aïeux,
Est d'humeur casanière, et vit en cénobite,
Laissant à peine, au fond du trou noir qu'il habite,
Luire l'émail blafard et poli de ses yeux.

Il boîtille en marchant, et n'a plus qu'une antenne,
Une sorte de poil qui, sur son front chenu,
Tremble ainsi qu'un plumet minuscule et ténu;
— Quand il chante, sa voix paraît toujours lointaine,

Paraît toujours lointaine et venir du passé...
Et, dans ses chants voilés, tristes comme des plaintes,
Il ne sait évoquer que des choses éteintes,
Des êtres qui depuis longtemps ont trépassé.

Il évoque, sous le rayonnement des lampes
De jadis, — qui ne se rallumeront jamais,
Le tranquille sommeil des aïeuls que j'aimais,
Et leurs beaux cheveux blancs flottant le long des tempes.

Il dit, le vieux grillon, de son timbre brisé,
La mère qui m'aima du seul amour qui dure,
Et dont la mort m'a fait une telle blessure
Que mon cœur n'en sera jamais cicatrisé.

Et je revois le bon sourire de ses lèvres,
Et je songe que les amantes et les sœurs
N'ont pas les tendres bras caressants et berceurs,
Dont elle enveloppait mes douleurs et mes fièvres.
. . . .

C'est ainsi que, mélancolique évocateur,
Le grillon dit les chers disparus qu'il regrette,
Tandis que son antenne unique, — son aigrette,
Se dresse sur son front de toute sa hauteur.

Par instants, il se penche au bord de la lézarde
Où son timbre enroué sonne, toujours lointain,
Et, jusque sur le mur, que la fumée a teint
De bistre fauve et d'or rougeâtre, se hasarde.

Il assiste au combat de la bûche et du feu:
— Invisible d'abord dans la souche de hêtre,
La flamme, hors du bois rugueux qu'elle pénètre,
Jaillit soudain et darde un mince aiguillon bleu;

Puis l'aiguillon s'allonge en sanglante lanière,
S'érige, menaçant, tel un aspic siffleur,
Puis s'épanouit, rouge et somptueuse fleur,
Puis se hérisse ainsi qu'une ardente crinière.

Et le tronc, qu'on dirait vivant craque, se tord,
Râle sinistrement sur les landiers de fonte;
Et la flamme s'attache à ses flancs, grandit, monte,
Et l'étreint puissamment entre ses griffes d'or.

Et, tandis qu'il devient une masse grisâtre,
Qui s'écroule et s'émiette en débris presque éteints,
Et que, fouillant le tas de mes rêves lointains,
Je le trouve pareil à ces cendres de l'âtre,

J'écoute ce grillon, chantre des longs hivers,
Et qui, poète et vieux comme moi, me ressemble:
Voilà plus de trente ans que nous vivons ensemble,
Lui, chantant ses chansons, et moi, faisant des vers.

(*Mon Auvergne.*)

: - :

Panorama d'Auvergne

Vers fin octobre, — époque où la bécasse émigre, —
Nos sous-bois auvergnats sont tout soie et velours.
Aux arbres des brocarts flottent, dorés et lourds;
Le sol est moucheté comme une peau de tigre.

Des champignons gonflés de ferments vénéneux,
Dans les mousses, aux tons fanés de chrysanthèmes,
— Aigues-marines, verts jaunis, roses vineux, —
S'étalent, purulents comme des apostèmes.

Dégageant un relent de feuillage moisi,
Avec des plis moelleux de dentelles légères,
Et l'éclat somptueux d'un satin cramoisi,
Majestueusement se meurent les fougères.

Et, dans l'ombre des bois, trouant leur dais vermeil,
Parfois, le long d'un tronc, au flanc de quelque roche,
— Javelot qu'une main invisible décoche, —
Glisse, oblique et vibrant, un rayon de soleil.

Ainsi que d'un fourreau de velours une dague,
D'une touffe de mousse une vipère sort;
A travers les taillis un merle noir zigzague;
Un renard passe, un geai criard prend son essor.

Une vache, d'un front hardi brisant les branches,
Apparaît; sa clochette a des sons de cristal;
Le bois s'éclaire: un pré verdoie; et le Cantal,
Au fond de l'horizon, hausse ces cimes blanches.

Mur géant, où la neige a mis son badigeon,
Il fait songer à quelque énorme forteresse;
Et le Puy-de-Griou, qui fièrement s'y dresse,
Conique et pointu, semble en être le donjon.

Au second plan ce sont des champs creusés d'ornières,
Des buttes, des hameaux dans chaque pli du sol,
Et des châteaux: Leybros, Cologne, Espinassol;
C'est Vielles, gris et rouge, au flanc de ses marnières;

C'est le Mons, haut perché comme un nid de busard.
Dans des feuillages d'or, au creux d'une colline,
Dont le penchant herbeux vers le Midi s'incline,
Messac se chauffe en plein soleil, comme un lézard.

Le vallon s'élargit: sous le saule et le vergne,
Le ruisseau d'Authre, clair et frais, court mollement,
Et transforme en un gai paysage normand,
Très vert et plantureux, ce petit coin d'Auvergne.

Poussant des bœufs pourprés dans le brun des labours,
Et tranchant le genêt, déracinant la brande,
Les bouviers du pays partout chantent la Grande [1])
A pleins poumons. — Ils ont, comme les guerriers boërs,

D'épais colliers de poil tout autour des mâchoires.
Ils s'attachent aux reins un tablier de peau;
Et, sur leurs crânes ronds de Celtes, un chapeau
Ouvre, énorme et velu, de larges ailes noires.

A leurs chants, que nota quelque vieux ménestrel,
Ils mêlent par instants de sonores vocables;
Et les bœufs entendant: *Yé Bourro! Yé Queïrel!*
Font saillir des tendons aussi gros que des câbles.

Des pastoures au teint brun comme du pain bis,
Et dont le soleil baise à même l'encolure,
Filent, tout en gardant leurs troupeaux de brebis,
Un lin flave et soyeux comme une chevelure.

Midi sonne: à travers landes, bois et palus,
Les cloches de Saint-Paul, d'Ytrac et de Crandelle
Chantent toutes ensemble; et c'est à tire-d'aile
Que monte vers le ciel un essaim d'Angelus.

Et pour mieux exalter Notre-Dame la Vierge,
Ayant pris comme assise un très haut pic, Nieudan
Darde, là-bas, en plein azur, vers l'Occident,
Son clocher cylindrique et tout blanc comme un cierge.

Au loin, une buée aux contours sinueux
Marque la gorge à pic, rocailleuse et bourrue,
Par où, tel un galop de dragons monstrueux,
La Cère, hennissante et baveuse, se rue.

[1]) Mélopée montagnarde.

Plus loin, ce sont des bois au feuillage jauni,
Puis d'âpres coteaux; puis, à plus de trente lieues,
Noyés dans une mer de brumes toutes bleues,
La Corrèze, le Lot, l'Aveyron, l'infini...

Et les rudes bouviers, contents, heureux de vivre,
Songent obscurément, en face du Cantal,
Devant ce décor d'ambre et de pourpre et de cuivre,
Que nul pays ne vaut leur paradis natal.

(*Mon Auvergne.*)

: - :

Rouge et Or

À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

Sur les gradins rangés en courbes parallèles,
Les toilettes d'été font chanter leurs couleurs,
Et, — tels des papillons géants parmi des fleurs, —
Quatre mille éventails joyeux battent de l'aile.

La poussière jaillit du sol comme un embrun.
Du côté du soleil, sur les pierres brûlantes,
Des hommes débraillés, aux faces violentes,
Accolent à pleins bras des outres de cuir brun.

Des *manolas* debout écorcent des oranges,
Le cou nu, des œillets sanglants dans les cheveux;
Et des crépons, flottant sur leurs torses nerveux,
Y versent à flots l'or rutilant de leurs franges.

Et, tout autour de ce grouillant panorama,
Où les yeux cruels ont des éclairs de phosphore,
Des marchands de boisson promènent une amphore,
D'où suinte en pleurs glacés l'eau du Guadarrama.

Des senteurs de tabac flottent, et, de l'arène,
Monte le relent âcre et fauve des taureaux,
Qui rêvent là, tout près, entre de lourds barreaux.
— Soudain une clameur tonne: Vive la reine!...

Dans un *palco* tendu de velours ancien,
Parmi les drapeaux or et rouge qui frissonnent,
Tandis que les clairons et les trompettes sonnent,
Sourit son pâle et long visage autrichien.

Aucun pli sur ce front poli comme une agate,
Car, pour ne pas déplaire à son peuple indompté,
Elle, la reine douce et pleine de bonté,
Raidit stoïquement son âme délicate.

Maintenant, dans la poudre et dans l'air étouffant,
Se déchaîne le cuivre éclatant des orchestres,
Et, tout de noir vêtus, des alguazils équestres
Font lentement le tour de l'arène en piaffant.

Puis, dans la soie et l'or moulant leurs formes pures,
Surgissent les héros au teint de bronze ardent,
Les tueurs à la face impassible, dardant,
Comme un stylet, l'éclair de leurs prunelles dures.

Puis viennent les massifs picadors à cheval,
Et les *chulos* et les poseurs de banderilles,
Ceints de leur drapeau rouge et chaussés d'espadrilles,
Et tous éblouissants sous ce ciel estival.

Mais trois rauques sanglots sonnent, longs et funèbres :
Et voici que, d'un bond, agile et colossal,
Un taureau que jamais l'homme n'eut pour vassal,
Jaillit, farouche, l'œil encor plein de ténèbres.

Il s'arrête, — tout noir avec des reflets bleus, —
De son sabot fourchu fouille l'arène, gronde,
Et dresse en regardant fièrement à la ronde,
Sa nuque aux bourrelets velus et musculeux.

En jambières de fer et grand feutre, — athlétique,
Sous ses houppes de soie et ses torsades d'or,
Sa lance débordant l'aisselle, un picador
Pousse vers le taureau sa haridelle étique.

Et le fauve, rué sur le cheval tremblant,
Lui plonge au flanc sa corne entière, comme un sabre,
Et, découvrant ses dents en un rictus macabre,
Le cheval poignardé s'écroule, pantelant.

Cependant l'écuyer, s'arcboutant sur la rêne,
Le redresse; et, sous le ciel bleu, sous le soleil,
On voit ce pauvre corps, d'où fuse un jet vermeil,
Tituber, laissant choir un long boyau qui traîne.

Mais le taureau revient à l'assaut, mugissant,
Soulève homme et cheval sans que sa tête plie,
Et, s'avance sous cette énorme panoplie,
Dans un ruissellement d'entrailles et de sang.

C'est alors qu'un remous se creuse dans la foule,
Où l'on voit se dresser des faces de bourreau,
Et ce cri prolongé: bravo! bravo, taureau!
Fait le bruit de la mer un jour de grande houle.

Huit chevaux éventrés gisent dans la rougeur
Immonde d'une flaque où leur croupe surnage;
L'indomptable Andalou, tout fumant de carnage,
Pousse un bramement triste et s'arrête, songeur.

Et, peut-être devant sa sanglante prunelle
Passe, — poignant et fugitif comme un éclair,
Le souvenir d'un coin herbeux, d'un fleuve clair
Dans la douce *vega* lointaine et maternelle.

Mais, assailli par trois chulos en même temps,
Il volte, cependant que le clairon sanglote.
Il est las, et bientôt sur son épaule flotte
Tout un faisceau de dards légers et cliquetants.

Alors, se décoiffant, d'un geste fier et brusque,
Vers le fauve inondé de sang et de sueur,
S'avance lentement l'implacable tueur,
Qui tient un drapeau rouge où son glaive s'embusque.

Le taureau, dédaigneux, l'attend, le mufle bas:
C'est presque un corps à corps; l'homme, froidement brave,
Et la bête, terrible, éclaboussant de bave
La soie et l'or de son costume de combats.

Beuglant, langue pendante et prunelle hagarde,
Le taureau va bondir, mais un éclair à lui;
L'homme, l'épée au poing, foudroyant, fond sur lui,
Et l'abat d'un seul coup d'estoc jusqu'à la garde.

* * *

Le soleil se couchait, triste. — J'allai m'asseoir
Sur un banc du Prado, près d'une large vasque,
Où des monstres marins à tête de tarasque
Semblaient vomir du sang dans la pourpre du soir.

Et je songeai qu'après vingt siècles d'Évangile,
Et de philosophie, et de rêves de paix,
Vivait encore en nous l'hôte des bois épais,
L'homme dont un silex armait le bras agile.

Je venais d'ouïr son barbare hurlement ;
Et, durant le spectacle, au tréfonds de mon être,
Moi-même, je l'avais senti, le fauve ancêtre,
Se révéler dans un obscur tressaillement.

Hors du cirque à présent une marée humaine
Déferlait vers les carrefours qu'elle inondait,
Et j'évoquai, tandis que sa rumeur grondait,
L'antique Colysée et la plèbe romaine.

La nuit vint. La cité s'emplissait de lueurs :
C'était l'heure où, dans leur rudesse paysanne,
Entourés et fêtés comme des courtisanes,
S'attablaient bruyamment les héros, — les tueurs.

Des girandoles aux clartés aériennes
S'allumaient au-dessus de la *Puerta del Sol*,
Et dans ce soir d'été, sous ce ciel espagnol,
Je crus voir flamboyer des croix néroniennes.

(*Mon Auvergne.*)

ERNEST BUSSY

Bibliographie. — *A mi-voix* (Payot, Lausanne, 1886); — *A mi-voix*, 2e édition (Payot, Lausanne, 1887).

Ernest Bussy a collaboré à la *Revue des Belles-Lettres*, à la *Suisse Romande*, etc.

Ernest Bussy est né à Lausanne, le 28 août 1864, et a fait ses études dans cette ville, au Gymnase, où il eut comme professeur Eugène Rambert; reçu bachelier ès lettres en 1884, il allait commencer sa théologie, où l'appelait une véritable vocation, lorsqu'il fut frappé par la maladie, qui pendant plusieurs années se joua barbarement de lui, ne lui laissant quelques jours d'espoir que pour le replonger dans de cruelles souffrances héroïquement supportées. Deux séjours à Cannes et à Nice, en 1885 et 1886, ne suffirent pas à conjurer le mal, et rentré à Lausanne, où venait de paraître son premier volume et où l'entouraient de chaudes sympathies, il y expirait le 27 novembre, quelques heures après son maître Rambert, qui n'avait cessé de lui être un guide et un ami, récompensé par Bussy d'une affection filiale.

Ernest Bussy a collaboré à diverses publications, entre autres à la *Revue des Belles-Lettres* et à la *Suisse Romande*, fondée en 1884 par Adolphe Ribaux et qui groupa pendant une année tout ce que ce coin de pays renfermait de jeunes talents. *A mi-voix* obtint un vif succès dès son apparition. Il y a dans ce volume d'abord une grâce, une fraîcheur toutes printanières: certaines pièces embaument comme un bouquet de muguet ou d'aubépine. Puis la douleur fit vibrer les cordes graves, et nul ne saurait lire sans être ému jusqu'aux larmes certaines pages poignantes, où le pressentiment de la mort qui s'avance s'exprime en accents d'une détresse infinie,

à laquelle succèdent la résignation et la sérénité du croyant. L'art de Bussy est très fin, très moderne; il y a dans quelques-unes de ses *Aquarelles* de précieux dons de coloriste. Bussy sentait la nature, adorait la musique. Une forme très personnelle, et déjà remarquablement achevée, s'allie dans ses vers à la valeur de la pensée et du sentiment. Ceux qui ont eu le bonheur d'être de ses amis savent quelle riche et originale imagination, quel cœur exquis c'était. Il mérite et gardera une place à part dans ce qu'on peut appeler le *reliquaire* de la poésie suisse romande.

Une seconde édition de *A mi-voix* a paru en 1887, augmentée de poésies inédites.

ADOLPHE RIBAUX.

A une jeune fille

—

Si vous voulez que l'on vous aime,
Restez toujours sans apparat
Et gardez la candeur suprême
Dont la nature vous para.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Ne vous mêlez point au moqueur.
Il pervertit la vertu même,
Il vous changerait votre cœur.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Soyez pour nous comme une sœur.
On récolte ce que l'on sème :
Semez la joie et la douceur.

Si vous voulez que l'on vous aime
Du plus fidèle et tendre amour,
O chère enfant, restez la même :
Tendre, fidèle et sans détour.

—

Ernest Bussy

Cannes, 30 avril 1885

La Chanson du Merle

Le merle chante. Le bouleau
Frissonne à la brise qui vole.
Isolé du monde frivole,
Un passant rêve au bord de l'eau.

La nuit en princesse est vêtue.
Ses rubis, ses diamants clairs
Dans l'azur jettent mille éclairs . . .
L'oiseau frémissant s'évertue.

Le merle chante. Dans les airs
Sa chanson vibrante s'égrène.
Le tremble la murmure au frêne;
Elle s'envole aux cieux déserts.

Qui vient? — Personne. — O solitude!
Pauvre âme qui voudrait s'ouvrir
Et doit rester seule à souffrir,
Pleurant sa jeune inquiétude!

Le merle chante. Musicien
Que son propre cantique enivre,
Il dit la tristesse de vivre
Sous un autre toit que le sien.

Il dit les âmes dévouées
A de silencieux combats;
Les appels que l'on n'entend pas
Et les douleurs inavouées.

Le merle chante. Comme un flot
Son chant grave ondule à la brise.
— Fou d'angoisse, le cœur se brise
En un désespéré sanglot;

„Mon Dieu, mon Dieu! Quel est mon crime?
Pourquoi tant de sévérité?
Dieu de paix, Dieu de vérité,
Quel est le démon qui m'opprime?

„Grande nuit au charme puissant,
Qui verses ta fraîche rosée
A la terre qu'ont arrosée
Et nos larmes et notre sang.

„Un peu de ton meilleur dictame!
Du plus rapide et du plus sûr!
O nuit d'étoiles et d'azur,
La paix et l'oubli pour mon âme!

„Esprits du soir, vous qui passez
Me frôlant de votre aile noire,
Emportez la vaine mémoire
De mes maux présents et passés!

„Oh! ces deux mains, vers qui les tendre?...
Blanches étoiles dont les yeux
Éclairent l'infini des cieux,
De si haut, peut-on nous entendre?"

Le merle chante. Le bouleau
Frissonne à la brise qui vole.
Isolé du monde frivole,
Un passant rêve au bord de l'eau.

Wiesbaden, mai 1885.

: - :

Anniversaire

Voici tout juste un an que nous étions ensemble.
Vous étiez, ce jour-là, pâle et triste. Il me semble
Qu'il soit passé dès lors un siècle tout entier.
La forêt se taisait: votre voix était douce;
Nos pas silencieux s'égaraient dans la mousse,
Et je cueillais pour vous des fleurs sur le sentier.

Les beaux jours sont pareils aux oiseaux de passage
Qu'on voit fuir dans l'azur. Vous aviez au corsage
Un peu de sauge bleue et quelques brins de thym.
Le vent du soir levait, parfois, votre voilette;
L'horizon se teignait de pourpre violette,
Et c'était l'heure calme où le soleil s'éteint.

O silence des bois! O fraîcheur des fontaines!
Sources qui murmurez des hymnes incertaines
Dans la verte épaisseur de la forêt qui dort!
Fugitives senteurs des derniers jours d'automne,
Feuilles mortes, troupeau de couleur monotone,
Où le soleil couchant mêle ses reflets d'or!

O moment trop rapide où l'âme qui s'ignore
S'épanouit enfin comme un lys à l'aurore,
Comme les blancs muguets dans les halliers touffus!
O premier chant du cœur, le plus doux, le plus tendre,
Et si vibrant en nous qu'on croit encor l'entendre
Quand le printemps se perd dans le passé confus!

Elles chantent encore en moi, les mélodies
De ce beau soir d'automne aux teintes attiédies,
Avec son tendre azur nuancé de vermeil.
Et ces bois frissonnants et ce cher paysage,
Encadrant doucement votre pâle visage,
Ne seront oubliés qu'à mon dernier sommeil.

: - :

Adieu

MUSIQUE DE L'ADIEU DE SCHUBERT

Adieu. Mon cœur se brise.
Mets ta main dans ma main.
Que la plus douce brise
Parfume ton chemin!
Va maintenant, — je pleure...
Et ces pleurs, ô mon Dieu!
Ne reculent pas l'heure.
Adieu!... Adieu!... Adieu!...

Adieu. La destinée
Nous sépare à jamais.
Mais mon âme obstinée
Te suivra désormais.
Je suis à toi ; tu m'aimes.
Oh ! N'est-ce pas, mon Dieu,
Nous resterons les mêmes?
Adieu!... Adieu!... Adieu!...

Adieu! Que notre vie
Soit rapide ici-bas!
L'espérance ravie,
A quoi bon les combats?
— Les amours éternelles
Vivent auprès de Dieu:
Fixons là nos prunelles...
Adieu!... Adieu!... Adieu!...

Nice, mai 1886.

: - :

Ave, stella maris...

J'écoute, et de la mer monte un chant incertain,
Dans la lumière fraîche et rose du matin
Où pâlit lentement la plus ardente étoile.
Déjà la mer s'éveille à demi sous son voile,
Belle comme une vierge attendue à l'hymen.
— La voix chante, mêlant aux cloches des matines
Des airs italiens et des hymnes latines:
„*Ave*, *stella maris*, *piscatorum lumen!*"

Compagne des pêcheurs, étoile de la mer
Dont le regard ami luit sur l'espace amer,
Plus d'un couple amoureux, égaré sous les palmes,
T'a saluée, ô fleur des nuits tièdes et calmes
Où flottent des parfums d'ambre et de cyclamen.
Je te salue aussi de mes hymnes, ô reine,
Bénissant ta clarté pâlissante et sereine:
„*Ave*, *stella maris*, *piscatorum lumen!*"

L'orient est en feu. L'étoile du matin
Tremble comme un flambeau qui vacille et s'éteint.
La voix se fait plus tendre... et plus douce... et plus vague...
Et se tait. Au murmure indécis de la vague
Il semble que la mer dise tout bas: Amen!
Le poète retourne où le jour le réclame,
Attentif à l'écho qui chante encor dans l'âme:
„*Ave, stella maris, piscatorum lumen!*"

Lausanne, 3 juin 1886.

BERTHA GALERON DE CALONNE

BIBLIOGRAPHIE. — *Chez la Champmeslé*, à-propos en vers, en collaboration avec Ernest de Calonne, représenté à l'Odéon le 21 décembre 1886 (Alphonse Lemerre, Paris, 1886); — *Dans ma Nuit*, poèmes, avec une préface de Carmen Sylva; ouvrage couronné par l'Académie française (Alphonse Lemerre, 1889; 2e édition 1897); — *Ambroise Paré*, un acte, en vers, représenté sur la scène du Théâtre Maguera le 10 avril 1899.

L'auteur des vers qu'on va lire, Madame Bertha Galeron de Calonne, femme de l'éminent architecte des palais royaux de Madrid, M. A. Galeron, est sourde et aveugle depuis son enfance. Son recueil de vers: *Dans ma Nuit*, contient en quelque sorte l'histoire de sa vie. „C'est, dit Carmen Sylva dans son admirable préface, une histoire écrite avec son sang qu'on y lit et il semble qu'on perçoive dans chaque ligne les palpitations de son cœur . . . Bertha Galeron est digne d'une sympathie profonde. Non seulement elle inspirera à ses lecteurs une infinie pitié, mais encore elle sera la cause d'une grande joie pour tous ceux qui croient à la puissance et au triomphe de l'âme sur la matière . . ."

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici les lignes suivantes où Madame Galeron a bien voulu retracer elle-même pour nos lecteurs les principaux événements de sa vie:

„Je suis née à Paris en 1859.

„Je n'ai pas toujours été sourde et aveugle, Dieu soit loué! Car pendant les dix années d'enfance joyeuse et libre dont il m'a été fait grâce, j'ai pu beaucoup regarder, et tous ces souvenirs, toutes ces images, qui s'emmagasinaient dans mon âme devaient être un jour sa lumière.

„Mon père, Ernest de Calonne, professeur de l'Université, occupait la chaire de troisième au lycée de Marseille, quand je devins aveugle d'abord, puis sourde deux mois après.

„J'avais été un être si vivant, si plein d'activité, que ce brusque emprisonnement, qui s'était opéré en moins de quatre mois, ne réussit pas à diminuer en moi la vie, seulement elle devint toute intérieure, toute cérébrale. La maladie me cloua dans mon lit plus d'une année. Quand je pus me lever, réapprendre à marcher, ce fut déjà une demi-délivrance. Je ne voyais plus le soleil, mais on pouvait encore se faire entendre de moi en me parlant à l'oreille. Pour combler un peu le vide de mes journées, on me fit beaucoup de lecture. Après la musique, que j'adorais, ce fut la poésie qui vint me consoler. A treize ans, je commençai à faire des vers, malgré mon ignorance de l'orthographe. Vers ma quinzième année, j'appris que les aveugles pouvaient lire avec leurs doigts... Ce fut providentiel! c'est de ce moment où je pus apprendre à lire et à écrire le système Braille que date véritablement mon développement intellectuel. Ma famille habitait alors Paris... C'est toujours vers le même temps, à seize ans, qu'ayant ardemment désiré connaître Victor Hugo, mon père, dont j'étais l'enfant gâtée, me conduisit chez le grand poète aïeul, qui me reçut de façon si touchante! Je lui adressai les vers qui commencent mon livre.

„Ce livre, je l'ai fait lentement, pièce à pièce, d'année en année, sans me douter qu'un jour il serait publié. J'ai marqué là toutes les étapes de ma douloureuse jeunesse, que la joie a pourtant couronnée... une joie de miracle, mon mariage avec le compagnon par excellence, infiniment aimant, infiniment aimé.

„Dans cette union bénie, qui faisait de moi une heureuse entre les heureuses, de cruels malheurs m'ont encore frappée... mon premier-né, dont j'étais la si orgueilleuse nourrice, me fut enlevé en trois jours de maladie. Quelques années plus tard, je perdis encore une chère petite âme. Mais Dieu a pris pitié de mes larmes, et m'a laissé les deux beaux et chers enfants, la fille et le garçon, qui me restent.

„A Bucarest, où mon mari fut appelé par d'importants travaux d'architecture, j'ai connu Sa Majesté la Reine de Roumanie, dont l'adorable cœur m'a prise et gardée en tendre et fidèle amitié. C'est elle qui non seulement a voulu écrire la préface de ce livre que j'ai appelé: *Dans ma Nuit*, mais encore a voulu qu'il fût imprimé par ses soins. A la fin de 1889, chez Lemerre, parut la première édition; en mai de l'année suivante, il fut couronné par l'Académie française [1]).

[1]) Mme Galeron de Calonne reçut à cette occasion les palmes académiques. W.

„Un à-propos sur Racine, que j'ai fait en collaboration avec mon père, a été représenté à l'Odéon le 21 décembre 1886. Il s'intitule: *Chez la Champmeslé*.

„Enfin mon petit drame historique, un acte, en vers, qui s'appelle *Ambroise Paré*, a été joué à Paris, le 10 avril 1899, sur le Théâtre Maguera.

„C'est pour honorer la mémoire de mon père tant chéri, qu'après sa mort j'ai résolu d'unir ensemble nos deux noms et de signer en littérature: Bertha Galeron de Calonne."

J'aime la musique
des mots
Qu'en ma nuit
le rythme balance
Elle a des profondeurs
d'échos
Que peut entendre
mon silence
Bertha Galeron
de Calonne
Madrid 22 Juillet 1907

(Les points noirs du fac-similé ci-dessus reproduisent les points en relief de l'écriture Braille.)

Rêve d'Aveugle

A la mémoire de mon ami si regretté Maxime du Camp.

Quand le sommeil béni me ramène le rêve,
Ce que mes yeux ont vu jadis, je le revois;
Lorsque la nuit se fait, c'est mon jour qui se lève,
Et c'est mon tour de vivre alors comme autrefois.

Au lointain du passé le présent qui se mêle
Laisse dans ma pensée une confusion; —
C'est une double vie étrangement réelle,
C'est une régulière et chère vision.

Êtres mal définis, choses que je devine,
Tout cesse d'être vague et vient se dévoiler,
C'est la lumière, c'est la nature divine,
Ce sont des traits chéris que je peux contempler.

Et quand je me réveille encor toute ravie,
Et que je me retrouve en mon obscurité,
Je doute, et je confonds le rêve avec la vie:
Mon cauchemar commence à la réalité.

(*Dans ma Nuit.*)

: - :

Qu'importe !

À MON MARI.

Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Pourtant des jours gris je sens la pâleur;
J'en ai la tristesse; il me faut tes joies.
Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Mais j'ai ta chaleur.

Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais le ciel a fait la part de chacun.
Qu'importe l'éclat? j'ai l'âme des choses.
Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais j'ai leur parfum.

Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Lorsque je le sens sur moi se poser.
Qu'importe! Un regret serait un blasphème,
Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Mais j'ai ton baiser.

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre!
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
Puisque j'ai l'amour!

(*Dans ma Nuit.*)

: - :

La Perruque grise

J'aime à chercher parmi les choses d'autrefois,
Parmi celles, surtout, qui n'ont pas été miennes;
Souvent je laisse errer mes rêves et mes doigts
Sur ces pauvres débris d'existences anciennes.

Mais les Morts, dans la tombe, emportent leurs secrets!
Bracelets de cheveux, ou faits de grains d'ivoire,
C'est en vain que je sors du fond de leurs coffrets
Ces reliques du cœur... Nul n'en sait plus l'histoire!

Je souffre de n'avoir rien connu, rien aimé
De mon logis légué par ma très vieille tante;
La curiosité de ce qui m'est fermé,
Malgré moi, me poursuit, m'inquiète, me hante!

Et du grenier poudreux j'ai fait un paradis,
Où va ma flânerie, en quête de surprise.
Or, j'y trouvai, parmi les choses de jadis,
Un jour, dans une boîte, une perruque grise!

Qui donc s'était paré des soyeux fils d'argent?
Quel visage encadrait leur fine dentelure?
Quelque chose de bon, de calme, d'indulgent,
Restait dans les bandeaux de cette chevelure.

Ondulée et légère, elle embaumait l'iris.
Quelle coquetterie étrange me prit l'âme,
Que sur mes cheveux blonds je mis les cheveux gris,
Heureuse de me croire un instant vieille femme?

Mes yeux d'aveugle, un jour, seront devenus vieux;
La pitié n'aura plus pour eux de larme amère;
L'âge, en ridant mon front, le fera plus joyeux;
Je serai douce à voir, quand je serai grand'mère.

Dangu, septembre 1897.

: - : : - : : - : : - : : - :

OLIVIER DE GOURCUFF

Bibliographie. — Poésie: *Rimes d'amour et de hasard* (Vanier, Paris, 1886); — *Le Rêve et la Vie* (Librairie des Bibliophiles, Paris, 1890); — *Médaillons bretons* (Lafolye, Vannes, 1891); — *Route* (Alphonse Lemerre, Paris, 1895); — *Gens de Bretagne* (Emile Lechevalier, Paris, 1900); — *Hugophilies* (Messein, Paris, 1905). — En outre: une série d'à-propos représentés à la Comédie Française (en 1902), à l'Odéon (en 1896 et 1904) et une vingtaine de pièces en vers jouées sur d'autres théâtres.

M. Olivier de Gourcuff a collaboré à de nombreux journaux et revues. Il est l'un des auteurs de l'*Anthologie des Poètes Bretons du XVIIe siècle*, publiée en 1884 par la Société des Bibliophiles Bretons.

M. Pierre-Charles-Olivier, vicomte de Gourcuff, appartient à une vieille et noble famille bretonne (un Gourcuff fut croisé en 1248). Né à Paris le 26 octobre 1853, il débuta dans la littérature à Nantes, où il résida, presque sans interruption, jusqu'en 1888. Depuis, il n'a pas quitté la capitale.

M. Olivier de Gourcuff a publié successivement: *Rimes d'amour et de hasard* (1886), *Le Rêve et la Vie* (1890), *Médaillons bretons* (1891), *Sur la Route* (1895), *Gens de Bretagne* (1900), *Hugophilies*, [1]) (1905). Il est, en outre, l'auteur de nombreux ouvrages en prose, et d'à-propos et de pièces en vers représentés avec succès sur différents théâtres. Il a rendu des services signalés à la cause décentralisatrice.

[1]) M. de Gourcuff est le fondateur de la Société des Hugophiles.

A Lamartine (fragment)

Le Moulin de Milly la grève de Sorrente
Réveillaient l'idéal en nos cœurs enfoui ;
Et tu nous rappelais, sous la brise odorante,
La candeur d'un grand lys à l'aube épanoui.

Olivier de Gourcuff

Breton de la Grande Armée

C'est un petit garçon du pays de Bretagne;
Il croît, comme une plante, entre mer et montagne.
Il a perdu son père et sa mère. Orphelin,
Sous ses yeux de pervenche et ses cheveux de lin,
Il est charmant, il fait l'orgueil de sa grand'mère.
A peine s'il retient quelques mots de grammaire,
Mais, chez un bon recteur qui lui prend le menton,
Il sait par cœur tout son catéchisme ... en breton.
. . . .
Il grandit, il aura dix-huit ans dans l'année,
Et comme, en ce temps-là, la France est condamnée
A sacrifier dans sa fleur l'adolescent
Pour payer un impôt cruel, l'impôt du sang,
Avec les autres il est pris, part pour la guerre
En des pays lointains d'où l'on ne revient guère.
L'aïeule, qui ne sait que prier le bon Dieu,
Les yeux brûlés de pleurs l'accompagne au chef-lieu,
Le serre dans ses bras et fait brûler un cierge
Sur l'autel de Sainte Anne ou de la Sainte Vierge,
Puis revient au logis tout noir, le cœur en deuil,
N'espérant plus le voir paraître sur le seuil.
. . . .
Il se plie avec peine au métier. On exige
Qu'il fasse sur un grand cheval de la voltige,
Et la langue qui lui sert à dire: je veux!
On défend qu'il la parle, on coupe ses cheveux
Qui tombaient en anneaux dorés sur ses épaules.
Comme un fils du soleil qu'on enverrait aux pôles,
On l'exile, on fait de l'enfant un cuirassier,
Homme de fer avec une armure d'acier.
Le cœur lui bat bien fort à la première charge,
Mais comme il se souvient d'avoir conduit au large
Un bateau détaché du bord, il n'a plus peur,
Et l'escadron le voit un jour, pris de stupeur,
Charger seul vingt soldats avec sa lame nue,
En leur criant des mots d'une langue inconnue,

Puis rapporter, sanglant, brisé, solide encor,
Une loque de soie avec des franges d'or.
Napoléon lui dit: „Sabre les gens à l'aise,
„Garde tête bretonne et vaillance française,
„Je te fais lieutenant." Ces choses avaient lieu!
Le petit paysan devient un jeune dieu!
Il étanche le sang qui coule de sa face,
Et répond, gardant cet orgueil que rien n'efface:
„Merci, Ta Majesté! Mais je voudrais revoir
„L'Ancienne qui m'attend, là-bas, au pays noir."
— Tu la verras sitôt la guerre terminée..."

. . . .

Il attend, bataillant toujours, plus d'une année.
Quand la paix est signée, il part. Sur les chemins,
Se pressent des Bretons qui lui tendent les mains,
Une aiguillette d'or lui barre la poitrine,
Il s'emplit du parfum natal chaque narine.
C'est le village enfin! Il marche vers le lit
Où gît la pauvre vieille aïeule. Un enfant lit
A son chevet un livre aux anciennes images
Où de preux chevaliers parlent à des rois mages.
La grand'mère, à l'aspect de cet homme de fer,
Ne sait s'il est venu du ciel ou de l'enfer,
Elle tremble et dans sa douce extase regarde
Lui sourire ce bel officier de la garde,
Et ne saurait jurer devant le crucifix
Si c'est un Saint Michel ou bien son petit-fils.

: - : : - : : - : : - : : - :

SUTTER-LAUMANN

Bibliographie. — *Par les Routes*, poésies (Lemerre, Paris, 1886); — *L'Histoire d'un trente sous.*

Sutter-Laumann a collaboré à la *Justice*, à l'*Intransigeant*, etc.

Sutter-Laumann, né à Paris en 1852, mort en 1892, a publié un volume de vers: *Par les Routes*, qui se distingue par l'aisance, le naturel, la vive sincérité, la couleur toujours appropriée aux visions. Rien qui détonne dans cette œuvre délicate sans mièvrerie, d'une phrase neuve sans bizarrerie. Sutter-Laumann a donné en prose: *L'Histoire d'un trente sous.* Il fit partie lui-même des fédérés de Montmartre et prit part à leurs sorties du côté d'Issy. Aussi son livre donne-t-il sur l'armée de la Commune des renseignements d'autant plus précieux que ce témoin oculaire a su observer partout une impartialité absolue.

Dans ses livres comme dans ses articles de journaliste à la *Justice* et à l'*Intransigeant*, Laumann n'avait qu'un souci, c'était de ne pas trahir la vérité.

C'est peut être une folie,
Mais j'ai senti dans mon cœur
Un peu de mélancolie,
Teinte d'ombre à mon bonheur :

Que la nature renaisse
Avec le printemps si beau :
De moins, un an de jeunesse,
Un an plus près du tombeau.

Naumann

forêt de Meudon, 29 mars 1880.

Au bord de la mer

(FRAGMENT.)

Sur le sable où la mer roule de lourds galets,
Sur les rocs tapissés d'algues rousses et vertes,
Le soleil fait glisser de curieux reflets.
La chaleur a rendu toutes choses inertes.

Piqué dans la falaise, un jonc marin en fleur
Berce ses grappes d'or à chaque coup de brise.
L'aile d'une mouette étale sa pâleur
Sur la mer qu'un rayon soudainement irise.

Verts, bleus ou violets, parfois roses, les flots,
Qui portent à leur crête une frange d'écume,
Se brisent avec bruit sur de maigres îlots
Où tout oiseau de mer a perdu de sa plume.

Et tous les flots du large en mourant ont laissé
De minces flaques d'eau sur la plage dorée,
Où s'endort au soleil le crabe cuirassé
Auprès d'un coquillage à la conque nacrée.

L'Océan bat son plein sous l'éclatant azur.
Comme un baiser d'amour la brise vous caresse,
On ne saurait jamais rêver bonheur plus pur:
Il semble que dans l'air passe un chant d'allégresse . . .

LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Mouettes*, poésies (A. Lemerre, Paris, 1886); — *Sonnets à la Lune*, poèmes (A. Lemerre, Paris, 1897); — *L'Habit du Maître*, un acte en vers, représenté sur la scène du Théâtre de l'Athénée; — *En exil*, un acte en vers, représenté sur la scène du Théâtre de l'Athénée; — *La Police tolère*, pièce en trois actes et en vers, représentée sur la scène du Nouveau Théâtre (Stock, Paris, 1902); — *Beauverger-la-Vertu*, un acte en prose, représenté sur la scène du théâtre de l'Alcazar [Bruxelles] (Stock, Paris, 1902); — *Dernière Campagne*, un acte en vers; — *Le Coup de Flèche*, un acte en vers, représenté sur la scène du Théâtre des Mathurins (Librairie Molière, Paris, 1904); — *Les Larmes de Corneille*, un acte en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (Fasquelle, Paris, 1906); — *Délateur*, pièce en quatre actes, en prose, représentée sur la scène du théâtre de l'Alcazar [Bruxelles].

M. Louis Le Lasseur de Ranzay a collaboré à divers quotidiens et périodiques.

M. Louis Le Lasseur de Ranzay, né à Nantes le 9 novembre 1856, débuta en 1886 par un recueil de poésies : *Les Mouettes*, suivi en 1897 de *Sonnets à la Lune*. Il a donné au théâtre plusieurs pièces en prose et en vers qui ont obtenu un succès mérité.

Disciple de Théophile Gautier et de José-Maria de Heredia, M. Louis Le Lasseur de Ranzay se distingue par d'heureuses qualités. Une émotion discrète se traduit chez lui par des images exquises. Sa langue est harmonieuse et colorée. On admire la belle facture de son vers.

Miniature

Cheveux acajou,
nez fin, col d'almée,
Ses traits de camée
Font d'elle un bijou.

Lutin, sapajou,
Sylphe, ombre, fumée,
Son corps de pygmée
a l'air d'un joujou.

Étrange poupée !
Boutade échappée
au dieu persifleur,

Par qui fut greffée
En sa chair de fée
l'âme d'une fleur.

L. Le [illegible]

Dordogne

Chaque rive surplombe en profondes escarpes;
Pas une voile au fil de l'eau, pas un rameur,
Et dans le courant clair, d'où monte un bruit charmeur,
Luit l'écaille d'argent des brochets et des carpes.

L'orchestre du printemps, hautbois, flûtes et harpes,
Chante parmi les prés qu'Avril met en rumeur;
Le vent voluptueux berce le flot dormeur
D'un souffle plus léger qu'un frôlement d'écharpes.

Les pâtres bruns, couchés au pied des saules frais,
Sifflent un air patois sous leurs amples bérets,
Tandis qu'aux bords le gai troupeau de chèvres grimpe.

Toute la berge exhale un parfum d'églantiers,
Et les femmes qu'on croise au détour des sentiers
Ont le rire à la bouche et des fleurs à leur guimpe.

: - :

En Avril

En avril, lorsque le printemps,
En train de faire sa toilette,
Farde les bourgeons éclatants
De poudre rose et violette,

Avez-vous vu, sous le couvert,
Pendre, avec un air d'agonie,
Au bout d'un jeune rameau vert
Une vieille feuille jaunie?

Relique d'une autre saison,
Qu'au départ oublia l'automne,
Parmi la vive floraison
Sa pâleur mourante détonne.

L'arbre qu'elle orna l'an passé
S'épanouit, oublieux d'elle;
Mais du vieux printemps effacé
Elle survit, témoin fidèle.

Lorsque de nouvelles amours
Succèdent aux amours qui meurent,
Quelques restes flétris, toujours
Dans le fond de l'âme en demeurent.

Tout sourire contient des pleurs,
Si toute souffrance a des charmes;
Près du jeune amour tout en fleurs
Meurt le vieil amour tout en larmes.

: - :

Fleur dans un livre

Dans le livre qui m'est sacré,
J'enfermerai la fleur que j'aime;
A mon chapitre préféré
Je veux la confier moi-même.

Je veux qu'elle aille sommeiller
Sur la page que j'eusse écrite;
Qu'elle ait en guise d'oreiller
Ma belle stance favorite.

Si la rose un jour s'effeuillait,
Qu'il me reste au moins son arome;
La fleur ne touche qu'un feuillet,
Le livre tout entier s'embaume.

Ainsi, le jour où l'on entend
L'aveu qui jamais ne s'oublie,
Ce n'est qu'une heure, qu'un instant,
La vie entière en est emplie.

PAUL NAGOUR

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Collier de l'Esclave* (1881); — *Les Contes Macabres*, en collaboration avec M. R. Le Cholleux (1886); — *Les Caprices de Laura*, opéra-comique, musique de Bénistant (Paris, 1886); — *Les Rayons du Midi*, vers (Bibliothèque du Nord de la France, 1893); — *Zinorah*, drame lyrique, musique de M. Ribault (Poitiers, 1890); — *Nuit Suprême*, drame psychologique en un acte, en vers, représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre Indépendant le 6 novembre 1894; — *A la Gloire d'Isis*, poème (1900); — *Images et Silhouettes*, vers (Ch. Tallandier, Paris-Lille, 1901); *L'Occultisme et l'Amour*, en collaboration avec le docteur Laurent (1902); — *Les Deux Magies*, poème (1902); — *Deux Satires*, vers (L'Émancipatrice, Paris, 1902); — *Sept Poèmes Étranges* (Collection de *La Picardie*, Cayeux-sur-Mer, 1905); — *Les Contes Sportifs*, prose (Bibliothèque de l'Association, Paris, 1906).

M. Paul Nagour a collaboré à la *République Illustrée*, à *Rouge et Noir*, à l'*Avenir National*, à l'*Avant-Garde*, au *Radical de l'Ouest*, au *Petit Journal Illustré*, etc. Il a fondé en 1908 *Le Moncrif*.

M. Paul Nagorski, dit Nagour, est né en 1861 à St. Quentin, où son père, émigré polonais de 1830, s'était établi peintre décorateur. Il fit ses études au lycée de Nice et à l'école polonaise de Paris, mais, après la mort de son père, il dut renoncer aux carrières libérales pour entrer dans la vie pratique et il travailla pendant trois ans chez un banquier. A vingt ans, il débuta dans les lettres par des chroniques et des contes fantastiques publiés dans divers journaux et par une pièce de théâtre: *Le Collier de l'Esclave*, représentée dans sa ville natale.

En 1882, une amicale collaboration s'établit entre le jeune poète et M. R. Le Cholleux, le futur rénovateur des Rosati.

Ils écrivirent ensemble les *Contes Macabres* (1886) et une amusante fantaisie enfantine: *Les Aventures abracadabrantes du brigadier Fleur de Verveine.*

M. Paul Nagour donna ensuite à la *République Illustrée* des chroniques de tête et un roman: *Noblesse d'argent*; à *Rouge et Noir*, une série de poèmes: *La Légende du Crime*, et un feuilleton émouvant: *Le Drame de Goodwood;* à l'*Avenir National*, une série de chroniques et d'articles de vulgarisation. En province, il combattit vaillamment pour la décentralisation artistique dans l'*Avant-Garde* et le *Radical de l'Ouest.* Lors de la reconstitution des Rosati, il apporta son concours le plus dévoué à cette œuvre éminemment artistique et littéraire. De cette époque date son essor poétique. Il donna successivement: *Rayons du Matin* (1893), *A la Gloire d'Isis* (1900), *Images et Silhouettes* (1901), *Les Deux Magies* (1902), *Deux Satires* (1902), *Sept Poèmes Étranges* (1905), œuvres d'une inspiration franche et sincère et dont plusieurs ont un délicieux accent de tendresse mélancolique.

Un des traits piquants du caractère de M. Paul Nagour est son amour des chats. Il en a élevé de véritables dynasties et vient de fonder *Le Moncrif* (1908), revue féline qui est une fort curieuse anthologie catophile.

Ajoutons que M. Paul Nagour a été pendant trois ans vice-président de la Société française contre la Vivisection.



Résurrection

Sous l'amoncellement séculaire des sables,
Après avoir creusé sans trêve de longs mois,
Voici qu'on met à jour des Sépulcres de rois,
Des murs où sont gravés des noms impérissables.

La Ville-Spectre sort du vaste trou béant,
Avec ses monuments sinistres et ses rues
Que depuis dix mille ans on n'a point parcourues
Et ses vastes palais qu'habite le néant!

Sous le bleu cru du ciel, ces demeures sans maîtres
Ont comme une stupeur de revoir le soleil,
Et telles que des yeux bouffis d'un long sommeil
On croit voir clignoter leurs antiques fenêtres!

Paul Nagour

Le Vieux Chat

Avec son ventre creux et ses poils en broussailles,
Il erre, le vieux chat sans gîte, — trébuchant,
Tout meurtri, fuyant l'homme imbécile et méchant,
Ayant dans ses yeux verts l'éclair des représailles.

Il est sale, il est laid, — en son barbare orgueil
Le boutiquier cruel l'injurie et le chasse,
Lorsque, mourant de faim, il vient, de guerre lasse,
Piteux et résigné, s'accroupir à son seuil.

On lance contre le maudit les chiens serviles,
Lorsqu'il boit, anxieux, l'eau noire des ruisseaux...
Pourtant il a connu jadis les bons morceaux,
Le confort, à l'abri des méchancetés viles.

Des mains fines, des mains charmantes autrefois
L'ont caressé tandis que le vague des rêves
Emplissait ses grands yeux, couleur d'algue des grèves,
Ses yeux profonds et purs, parlants comme des voix.

Alors c'était un chat superbe, aimé des maîtres,
Ayant, l'hiver, pour lit un édredon soyeux,
Un chat qu'on aimait voir, dans les rires joyeux,
Voler le fil, grimper aux rideaux des fenêtres,

Cabrioler ainsi qu'un clown sur les tapis,
Et, dans ses jeux bruyants et fous de cache-cache,
S'effacer, ne montrant qu'un soupçon de moustache,
Comme les grands félins dans les jungles tapis.

Hélas! le maître est mort, puis la chère maîtresse,
Et, bien que des amis dévoués et pieux
Aient voulu l'emmener ailleurs, il aima mieux
Près de l'ancien logis le deuil et la détresse.

Et lorsque nul passant ne marche plus dehors,
Qu'il peut dormir au seuil de son ancienne porte,
Dans le songe très doux que le sommeil apporte,
Le vieux chat désolé rêve des maîtres morts!

(*Images et Silhouettes.*)

SAINT-POL-ROUX

Bibliographie. — *Lazare*, poème (Paris, 1886); — *Le Bouc émissaire*, poème (Paris, 1889); — *L'Ame noire du Prieur blanc*, légende (Société du *Mercure de France*, Paris, 1893); — *Épilogues des Saisons humaines*, drame en trois parties (Société du *Mercure de France*, Paris, 1893); — *Les Reposoirs de la Procession*, I (Société du *Mercure de France*, Paris, 1893); — *La Dame à la Faulx*, tragédie (Société du *Mercure de France*, Paris, 1899); — *Les Reposoirs de la Procession, I [La Rose et les Épines du Chemin, 1885—1900]* (Société du *Mercure de France*, Paris, 1901); — *Anciennetés*, poèmes (Société du *Mercure de France*, Paris, 1903); — *Les Reposoirs de la Procession II [De la Colombe au Corbeau par le Paon, 1885—1904]* (Société du *Mercure de France*, Paris, 1904); — *Les Reposoirs de la Procession, III [Les Féeries intérieures, 1885—1906]* (Société du *Mercure de France*, Paris, 1907).

En Préparation : *Le Tragique dans l'homme*, recueil d'ouvrages dramatiques; *Les Reposoirs de la Procession*, IV et V; *La Dame en Or; Les Pêcheurs de Sardines.*

M. Saint-Pol-Roux a collaboré à la *Pléiade*, aux *Entretiens Politiques et Littéraires*, à l'*Ermitage*, à l'*Écho de France*, au *Mercure de France*, au *Coq Rouge*, à l'*Art Littéraire*, à la *Société Nouvelle*, à la *Revue d'Art Dramatique*, à l'*En Dehors*, au *Supplément de l'Écho de Paris*, à *Vers et Prose*, à la *Phalange*, etc.

Né le 15 janvier 1861 à Saint-Henry, dans la banlieue de Marseille, M. Paul Roux, — en littérature Saint-Pol-Roux, — vint tout jeune à Paris, où il fonda en 1886, avec le regretté Éphraïm Mikhaël et M. Pierre Quillard, la petite revue *La Pléiade*, qui eut une existence éphémère. Ce fut lui qui apporta à la jeune revue la première œuvre de M. Maurice Maeterlinck :

Le Massacre des Innocents. Vers la même époque, il publia son poème *Lazare*, suivi à quelques années de distance du *Bouc émissaire* (1889) [reproduits plus tard, l'un et l'autre, dans *Anciennetés* (1903)].

Nous le voyons dès lors batailler au premier rang des poètes symbolistes. Aux représentations du Théâtre d'Art de M. Paul Fort, il avait la fougue de Théophile Gautier à la première représentation d'*Hernani.* Il était alors, nous dit un contemporain, une sorte d'„Hamlet basque". Il portait ses cheveux sur son front, comme ses amis Georges Rochegrosse et Paul Adam: à la Capoul corrigée par des Byzantins. Il avait dit: „La poésie sera magnifique ou elle ne sera pas." Et c'est ainsi qu'il devint Saint-Pol-Roux-le-Magnifique.

Après avoir publié successivement, en 1893, *L'Ame noire du Prieur blanc*, les *Épilogues des Saisons humaines*, et la première partie des *Reposoirs de la Procession*, il quitta, en 1895, Paris pour aller passer deux ans dans la forêt des Ardennes, où il écrivit *La Dame à la Faulx*, tragédie qu'il fit paraître en 1899. Puis un jour, brusquement, il se retira en Bretagne. Il s'installa à Roscanvel, dans une chaumière, et il y vécut sept ans de la vie des pêcheurs. Il y écrivit deux nouveaux drames: *La Dame en Or* et *Les Pêcheurs de Sardines*, et plusieurs des poèmes en prose qui composent ses *Reposoirs de la Procession.* Enfin, cédant aux instances de M. Charles Cottet, il vint se fixer à Camaret (Finistère), auprès de M. Antoine, dans un manoir breton ouvert à tous et baptisé „la maison du bon Dieu".

Rentré pour quelques semaines à Paris, en janvier 1909, M. Saint-Pol-Roux fut l'objet, de la part de ses amis, d'une manifestation spontanée et touchante. Quatre générations littéraires tinrent à honneur d'assister, sous la présidence de M. Léon Dierx, à un banquet qui lui fut offert le 6 février par un comité qui avait réuni le concours de Mme Rachilde, M.M. Paul Adam, Édouard Ducoté, André Fontainas, Paul Fort, Gustave Kahn, Camille Mauclair, Stuart Merrill, Albert Mockel, Jean Moréas, Charles Morice, Edmond Pilon, Henri de Régnier, Jules Romains, Jean Royère, André Salmon, Alfred Vallette, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Tancrède de Visan, etc. M. Léon Dierx avait auprès de lui le regretté Catulle Mendès qu'un accident tragique devait enlever le lendemain. Le vieux maître avait tenu à s'associer à l'éclatant hommage rendu à l'œuvre de Saint-Pol-Roux et à l'artiste qui, après une longue absence, venait reprendre contact avec ses confrères.

M. Saint-Pol-Roux s'est fait une place à part dans la

littérature contemporaine. Magicien de l'image, „étonnant inventeur de métaphores", il est, malgré les inégalités de son œuvre, un prodigieux créateur de beauté, un puissant évocateur. Emmanuel Signoret saluait en lui „toutes les fougues et tout le ruissellement de sang et d'or des hommes de génie",... un de ces poètes dont la parole „s'épanche — tonnante et éblouie — comme un torrent qui tombe de haut". Tels de ses poèmes en prose sont de purs chefs-d'œuvre. Sa *Dame à la Faulx* est d'une belle et noble inspiration. „M. Saint-Pol-Roux, a dit M. Edmond Pilon, a écrit la tragédie de la Mort d'une autre façon que M. Maeterlinck. L'auteur de *L'Intruse* n'avait fait qu'allusion, celui de *La Dame à la Faulx*, au contraire, insiste sur la présence effective de la Camarde; il en fait le personnage réel, palpable, principal de son livre. Ainsi Holbein, peignant, d'un pinceau profond, les bas-reliefs de sa Danse Macabre, ainsi le maître de la Mort de Marie et les naïfs poètes du moyen âge. Un souffle de désespérance, d'épouvante et de deuil passe sur cette œuvre comme un grand envol d'oiseaux de nuit..."

ELLE, déchaînée en rafale à travers le cimetière.

Je suis l'Impératrice de l'Univers,
Et mon page est le ver de terre !

(LA DAME A LA FAULX, acte V.)

Saint-Pol-Roux

Alouettes

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Déjà le crêpe de mystère que jetèrent les fantômes du vêpre sur la chair fraîche de la vie, déjà le crêpe de ténèbre est entamé sur la campagne et sur la ville.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Ouïs-tu pas la cloche tendre du bon Dieu courtiser de son tisonnier de bruit les yeux, ces belles-de-jour, les yeux blottis dessous les cendres de la nuit?

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Surgis donc du somme où comme morts nous sommes, ô Mienne, et pavoise ta fenêtre avec les lis, la pêche et les framboises de ton être.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Viens-t'en sur la colline où les moulins nolisent leurs ailes de lin, viens-t'en sur la colline de laquelle on voit jaillir des houilles éternelles le diamant divin de la vaste alliance du ciel.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Du faîte emparfumé de thym, lavande, romarin, nous assisterons, moi la caresse, toi la fleur, à la claire et sombre fête des heures sur l'horloge où loge le destin, et nous regarderons là-bas passer le sourire du monde avec son ombre longue de douleur.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

(*Les Reposoirs de la Procession: La Rose et les Épines du Chemin.*)

Les vieilles du Hameau

A ma fille Divine:

L'une après l'autre elles s'en vont les bonnes vieilles au fuseau, l'une après l'autre elles s'en vont toutes les vieilles du hameau.

Tu ne reverras plus tante Marie ni tante Lise, ô ma Divine, ni tant d'autres en coiffe blanche du dimanche ou bien en penn-du de laine de la semaine, tu ne reverras plus ces mères-grand au long châle de deuil qui souriaient à ta chair de féerie sur le seuil après avoir, grêles marraines au dos de cerceau, souri sur les gazouillements premiers de ton berceau d'osier, tu ne reverras plus ces candides anciennes que derrière la pesante croix d'argent viennent d'emporter au cimetière entre des planches quatre braves gens. Elles avaient une âme douce de brebis ces aïeulettes du pays qui t'apportaient du lait, du miel, des œufs, le fars des fêtes, le gâteau de la grand'messe, le bouquet de la Saint-Pierre et le bouquet de la Saint-Jean, et t'élevaient parmi leurs bras de vieille vigne pour à l'aurore de tes joues baiser de l'espérance et cueillir de la vie. Tu ne les reverras plus, mignonne, mais elles hanteront à l'infini le pré béni de ta mémoire, tirant par l'attache la vache qui fut leur fortune avec le champ de pommes et le champ de blé noir dont on fait le gros pain rond à pâte brune. A la longue malingres comme des jouets, elles s'en sont allées, mères de gas éparpillés sur les mers jaune, blanche, rouge, noire, bleue, elles s'en sont allées dans un hoquet, tuées par quelque bise et lestées d'une hostie, elles s'en sont allées sans le baiser de leurs petits, dans un linceul de toile bise, elles s'en sont allées vers le bon Dieu qui leur a mis des ailes aux épaules et puis des robes d'or et puis des doigts tout roses pour jouer de la lyre en dansant sur la lande aux étoiles, fleurs d'ajonc des cieux.

L'une après l'autre elles s'en vont les bonnes vieilles au fuseau, l'une après l'autre elles s'en vont toutes les vieilles du hameau.

(Pendant l'enterrement de tante Lise :
hameau de Lanvernazal en Roscanvel, 23 mai 1900.)

Chapelle de Hameau

À FRANCIS JAMMES.

Sur champ de sinople.

Blanche aux tresses de lierre, emmi des tombes, elle s'élève telle une gardeuse d'oies gaillarde...

... le tout roidi par le temps.

Que j'en ai rencontré de ces vastes gardeuses — aux oreilles de confessionnal, à la poitrine comble de rosaires et de cantiques et de roucoulements d'harmonium — sous le hennequin de dentelle où nichent des campanes !

Celle-ci n'a que sur sa jupe de laine ferme une humble cornette, et que, pour bijoux, en dedans l'argentin liseron de l'enfant de chœur, en dehors le coq : vif épi du bonheur.

Combien, quoique roide, elle participe aux gestes d'alentour et les surveille et les console !

... Sous forme de cercueils et de béquilles, souventefois la pénétrèrent catastrophes et douleurs.

Que ne suis-je assez pur afin d'entrer, comme on entre dans une âme de promise !

Cependant tâchons de voir par son œil de rosace...

O ce grandiose petit cœur qui bat au mitan, colombe d'espérance !

Mais voici la gardeuse en joie...

... tellement que son porche affecte un air de pan de jupe retroussé.

Soudain la joie craque d'un si fol rire que toutes ses quenottes volent s'épivarder sur la place, en jet de semence.

Et puérilement je ramasse les dragées du baptême.

(*Les Reposoirs de la Procession : La Rose et les Épines du Chemin.*)

Fouesnant, octobre 1890.

:-:   -:   :-:   :-:   :-:

MARIE DE VALANDRÉ

BIBLIOGRAPHIE. — *Au Bord de la Vie* (Lemerre, Paris, 1886); — *Le Livre de la Fiancée* (Lemerre, Paris, 1890); — *Le Livre de l'Épousée* (Lemerre, Paris, 1896).

EN PRÉPARATION: Une légende historique et un autre ouvrage en prose.

Mme Marie de Valandré a donné des nouvelles et des articles à divers journaux et revues.

Mme Marie de Valandré (Mathilde Claret de la Touche, Mme Clavier) est née à Saint-Germain-en-Laye le 8 septembre 1861. „Ses trois recueils de poésies, a dit un biographe, dévoilent et racontent, comme une sorte de trilogie admirable, l'âme de la Jeune fille, de la Fiancée et de l'Épousée. C'est un cantique idéal d'où la pudeur délicate n'exclut ni la flamme ni la chaleur, et dont l'expression est avant tout sincère, humaine et vécue."

Ajoutons que les grandes idées humanitaires de paix et de bonheur universel, la Foi religieuse ont inspiré à Mme Marie de Valandré des strophes dont l'harmonie et l'ampleur rappellent souvent le poète des *Méditations* et de la *Mort de Socrate.*

Passionnément éprise de l'art sous toutes ses formes, cette femme charmante semble prouver par son exemple que l'existence retirée de la province, toujours favorable à la concentration poétique, est parfois merveilleusement propice à l'éclosion des fleurs les plus exquises de l'esprit et du cœur.

Massenet, Thomé, et plusieurs autres compositeurs ont trouvé des inspirations dans les poèmes de Mme Marie de Valandré.

Eveiller, par la seule magie du rythme et de la pensée, les sympathies lointaines, savoir que l'on peut rencontrer à toute heure des dévouements sans borne et des amitiés ardentes dans des âmes inconnues la veille, n'est-ce pas là l'un des plus doux privilèges du poète ?

Marie de Valandré

Le Cheveux de ma Mère

Le soir, quand pour dormir elle a défait ses tresses
Et me laisse à genoux baiser ses cheveux longs,
J'aime en les renattant à couvrir de caresses
Les premiers fils d'argent éclos dans ces fils blonds.

J'y lis tout un passé de soucis et de crainte,
J'y vois mes maux d'enfant qui l'ont fait tant souffrir ;
Et chaque nuit veillée a laissé son empreinte
Sur ce front adoré que le temps va flétrir . . .

Des efforts qu'elle a faits pour me rendre meilleure,
Plus vaillante, plus sage et plus digne d'amour,
Pour soulager qui souffre et consoler qui pleure,
Chacun de ces fils blancs me représente un jour ;

Aussi tous les joyaux et tout l'éclat d'un trône
La rendraient bien moins belle à mes yeux attendris,
Bien moins chère à mon cœur, que la double couronne
De sa bonté pensive et de ses cheveux gris !

C'est pourquoi, quand le soir elle a défait les tresses
Qui baignent son front pur de leur reflet changeant,
J'aime à compter tout bas par autant de caresses
Entre ces fils dorés les premiers fils d'argent.

(*Au Bord de la Vie.*)

: - :

Un Baiser sur la Page

Si je meurs avant toi, rouvre parfois ce livre
A cette page émue où je mets un baiser :
Tu verras dans ces vers mon amour me survivre
Et mon âme sur toi reviendra se poser.

Enlacé d'autres bras, grisé d'autres ivresses,
Tourne vers le passé tes regards francs et clairs,
Et souviens-toi de l'heure où, pleines de caresses,
Nos prunelles dans l'ombre ont croisé leurs éclairs.

Ne livre pas au vent les fleurs que j'ai cueillies,
Ni ces feuillets épars qu'en tremblant je t'ai lus ;
Mais prends-les quelquefois dans tes mains recueillies
Et que ton œil se plaise où mes yeux se sont plus.

Et si l'oubli te vient, rouvre en passant ce livre
A cette page émue où je mets un baiser :
Tu verras dans ces vers mon amour me survivre
Et mon âme sur toi reviendra se poser.

(*Le Livre de la Fiancée.*)

: - :

A la Bretagne

Mère des cœurs virils où vit la Foi robuste,
Bretagne âpre et mystique aux rochers de granit,
Qui dans le pur miroir de l'Océan auguste
D'un œil méditatif contemples l'Infini,

Je n'ai jamais foulé tes landes ni ta grève,
Ni respiré ta brise à l'arome puissant ;
Mais je suis ton enfant par l'amour et le rêve :
Tu m'as donné ton âme en me donnant ton sang.

(*Le Livre de la Fiancée.*)

: - :

Rayonnement

Si je ne croyais plus aux promesses divines,
Si le doute m'ouvrait son abîme béant,
Si mon œil abusé, devant tant de ruines,
Me montrait dans la mort la porte du néant;

Je n'accepterais pas ce suprême désastre,
Où sombrerait la foi de mon cœur révolté,
Et, lasse de marcher dans une nuit sans astre,
J'irais dans la raison chercher la vérité . . .

Je me dirais: „Pourquoi la faucheuse éternelle,
Qui s'en va moissonnant sans pitié parmi nous,
Chez les prédestinés qu'elle effleure de l'aile
Met-elle tant de grâce et des attraits si doux ?

„Pourquoi donc, même avant que leur force décline,
Ou qu'eux-mêmes déjà se soient sentis souffrir,
Pourquoi subissons-nous un pouvoir qui fascine
Auprès de ces charmeurs qui vont bientôt mourir ?

„Pourquoi croyons-nous voir la divine étincelle
Dans le lucide éclair de leur regard béni ?
Pourquoi dans leur baiser où tant d'amour ruisselle
Voulons-nous sur leur lèvre aspirer l'Infini ?

„Pourquoi donc aimons-nous les pâleurs diaphanes
De leurs traits lumineux qu'un linceul va couvrir ?
Pourquoi retenons-nous entre nos mains profanes
Leurs mains, leurs blanches mains que la mort va meurtrir ?

„Ah ! s'ils devaient livrer leurs corps à la poussière,
Sans qu'il en restât rien pour l'immortalité,
Pourquoi porteraient-ils, sur l'argile grossière,
Comme le sceau de Dieu, pareille majesté ? . . .

„Oui, je les crois touchés par des doigts invisibles;
Je crois que le secret de leur grave beauté
Est que nous les voyons, confiants et paisibles,
Se pencher sans effroi sur une Éternité.

(*Le Livre de la Fiancée.*)

LOUIS BOULÉ

BIBLIOGRAPHIE. — *Rimes fleuries*, *Plumes de Cygne*, *Les Grecques*, poèmes (Fischbacher, Paris, 1887); — *Maman Claudie*, ouvrage couronné par l'Académie française (A. Lemerre, Paris, 1901); — *Dos d'Ane*, scènes de la vie militaire au Tonkin (A. Lemerre, Paris, 1903); — *Tourterelle* (Plon-Nourrit & Cie, Paris, 1905).

EN PRÉPARATION: Un nouveau recueil de poèmes.

M. Louis Boulé a collaboré à divers journaux et revues.

M. Louis Boulé est né le 9 mars 1858, dans un village du Haut-Berry. Il passa sa première enfance au milieu des champs et des bois, puis fréquenta l'école communale, lisant avec avidité tout ce qui lui tombait entre les mains. Une parente s'offrit à lui faire poursuivre ses études et le fit entrer au petit séminaire, où il resta quelque temps. Il a gardé de ces années lointaines un souvenir exquis. Préférant cependant au calme de la vie ecclésiastique une existence plus mouvementée, il prit le parti, ses classes terminées, de s'engager dans l'armée de terre, et passa ensuite dans l'infanterie de marine afin de faire de grands voyages et de courir les aventures. Il fit partie du corps expéditionnaire du Tonkin et resta sept années en Extrême-Orient où ses brillants faits d'armes lui valurent la médaille militaire, puis la croix de la Légion d'honneur. Son Montaigne et ses poètes favoris ne le quittèrent jamais pendant cette longue campagne.

Après avoir débuté, en 1887, par un délicieux recueil de vers: *Rimes fleuries*, *Plumes de Cygne*, *Les Grecques*, M. Louis Boulé a publié successivement: *Maman Claudie* (1901), *Dos d'Ane* (1903), *Tourterelle* (1905). Ces trois volumes, dont le premier fut couronné par l'Académie française, forment une sorte de trilogie poétique où se révèle un rare souci d'art.

Sur les rochers noirs la vague déferle...
J'ai voulu descendre au fond de la mer,
Afin d'y cueillir pour vous une perle
Comme il en fleurit dans le gouffre amer.

Et quand j'eus ouvert, d'une main avide,
La rare coquille aux beaux reflets d'or,
Hélas! la prison de nacre était vide;
Un autre avait pris déjà le trésor.

Mais, comme un pêcheur d'Ophir, je m'obstine,
Et je trouverai dans le gouffre amer
Le riche joyau que je vous destine...
Dussé-je périr demain dans la mer!

G. Boulé

La Meunière

CHANSON DE CHEZ NOUS

Voici la petite meunière,
Gosier souple, rire câlin,
Tic-tac !
Elle est heureuse à sa manière ;
C'est la fauvette du moulin,
Tic-tac !

Sa frimousse émerillonnée
Fit battre le cœur de Colin,
Tic-tac !
Avant la Saint-Jean de l'année
On fera leur noce au moulin,
Tic-tac !

„Si tu m'aimes, ô Madeleine,"
Lui dit un jour le comte Alain,
Tic-tac !
„Je veux te faire châtelaine !"
„Mieux vaut être reine au moulin,
Tic-tac !"

: - :

Éventail japonais

Une mousmé rêveuse, en robe pailletée,
Sur le bord de l'étang fleuri s'est arrêtée.
Elle admire, au-dessus de l'eau claire qui dort,
Les jeux étincelants de deux papillons d'or
Corsetés de saphir, de nacre et d'émeraude.
Son regard aux longs cils suit le couple qui rôde.

Elle attend que l'un d'eux, tout las de son beau vol,
Pour être son captif, vienne choir sur le sol . . .
Et son petit pied bleu, dans l'herbe qui se penche,
Afin de les tenter, rit comme une pervenche.

LOUIS LE LEU

Bibliographie. — *Feuilles éparses*, plaquette (hors commerce). — Romans en feuilletons et en volumes. — Ouvrages de vulgarisation. — Conférences, articles et études sur des sujets philosophiques, religieux, sociologiques, mystiques et ésotériques. — *Les Fastes de l'Église*, 80 volumes en cours de publication (1897-19..); — *Les Fondateurs et Fondatrices d'Ordre*, 6 vol. (1908); — *Le Docteur Gruby*, notes et souvenirs (Stock, Paris, 1908).

M. Louis Le Leu a collaboré à de nombreux organes et collabore à ceux qui accueillent la pensée libre, ésotérique et chrétienne, dans son sens universaliste. Parmi ses plus récents travaux, citons une série sur *Denys l'Aéropagite et son œuvre* (*La Voie*, 1905); une série sur *La mystique en psychologie et en ontologie* (*Annales de Philosophie Chrétienne* 1907—1908); un opuscule sur *La Trinité, qui devrait être la première et la plus solennelle des Fêtes chrétiennes* (*La Papauté et les Peuples*, 1905); *La Russie devant la Morale chrétienne et la loi de l'Histoire* (ibid., 1908); *La Synthèse de la Mystique chrétienne*, conférence (Annales Théosophiques, 1908), etc.

M. Louis Le Leu est né le 21 juin 1865, à Crécy, bourg historique de Picardie, d'une ancienne famille artésienne du côté paternel, et normande du côté maternel, où se mêlaient les trois classes: noblesse, bourgeoisie, peuple, avec les plus tragiques souvenirs, et dont plusieurs membres appartenaient à l'Église. Son trisaïeul maternel, M. de Thorel de la Trouplinière, lieutenant de frégate de la Flotte royale au Département de Brest dès avant la Révolution, avait péri, condamné à mort comme émigré noble et prisonnier de guerre, en 1795, dans les sombres hécatombes de Quiberon; son bisaïeul paternel, revêtu d'une magistrature en Artois, incarcéré et condamné

à mort pour avoir résisté à un décret infâme de Le Bon, représentant de la Convention pour le Pas-de-Calais et le Nord, n'avait échappé à l'échafaud terroriste que par la chute de Robespierre et de Le Bon lui-même. L'esprit de ces douleurs et de ces ruines, dont la mémoire était très vive dans sa famille, parut comme incarné dans son âme, très sensitive et très personnelle; et la vision subite de la mort, sous les espèces terreuses d'une inhumation au village, fit de lui, à l'âge de sept ans, comme un Louis Lambert, mais plus poète que penseur encore.

La muse mélancolique régna en maîtresse dans l'âme de l'enfant et du jeune homme; amoureux de la beauté pure et de la liberté noble, tout en goûtant toutes les belles façons d'exprimer l'idée et le sentiment poétiques, il préféra entre toutes celles de Chénier et de Hugo.

Solitaire par l'esprit et le cœur, M. Le Leu ne rechercha pas la publicité pour ses nombreux vers de jeunesse, et, naturalisé Parisien en 1886, la fréquentation forcée des hommes, en achevant de ruiner ses illusions sur la valeur morale du plus grand nombre, l'orienta vers l'étude acharnée du problème mystérieux de la vie et de la philosophie de l'histoire. Sa nature profondément religieuse le conduisit, après des enquêtes approfondies, sincères et indépendantes sur l'ésotérisme synthétique des traditions religieuses diverses, à l'apologie morale du christianisme selon l'Évangile vraiment divin et humain, c'est-à-dire éminemment et universellement social, opposé à ses adultérations sectaires et politiques, c'est-à-dire anti-sociales. Esprit ouvert à toutes les grandes idées universalistes, synthétiste de race spirituelle, n'excluant que l'exclusivisme, et parce qu'il s'exclut lui-même du concert idéal et universel de l'Humanité, M. Louis Le Leu est un de ces délibérément modestes qui sèment loin du bruit, pour que d'autres récoltent plus tard...

L. R.

La Femme est un miroir que l'œil de Dieu contemple;
l'œil de Satan, aussi, sur elle est arrêté;
Ève ou Marie, abîme d'ombre ou de clarté,
la Femme est une proie ou la Femme est un Temple.

L. Le Leu

Salut au Symbole

Salut, sombre rameau qui couronnes les chênes,
lorsque les blancs frimas ont dépouillé les bois ;
mystérieux Témoin des invisibles chaînes
qui rattachent au Ciel la Terre par des lois.

Quand la faucille d'or cueillait ta branche sainte,
au temps où les dolmens palpitaient tout sanglants,
le peuple vénérait en toi, rempli de crainte,
l'Esprit de Ram chanté par les Druides blancs.

Et ton feuillage sombre et ta baie opaline
appelaient dans les yeux les grandes visions ;
par toi, la foudre ardente, embrasant la colline,
du Dieu pur révélait les grandes actions.

Les siècles t'ont déchu de ta grandeur première ;
tu n'es plus, pour l'Autel, le Symbole archi-saint,
toi qui portais le grand secret de la Lumière
comme un trésor de gloire enfermé dans ton sein.

Mais les traditions ont gardé sous leur aile,
tel un dépôt béni fait d'immortalité,
de ta gloire sans nom le souvenir fidèle,
ô Talisman sacré, Reflet d'Éternité.

Si, sous le Gui mystique, en témoignage austère,
les Fiancés ont pris et rendu le baiser,
il n'est point de tyran assez osé, sur terre,
pour s'en prendre au serment suprême et le briser.

O vous qui du Mystère ignorez la science,
vous qui des grands dolmens méprisez la terreur,
vous dont le front impur n'a pas de conscience,
âmes que le néant voile de son horreur,

Sachez que le Symbole est un dieu tutélaire,
que le Signe aimanté par l'infrangible foi
est un sacrement pur qui garde le tonnerre
à côté du baiser que protège sa Loi.

Et lorsque vous passez près des lieux où le Signe,
sur le front des Croyants, étoile son flambeau,
saluez, si le cœur en vous est encor digne
du Principe Vivant que nourrit le tombeau.

1898.

VICTOR PITTIÉ

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Jeunes Chansons* (Alphonse Lemerre, Paris, 1887); — *Fantasias*, poèmes algériens (Alphonse Lemerre, Paris, 1900).

EN PRÉPARATION : Un volume de vers.

M. Victor Pittié a collaboré à de nombreux journaux et revues.

M. Victor Pittié, né le 27 juin 1862 à Calais, est fils du général poète Francis Pittié, auteur du *Roman de la vingtième année* et de *A travers la vie*, mort en 1886, secrétaire-général de la Présidence de la République et chef de la maison militaire du Président Grévy. M. Victor Pittié a longtemps servi dans l'administration en qualité de sous-préfet et de secrétaire-général de préfecture. Il occupe actuellement une importante situation industrielle. S'étant de bonne heure adonné à la poésie, il a publié jusqu'ici deux volumes de vers, favorablement accueillis : *Les jeunes Chansons* (1887) et *Fantasias*, poèmes algériens (1900).

Le poëte

—

Je suis poëte, je suis roi
D'un royaume plein de folies
Où, friand des anomalies,
J'erre sans contrainte & sans loi.

Gaîtés d'enfant, mélancolies,
Tour à tour marchant avec moi
Je suis poëte, je suis roi
D'un royaume plein de folies.

Et je parcours, n'ayant d'effroi
Que pour les faiseurs d'homélies
Du Rêve les landes jolies
avec Amour pour palefroi ....
Je suis poëte, je suis roi !

Victor Pitié

Chanson intérieure

Tout au fond de mon cœur gémit une chanson
Mystérieuse, et douce, et tendre, et dont le son,
Pareil au bruit du vent sous les branches, me semble,
Dans son étrangeté, triste et joyeux ensemble.
Oh ! la belle chanson ! L'air en est incertain,
Et vague, et pleure en moi comme un appel lointain.
Je ne sais qui la fit ; c'est une mélopée
De gaietés et de pleurs sans cesse entrecoupée
Qui berce l'âme et doucement baigne les sens,
Et murmurant les mots dont échappe le sens,
Semble faire, de sa musique cadencée,
Un accompagnement sonore à la pensée.
J'aime cette chanson. Son rythme caressant
Plaît à mon cœur, qui soudain va s'attendrissant
Lorsque j'écoute, ainsi qu'un air de mandoline,
Les modulations de cette voix câline,
Qui me parle, et dont le langage aérien
Comprend tout et dit tout sans pourtant nommer rien,
Écho chargé d'amour, délicieuse haleine
Qui verse en moi tous les parfums de Madeleine.
J'aime cette chanson. C'est elle qui toujours
Très musicalement berce mes pas, mes jours,
Et qui, rythmant ainsi ma vie harmonisée,
De ce monde où je vais me fait un Élysée
Où calme, et dédaigneux des tumultes, je fais
Se dérouler ma vie en des accords parfaits.

(*Les Jeunes Chansons.*)

LÉON RIOTOR

Bibliographie. — Poèmes Légendaires: *Le Pêcheur d'Anguilles*, frontispice de G. de Feure (1893, *épuisé*); — *Le Sage Empereur*, avec une préface sur la liberté poétique (1895, *épuisé*); — *Fidélia*, fleurons d'Ed. Rocher (1889, *épuisé*); — *Jeanne de Beauvais*, titre de Frédéric Front (1889, *épuisé*). — Roman: *Agnès* (1900); — *L'Ami Inconnu* (1895); — *Le Pressentiment*, préface de Papus (1895, *épuisé*); — *Le Pays de la Fortune*, dessins de Léofanti (1891); — *La Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche* (1898); — *Les Raisons de Pascalin* (1894); — *La Femme et l'Argent* (1901); — *La Mère du Héros* (1905); — *En Auto* (1909). — Théâtre: *L'Excuse*, un acte (avec Félice Cavallotti, 1890); — *Noce Bourgeoise*, un acte, avec Ernest Raynaud (Théâtre d'Application, 1892). — Essais: *Les Enfers Bouddhiques*, avec 12 planches hors texte, divers dessins et trois préfaces de Renan, Foucaux et Ledrain (1895); — *Le Parabolain*, *Le Sceptique Loyal*, fleurons de Grasset (1895, *épuisé*); — *Sur deux Nomarques des Lettres* (1894, *épuisé*); — *Des bases classiques allemandes* (1896, *épuisé*); — *Essai sur Puvis de Chavannes*, avec un portrait, deux planches en héliogravure et divers dessins (1896, *épuisé*); — *Le Mannequin*, préface d'Octave Uzanne, illustrations de Frédéric Front et divers (1900); — *Auguste Rodin, statuaire*, avec un dessin inédit (1900); — *J.-B. Carpeaux, statuaire*, 24 illustrations (1906); — *Les Arts et les Lettres*, 1e série, préface de Gustave Geffroy, frontispice et lettre autographe de Puvis de Chavannes (1901); — *Les Arts et les Lettres*, 2e série, dessin et lettre Auguste Rodin (1903); — *Les Arts et les Lettres*, 3e serie, bois de P. Vibert, lettre de Willette (1908); — *L'Art à l'École* (1908).

M. Léon Riotor a collaboré à de nombreux quotidiens et périodiques français et étrangers.

M. Léon Riotor, né à Lyon en 1865, débuta dans les lettres vers 1883. Son activité littéraire s'est déployée en divers sens. Dans ses poèmes: *Jeanne de Beauvais* (1887), *Fidélia* (1889), *Le Pêcheur d'Anguilles* (1893), *Le Sage Empereur* (1895), il se montre partisan résolu de toutes les libertés poétiques. Romancier, il est tantôt historien et satiriste avec *Les Raisons de Pascalin* (1894), *Le Célèbre Cacique Piédouche* (1898), tantôt psychologue attendri dans *L'Ami Inconnu* (1895), *Agnès* (1900), *La Mère du Héros* (1905), ou fantaisiste dans: *Le Pays de la Fortune* (1891), *Le Pressentiment* (1895), *La Femme et l'Argent* (1901). Enfin, critique d'art, on lui doit de nombreuses conférences sur *L'Art dans la Rue et la Maison*, la fondation avec Puvis de Chavannes, de l'*Album des Musées* (1891), la cofondation du Syndicat de la Presse Artistique, de l'Association syndicale des Critiques et du Cercle des Arts. Administrateur de la Société des Poètes français, membre du Jury du Prix Sully Prudhomme et trésorier de la Société des Gens de Lettres, il est un des fondateurs, avec M.M. Émile Blémont et Charles Couyba, de la Bourse Nationale des Lettres ou Prix de Rome des Poètes. [1])

On peut encore citer parmi ses ouvrages: *Sur deux Nomarques des Lettres* (1894), *Les Enfers Bouddhiques*, *Le Parabolain et le Sceptique Loyal* (1895), *Des bases classiques allemandes*, *Essai sur Puvis de Chavannes* (1896), *Auguste Rodin, statuaire*, *Le Mannequin* (1900), *Les Grands Artistes: J.-B. Carpeaux* (1906), *L'Art à l'École*, et une histoire anecdotique et critique de l'art contemporain: *Les Art et les Lettres* (1901-1903-1908).

„M. Léon Riotor, a écrit M. Gustave Geffroy, a été un fantaisiste spirituel et un raisonneur logicien, inflexible, souvent juste, avec *Les raisons de Pascalin* et *La Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche*, et c'est par là, je crois bien, comme avec le poème généreux et noble du *Sage Empereur*, qu'il a le mieux expliqué son humeur à la fois chagrine et amusée au spectacle du monde social, et son intelligence très droite et très fine, éprise d'équité et de bonheur pour tous..." (Préface du 1er volume des *Arts et des Lettres*.)

---

[1]) Voir: *Anthologie des Poètes Français Contemporains*, Tome III, pg. 110.

... Bien des jours il fut ainsi ;...
L'homme oublia le noir souci
Pour maîtriser la nature fertile
Et des fleuves l'eau courroucée :
Délaissant la gloire des drapeaux,
Sa science féconde et subtile
Au bout de la terre harassée
Parvint à mener ses troupeaux !...

(*Le doge empereur*)

Léon Riotor

La Sagesse est lente...

(FRAGMENT.)

Il se mêle aux amants rustiques.

O Mélippe, Tityre, agrestes pastoureaux,
divins amants des bois, des ruisseaux, des bergères,
sautez et folâtrez sur les mousses légères,
faites vibrer encor vos flûtes de sureaux,
égrenez à l'envi vos chansons les plus claires;

les rossignols, en tournoi singulier,
vous attendent, filant leurs notes,
les fillettes ont des quenottes
à rendre gris un écolier...
„Pour la fête, nous sommes prêtes,
chantent les gentes bergerettes,
en rond avecque nos houlettes,
dansons au pied du peuplier!..."

Et les voilà, mine ravie,
qui tournent, vont, rondent folastrement,
se moquant, las! d'un malheureux amant
à qui sa Belle fut ravie...
— „Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
chagrin d'amour dure toute la vie...
Tant que cette eau coulera doucement
je t'aimerai, me répétait Sylvie...
l'eau coule encore, elle a changé pourtant!..."

Très chère, loin de nous laissons le monde vain,
tresse des fleurs des champs, mon amante joyeuse,
aux torrents enchanteurs de ta toison soyeuse,
et courons nous mêler en nous tenant la main
aux ébats tournoyants de la bande rieuse;...

les gazons verts sont émaillés de fleurs,
moins scintillantes, moins voyantes,
que les fillettes chatoyantes
avec leurs jupons de couleurs.

„Pour la fête, nous sommes prêtes,
chantent les gentes bergerettes,
décolletons nos gorgerettes,
que le plaisir sèche les pleurs . . ."

Et les voilà, mine ravie,
qui tournent, vont, rondent folastrement,
entraînant, las ! un malheureux amant
à qui sa Belle fut ravie . . .
— „Tu m'as quitté pour prendre un autre amant,
que t'ai-je fait, trop ingrate Sylvie ! . . .
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
chagrin d'amour dure toute la vie . . .
reviens, Sylvie, à mon cœur qui t'attend ! . . ."

(*Le Sage Empereur.*)

ADOLPHE VARD

BIBLIOGRAPHIE. — Poésie: *Heures noires et Nuits blanches* (Monnier de Brunhoff, Paris, 1887); — *L'Ame volée* (Bayeux, Paris, 1891); — *Le Rêve de Muguette*, *L'Ame volée*, 3e édition, augmentée d'un avant-propos. (A.-G. Lemale, Le Havre, 1902). — Prose: *La Légende des Bois de la Belle-Fille*; — *Le Serment de l'Horloger*; — *Tracassin-le-Sorcier*, légende normande (Jules Gentil, Verneuil, 1897); — *Fleur de Sureau*, légende (Jules Gentil, Verneuil, 1898).

Adolphe Vard a collaboré à la *Neustrienne*, à l'*Europe Littéraire*, etc.

Adolphe Vard (Félix-Marie-Adolphe), né à Aubevoye (Eure) le 15 août 1832, d'une ancienne famille normande, d'origine anglaise, fut élevé par un vieux prêtre auquel son père l'arracha, dès l'âge de quatorze ans, pour le faire travailler comme aide-maçon.

Compagnon à dix-sept ans, puis, à dix-neuf ans, homme de peine chez un jardinier, il partit en 1852 pour aller présenter au comité de lecture de la Comédie Française une pièce qu'il venait d'achever. L'administrateur, qui se trouvait être alors Arsène Houssaye, se contenta de lui donner des encouragements. De retour à Aubevoye, Vard devint employé de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, „où il remplit pendant trente années consécutives la plus humble des fonctions et la moins rétribuée, celle de graisseur de wagons, travaillant dimanches et fêtes, douze heures par jour, et six mois de nuit, chaque année...."

Pendant ses rares instants de loisir, il trouva moyen de tout apprendre. Il lisait nos grands écrivains, se les assimilait et continuait de s'essayer à la poésie. Enfin, en 1886, il put faire valoir ses droits à la retraite. Il publia alors son premier recueil de vers: *Heures noires et Nuits blanches*. En 1889,

grâce à l'aide de ses amis Le Vavasseur et Paul Harel, il put faire imprimer un poème rustique : *Le Rêve de Muguette.* En 1891, *Les Abeilles Normandes* publiaient *L'Ame volée*, poème fantastique, et, depuis, diverses revues insérèrent d'Adolphe Vard des études locales, des légendes, et des nouvelles en prose : *La Légende des bois de la Belle-Fille*, *Le Serment de l'Horloger*, *Tracassin-le-Sorcier*, *Fleur de Sureau*, etc.

„La poésie de M. Adolphe Vard, a dit un critique, parfaite en sa forme, tour à tour anecdotique, batailleuse, acerbe, tendre, philosophique, idyllique ou épique, possède un charme étrange... Et elle abonde en citations, en allusions à l'antiquité païenne ou sacrée... Cet ouvrier est un érudit."

Vard est mort, tout récemment, le 14 mai 1908, à l'âge de soixante-quinze ans, d'un cancer qui l'a fait cruellement souffrir. Les lignes qu'on va lire et qu'il traça d'une main mourante, montrent la trempe héroïque, et la réelle grandeur, de l'âme de ce simple qui fut un philosophe et un sage.

Mais quoi ! n'espérer plus c'est n'avoir rien à craindre
Des maux de l'âme et ceux du corps ? On en guérit
Par le rire et la mort ; or je meurs et j'ai ri.
Ni regrets ni douleurs ne peuvent plus m'atteindre ;
Je continue à rire et commence à m'éteindre.
L'homme à l'âge où je suis doit — assure un ancien —
ne plus se réjouir ni s'affliger de rien
L'hypocondre est souvent une piètre canaille
Et que deviendrions-nous s'il faut cesser qu'on raille ?
Me verrais-je acculer à la haine ? Si tard !

Je vous embrasse

Adolphe Tave

Ma Mie, O Gué

RENGAINE TRANSPOSÉE DE LA VIELLE DES CARREFOURS
SUR LA FLÛTE AUX SEPT-ROSEAUX

Je n'ai besoin d'avoir fortune ni souci :
Mon âme n'est émue et mon cœur obscurci,
  Mon œil ne s'éclaire où se voile,
Que si l'œil de Marie est limpide ou troublé ;
Elle seule est mon aube, et mon ciel constellé
  Luit des feux d'une seule étoile.

Propice aux vœux d'un autre et rebelle à mes vœux,
Autre que je la rêve, autre que je la veux,
  Froide même et même infidèle,
Si j'étais mage ou roi, comme j'échangerais
Autel d'où Dieu descend, trône où je monterais,
  Et tout... pour un rien venu d'elle.

Tout, jusqu'à l'espérance et jusqu'au souvenir,
La paix, la foi, la joie, et ma gloire à venir :
  Chimère d'un rêve nourrie ;
Ma raison, mon génie et l'écho de mes chants,
Pour un baiser furtif ou quelques mots touchants
  Tombés des lèvres de Marie.

(*Lieds et sonnets à l'Aube.*)
Recueil inédit.

: - :

Muguette

(FRAGMENT.)

. . . .
Tous deux sentaient leurs cœurs qui battaient en silence,
A l'unisson ; tous deux émus, embarrassés,
N'osaient souffler... Enfin, tout à coup, je ne sais

Comment la chose eut lieu : l'aile des brises folles
Berçait si mollement les timides corolles,
L'air tiède était si doux, si pur, tant embaumé,
La forêt, revêtant sa parure de Mai,
Avait tant de concerts, de bruits de voix et d'ailes ;
Le jour mourant jetait tant d'ambre et d'étincelles ;
Un je ne sais quoi vague, enivrant et divin,
Que voulaient retenir et repoussaient en vain
L'instinct comme l'esprit, les âmes et les roses,
S'exhalait si puissant des êtres et des choses...
Qu'en deux cris, en dépit d'eux-mêmes, le secret
— Cent fois trahi, — que Jeanne, ainsi qu'André voudrait
Cacher à tous, non moins qu'à leurs propres pensées,
De leurs lèvres jaillit, et que, mains enlacées,
Fronts penchés, et mêlant leur souffle et leur regard,
Jean les aurait surpris, débuchant d'un hangar,
Si Misère accouru n'eût tiré de leur rêve,
Nos songeurs éveillés, pour qui l'heure était brève.

. . . .

(*Muguette*, Chap. XXXI.)

Un printemps rayonna dans ces deux cœurs épris.
La forêt leur offrait ses gîtes, ses abris.
Muguette avait grandi, seule en ces solitudes,
Ayant les champs pour livre, et, pour maîtres d'études
Les grands arbres, les fleurs, son cœur, la vie, et Dieu.
Elle était la Dryade enchaînée à ce lieu,
Allant partout où vont le soleil et la brise,
Avec son chien Misère, et sa vache, la Grise ;
Tricotant et chantant, ne sachant que ses bois.
En revanche, les bruits qui s'y changent en voix,
Le sentier, où, dans l'ombre, éclot la fleur qui brille,
L'herbe où luit la rosée, où l'insecte sautille
L'eau qui dort sous les joncs ou gazouille en coulant,
Les buissons embaumés sous la brise oscillant,
Les nids bruyants cachés sous la branche flottante,
Les beaux lézards furtifs, la couleuvre éclatante,
Jeanne comprenait tout et tout l'intéressait
Dans ce monde, le seul que l'enfant connaissait.

. . . .

(*Muguette*, Chap. XXXII.)

MICHEL ABADIE

BIBLIOGRAPHIE. — *Pécats de Youénésso*, poèmes bigourdins (hors commerce) ; — *Le Mendieur d'azur*, poésies (Raymond, Parthenay, 1888) ; — *Sanglots d'Extase*, poésies (Vanier, Paris, 1891) ; — *Le Pain qu'on pleure*, poésies (Bibliothèque de l'Association, Paris, 1894) ; — *Anthologie des Instituteurs Poètes*, avec Martial Besson (Bibliothèque de l'Association, Paris, 1897) ; — *Les Voix de la Montagne*, poésies (Bibliothèque de la *Plume*, Paris, 1897) ; — *L'Angélus des Sentes*, poésies (Bibliothèque de l'Association, Paris, 1901).

A PARAÎTRE : *L'Aurore du Pauvre*, pages sociales ; *Les Odes d'aurore ; L'Hymen de la forêt*, poésies.

M. Michel Abadie a collaboré à la *Plume* à *l'Ermitage*, à la *France Scolaire*, à la *Revue Naturiste*, à la *Vie Libre*, à *l'Aurore*, etc.

M. Michel Abadie est né à Ayzac-Ost (Hautes-Pyrénées), le 10 septembre 1866. Instituteur dans le Berry, il est de ceux qui savent mener de pair deux existences, celle d'une fonction publique, et la vie du rêve. Il débuta par des „Péchés de jeunesse" en langage de Gascogne, et par une édition privée : *Le Mendieur d'azur*, où s'annonçaient ses dons de fraîche poésie, de sentiments délicats.

Il fut un des premiers collaborateurs de la *Plume*, en 1889, et marqua sa place dans ce moment littéraire si varié, si remuant, avec *Le Pain qu'on pleure :* „le rythme gracieux et souple des vers nous dit l'influence dominatrice des bois, la bonne fraîcheur des prairies, les brises parfumées des campagnes, les feuillages alanguis, et les inquiétudes, les douleurs aussi de la route ; tout le poème tendre et délicat du sentiment." (F. CLERGET, *Préface*.)

Ses vers l'apparentent à la poétique nouvelle, mais ils restent vivants. „Ils sont d'un amoureux débordant, heureux de jeter

aux pieds de l'aimée toutes les fleurs et tout son cœur. Puis autour de ces effusions passionnées se dessinent de délicieux paysages. Il sent la nature." (ADOLPHE RETTÉ.)

M. Michel Abadie devait tout naturellement représenter la poésie dans cet essai de retour à la vie que fut le Naturisme. [1]) „Avec ses grâces d'égloguéen, sa ferveur à la fois bucolique et sacrée, il est un des poètes les plus suaves et les plus délicieux de la nouvelle génération poétique. Je n'en sais pas pour moi de plus aimable au sens strict du mot. Du groupe d'écrivains qui abandonna le vers libre pour revenir à l'alexandrin, il est peut-être le plus expert dans la science prosodique, le plus artiste, et de nous tous celui qui fait exprimer au vers régulier les sensations les plus recherchées et les plus exquises." (MAURICE LE BLOND.)

Son œuvre, variée dans le détail, offre une belle unité de pensée et d'inspiration. Elle est „d'un poète dont on sent la montée lente et sûre vers un but. J'aime presque tout en lui : la cadence parfois heurtée du vers toujours ample, ses visions nostalgiques et volontairement diffuses, ses élans larges où la phrase splendidement s'éploie." (ARMAND SILVESTRE.)

M. Michel Abadie est un poète de fond naturel. Ses efforts pour contribuer aux savantes recherches de cette poésie qui va des Parnassiens aux courants verlainien et symboliste, ne l'ont pu détacher de la bonne et vive sève des forêts, ni des émotions sincères de l'âme. F. C.

---

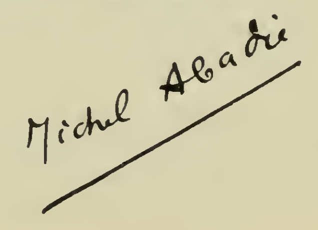
[1]) Voir : *Anthologie des Poètes Français Contemporains*, Tome III, pg. 359.

Père, je te revois un soir où les osiers
Frissonnaient enivrés sous la brise d'Espagne,
Tu revenais avec ta faux de la montagne
Et je jouais auprès de ma berce d'osier.

Tu m'apportais les fleurs cueillies aux fauchaisons
C'était au temps auguste où les seigles se dorent...!
Une dentelle bleue pavoisait l'horizon
Les fleurs arrondissaient ton bras comme une amphore.

Tu me dis dans un rire à des larmes mêlé :
« Petit, voici les blés que j'ai fauchés à ton âge ! »
Et dénouant soudain ta veste de lainage
Tu tendis les bleuets et les lis de tes blés.

Et je crus, quand neigea l'odorante gerbée,
Qui m'apportait des monts la sauvage fraîcheur,
Que tu venais du ciel, magnifique faucheur,
Car tes fleurs me semblaient des étoiles tombées !



La Voix de l'Éternelle

(FRAGMENT.)

L'Éternelle dont la voix d'aube fait l'aumône
D'hymnes d'or aux Enfants divins qu'elle baisa,
S'avance, au chant des fleurs, le front ceint des couronnes
Que leur amour de siècle en siècle lui tressa.

Sa beauté voile au ciel la grotte d'Hippocrène,
Et sous ses pieds mouillés le gazon resplendit,
— Un vol bleu de ramiers se jouait sur un frêne —
Puis m'indiquant les bords sacrés, Elle m'a dit :

— „Ma voix antique est douce ainsi que la prière
Dont on grisa tes beaux réveils d'enfant bercé,
Et mes yeux de légende incantent ta Chaumière.
Le long de ton verger, blanc de fleurs, j'ai passé.

Je suis celle qui porte un printemps de féerie
Dans ses habits aubés d'éternelles douceurs :
Ton luth saura ma joie, et, pour que tu souries,
Mes lèvres frémiront vers toi, comme des sœurs.

Entends hennir au loin mes palefrois d'aurore,
Les fleurs, dans la forêt chuchotante de nids,
Brûlent aux lueurs d'or que mes pas font éclore,
Sous mes pas ont tonné les réveils infinis.

Vers moi, seule, dans une aurore de mésanges,
Tes yeux, comme des lys qui s'ouvrent incertains,
S'éveillent, éblouis, de leur doux sommeil d'anges,
Et mes sourires clairs saluent tes blancs matins.

Ma beauté te conduit, par des sentiers de rêve,
Dans le soir infini des palmes et des fleurs ;
Ton cœur, comme un soleil resplendissant se lève
Et tu n'as pas connu les antiques douleurs !

Par le monde ébloui tu traînes ta besace,
Mendiant les sanglots que tu n'as pas soufferts.
Mais ma couronne ardente auréole ta grâce
Quand ton songe s'amuse aux plis des temples verts.

Tes yeux sont parfumés d'une enfance de roses,
Et sous tes pas heureux surgissent de doux chants,
Car tu vas, le front pur, dans la clarté des choses,
Saluant de ta foi le doute des méchants.

Sous les rameaux penchants ta beauté se déploie,
Les lys de mes baisers murmureurs ont laissé
Sur ta bouche le miel des enchantantes joies,
Et dans l'Azur mes bras de vierge t'ont bercé.

Enfant qui ne sais pas que les heures sont folles,
Vois ! mes nymphes au seuil de tes édens errants
Agitent pour ta lyre un éveil d'auréoles :
Enivre-toi de vie et bois à mes torrents !

Puis, quand tes livres auront bu les pleurs sublimes,
Mes mains d'aube et d'éternité, mes belles mains,
Pour qu'un sillage lumineux te guide aux cimes,
D'impérissables fleurs fleuriront le Chemin.

Vers mon antique ciel, sans règles et sans poses
Tourne ta jeune Lyre et soumets à ta voix
Toute d'amour, la voix des hommes et des choses,
Puis vêts de tes rayons les mondes que tu vois.

Mais afin que ta joie aux seuls pauvres décèle
Le pain de rêve pur que tes mains m'ont ravi,
Prends encor les clartés de mes yeux. Je suis celle
En qui toute splendeur orgueilleuse revit !

Déjà des mannes d'amour ennimbent ton âme,
Et les flambois ont lui de mon beau Thyrse d'or
A tes bras surchargés de myrtes et de flammes :
Mes yeux t'ouvrent l'allégresse des Labrador !"

* * *

J'ai répondu : — „Mes sœurs s'effrayaient de l'Attente,
Le bois éparpillait ses colombes de lait
Sur l'enfance d'azur des sources sanglotantes.
Mais tes mains de soleil, aux faîtes, m'appelaient.

Loin du clocher natal et des ombrages calmes,
J'allais, comme un enfant qu'émerveillait l'espoir
De sentir sur son front la caresse des palmes ;
Ta foi saignait, vivifiante, dans le Soir !

Tes yeux riaient qui depuis toujours me désignent
Par les torrents d'iris une caverne où dort
La vierge que tu vêts d'une gloire de cygne.
A ton front scintillait un diadème d'or.

J'ai suivi le sentier grave, celui qui mène
Au mont clair des lauriers que ta voix m'a promis,
Et devant les flamboîments de ma Lyre humaine
S'inclinaient les fronts fiers des chênes insoumis.

Mes yeux, emplis de ciel, chantaient dans la lumière,
Mais les gaves jaloux revêtaient leur beauté,
Les roses comme pour me faire une prière,
Rougissantes, haussaient leurs trembleuses clartés.

Les abîmes ployaient vers moi leur grâce sombre
— Vaste éploiement de pins grondants et de genêts !
Plus haut, sur mes haillons splendides chassant l'ombre,
Des aiglons arrêtaient de grands yeux étonnés,

Puis, celle dont frémit au vent la verte mante,
Et dont l'âme est pour nous un enchantement sûr,
M'a dit, avec un joyeux chuchotis d'amante :
— Prends pour ta lyre d'or un peu de mon azur !

Jaillissantes des rocs — à me sentir près d'elles —
Les sources scintillaient avec de doux frissons.
Sur les hêtres l'aveu tremblait des tourterelles :
Il nous enchante de sa voix quand nous passons !

Les feuillages mouvants m'ouvraient de blanches sentes,
Les nids jasaient au vent de mes poèmes clairs.
Mais par les buis menus des roches bleuissantes
Des pâtres me suivaient éclaboussés d'éclairs.

Je marchais aux rayons de tes appels de flamme.
Parfois pour apaiser la plainte des ravins
Mon âme, en qui tu mis un reflet de ton âme,
Laissait mourir sur eux ses murmures divins.

* * *

Le soir j'ai rencontré la Vierge au front céleste
Qui me tendait sa lèvre aux pieds des rochers saints.
Des fleurs neigeaient dans les flamboîments de son geste,
Et les cygnes luisaient aux rives des bassins.

Et voici que, plus purs, mes chants, rafraîchis d'aube,
Célèbrent la Beauté selon tes chastes vœux.
J'ai dérobé ce myrte aux plis bleus de sa robe
Pour que l'éclat s'en mêle à l'or de mes cheveux.

* * *

Quand mon Luth, dont je pris les doux fredons en Grèce,
Épandra ton amour pour bannir leur douleur,
Les peuples rajeunis sauront mon allégresse,
Et me suivront épris de rythmes et de fleurs !

(*Les Voix de la Montagne.*)

: - :

Paroles matutinales

(FRAGMENT.)

Les délicieuses soûleurs
Dont s'emmousseline ton Rêve
Ont apothéosé de fleurs
L'aurore rouge qui se lève.

Vois ! comme il pleut des pleurs de sang
Sur ta vaporeuse chaumière :
C'est le réveil éblouissant
De ton âme dans la lumière.

Entends l'aubade des buccins
Où se mêle le chant des rires :
Il passe comme un rouge essaim
De lèvres folles et de lyres.

Dans cette fête de splendeur
Où voltent de blondes ivresses,
Des séraphins pleins de candeur
Distribuent le pain des caresses.

Et, parsemeuse de douceurs,
La vaste allégresse des choses
Claironne, avec des sons berceurs,
Un hymne incendié de roses.

Amour laisse par les chemins,
Riches de ses haillons de soie,
Pour tous tes triomphants demains,
Un amoncellement de joie.

C'est le Réveil éblouissant.
Dans le parterre de ton Rêve
Vois éclore des fleurs de sang :
L'Aurore du Pauvre se lève !

(*L'Aurore du Pauvre.*)

AUGUSTE JEHAN

Bibliographie. — *Voluptés et Parfums*, poésies, avec une préface de François Coppée (Savine, Paris, 1888); — *Sarcasmes*, poésies (Vanier, Paris, 1889); — *Morale*, satire (Vanier, Paris, 1890); — *Raillerie*, satire (Vanier, Paris, 1891); — *Chants Lyriques et Profanes*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1893); — *Médéric*, roman (1894); — *Quand on se brûle au feu*, comédie-proverbe en un acte, en prose (Paul Ollendorff, Paris, 1896); — *La Ville de Versailles, son histoire, ses monuments* (L. Bernard, Versailles, 1900); — *Le Labyrinthe de Versailles et le Bosquet de la Reine*, étude historique, d'après des documents anciens et inédits, illustrée de gravures anciennes et de dessins modernes (L. Bernard, Versailles, 1901).

En préparation: *Poésies nouvelles; La décoration sculpturale dans les Jardins du Parc de Versailles.*

M. Auguste Jehan a collaboré à divers quotidiens et périodiques.

M. Joseph-Auguste Jehan, né à Versailles le 22 janvier 1863, s'est fait connaître par d'intéressantes études sur l'histoire de sa ville natale et sur le Parc du Château. Il est, en outre l'auteur de plusieurs recueils de poésies: *Voluptés et Parfums*, avec une préface de François Coppée (1888), *Sarcasmes* (1889), *Morale* (1890), *Raillerie* (1891), *Chants Lyriques et Profanes* (1893), favorablement accueillis; d'un roman: *Médéric* (1894); et d'une comédie en prose: *Quand on se brûle au feu* (1896).

M. Auguste Jehan a chanté en vers harmonieux la nature, l'amour, la patrie et la famille. Quelques-uns de ses poèmes lui ont été inspirés par des visions exotiques.

O mes premiers baisers, mes premières caresses,
N'avez-vous cependant assez menti de fois !
Dans quel coin oublié reposent vos ivresses
Pour que j'écoute en vain le concert de vos voix ?

Auguste Lehaux.

Extrême-Orient

Un soir, — l'été dernier, — je te chantais une ode
Vieille comme le temps, — mais si jeune d'amour ! —
Quand je revis soudain se dresser la pagode,
La pagode bizarre où je dormis un jour.

Et des souvenirs chauds et charmants d'exotisme
M'ont pris, comme la houle un bateau demâté,
M'entraînant, alangui sous leur fier despotisme
Dans l'immense Océan des Regrets révolté.

Je revoyais alors de splendides rivages
Où le soleil intense a de brûlants baisers ;
Où, sur le sable d'or semé de coquillages,
Vient jaser une brise aux souffles embrasés.

Je revoyais aussi l'insecte qui bourdonne,
Les étonnantes fleurs aux pénétrants parfums ;
Et l'opium qu'un boy triste et pensif vous donne,
— Lent poison ranimant les souvenirs défunts ; —

Les femmes à la marche étrange et languissante,
Mâcheuses de bétel ployant sous leurs paniers ;
Et la jeune congaï dont la voix glapissante
Appelle le passant sous les frais bananiers.

Dans les miroitements bizarres de mon rêve,
Je revoyais la vague agressive des mers ;
Le flot qui se balance et chante sur la grève,
Mousseux, phosphorescent, plein d'effluves amers.

Et les rhythmes marins me ramenaient sous l'arbre
Où j'étendais ma natte, alangui de sommeil,
Tout près de la pagode aux murailles de marbre
Que venait empourprer quelque rayon vermeil.

Puis, c'était la chanson aigre de la cigale,
Dans l'herbe aux lents frissons, sous le vert cocotier,
Pendant que le soleil, comme un feu de Bengale,
Le soir, incendiait l'horizon tout entier.

Au loin, le gong vibrait, le tam-tam et les conques,
Bruits vagues dans l'air chaud, monotone concert,
Et sur l'eau du Sonkoï, lentes glissaient les jonques,
A travers les bambous, sous le ciel découvert.

Mes sens se remplissant de mille choses vagues
Retrouvaient le chemin des horizons amis,
Voltigeaient et sautaient des turbulentes vagues
Aux nénuphars tremblants sur les lacs endormis.

Pendant que m'emportait la vision étrange
Et que se déroulaient des pays entrevus,
Ton souffle, brise chaude, exhalait un mélange
De parfums d'Orient, pénétrants, imprévus.

Et dans ton grand œil noir où mon désir s'abîme,
Se miraient des soleils et des cieux colorés,
Des constellations qui brillent sur la cime
Et les flancs toujours verts de monts inexplorés . . .

(*Voluptés et Parfums.*)

ISABELLE KAISER

Bibliographie. — Poésie: *Ici-bas* (H. Georg, Genève, 1888); — *Sous les Étoiles* (H. Georg, Genève, 1890); — *Patrie* (Fischbacher, Paris, 1891); — *Fatimé* (Attinger, Neuchâtel, 1892); — *Des Ailes* (Payot, Lausanne; Perrin, Paris, 1897). — Romans et Nouvelles: *Cœur de femme* (Attinger, Neuchâtel, 1891); — *Sorcière!* (Perrin, Paris, 1896); — *Héro* (Perrin, Paris, 1898); — *Notre Père qui êtes aux cieux* (Perrin, Paris, 1900); — *Vive le Roi!* (Perrin, Paris, 1903); — *L'Éclair dans la Voile!*, nouvelles (Perrin, Paris, 1904).

Mlle Isabelle Kaiser, fille du commandant Fernando Kaiser, est née à Beggenried (Suisse) le 2 octobre 1866. Elle descend par sa mère de Nicolas von der Flüe. Élevée à Genève jusqu'à treize ans, elle passa sa jeunesse dans l'idyllique solitude de la maison paternelle à Bethlehem, sur les bords du lac de Zoug. C'est là qu'elle écrivit les vers qui forment la matière de: *Ici-bas* (1888), *Sous les Étoiles* (1890), *Patrie* (1891), *Fatimê* (1892), *Des Ailes*! (1897). Éprouvée par des deuils successifs et des maladies, elle vint en 1897 s'établir à Beggenried avec sa mère. Elle s'y construisit un Ermitage, où, depuis la mort de sa mère, elle vit solitaire, se consacrant entièrement à son art. On lui doit, outre ses recueils de poésies, quelques romans: *Cœur de femme* (1891), *Sorcière!* (1896), *Héro* (1898), *Notre Père qui êtes aux cieux* (1900), *Vive le Roi!* (1903), un volume de nouvelles: *L'Éclair dans la Voile!* (1904), et trois volumes en langue allemande, publiés chez Cotta, à Stuttgart.

Mon âme inconsolée émerge au sein des eaux
Comme l'île dolente et rouge de Venise,
Où l'éclat du passé somptueux agonise
Comme la vague au bord des sables du Lido.

Elle cache en son sein d'intimes Rialtos
Où la gondolier du souvenir s'éternise
Où le destin tragique a sculpté sur les frises
La griffe du lion ailé de San-Marco.

Et dans l'ombre sacrée où le regret s'apaise
Montent les visions claires du Véronèse
Et les saints de Palma s'appellent dans la nuit.

Car dans ce noble écrin de gloire et d'infortune
Le joyau précieux de mon amour reluit
Comme l'anneau du Doge au fond de la lagune.

Isabelle Kaiser

Ermitage de Beggenried
Juillet MCMVII

JEAN-MARIE MESTRALLET

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes Vécus* (Vanier, Paris, 1888); — *L'Allée des Saules* (Société libre d'Édition des Gens de Lettres, Paris, 1900); — *André Chénier*, pièce en quatre actes et en vers (1907).

EN PRÉPARATION: *Dans l'Espace*, poème.

M. Jean-Marie Mestrallet a collaboré à la *Libre Revue*, à la *Revue Hebdomadaire*, à l'*Idée Libre*, à la *Nouvelle Revue*, au *Gil Blas Illustré*, au *Supplément du Gaulois*, etc.

M. Jean-Marie Mestrallet est né en 1860, à Marseille, d'une famille originaire de la Savoie. Ses études terminées, il vint se fixer à Paris qu'il n'a plus quitté.

Collaborateur de plusieurs revues et journaux parisiens, M. Mestrallet a publié jusqu'ici deux volumes de vers: *Poèmes Vécus* (1888) et *L'Allée des Saules* (1900), qui ont trouvé un accueil des plus favorables auprès des lettrés. Il est aussi l'auteur d'un drame en vers: *André Chénier*, non publié (1907).

„Il convient de saluer en M. Jean-Marie Mestrallet une figure isolée parmi les poètes contemporains, un poète à qui pourtant toutes les émotions de son temps sont familières... Dans *Poèmes Vécus*, les émotions traduites sont des émotions individuelles, mais d'un ordre essentiellement humain, d'un caractère général et large. Elles ne laissent aucune place à l'artificiel. Elles vont du cœur au cœur. Une tendresse pieuse pour la nature, des affections touchantes, l'amour sous ses formes les plus diverses, les souffrances quotidiennes, les douleurs sacrées de la mort, voilà de quels éléments primordiaux et directs le poète tire la grâce, la douceur, la beauté, comme aussi la tristesse, l'amertume, l'horreur de vivre...

„Toutes les qualités qu'on peut apprécier dans le premier livre de M. Mestrallet, on les retrouve, mais frappées au coin d'une maîtrise plus sûre, plus nette, plus sobre, dans

L'Allée des Saules. Il y a moins de soleil, moins de clarté diffuse dans ce second recueil, mais le crépuscule y prend plus de profondeur, les ombres mélancoliques du soir y traînent plus de recueillement... L'âme du poète a gagné en largeur et en élévation..." (PAUL ET VICTOR MARGUERITTE).

Aux endroits chers que tu venais
Dans le calme alangui de l'heure,
Souriant et triste à la fois
Le passé partout chante et pleure.

Jean-Marie Mestrallet

La vie est si nue et si pauvre...

La vie est si nue et si pauvre !
Ah ! vraiment ce n'est pas la peine.
On lutte, on souffre, on aime, on rêve ;
Rien ne sourit et ne console,
Rien qui fleurisse et se révèle.

On arrive en ce monde aride
Avec des soifs, des faims, des fièvres ;
Et l'on va pour chercher les sources,
Et les fruits rêvés que l'on aime,
Et les baumes divins de calme.

Et rien, ni flots, ni fruits, ni baume,
L'apparence des choses seule.
Leur aspect menteur nous appelle,
Le désir ravi vers lui vole,
Et soudain arrivé, recule.

Rien n'existe de ce qu'on cherche,
La soif, mais nulle eau qui l'abreuve,
La faim, mais rien qui la repaisse,
La fièvre, mais rien qui l'apaise,
C'est le désir qui seul existe.

Ah ! vraiment ce n'est pas la peine,
On lutte, on souffre, on aime, on rêve ;
Rien ne soulage et ne console,
Rien qui fleurisse et se révèle,
La vie est si nue et si pauvre !

(*L'Allée des Saules.*)

: - :

Lointains

Oh ! quels soirs somptueux là-bas, dans les lointains,
Aux pays vermeils de lumière !

Dans le calme et la profondeur,
L'air lucide reluit imprégné de splendeur.
Il se trame d'éclats, de reflets, d'étincelles ;
Et partout où la flamme ondoyante a flotté,
Il garde en ses réseaux des gouttes de clarté,
L'or nage dans l'azur et palpite en parcelles.

Là, le jour merveilleux ne semble pas finir,
Il se voile à peine et demeure,
On ignore qu'il puisse expirer et qu'il meure,
Et tout dit qu'il doit revenir.
Point de crainte et de peur, d'espérance incertaine,
Comme en ces lieux où la lumière est si lointaine
Qu'elle semble toujours prête à partir ;
Point de couchant qui sombre avec mélancolie
Exhalant sa lueur pâlie.
L'être admire, joyeux, la prunelle éblouie,
Confiant, assuré d'un prompt revoir,
Et le jour qui s'en va n'emporte point l'espoir.

Là-bas, la clarté chère est belle et maternelle,
L'être vit et palpite en elle,
Et baigné d'ardente couleur
Se mêle à son éclat, sa flamme et sa chaleur.
Le soir est souriant et clair de son approche ;
On sent qu'elle est restée, et qu'elle est là tout proche,
Si proche qu'on pourrait la voir encor
Derrière l'horizon où luit sa flamme d'or.
Et les sommets rougis de pourpre incandescente,
L'espace étincelant, l'azur vibrant des cieux,
Les lointains embrasés de reflets radieux,
Attestent la lumière invisible et présente.

(*L'Allée des Saules.*)

NOËL BAZAN

BIBLIOGRAPHIE. — *Sœur Thècle*, nouvelles en prose (Frintzine, Paris, 1888); — *Vol de Papillons*, poésies (Jules Lévy, Paris, 1889); — *Le Livre d'une Femme*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1891); — *Sans Amour*, roman; — *Malgré l'Amour*, roman; — *Les Morsures de la Vie*, roman; — *Messe Bleue*, poésies (Alphonse Lemerre, Paris, 1898); — *Les Diamants de la Morte*, roman; — *Calvaire d'Amour*; — *Le Secret du Vieux Mur*, roman; — *Le Double Visage*, roman (Alphonse Lemerre, Paris, 1908). — Théâtre: *Une Soirée de Racine*, à-propos, en collaboration avec M. Charles Fuster (Odéon, décembre 1892); — *La Bohémienne*, un acte en vers, en collaboration avec M. Charles Fuster (Salle des Fêtes du *Journal); — Couvrez le Feu*, un acte en vers (Bodinière).

EN PRÉPARATION: *Le roman de Simone; Occulte Vengeance*, roman; *Les Mémoires d'un Croquemort; Le mystère du Glandier; Au Fil des Jours; Profils lointains*, poèmes.

Madame Noël Bazan a collaboré au *Petit Bayonnais*, au *Petit Journal*, à la *Fronde*, à la *Meuse*, au *Républicain de l'Est*, au *Semeur*, etc.

Madame Noël Bazan est l'auteur de deux volumes de vers, *Le Livre d'une Femme* (1891) et *Messe Bleue* (1898), qui la classent parmi les poètes les plus remarquables de notre temps. „Depuis notre chère Louise Labbé, écrivait dès 1892 M. Émile Faguet, — et si l'on excepte Marceline Valmore à qui Mme Noël Bazan mérite d'être comparée, — aucune femme ne nous avait montré l'envers de son cœur. Aucune n'avait osé, soulevant le voile abritant ses impressions amoureuses, nous en accuser la réalité ... L'auteur du *Livre d'une Femme*, avec un incontestable talent, ne s'est pas contentée d'écrire de beaux vers, elle a mis encore dans son œuvre un morceau de sa vie vraie, les heures réelles de sa douleur et de sa joie..." Il y a dans *Le Livre d'une Femme* une rare intensité

de passion. Nous y voyons l'amante idéale, celle dont l'amour va jusqu'à l'abdication du „Moi", et qui ne vit désormais qu'en celui qu'elle aime. Pour elle, les deux années passées avec l'être aimé sont ses „deux seules" années, et plus tard, après la séparation, ce cher passé revit sans cesse dans son cœur. *Le Livre d'une Femme* est beau comme l'amour même. Madame Noël Bazan est tout entière dans ces pages brûlantes „où l'amour et la mort, cette raison et cette conclusion de la vie, triomphent tour à tour."

Dans *Messe Bleue*, d'une forme poétique plus achevée, d'un travail plus artistique, d'une inspiration variée, on trouve comme l'écho douloureux des plaintes d'autrefois, comme des soupirs étouffés, des regards voilés de tristesse ; mais le sourire est aux lèvres et s'efforce de cacher la profondeur de la souffrance. Des ballades élégamment rimées et des pièces comme *Portrait d'Enfant*, *Fête des Choses*, *Aubade*, alternent avec *Amour d'Automne*, *A Vous*, etc. Il y a, dans ce recueil, des vers d'une beauté, d'une grandeur toute classique et qui resteront, tels ceux-ci, inscrits sur la porte d'un cimetière, inoubliables dans leur concision :

Ils dorment ce sommeil éternel dont le songe
Est la réalité de l'amour et du beau.

Madame Noël Bazan a voulu publier ses vers sous le voile du pseudonymat. Née le jour de Noël, elle a créé son pseudonyme d'après la date de sa naissance et le nom d'une vieille mie qui l'a bercée en lui chantant des refrains d'autrefois. Cette vieille mie, une de jadis, une comme l'on n'en rencontre plus, se nommait Rosalie Julie Bazan, et sa joie naïve en voyant son nom *imprimé*, fit plus d'une fois sourire l'auteur de *Vol de Papillons*, volume de début de l'artiste, simple plaquette de vers, précédée encore d'un recueil de nouvelles en prose intitulé *Sœur Thècle* et signé „Stello".

Outre *Sœur Thècle*, *Vol de Papillons*, *Le Livre d'une Femme*, que Leconte de Lisle admirait sans réserves, et *Messe Bleue*, Madame Noël Bazan a publié quelques romans remarquables, parus dans divers journaux et revues, et notamment au rez-de-chaussée du *Petit Bayonnais*, du *Petit Journal*, à la *Fronde*, à la *Meuse*, etc.

En collaboration avec M. Charles Fuster, elle a donné au théâtre : *Une Soirée de Racine*, pièce de circonstance qui fut jouée une douzaine de fois à l'Odéon et *La Bohémienne*, gros acte en vers, qui eut un franc succès à la Salle des Fêtes du *Journal*. Elle a fait applaudir à la Bodinière un acte en vers : *Couvrez le Feu.*

Rendez moi quelque jour

Rendez moi quelque jour avec votre voix chérie
La douce illusion qui me ravit encor.
Récitez pour moi seule avec votre voix d'or
Du chapelet d'aveux une seule prière.
Mon ami bien aimé, rendez moi quelque jour
Par votre chère voix l'illusion d'amour!

Noël Bazan

A Francesca

Tu passes toute blanche, et des fleurs dans tes mains !
CHARLES FUSTER.

Te plaindre, Francesca, te plaindre ! . . . Je t'envie,
Toi que la mort surprit au milieu d'un baiser !
A cette bouche pâle où s'exhala ta vie,
Toi qui laisses la tienne à jamais se poser !

Oh ! rester là perdus dans l'ivresse assouvie !
Boire à la coupe pleine, et pouvoir s'y griser !
Sous l'étreinte sans nom, de l'étreinte suivie,
Sentir battre son cœur au point de se briser !

L'enfer n'existe pas pour vous. — Dans ses supplices
Vous connaissez du ciel les suprêmes délices,
Car liés l'un à l'autre, enlacés, éperdus,

Sans jamais vous quitter, vous que l'amour embrase,
Dans un même bonheur, dans une même extase,
Dans un même soupir vous restez confondus. —

(*Le Livre d'une Femme.*)

5 septembre 1881.

: - :

La Hutte

Souvenir !

Pauvre hutte ! elle était petite
Et très laide peut-être aussi. —
Mais où le vrai bonheur s'abrite,
De quoi peut-on avoir souci ?

Les murailles en étaient nues,
Leur papier banal et très vieux,
Mais des étoiles inconnues
M'y souriaient dans tes grands yeux.

Dans tes grands yeux de velours sombre
Qui m'apprirent la volupté. —
Chers doux yeux rêveurs ! — A votre ombre
Mon cœur s'est longtemps abrité !

Tu te souviens ? Là, je fus tienne. —
Un jour, là, je t'ai tout donné !
Je voudrais tant qu'il t'en souvienne
Pour qu'il te soit tout pardonné !

Dis-moi... C'était hier, ces heures
Que nous retenions par la main ?
Pourquoi seraient-elles meilleures
Que celles qui viendront demain ?

Dis-moi, dis, tout vibre en ton être
Au souvenir de ces jours-là ?...
Tu peux tout oublier, peut-être,
Tout peut-être, mais pas cela !

(*Le Livre d'une Femme.*)

24 novembre 1881.

: - :

Elle est morte

(FRAGMENT.)

Elle est morte, venez. — Pauvre amour ! Tu viendras,
Tu viendras ! Sur mon front à tout jamais paisible,
Où l'âme aura laissé son empreinte visible,
Toi, tu mettras ta bouche, et tu te souviendras.

Et le sentant glacé sous tes lèvres tremblantes,
Ce front qui rougissait aux accents de ta voix,
Et sur mon sein muet voyant briller la croix,
Tes larmes couleront, lourdes, amères, lentes.

Et ces doigts qui jadis, lorsque tu me quittais,
Prolongeaient leur étreinte éloquente — ô misère ! —
En les voyant raidis sur les grains d'un rosaire,
Tu leur mettras des fleurs comme tu m'en mettais !

Rien, plus rien de la vie, hormis sa ressemblance,
Mais plus rien, ni soupirs, ni baisers, ni transports !
Il faut laisser les morts ensevelir leurs morts...
Va, j'ai besoin de paix, j'ai besoin de silence.

Ne viens pas me troubler du bruit de ta douleur
Puisque je ne puis plus être ta bien-aimée !
Les oiseaux chanteront sur ma tombe fermée,
Quand l'aube à l'horizon montrera sa pâleur.

Va ! laisse ma dépouille à la nuit redescendre,
A la nuit sans rayon, sans chaleur, sans amour !
Tout s'éteint, la beauté, les roses et le jour ;
Après avoir brillé, la flamme devient cendre.

Ne touche plus à rien de ce qui fut à toi ;
Mes cheveux renoués n'ont plus de boucles folles,
Mes yeux sont sans regards, mes lèvres sans paroles,
Va-t'en, va-t'en, ce n'est plus moi !

. . . .

(*Le Livre d'une Femme.*)

3 Novembre 1882.

: - :

Passé

Le Passé, c'est un cher enseveli qu'on pleure.
GEORGES RODENBACH.

Ah ! je ne savais pas que l'on pût tant souffrir !
La coupe entre mes doigts tout à coup s'est brisée...
Ah ! je ne savais pas ce que c'est que mourir.
Il n'est plus de douleur, je l'ai toute épuisée !

J'ai vu tes yeux brillants qui me versaient l'amour,
Tes yeux, ma paix, ma force et toute ma tendresse,
Tes yeux qui m'éclairaient comme un rayon du jour,
Tristes, se détourner des yeux de ta maîtresse.

Et tu m'aimes, pourtant, et je t'aime à genoux,
Mais un mal douloureux est venu nous surprendre.
Hélas ! plus rien n'existe et plus rien n'est à nous,
Hors les chers souvenirs que nul ne peut nous prendre.

Souvenirs de bonheur, souvenirs adorés,
Souvenirs des instants et souvenirs des choses,
Souvenirs étreignant nos cœurs désespérés,
Comme une bouche ardente étreint des lèvres closes.

Souvenirs immortels qui palpitent encor
Quand l'ombre du passé vient hanter notre rêve,
Et nous rendre, malgré le supplice et la mort,
Une réalité que le jour nous enlève !

(*Le Livre d'une Femme.*)

Nuit du 20 au 21 décembre 1882.

: - :

Son Nom

Je ne veux plus penser, je ne veux plus me dire
Mon Dieu ! que j'avais tout et que je n'ai plus rien.
Je souffre un patient et très cruel martyre,
Je ne sais plus son nom, il ne sait plus le mien !

Ne plus savoir son nom ? Son nom ! moi ! Je blasphème ;
Son nom ! Mais je le dis aux cailloux des chemins.
Ce nom, c'est le meilleur, le plus cher de moi-même,
Ce nom, c'est le plus beau de tous le noms humains !

Et lorsque de mes jours le dernier crépuscule
Verra finir enfin les douleurs d'ici-bas,
C'est ce nom qui viendra, sans honte et sans scrupule,
Sur ma lèvre, et c'est lui que je dirai tout bas !

(*Le Livre d'une Femme.*)

14 avril 1883.

: - :

Amour d'automne

Je ne sais pas ce que la terre
A pu t'envoyer de douleurs,
Je ne sais, mais je veux tes pleurs
Et ta vie avec son mystère.

Quant à ta joie, oh ! garde-la
Jusqu'à la dernière étincelle,
Je ne veux rien entendre d'elle,
Mon amour vaut mieux que cela.

Mon amour, fait d'ombre et de rêve,
Amour de mère ou bien de sœur,
Est doux, comme le chant berceur
De la vague frôlant la grève.

Mon amour, rayon adouci,
Car nombreuses sont mes journées,
A le parfum des fleurs fanées,
Intime et pénétrant aussi.

N'y cherche pas ce qu'on peut craindre
D'un amour jeune et passager,
Il est trop profond pour changer,
Et trop lumineux pour s'éteindre.

Il est tendre, il prend quelquefois
L'air rêveur d'une chose ancienne,
Et mêlant ton âme à la sienne,
Il te parle, en baissant la voix.

(*Messe Bleue.*)

: - :

La Robe

On me donnera pour linceul
La robe adorable et frileuse
Où tu m'enveloppais, toi seul,
A l'heure où la nuit, recéleuse

D'amour, dont l'ombre a des clartés
Prises aux yeux des bien-aimées,
Va, recueillant les voluptés
Que les couchants d'or ont semées.

On me mettra dans ce temps-là,
Bientôt, qui sait? demain peut-être,
Cette robe au neigeux éclat,
Et que tu sauras reconnaître.

Sa laine, pâle comme un lys,
T'aura caressé comme une aile.
Les souvenirs ensevelis
Viendront voltiger autour d'elle.

Tu poseras ton front lassé
Sur mes mains jointes dans les roses,
Et l'ombre de notre Passé
Se lèvera parmi les choses!

(*Messe Bleue.*)

: - :

Aubade

À MASSENET.

Sur les cordes des mandolines
La chanson frémissait au vent,
Et dans l'or du soleil levant
Émergeaient les vertes collines.

De frêles gouttes cristallines,
Perles à l'éclat décevant,
Brillaient aux fleurs, écrin vivant
Capitonné de mousselines.

L'aubade montait jusqu'aux cieux.
Elle entr'ouvrit ses larges yeux
A la lueur mystérieuse.

Et s'étirant dans son grand lit:
„L'Amour? On dit que c'est joli,
Mais je ne suis pas curieuse!"

(*Messe Bleue.*)

Portrait d'enfant

Hautaine dans sa grâce exquise,
C'est une petite marquise
Dont les saluts sont ravissants,
Son nez est fin, sa bouche étroite,
Elle se tient toujours très droite,
Elle a six ans.

Son pied s'affirme un pied de race.
Elle garde fort bien sa place,
Ses yeux noirs sont fiers et changeants,
Et quoiqu'elle ne soit pas grande,
Elle discute, elle commande,
Elle a six ans.

Sa chevelure, dont la tresse
Est lourde et brune, lui caresse
L'épaule de ses flots brillants.
Son intelligence est profonde,
Elle ne craint personne au monde,
Elle a six ans.

L'éclat de son esprit rayonne
Sur son front comme une couronne,
Ses désirs sont fort exigeants.
En un mot l'on compte avec elle,
C'est une grande demoiselle,
Elle a six ans!

(*Messe Bleue.*)

AMÉDÉE BONNET

BIBLIOGRAPHIE. — THÉOPHILE SERRETÊTE: *L'Ame d'un Philosophe* (Vanier, Paris, 1889; *épuisé*); — *Le Chant de la prochaine guerre* (Ollendorff, Paris, 1897; *épuisé*).

M. Amédée Bonnet est né à Lyon, le 15 novembre 1854. Arrêté par une faiblesse des yeux qui pendant de longues années lui a presque interdit tout travail, il n'a rien publié avant 1889. A cette date, il fit paraître, sous un pseudonyme, une plaquette un peu disparate, *L'Ame d'un Philosophe*, qui, entre autres poèmes, contenait, sous le nom de *Frissons métaphysiques* une série de pièces philosophiques dont la lecture impressionna vivement quelques bons juges: „Ces poésies, écrivait Sully Prudhomme, ces poésies sont *très remarquables*, marquées au coin d'une puissante originalité. J'estime que quelques-unes d'entre elles sont *de première force*." — Et Charles Renouvier, dans un article longuement développé de sa *Critique Philosophique*, ne craignait pas, en annonçant le nouveau poète dont, la veille encore, il ignorait le nom, de le présenter comme capable de prendre rang, un jour, parmi les métaphysiciens. [1])

[1]) Voici le commencement de cet article:
„Le regretté philosophe J.-M. GUYAU était déjà connu par deux beaux mémoires d'histoire de la philosophie: *La Morale d'Épicure* et *La Morale anglaise contemporaine*, quand il se révéla comme poète par la publication des *Vers d'un Philosophe*. Nous ne serions pas étonnés que, suivant une marche inverse, l'auteur de *L'Ame d'un Philosophe* se révélât quelque jour comme métaphysicien après avoir débuté en poète. Il eût fallu beaucoup de perspicacité pour découvrir, dans les analyses psychologiques de M. Guyau, les dons poétiques qui, suivant l'ordre, avaient dû cependant se développer chez lui avant ceux qui concernent la conduite logique de l'esprit; il n'en faut pas la moindre pour deviner la passion de la métaphysique chez M. Théophile Serretête, et pour être bien certain que le titre sous lequel il publie ses vers

C'est qu'en dépit de quelques inexpériences, un véritable tempérament de poète et de penseur venait de se révéler dans ces vers, avec le double souci de la raison et de la rime, de l'idée et de la figure, avec tout ce que la passion peut ajouter de plasticité et de charme à la vérité elle-même. Persuadé autant que peut l'être le plus ferme ennemi du „didactique" et de „l'oratoire" que la poésie ne doit traduire que des émotions et s'exprimer que par des symboles, l'auteur n'en cherche pas moins à faire aussi large que possible la part de la pensée dans les vers, ne voyant pas pourquoi les idées seraient exclues du privilège d'être émouvantes. Si bien que tout en se faisant de la poésie une idée spéciale et jalouse, il cherche à y faire une place aux éléments en apparence les plus étrangers, rendant, pour ainsi dire, le lit où elle coule plus concentré et plus étroit à mesure que les sources qui l'alimentent deviennent plus nombreuses et jaillissent de plus loin. Cette conception poétique, l'auteur l'a réalisée surtout dans une série de poèmes encore inédits, sorte de *Légende des Siècles* de la Pensée, où, par des allusions aux doctrines ou à leurs inventeurs, il évoque les grandes époques de l'histoire de la philosophie. Nous donnons un de ces poèmes.

Entre temps et par une brusque saute d'inspiration, M. Amédée Bonnet a publié, sous le nom de *Chant de la prochaine guerre*, un poème patriotique et guerrier. La seconde partie surtout est curieuse. C'est, dans un mouvement extraordinaire que les difficultés techniques d'un rythme saccadé et fiévreux n'arrêtent pas un instant, un défilé des armes fran-

---

n'est nullement pris au hasard, et ne se doit pas expliquer par quelque acception vague ou littéraire de ces mots: „*Ame d'un Philosophe*", mais par une préoccupation réelle et profonde des souveraines questions de la philosophie. Jamais recueil de poésies n'offrit peut-être un aussi grand nombre de pièces renfermant des allusions formelles à des doctrines déterminées, soit à leurs auteurs, soit aux idées mêmes, ou telles qu'elles s'adaptent au sentiment du poète; mais surtout il y en a peu où l'on trouvât tant d'exactitude et de pénétration à saisir le point principal où doit s'attacher la pensée dans ces doctrines. Ce n'est pas que le ton de M. Théophile Serretête soit habituellement didactique; loin de là, c'est souvent par l'ironie qu'il aborde les idées philosophiques, celles-là mêmes qu'il paraît bien faire siennes; mais on sait ce que cela veut dire; il n'y a souvent rien de plus sérieux que l'ironie, et elle convient assez à un bon pessimiste. Car M. Théophile Serretête est pessimiste, avons-nous besoin de le dire, et qui ne l'est pas aujourd'hui? Il l'est autant qu'on peut l'être . . ."

(*La Critique Philosophique*, 31 mars 1889: *Un Poète bouddhiste* [THÉOPHILE SERRETÊTE, *L'Ame d'un Philosophe*].)

çaises, où les rimes rares étincellent au milieu des casques, où les traits véhéments piquent au vif comme les épées. Il y a là, dans le domaine prosodique, une série de victoires.

Cette notice ne serait pas complète si nous n'ajoutions que, parallèlement à son œuvre poétique, M. Amédée Bonnet poursuit un travail de philosophie.

M. Amédée Bonnet est le fils de Bonnet de Lyon, le grand chirurgien créateur de la pathologie médico-chirurgicale des maladies des articulations, à qui la ville de Lyon a élevé une statue.

René Vallery Radot.

Je connais juste assez de la réalité
Pour être bien certain que je vis dans un songe

Maurice Bouchor

Séparés !

Ainsi nous aurons fait toute la vie ensemble,
Côte à côte marchant, sans que nos deux esprits,
L'un vers l'autre attirés, se soient jamais compris
Et sans qu'un réciproque abandon nous rassemble.

Et malgré que mon cœur au tien si fort ressemble,
Qu'ils soient tendres tous deux et tous les deux meurtris,
Pas une fois l'un d'eux ne se sera surpris
Sur l'autre qui frissonne appuyé, lui qui tremble.

En vain tout ici-bas veut que nous nous aimions :
Divisés d'idéal et d'aspirations,
Chacun de nous se tait, se renferme et s'observe ;

Un mur de préjugés nous aura retenus
Près d'épancher notre âme en l'ouvrant sans réserve,
Et nous allons mourir sans nous être connus.

(*L'Ame d'un Philosophe.*)

: - :

Aux Confins des deux Mondes

Lorsque l'âme attentive à ces muets accords
Que pour l'initié rend sa grave musique,
Éperdu, je m'enfonce au ciel métaphysique,
Sans plus voir dans Maya qu'un vain jeu de décors ;

Et puis que, tout-à-coup, cloches, clairons ou cors,
Éclate à mon oreille un appel énergique,
En sursaut réveillé de l'extase magique,
J'éprouve comme si je tombais dans mon Corps.

Oh ! quel étrange saut fait celui-là qui passe
Du monde de l'idée en celui de l'espace,
Et dans tout son esprit quel bouleversement !

Voit-il trouble à présent ? Rêvait-il tout à l'heure ?
Est-ce que la nature est un Charme qui ment
Ou si c'est la raison qui ne serait qu'un leurre ?

(*L'Ame d'un Philosophe.*)

: - :

La vie, c'est la mort

„La vie, c'est la mort".
CLAUDE BERNARD.

O terreur ! O spectacle étrange et repoussant !
Je porte en moi la mort, je suis son véhicule ;
Elle est là dans mon cœur, mes veines, qui circule ;
C'est elle ma matière, elle mon propre sang.

Je la bois dans mon verre et ma gorge la sent
Passer. A chaque goutte, à chaque molécule,
Son germe inévitable en mon corps s'inocule,
Dans mes tissus s'intègre, en mon tréfonds descend.

Car plus la vie est forte et sa chaleur intense,
Plus la combustion lui ronge sa substance ;
Autant la flamme brille, autant fond le flambeau.

Vivre c'est donc mourir ; les deux n'ont qu'un principe ;
Chacun implique l'autre et de lui participe ;
Et tout l'Être n'est rien que son propre tombeau.

(*L'Ame d'un Philosophe.*)

: - :

Néant

Je suis tout caverneux dedans ma chair vivante
Et sur tout son pourtour, effroyablement nu ;
Et le grand frisson noir court mes flancs, continu,
Glaçant mon corps de froid et mon cœur d'épouvante,

Cependant que l'Abîme universel où chante
Le chant fascinateur d'un appel inconnu,
Dissolvant mon moi frêle et son abri ténu,
M'évapore, irréel, en sa cuve béante.

Ombre, fantôme vain, je suis aliéné
De ma propre substance et mon être miné
Surplombe, anticipant l'effondrement suprême,

En moi, dessus, dessous, partout le vide affreux,
L'inanité sans borne approfondit son creux :
Le néant, je le vois, je le sens, c'est moi-même.

(*L'Ame d'un Philosophe.*)

: - :

Le Bois de Rosenthal [1]

ARGUMENT : Doué d'un génie essentiellement compréhensif et conciliant, Leibniz le manifesta surtout par la position qu'il prit entre la philosophie d'Aristote (ou du Lycée), plus ou moins travestie par la Scolastique, et celle de Descartes. La première, par sa théorie des „formes substantielles", supposait de la finalité dans la Nature ; c'était un dynamisme métaphysique. La seconde

[1]) A propos de ce poeme, Sully Prudhomme écrivait à l'auteur (lettre du 28 novembre 1898) :
„Ce poème est tout-à-fait original, d'une facture extrêmement habile, rappelant les morceaux philosophiques encadrés dans quelques fables (trop rares) de La Fontaine. Le ton familier convient à la trame anecdotique des pensées, mais prend une force et une précision singulières quand vous les exprimez. C'était un labeur dont je ne connais que trop les difficultés... Vous avez déniché des rimes très nouvelles et amusantes (badernes et modernes, entre autres, Euterpe et serpe. Babil et habit, malgré la consonne d'appui me laisseraient perplexe...). Je suis très content de votre interprétation des matières philosophiques ; il y a là tout un art fort difficile auquel on renonce aujourd'hui par impuissance."

expliquait les choses par le seul emploi des causes efficientes et matérielles; c'était un mécanisme géométrique. Leibniz montra que l'étendue elle-même suppose la résistance ou la force et composa l'univers d'une multitude infinie de substances simples et actives, c'est-à-dire analogues à l'âme, seule force que nous connaissions. Toutes ces substances possèdent un même fonds d'être, qui s'y trouve avec telles et telles limitations, mais qui en lui-même doit en être exempt, infini par conséquent. Dès lors, comme il y a toujours pour la répétition des rapports identiques la même raison, tout est proportionné, analogue, harmonique, tout se tient, se continue suivant un enchaînement que rien n'interrompt: c'est la loi de continuité universelle.

„Je me souviens que je me promenai seul dans un bocage auprès de Leipzig, appelé le Rosenthal, à l'âge de quinze ans, pour délibérer si je garderais les formes substantielles des anciens et des scolastiques."

(Leibniz, Lettre à Rémond de Montmort.)

Les problèmes et les forêts,
Avec leurs labyrinthes impénétrables
Et leurs lits d'épine adorables,
Offrent à qui sait lire en leurs rapports secrets
La même horreur sublime et les mêmes attraits.
Leibniz, enfant né d'un miracle,
En attendant le jour où, comme un autre oracle,
Il ferait éclater la voix
De l'intarissable Dodone
Par tous ses chênes à la fois,
Hantait tout jeune, à l'heure où le printemps bourdonne,
Un petit bois
Où pour interroger les langues prophétiques
Formant ces corolles mystiques,
Il allait effeuillant je ne sais quel bouquet
Fait d'ineffables marguerites
Dont la réponse austère le piquait
Plus que tous les aveux de ses fleurs favorites.
Parfois, risquant tout seul ses pas aventureux,
Le jeune ami d'Uranie et d'Euterpe,
A la fortune de la serpe,
Faisait sa gerbe d'or au fond des chemins creux.
Mais plus souvent, au détour de la route,
Il rencontrait, sans comprendre comment,
La silhouette, un peu vague sans doute,
D'un des maîtres fameux dont il était amant
Jusqu'à voir en eux seuls sa joie et son tourment.

Deux surtout se trouvaient souvent sur son passage,
Lui faisant signe de la main
Pour l'attirer chacun dans son propre chemin:
L'un, ce grand et merveilleux sage
Qui par ses mille galions
Chargés des trésors du Lycée,
Jusqu'aux siècles d'hier a guidé la pensée.
Et l'autre, ce Français à l'esprit de rayons
Qui, debout, quand la flotte autrefois la première
N'abrita plus sous sa haute bannière
Que des produits vingt fois adultérés,
Coulant tout cet amas d'encombrantes badernes,
Lança sur les flots libérés
Le vaisseau triomphant qui porte les Modernes.
Les admirant tous les deux à l'envi,
L'enfant prodigieux allait de l'un à l'autre,
Écoutant le premier en disciple ravi,
Se donnant au second avec un cœur d'apôtre.
Mais lorsque, plein de leurs enseignements,
Il voyait la doctrine ancienne et la nouvelle,
Avec tous ces ergo hérissés d'arguments,
Se ranger en bataille au fond de sa cervelle,
Et que, déconcerté par ces bruits de combats,
Il allait criant au scandale,
Chacun d'eux, d'un coup sec secouant sa sandale,
Détournait le visage et ne répondait pas.
„Maîtres, disait l'enfant, pourquoi toujours la guerre?
L'un ni l'autre n'y gagnez guère.
Et ne pourriez-vous pas, par un petit effort,
Vous mettre tous les deux d'accord?
Pour expliquer le monde et les choses sensibles,
L'un de vous réclame un renfort
De *formes* à nos sens, hélas! inaccessibles:
Qui donc peut dire qu'il a tort?
L'autre, trouvant que c'est bien du bagage,
Nous affirme dans son langage
Que tout est ici-bas matière et mouvement:
Qui pourrait prétendre qu'il ment?
A la façon dont il s'explique,
Le moindre philosophe est toujours sans réplique.
Et pourtant, quoi qu'on dise et qu'on fasse, il faut bien
Qu'on arrive à trouver un terme mitoyen.
La raison, s'il en est aucune,
La raison ne peut être qu'une,

Et l'on ne conçoit pas la simple vérité
Ici blanche et noire à côté.
Faites donc au voisin un petit sacrifice,
Et ce sera tout bénéfice!
Au lieu de vivre seul, à part,
Retranché dans son moi comme dans un rempart,
Vaut-il pas mieux chercher par où l'on se ressemble
Et méditer le point qui pourrait nous unir?
Vaut-il pas mieux marcher ensemble
Dans les sentiers de l'avenir?"
Et l'air câlin, touchant l'un à l'épaule:
„Promets-moi, disait-il, qu'un jour tu l'aimeras."
Et, prenant l'autre par le bras:
„Si le vrai, par hasard, avait un double pôle?"
Mais, sans broncher, les deux terribles demi-dieux
Se roidissaient, hautains, dans le silence,
Et, s'ils se rencontraient en quelque coin, leurs yeux
Se croisaient sourdement comme deux fers de lance.
Mais quoi! tous les vieillards n'ont-ils pas l'air grondeur!
Aussi, sans se troubler ni se laisser abattre
Pour un peu de mauvaise humeur,
Notre petit ambassadeur
A la gloire de Dieu travaillait comme quatre.
Les amusant par son grave babil
Et ses façons de gronderies,
Les houspillant, les tirant par l'habit,
Les provoquant par ses ergoteries,
Et, sans attendre d'avoir fait
Le moindre effet,
Prodiguant les bravos, faisant une débauche
De „C'est parfait" et de „nous y voilà",
Tantôt ici et tantôt là,
Naviguant de droite et de gauche,
Par ses appâts et ses pas il tâchait
De prendre leurs deux cœurs au même trébuchet.
Tant et si bien qu'un jour, sans débats, sans révoltes,
Par le seul carillon de ses chapeaux chinois
Et les charmes de son minois,
Il leur fit opérer tant de tours et de voltes,
Les étourdit si bien du geste et de la voix
Qu'à la fin, d'un coup brusque,
Il les rapprocha jusque
A s'effleurer les doigts.
Rut affreux d'ouragans! Choc! Éclair! Coup de foudre!

Les deux rivaux sont mis en poudre.
Le bocage est en feu. L'enfant
Chancelle,
Épouvanté de son coup triomphant.
Mais lorsqu'il releva la tête, elle était celle
D'un homme qu'a touché la divine étincelle.
Concentrant sur son front, agrandi par l'amour,
Tous les rayons de deux génies,
Son âme, ardent foyer de leurs fois réunies,
Flamboyait comme un vaste four,
Et son large idéal, aux rives débordées,
Semblait le confluent énorme et sans contour
Des torrents lumineux sortis de leurs idées.
Devant lui s'étendait non plus comme autrefois
Un petit bois
Où, dans l'ivraie infâme et la ronce enfoncées,
Germaient sans force et sans vigueur
Les racines sans profondeur
Des timides soucis et des faibles pensées,
Mais, par-delà l'horizon limité,
Se déroulait, fuyant d'une fuite infinie
Et comme à perte de génie,
Dans la sérénité de son éternité,
Dans la grâce et l'éclat de ses métamorphoses,
La magique forêt des choses.
Et les êtres de tous les rangs,
Les moyens, les petits, les grands,
De tous les essors de leurs tiges
Escaladant leurs concurrents,
Tous, emportés soudain par un vent de vertiges,
Se ruaient pêle-mêle autour de lui, hagards,
Tournant de tout côté, prenant toutes les poses
Pour s'éclairer aux feux mouvants de ses regards.
Et les effets troublés en quête de leurs causes,
Et les faits anxieux de connaître leurs lois,
Tous les comments, tous les pourquois
Agités par le vent furieux des systèmes,
Toute la grande flore horrible des problèmes,
Tels qu'ils recouvrent l'univers
De l'effrayant fouillis de leurs jets toujours verts,
Toujours sans fin, montaient leur faîte
Pour arriver plus près du nimbe de sa tête.
Et par leurs troubles bruits, leurs mouvements confus,
Ils lui murmuraient: „O Prophète,

Toi qui connais si bien nos royaumes touffus,
Dis-nous, dis-nous de quoi notre nature est faite!
Que ta réponse, oh non! ne soit pas un refus!
Romps enfin ce sceau de mystère
Qui, scellé dès toujours, nous contraint à nous taire!
Fais-nous parler! Fais-nous parler! Fais-nous parler!
Pitié pour le Très-Bas qui t'aime et qui t'encense!"

Mais lui, n'étant pas Dieu, se voyait reculer.

Or tandis que, devant sa flagrante impuissance,
Il sentait, sombre et soucieux,
Le dépit le piquer et la rage le mordre,
Machinalement ses yeux
Contemplaient dans un certain ordre
Fait d'un mouvement un, progressif, continu,
Le chœur désordonné de ce peuple inconnu.
Et cet ordre, symbole et gage
De la Raison divine et du Verbe éternel,
Était à lui seul un langage.

Il disait, et l'écho répéta dans le ciel:
L'univers est un palais d'âmes,
Diverses comme sont les notes de nos gammes,
Mais semblables par leur métal.
Chacune, au degré près, traduit l'Être total.
De la glèbe des champs à la feuille du chêne
Et de l'hysope aux purs esprits
Tous les vivants ne forment qu'une chaîne
Dans laquelle, ô splendeur! Dieu lui-même est compris.
Pas d'arrêt, pas de saut dans l'immense harmonie.
Tout symbolise et tout se correspond;
Et toute âme, à ses sœurs unie,
A chaque appel mystique en vibrant lui répond.
Le repos, vain fantôme, est un mouvement moindre.
L'infiniment petit qui sait tout aplanir
Est le ciment sacré qui les fait se rejoindre.
Lourd du passé, l'instant est gros de l'avenir;
Et dans tout possible on voit poindre
Le germe d'un progrès qui ne doit pas finir!

Quand, s'arrachant à cette fête,
Le Voyant referma son œil miraculeux,

Comme un pont gigantesque allant aux pays bleus,
L'Iris planait, éperdu, sur sa tête,
Vivante image et symbole éternel
De l'intime union de la terre et du ciel.

: - :

Elle et Lui

ARGUMENT : Toutes les sciences physiques et naturelles débutent par l'observation.

Celle-ci étudie les choses soit une fois faites et achevées, soit, mieux encore, dans leur évolution ou, comme dit Bacon „quand elles se font". „Et c'est pourquoi, ajoute ce philosophe, il faut instituer autour de la Nature une sorte de veillée, attendu qu'elle se laisse plutôt voir de nuit que de jour".

Mais la Nature n'a pas fait les choses précisément dans le dessein de faciliter nos études. De là pour l'investigateur la nécessité d'expérimenter, c'est-à-dire de modifier les conditions des phénomènes pour reconnaître comment ils se passent. Tantôt c'est par artifice qu'il amène la Nature à livrer elle-même ses secrets, tantôt c'est comme par violence qu'il les lui arrache.

Ils sont là, s'observant comme deux ennemis,
Elle froide et farouche et tremblant qu'il ne voie
Ses attraits sans défense et toujours insoumis,

Et lui, navré d'orgueil et frémissant de joie
De penser qu'il approche et que, dans un instant,
En sa main refermée il va tenir sa proie.

Au grand jour du plein être et du type éclatant,
Quand elle est dans sa gloire et sa forme accomplie,
Pour la voir bien en face en silence il l'attend.

Mais c'est quand dans son germe elle est comme endormie,
Ébauche encore obscure et rudiment confus,
Qu'il montre son audace et son effronterie.

Penché sur son sommeil comme un faune aux affûts,
Il cherche à la surprendre avant que l'aube affleure
Et qu'elle ait eu le temps d'opposer un refus.

Il observe, jaloux, la vie intérieure
Et l'évolution souterraine et sans bruit
Du rêve qui s'éveille en attendant son heure.

Mais s'il ne peut saisir le secret qu'il poursuit,
Si la Sphinx, obstinée à garder le silence,
De mystère en mystère indéfiniment fuit,

Alors il ruse, il lui tend des pièges, lui lance
Des lassos captieux et des filets retors
Et, si ce n'est assez, passe à la violence.

Comme on voit un bandit, en quête de trésors,
Qui va brûlant les pieds et cassant les mâchoires
Jusqu'à réception des doux „confiteors",

Ainsi, bravant les cris, les fureurs illusoires,
Il traîne sa victime en ce terrible lieu
Où la torture achève — et ternit — ses victoires,

Et là, par le poison, par le fer et le feu,
Tout l'appareil sanglant dont un bourreau dispose,
Il la fait chanter clair et roucouler l'aveu.

Tel le Savant sait vaincre et confesser la Chose.

CLAUDE COUTURIER

BIBLIOGRAPHIE. — Poésie: *Chansons pour Toi*, avec un avant-propos de Théodore de Banville (Charpentier, Paris, 1889); — *Quatre-vingt-neuf*, *Chant séculaire*, couronné au concours pour l'Exposition Universelle (1889); — *Les Claquements du Fouet*, poèmes satiriques (Crété, Édition des Annales de la Patrie Française, Corbeil, 1902). — Prose: *Nise*, roman (Charpentier, Paris, 1890); — *L'Inespéré*, roman (Charpentier, Paris, 1892); — *Le Lit de cette personne*, nouvelles (Collection des Auteurs Célèbres, Flammarion, Paris, 1894); — *Trop riche*, roman, couronné par l'Académie française (Albin Michel, Paris, 1903); — *Snobinet*, roman (Albin Michel, Paris, 1905). — Théâtre: *L'Embarquement pour Cythère*, un acte en vers, musique de Dupin, représenté à la Bodinière (1892); — *Les Fenêtres*, trois scènes, en collaboration avec M. Jules Perrin, pièce représentée sur la scène du Théâtre Libre (1892); — *L'Inquiétude*, pièce en trois actes, écrite en collaboration avec M. Jules Perrin, et représentée sur la scène du Théâtre Libre en 1893 (Fasquelle, Paris, 1893).

EN PRÉPARATION: *Vers l'Horizon*, poèmes.

M. Claude Couturier a collaboré à la *Revue Critique*, au *Courrier Français*, au *Monde Poétique*, à la *Vie Parisienne*, à l'*Art et la Mode*, à la *Presse*, à la *Revue Illustrée*, à l'*Écho de Paris*, à la *Ligue* (Salon de Peinture de 1885), au *Journal des Artistes*, à l'*Éclair*, à la *Voix Nationale* (Salon de Peinture de 1903), à l'*Énergie Française* (chronique dramatique.)

M. Claude Couturier est né à Paris, ou, plus exactement, à Batignolles (Seine), le 2 août 1858. Fils du peintre Philibert-Léon Couturier, dont les toiles pittoresques sont justement appréciées des connaisseurs, et qui, en outre, a laissé quelques œuvres littéraires remarquables, il grandit dans un milieu d'artistes. Aussi, à 19 ans, après avoir songé un instant, sans

conviction d'ailleurs, à l'École Polytechnique, nous le voyons fréquenter les galeries d'antiques aux Beaux-Arts, puis l'Académie Julian, dans l'atelier de M.M. Jules Lefebvre et Gustave Boulanger. Là, il fait la connaissance de Rochegrosse, à qui il confie ses premières pages „d'écriture". Rochegrosse, aussitôt, fait lire les vers de son camarade à Théodore de Banville, lequel, avec sa bonté coutumière, accueille le „jeune rapin en mal de lyrisme", et, quelques années après, tient à présenter lui-même aux lecteurs les *Chansons pour Toi* (1889):

„Voici un livre que j'ose recommander à la critique et au public. C'est un livre de vers, qu'on peut dévorer comme un roman curieux, et il est amusant dans le sens noble de ce mot, qui, en somme, dit tout.

„Il charmera l'artiste délicat, et le premier venu peut le lire aussi, parce que l'impression en est vive, intense, profonde. Là, tout est sincère, vécu, saignant, vu, observé, senti ou deviné, comme le veut l'esthétique moderne. Pas de formule, pas de lieu commun: la sincérité absolue..." (*Préface*).

Le vers de M. Claude Couturier, vif, alerte, spirituel, se ressent de l'heureuse influence du Maître.

„Sa langue est imagée, correcte, extrêmement précise, très éclectique. Il ne recule pas devant le mot sublime, s'il le trouve, ni devant le mot canaille du voyou, si c'est celui-là qu'il faut."

Hélas ! c'est peu qu'une rime de moi,
C'est passe-temps de poète lyrique.

Marcel Couturier

L'Ours

À LÉON OSTROWSKI.

C'est le fils d'Atta Trol et le fils de Mumma.
On le vola, petit, aux parents qu'il aima,
Et loin de son vieux père, et loin de sa nourrice,
On emmena l'ourson pour en faire un jocrisse.
Il danse. Il est très vieux, maintenant. Son métier
N'a plus aucun secret pour lui. C'est un routier.
Aucune hanche d'ours ne vaut ses larges hanches,
C'est l'artiste duquel on dit: Il a des planches.
Il n'est pas qu'érudit, pourtant, mais créateur
Aussi, grand chorégraphe et non méchant sauteur.
Les carrefours n'ont pas beaucoup d'ours de sa trempe,
Et s'il n'a jamais vu le feu d'aucune rampe,
C'est que les directeurs sont inintelligents.
Du reste, il aime son public de pauvres gens
Qui le hue et le siffle; il plaint son ignorance,
Et, génie incompris, danse à travers la France.

Cependant, il n'est pas philosophe toujours.
D'abord, — et c'est terrible, — il n'a pas eu d'amours.
Voyez-vous un acteur sans les bonnes fortunes,
N'ayant pas, tous les soirs, vingt dames importunes
Couchant sur le palier devant son paillasson?
En tant qu'ours, autrefois, il fut joli garçon
Et pouvait, comme un autre, avoir des amoureuses;
Mais il vit enchaîné. Pauvre ours! Chaînes affreuses!
Horreur de sa jeunesse, horreur de ses vieux ans,
Soulevant, sur ses pas, les rires méprisants,
Harnais déshonorant forgé pour l'esclavage
Et qu'un homme riva sur la bête sauvage.

Oh! cet homme! Son maître, hélas! et son barnum!
Ignoble, dégoûtant, brutal, gorgé de rhum,
N'ayant que le blasphème et l'injure à la bouche;
Ce gueux avec lequel il marche, il mange, il couche,

Sinistre mécréant, bête et sans dignité,
Larron de son honneur et de sa liberté!
Ce gitane, rebut des campagnes de Rome,
Trop pâle pour être ours, trop velu pour être homme;
Cet opprobre vivant de la création,
Mécène de ruisseau, dont la protection
Insulte au fier captif, roi des montagnes blanches,
Et sous les pas duquel roulaient des avalanches;
Ce rustre qu'il nourrit et qu'il fait glorieux,
Et qui, pendant qu'il charme un flot de curieux,
Ramasse les gros sous et puis jette, en échange,
A l'artiste, un lambeau de chair, parmi la fange!
Il le hait.
Mais, dit-on, cet homme, cependant,
Ne lui montra-t-il pas la danse?
L'impudent
Ose donc se vanter de l'avoir pour élève!
Lui, l'ours, était le bois, et l'homme fut la sève?
Il était la matière, et ce fut l'ouvrier?
Ainsi qu'un bon sculpteur taille le coudrier,
Le chêne ou le sapin, le sycomore ou l'orme,
Comme il taille, à grands coups, le bloc de marbre informe
Et fait, d'un roc obèse, un temple phrygien,
Et comme, en sa science, il sait, chirurgien
Merveilleux, arracher avec sa main pieuse
Au ventre du Chaos la Beauté radieuse,
Celui-ci prit un ours à peine dégrossi,
Tailla, frotta, rogna longtemps et dit: Voici?
Lui, le fils du fameux Atta Troll, être l'œuvre
De ce bandit sinistre à tête de couleuvre?
Ah! Messieurs, par pitié! n'en croyez pas un mot!
Mais il savait déjà danser étant marmot!
Henri Heine l'affirme, il faut croire un poète.
Le montreur qui l'a pris est une franche bête
Bien digne de porter, à son tour, le carcan.
Maître à danser! Mais il ignore le cancan,
Et n'a sur la scottisch que des notions vagues.
Ses pieds ont le roulis des bateaux sur les vagues.
Où les prétentions vont-elles se nicher?
Danser! Le malheureux! Il ne sait pas marcher.

Ainsi, dans les chemins, poursuivi par les dogues,
Enchaîné, l'ours allait faisant des monologues.

Un rêveur l'entendit, un jour, et le comprit.

Il était riche. Il fit, avec l'homme, un écrit,
Donna beaucoup d'argent, et racheta le fauve;
Puis, vers les pics neigeux où le chamois se sauve,
Il mena l'ours et lui rendit la liberté.

Qui n'a pas vu rentrer en France un déporté,
Qui n'a pas vu sortir un forçat de sa geôle,
Qui n'a pas vu passer, un bissac sur l'épaule,
Le marin débarquant d'un voyage lointain,
Qui ne s'est éveillé, jamais, un beau matin,
Après un long exil, sur la terre natale,
Qui n'a jamais été Crésus après Tantale,
Ne peut se figurer l'Ours, joyeux, étonné
De retrouver les monts sur lesquels il est né.
Étonnement exquis et doux, et joie immense,
Qu'a soupirés, souvent, la défunte romance.
A de certains moments, génie et scélérat,
Sans peur du ridicule, ont le cœur de Garat.

Il voulut tout revoir, jusqu'au dernier brin d'herbe,
Parcourut en tous sens la montagne superbe,
Et se grisa d'air pur sur les hautains sommets.
Comme, à table, un gourmand reprend de chaque mets,
En goinfre du bonheur, il se remplit le ventre,
Rentrant pour digérer, seulement, dans son antre.
Que le ciel fût de plomb, qu'il fût d'or ou d'azur,
Ou qu'il fût d'un gris sale et semblât un grand mur
Horrible, séparant les humains de leurs rêves;
Que la mer, en chantant, déferlât sur les grèves,
Ou que le flot pressé filât vers l'horizon,
L'Ours brun vagabonda, pendant une saison.
Pendant une saison, les étoiles sans nombre,
Le soleil dont les yeux de flamme percent l'ombre,
Et la lune, au front ceint d'argent, virent toujours
Ce montagnard poilu qui faisait les cent tours.
Lorsqu'au plus haut du ciel s'envolait l'alouette,
Ce qu'elle apercevait, c'était sa silhouette,
Énorme, trottinant au loin sur un glacier.
Les ours, même très vieux, ont des jarrets d'acier,
Et celui-ci, de plus, était maître de danse.
Mais quelque faim qu'on ait, on se remplit la panse,
Et le moment arrive où l'on veut digérer.
L'ancien esclave, un jour, enfin, cessa d'errer.
Mollement étendu sur un lit de fougère,
Gavé de liberté, paresseux, il digère.

Cela dura des mois et des mois. Puis, soudain,
Talonné par l'ennui, plus rapide qu'un daim,
Roulant, tombant, sautant, et sans reprendre haleine,
Il quitta la montagne et regagna la plaine.
Et tout seul, cette fois, au milieu des badauds,
Levant sa grosse patte et cambrant son gros dos,
Retrouvant d'un seul coup ses anciennes allures,
Parmi les quolibets et parmi les injures,
Honni, moqué, couvert de boue et de mépris,
Vieux cabotin farouche et de rhythmes épris,
Préférant aux grands monts les tréteaux de la foire,
Libre de toute chaîne, il dansa pour la gloire.

(*Chansons pour Toi.*)

: - :

Ballade de nos Passe-Temps

Sous le ciel noir ou les ombrages verts,
Se promener, Muse, à ta fantaisie,
Passant naïf en quête d'un beau vers;
Dès que l'on t'a pour maîtresse choisie,
Avec respect, amour et courtoisie,
A chaque instant davantage être à toi,
Ne vouloir plus d'autre loi que ta loi,
Sans vain orgueil pâlir sur la métrique,
Humble artisan plein d'espoir et de foi,
C'est passe-temps de poète lyrique.

Mais l'existence humaine a ses revers.
Le sort cruel frappe avec frénésie
Précisément les cœurs les moins pervers.
Courage donc et point d'apostasie!
Gardons ton culte, ô sainte poésie,
Et faisons taire un trop vulgaire émoi;
Nos armes sont, Vulcain, de ta fabrique,
Pégase ailé nous sert de palefroi,
C'est passe-temps de poète lyrique.

Verbe sacré, maître de l'univers,
Toi notre culte et notre jalousie,
Console-nous de tant de maux divers.
Toujours notre âme à ta voix s'extasie,
Sur notre lèvre un parfum d'ambroisie
Flotte et persiste et s'imprègne. Pourquoi
Nous plaindre alors au moindre désarroi?
Cueillons les fleurs, même de rhétorique.
Vivre plus fier et plus libre qu'un roi,
C'est passe-temps de poète lyrique.

ENVOI

Laurier, j'aurais voulu, dans cet Envoi,
Chanteur tremblant de désir et d'effroi,
Faire briller ta gloire allégorique.
Hélas! c'est peu qu'une rime de moi,
C'est passe-temps de poète lyrique.

(*Vers l'Horizon.*)

AUGUSTE GÉNIN

Bibliographie. — *Étude sur les Anciennes Races Mexicaines* (Mexico, 1885, édition en espagnol; 1886, édition en français); — *Tableau Synoptique d'Histoire du Mexique* [en espagnol] (Montauriol & Cie., Mexico, 1887; 2e édition, 1882; 3e édition, 1893); — *La Fédération*, scène en vers (Mexico, 1889); — *Poèmes Aztèques* (Fischbacher, Paris, 1890; nouvelle édition, Mexico, 1907); — *Mexico*, dans *Les Capitales du Monde* (Hachette, Paris, 1892); — *Le Travail*, discours en vers (Mexico, 1893); — *La Révolution Française*, discours en vers (Mexico, 1906); — *La Patrie est en Danger*, scène en vers (Mexico, 1907); — *La Marseillaise et la Mort de Rouget de Lisle* (Mexico, 1909); — *In Excelcis* (Mexico, 1909).

En outre, diverses études et notes sur l'Archéologie et l'Ethnographie mexicaines; sur les plantes textiles du Mexique, sur le caoutchouc, etc., parues dans le *Bulletin du Ministère de l'Agriculture*, dans le *Bulletin de la Société des Américanistes de France*, dans la revue *Le Mexique*, etc.

A paraître: Un volume illustré contenant: *Les Français au Mexique*; *Mexico* [la ville ancienne et la ville moderne]; *Coutumes Mexicaines*; *Types Mexicains*; *Voies de Communication et moyens de transport au Mexique*. — En outre: *Le Livre de l'Aimée*, vers; *Poèmes d'Amour*, vers; *Poèmes Mexicains*, vers; *Le Sacrifice*, épisode dramatique en vers; *Le Mexique*, notes et impressions.

M. Auguste Génin a collaboré à la *France Illustrée*, au *Courrier du Mexique*, au *Nouveau Monde*, à la *Géographie*, à la *Revue Ariégeoise*, au *Mémorial Diplomatique*, au *Trait-d'Union*, au *Courrier du Mexique et de l'Europe*, etc. Il a publié, à Mexico: *Le Journal du 14 Juillet* (années 1884, 1886, 1887, 1888, 1904, 1908, 1909).

M. Auguste Génin, né en 1864, à Mexico (Mexique), de parents français, originaires du Dauphiné, petit-neveu du

philologue français François Génin, fut envoyé en 1873 en Europe pour y faire son éducation. Élève pendant cinq ans des Frères de Passy, il revint au Mexique en 1879, après une traversée pénible pendant laquelle il eut la douleur de perdre son père qu'il adorait, dirigea avec sa mère la maison de commerce fondée par ses parents et parcourut tout le Mexique, qu'il étudia aux points de vue agricole, industriel et commercial, en notant ses impressions de voyage pour un journal français de Mexico. En 1889, il fit partie du Comité Mexicain à l'Exposition Universelle de Paris.

Après avoir accompli son service militaire (1890), il fut chargé en 1892 par le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de France d'une mission au Mexique à l'effet d'y poursuivre des recherches sur l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique du pays. Nommé la même année membre de la Société Nationale Mexicaine d'Histoire, de Géographie et de Statisque, il revient en 1894 en France où il apporte les collections recueillies au cours de sa mission [1]), est nommé successivement chevalier du Mérite Agricole et officier d'Académie, puis retourne au Mexique pour terminer sa mission. Chevalier de la Légion d'honneur depuis sa rentrée en France (1898), il fonde en 1899, à Mexico, avec M. Napoléon Magne, la Compagnie Agricole et Industrielle du Paraiso Novillero qu'il dirige jusqu'en 1903, en même temps qu'il contribue à la fondation de la Société Financière pour l'Industrie au Mexique. Il est depuis 1904 Directeur Général de la Compagnie Nationale Mexicaine de Dynamite (Mexico).

M. Auguste Génin a publié, en 1890, un volume de vers, réédité en 1907: *Les Poèmes Aztèques*, où il évoque admirablement le passé historique et légendaire du Mexique.

[1]) Elles figurent au Muséum de Paris, au Musée du Trocadéro et à la Bibliothèque Nationale.

Ame d'Hirondelle
Rondeau

Comme il vous plaira, petite hirondelle,
Un jour de printemps, de trouver cruelle
La cage où l'amour vous tient seul, pourtant;
A tous mes bonheurs, un chagrin se mêle
Et, sur mes ciels bleus, comme un deuil, s'étend.

Lorsque vous romprez la chaîne si frêle
Qui vous lie à moi, le premier instant
Où la liberté gonflera votre aile,
Comme il vous plaira!....

Mais bientôt après... je vous aime tant,
Votre cœur, d'abord joyeux et content,
Pourra regretter la cage actuelle;
Lors, ne grondez pas le cher infidèle
Et rendez-le moi, fol ou repentant,
Comme il vous plaira...

Mexico - 1908

Auguste Génin

Lizzouli

(FRAGMENT.)

Or, Tlaloc, dieu des eaux, aperçut Lizzouli
Dont le beau corps gisait sous l'onde enseveli.
Par son ordre aussitôt ses ondines timides
L'emportèrent au fond de leurs grottes humides.
Son cœur ne battait plus, ses seins étaient glacés;
Mais, sous les pleurs brûlants, sous les soins empressés,
La pâle jeune fille, étonnée et ravie,
Respira faiblement et revint à la vie.
Triste et tremblante encore, elle narra comment
L'amour l'avait réduite au suicide: l'amant
Qui devait l'épouser s'était fatigué d'elle
Et, faussant tous serments, sans honte, l'infidèle
Était parti furtif, dédaignant son amour.
Confiante, elle avait espéré son retour,
Mais en vain; le cruel riait de sa tendresse;
Alors s'abandonnant au chagrin qui l'oppresse,
Pleine de désespoir, en évocant Meztli [1]),
Elle avait dans la mort voulu trouver l'oubli
Et voici que sauvée il lui fallait encore
Se rappeler l'ingrat qui fuit et qu'elle adore.

Pris de compassion pour ce grand désespoir,
Tlaloc, maître des eaux, usant de son pouvoir,
En sirène changea l'amante infortunée
Et lui fit oublier sa sombre destinée...
Depuis, quand sur les monts hautains descend la nuit,
Lorsque de son écrin la lune émerge et luit,
On entend tout à coup une voix pure et douce
Qui chante tristement et, dans leur nid de mousse,
Sous les rameaux touffus éveille les oiseaux;
Et, souvent, des pêcheurs s'égarent sur les eaux
En cherchant au hasard, à la clarté douteuse
Des astres, l'inconnue et bizarre chanteuse.

---

[1]) Meztli — la lune, pâle déesse des amoureux.

D'aucuns devenaient fous quand vibrait la voix d'or,
Oubliaient tout danger, et, prenant leur essor,
S'élançaient dans les flots pour atteindre à la nage
La charmeuse; au matin, les vagues à la plage
Portaient en les berçant leurs cadavres meurtris
Et le sable sur eux tendait son linceul gris.
Or, la sirène, un soir, vit s'élancer dans l'onde
Celui pour qui jadis, en sa candeur profonde,
Elle voulait mourir; elle sentit son cœur
Battre et l'ancien amour y rentrer en vainqueur.
Le jeune homme approchait; la lueur tremblotante
Des astres éclairait Lizzouli palpitante
Qui ne s'éloignait plus; au moment où lassé,
L'infidèle sombrait dans les flots, le passé
Reparut à ses yeux, ravivant sa tendresse;
Elle redevint femme et, dans une caresse,
Souriante, au nageur elle tendit les mains...
Instant d'amour suivi d'éternels lendemains!
Quand le jeune homme eut dit à Lizzouli: je t'aime!
Tous deux bouche sur bouche en l'angoisse suprême,
S'unirent pour jamais dans un baiser d'amour.
Le lac les engloutit, mais quand parut le jour,
Les pêcheurs étonnés virent sur une berge
Le cadavre d'un homme et celui d'une vierge
Qui, sous l'aube versant du ciel un jour vermeil,
Enlacés, souriants, dormaient le long sommeil....

(*Poèmes Aztèques.*)

Mexico, février 1888.

: - :

La terre chaude, l'Été

TUXTEPEC

L'aurore brusquement vermillonne les nues,
Puis le soleil surgit énorme dans les cieux;
Sur les vallons boisés, sur les savanes nues,
Tombent ses faisceaux radieux.

Tout tressaille et s'éveille: on sent frémir la plaine;
Une chaude buée emplit bientôt les airs;
Des fleurs aux tons outrés: or, pourpre et porcelaine,
Éclatent dans leurs écrins verts.

Dans la vase vautrés, des caïmans sommeillent
Ouvrant au moindre bruit leurs petits yeux vitreux;
Des bandes de hérons vers le fleuve appareillent;
Des aras volent deux par deux.

Des papillons d'azur s'ouvrent près des rivières,
Puis, par longs bataillons, suivent le cours des eaux;
Des biches et des cerfs paissent dans les clairières
Et des tapirs dans les roseaux.

Encadrant les ravins, des forêts séculaires
Couvrent les flancs des monts et, dans leurs profondeurs,
Lianes, acajous, liquidambars, fougères
Mêlent leur force et leurs splendeurs.

Dans les champs, des Indiens buttent le pied des cannes,
Repiquent du tabac, surveillent les vergers,
Autour de quelque ranch [1]) dont les jaunes cabanes
Se groupent sous les orangers.

Une chape de plomb tombe du ciel tranquille
Sur la terre suante en sa fertilité
Et qui montre partout la puissance fébrile
De cet immense et rouge été.

(*Poèmes Mexicains.*)

: - :

Petite Madeleine

Un Matin, le cœur en fête,
J'allais je ne sais plus où,
En rêvant comme un poète,
En chantonnant comme un fou.

---

[1]) „Ranch" ou „rancho", petit hameau, ferme, métairie.

Je vis, près d'une fontaine
Où se reflétaient les cieux,
La petite Madeleine,
Madeleine aux jolis yeux.

Je lui dis: „Le Printemps passe
Dans le bois, dans le ciel bleu;
Voulez-vous qu'on vous embrasse,
Que l'on vous embrasse un peu?..."

Elle souriait, très douce,
D'un beau sourire ingénu,
Et j'aperçus sur la mousse
La blancheur de son pied nu.
Je lui dis: „Petite fille,
Ton corsage épanoui,
Ton pied blanc, ton œil qui brille
Font qu'on s'arrête ébloui..."

Les muguets, étoiles blanches,
Nous regardaient en jaloux;
Mais des merles, dans les branches,
Nous sifflaient des airs très doux.

Je repris: „Blonde fillette,
Je veux baiser tes beaux yeux..."
Elle détourna la tête
Sans répondre... et je fis mieux:
Je baisai sa bouche rose,
Ses oreilles, ses bras blancs,
Et le printemps fut la cause
Que joyeux et tout tremblants,

Pour bavarder sans encombre,
Loin des yeux trop avisés,
On alla s'asseoir dans l'ombre
Du bois propice aux baisers...

Quand le soir tomba superbe,
Sur les guérets d'alentour,
Tout heureux, assis dans l'herbe,
Nous parlions encor d'amour.
Nous avions mangé des fraises,
Bouche à bouche très unis,
Et nos cœurs étaient bien aises,
Mais les pinsons, dans leurs nids,

Semblaient dire: „O Madeleine!
Que de larmes pour demain!
On s'en vient à la fontaine
Et l'on se perd en chemin."

(*Le Livre de l'Aimée.*)

: - :

Pour deux petits pieds

Tes pieds sont petits: des petons d'enfant;
Oh! leurs talons d'un rose triomphant!
Oh! leurs jolis ongles!...
J'aime à les baiser, ils sont alléchants,
Mais aussi méchants
Que des léopards au fond de leurs jungles.

Ils sont chatouilleux et, quand un baiser
Sur leur satin blanc cherche à se poser,
Pas à l'amiable;
On les voit bondir, griffant volontiers;
Dans les bénitiers,
Le diable, à coup sûr, fait bien moins le diable.

Pour pouvoir t'offrir deux nouveaux souliers,
J'allai, l'autre jour, sous les peupliers,
Près de la fontaine,
Cueillir deux arums blancs comme du lait:
Les deux au complet,
Unis dans ma main, l'emplissaient à peine...

Mais quand je voulus te les essayer,
Comptant bien avoir, pour me les payer,
Ta bouche, en partage,
Ils étaient trop grands... et j'en fus surpris
Car trois colibris
A peine pouvaient y vivre en ménage...

Quand tu veux aller au bal, tu sais bien
Que j'en souffre; mais cela ne fait rien...
Les deux misérables
Ne sont jamais las... ils dansent toujours
Et les vols d'amours
Les suivent, ainsi qu'eux, infatigables.

Quoique si petits, lorsque sur mon cœur
Ils dansent, au bruit d'un archet vainqueur,
Et que mon sang goutte,
Ils vous ont des airs naïfs et fripons
Sous les clairs jupons,
Qui peinent beaucoup à les suivre en route.

Ainsi que les chats avec les souris,
Chacun de mon cœur se joue, et tu ris ! . . .
Ton air de famille
Avec le printemps, n'empêchera pas
Que mon coutelas
Ne les coupe un jour, près de la cheville . . .

Las ! que feras-tu de ces deux moignons ? . . .
Non ; laisse danser tes pieds si mignons,
Si c'est leur nature ;
Et je t'offrirai, moi, pour chaque bal,
Le blanc triomphal
De deux lys étroits juste à leur pointure.

Et si tu les perds, comme Cendrillon,
Pour les rapporter, un gros papillon
Suffira sans doute ;
Danse, et que mon cœur meure à chaque accord ;
Danse, danse encor,
Tu trouveras bien d'autres cœurs en route . . .

Oh ! pardonne-moi . . . tes pieds si gentils
Ne danseront plus, puisque tu le dis,
Rien que les dimanches.
Ah ! donne-les moi pour les embrasser, . . .
Vois-les se presser :
Les deux léopards sont deux souris blanches.

(*Poèmes d'Amour.*)

LÉON HÉLY

Bibliographie. — *L'Écrin*, sonnets (Jouaust, Paris, 1889); — *Claires Matinées*, avec une préface de François Coppée (Sauvaitre, Paris, 1892); — *Mentis*, poème, avec une préface d'Anatole France (Fischbacher, Paris, 1896); — *Arpèges* (Fischbacher, Paris, 1905).

En préparation; Un volume de vers.

M. Léon Hély a collaboré à la *Jeune France*, à la *Revue Moderne*, à la *Revue Française*, à l'*Événement*, à l'*Avenir Artistique et Littéraire*, à l'*Art et la Mode*, au *Semeur*, à la *Revue des Revues*, etc.

M. Léon-François Cardin, — en littérature Léon Hély, — est né à Paris en 1864. Après avoir débuté à la revue *La Jeune France*, il fit connaissance avec François Coppée, publia en 1889 un recueil de sonnets: *L'Écrin*, puis, en 1842, *Claires Matinées*, poésies agrestes, „cris d'âme" et larges poèmes idéalistes dédiés à Corot, Millet, Théodore Rousseau, Lamartine, avec une lettre-préface du Maître. Entre temps, il connut M. Anatole France, qui s'intéressa au plan de son poème *Mentis* et voulut le présenter au public. *Mentis* parut en 1896 et eut un grand retentissement littéraire. En 1905, M. Léon Hély publia un nouveau volume de vers, *Arpèges*, où l'on trouve des harmonies exquises.

Dans *Mentis*, nous voyons un savant, philosophe, „enfant d'un siècle né dans les affres du doute", chercher sincèrement la Vérité, le Divin, à travers les âges, les systèmes et les religions. „Je crois avec le poète de *Mentis*, dit M. Anatole France dans sa belle Préface, que la pensée d'un philosophe est le plus pathétique des drames, et que l'écoulement universel des choses est un spectacle plus douloureux encore que le corps fleuri d'Ophélie roulé dans le ruisseau d'Elseneur. Aussi, ai-je suivi les trois chants de ce poème comme les trois actes d'une tragédie sublime et terrible.

„L'œuvre de M. Léon Hély plaira, je crois, aux esprits méditatifs et sincères, et leur inspirera de la sympathie pour cet esprit si vrai, si sérieux, si recueilli, qui s'est peint, ou plutôt reflété dans son Mentis. Pour ma part, je l'ai tout de suite aimé, ce frère en esprit qu'on nous montre enfermé dans son grenier de l'avenue de l'Observatoire, revivant toute l'humanité, repensant toutes les pensées dont elle fut agitée à travers les âges, recréant tous les dieux qu'elle a créés. C'est le divin que veut extraire et traiter ce chimiste de la psychologie. Il y emploie la méthode historique et positive, en quoi il se montre et moderne et notre contemporain. De tout temps il y eut des âmes anxieuses qui fouillèrent l'amas des croyances pour en extraire les parcelles de vérité. Mais un homme du XIXe siècle peut seul, comme Mentis, considérer et suivre, ainsi qu'en une immense frise, les images du divin chez les Égyptiens, les Kimmériens, les Assyriens, dans la Perse, dans l'Inde, en Grèce, dans cette Rome où il découvre enfin les origines de la foi qui garde, encore aujourd'hui, un reste de vie dans les nations. Il salue le dieu des temps nouveaux :

O grand consolateur repose
Dans la lumière . . .

„Mais aucun dogme n'a contenté son intelligence. C'est alors que lui apparaît une figure céleste, et qui n'est pas chrétienne. Je songe à quelque composition à la fois familière et surnaturelle de Fantin-Latour, quand le poète me montre Mentis accoudé à la fenêtre de sa chambre studieuse, d'où l'on découvre une illustre étendue d'arbres verts, de dômes, de flèches, de toits, et recevant, comme le Musset des *Nuits*, la visite d'une Muse ailée.

„Cette Muse, c'est Luxa, c'est la Vérité. Mais elle aussi, elle apporte non la paix, mais le glaive.

„Et ces dialogues lyriques, entre l'homme et cette vérité présente et voilée, sont conduits par le poète avec un austère lyrisme et une passion contenue qu'il faut admirer.

„Par son angoisse, par sa lutte contre le désespoir qui marque le troisième et dernier épisode du poème, Mentis se montre semblable à plusieurs d'entre nous . . ."

La mer.

- - - - - - - - - - - -

Et la plainte s'élève, immense, de là-bas,
On dirait qu'elle marche en mesurant ses pas
Le vent a désarmé ; le ciel s'étoile au large.
Laissant planer un coin de son mystère enfin,
Qui demeure un poème infini mis en marge
De la Création par l'Artiste divin.
Et la plainte déferle, elle accourt, elle approche,
Son murmure s'accroît, roule de roche en roche ;
Elle devient distincte, à tel point qu'on saisit
Le motif de sa lente et triste cantilène.
Berceuse étrangement tragique de l'esprit
N'est-elle pas du Monde en détresse l'haleine,
L'espoir toujours déçu d'un Sisyphe éternel,
Qui nuit et jour, en sang, se courbe sous la tâche
Sans atteindre le but qui s'enfuit sans relâche !
Symbole transparent du rythme universel
N'est-elle pas la voix de notre âme exilée
Du rivage d'amour dont l'horizon lointain
Nous rappelle souvent à notre vrai destin ! —
Et l'éternelle plainte erre inconsolée . .

- - - - - - - - - - - - - - -

Léon Hély

Bretagne - 1905

L'Étude

(FRAGMENT.)

. . . .
Enfant d'un siècle né dans les affres du doute,
De bonne heure, Mentis s'engage sur la route
Qui doit mener au seuil du progrès éternel.
La Science est, pour lui, l'unique but réel,
La seule attraction de la vie et de l'âme.
Il s'élance vers elle, ainsi que vers la flamme
Vole le papillon pour tomber au néant.
Dans le temple profond du problème béant,
Animé de l'ardeur divine des apôtres,
Il entre, en renversant, les uns après les autres,
Les grossiers préjugés de l'âge primitif.
Dans les choses voyant le côté positif,
Il pénètre en leur monde, en leur complexe ensemble,
Les classe par aspects, propriétés, et semble
Décomposer les faits, pour en mieux découvrir
L'intime liaison dont il se veut nourrir,
Et dont il veut chercher les plus subtiles causes.
Se jetant, sans repos, dans les métamorphoses
De ses raisonnements serrés et rigoureux,
Il en suit la logique ; il ne se sent heureux
Que lorsqu'il a trouvé, sous la claire formule,
Un point qui le convainc, l'entraîne et le stimule.
Et lorsqu'il a groupé, dans leur dédale obscur,
Les faits dont son esprit se croit le maître sûr,
Qu'il a surpris leurs lois, suivi l'expérience
Que révèle Bacon — l'âme de la science, —
Il étend à la même espèce, à tous les cas,
Le rapport constaté dans plusieurs, pas à pas ;
De cette induction jaillit la certitude
Qui vient illuminer sa chère solitude.

* * *

L'esprit de l'homme, aussi, subit le même sort.
Et Mentis le poursuit ; triomphant dans l'effort,

Il arrive à le voir sortir de la lumière,
Du souffle créateur, et faire sa première
Manifestation au sein du genre humain,
S'avancer, hésitant, sur le morne chemin
De l'inconnu, cherchant à percer le mystère
Qui voilera toujours l'avenir de la terre.

Comme un esquif perdu sur le roulis des flots,
L'esprit erre en naissant dans l'ombre du chaos,
Écoute sans saisir, près des écueils, des vides,
Où l'attirent déjà d'invisibles fluides.
Violon sans archet, caverne sans flambeau,
Tel est l'esprit avant de percevoir le Beau.
Mentis observe alors toutes ses tentatives,
Pour s'approcher du jour, et ses alternatives
De doutes et d'espoirs, à mesure que luit
L'aube de la Raison qui dissipe la nuit.
Il le voit s'allier à la matière inerte,
Dompter les éléments, et, sur la terre ouverte
Au Progrès, dominer en nouveau créateur ;
Puis d'effort en effort, s'égaler à l'Auteur
Du principe de vie — éternelle hypothèse ! —
Et voulant de l'Esprit établir la synthèse,
Mentis s'isole avec ses maîtres anciens ;
De préférence, il va vers les logiciens,
Il les adopte tous, tant croyants que sceptiques,
Et semble découvrir sous leurs dialectiques,
Comme un excelsior fait d'espoir et de foi,
Liant l'esprit de l'homme à la suprême loi.

* * *

Mentis demande ensuite aux épaisses ténèbres,
Où sont ensevelis tant de peuples célèbres,
Aux antiques pays maintenant désolés,
Aux champs couverts de lèpre où gisent écroulés
Les temples, les palais élevés dans le faste,
Ce qu'ils savent de l'homme et de son règne vaste.
Évoquant ces milieux chargés d'événements,
Ces tombeaux, ces débris mornes de monuments,
Il veut faire sortir du fond de ses ruines
Les éléments divers des anciennes doctrines ;
Il veut approfondir, creusant l'antiquité,
La première croyance en la divinité.

Et Mentis, remontant aux cités riveraines
De l'Euphrate et du Nil, voit les villes sereines
De Palmyre, de Tyr, de Thèbes, de Memphis,
Étaler leur éclat, répandre sur leurs fils
Le spectacle enchanteur d'une terre féconde,
Et recevoir d'Ophir, de Ceylan, de Golconde,
Les trésors précieux de leurs riches moissons.
L'homme dans ce décor sent les premiers frissons
Du désir s'emparer des fibres de son être,
Comme une vive ardeur de voir et de connaître.

La forme naît, puis meurt ; le son vibre et s'enfuit,
Le jour vient annoncer le calme de la nuit.
L'air reverdit les bois, la douce fleur embaume,
Et l'homme sent partout, dans son naissant royaume,
Un mystérieux souffle autour de lui passer
Il voit les éléments s'unir pour le bercer
Dans la nature ainsi qu'en un magique rêve.
A ce contact il vit, il grandit, il s'élève
Jusqu'à l'intuition d'un pouvoir souverain
Qui règne dans l'azur impassible et serein.
Ce penser élargit le ciel de ses extases,
Il croit trouver au sein des grandioses phases
Du jour, l'enveloppant de son rayon vermeil,
Comme une „Intelligence" animant le soleil
Qu'il appelle „Osiris", la source de la vie.
Fier de ce premier pas, l'âme ouverte et ravie,
L'homme se livre alors à l'intense désir
Qui le pousse à vouloir tout comprendre, à saisir
Le moindre phénomène étranger à sa vue,
Et, sur le sol doré, sous la vaste étendue
Du ciel, brillant le jour, et, la nuit, constellé,
Il rêve et suit l'essor de son esprit ailé.

La nature, dès lors, semble être l'humble esclave
De l'homme dont l'orgueil ne connaît plus d'entrave.
Il voit s'épanouir sa naissante raison.
Chaque jour il découvre un nouvel horizon
Qui le séduit, l'attire; il embrasse l'immense
Champ de son avenir que le temps ensemence,
Et trouve dans la vie un bienfait mérité.
Alors reconnaissant dans la divinité
Une puissance amie, une force motrice,
Qui vient féconder sa faculté créatrice,

Il l'honore d'un culte et prétend, néanmoins,
L'associer à ses désirs, à ses besoins.
Et la terre et les cieux deviennent le domaine
Des dieux imaginés par la pensée humaine.
Adorant le symbole enveloppant ses dieux,
L'homme se sent plus fort, et marche radieux
Dans le divin mystère où son esprit s'enivre.
L'existence est, pour lui, le grandiose livre
Qu'il feuillette à son gré mais sans jamais pouvoir
S'arrêter aux beautés qu'il ne fait qu'entrevoir.
. . . .

(*Mentis.*)

: - :

L'Abîme

(FRAGMENT.)

. . . .
— Vivre ! vivre ! pourquoi ?
— Mentis, qu'une secousse
Profonde fait vibrer, se ressaisit et pousse
Une imprécation qu'il ne peut retenir :

— Vivre un jour, même un siècle, hélas ! sans parvenir
A fixer l'origine et la fin de notre être,
Est-ce donc là ta tâche, ô destin fourbe et traître !

Pourquoi m'as-tu fait naître, ô fluide mauvais !
Puisqu'avant que je vinsse ici-bas, tu savais
Essentiellement quelle était ma monade,
Que je devais tenter à mon tour l'escalade
Par delà l'irréel qui ne me répond pas.

Exister, est-ce donc s'en aller pas à pas
Devant soi jusqu'au bout d'une banale route,
Sans proférer un cri de faiblesse ou de doute,
Sans même réfléchir au mystère oppresseur
Qui revêt une forme en face du penseur.

Est-ce donc s'attacher à quelque ombre tremblante
Qui fuit comme le vol d'une vision lente,
Et qui ne laisse au cœur, pour toute impression
Que le parfum douteux de la vaine action.

— Devenir, à présent, le jouet de la vie,
Ou l'hôte du banquet brillant où le convie
La nature vibrant en d'innombrables voix,
N'est guère plus possible à Mentis dont le choix
S'est pour jamais porté sur l'humaine souffrance.
Il ne doit pas, savant, admettre l'apparence.
Les choses et les faits aiguisent son besoin
De tout décomposer, de regarder plus loin
Que leur léger tissu, et de sentir encore
L'intangible chaînon des forces qu'il ignore.

Atterré par l'excès d'un mal intérieur,
Mentis fuit à l'espoir d'un horizon meilleur.

„— La pensée a détruit en moi l'attrait de vivre,
Et fermé, désormais, à mon regard ce livre
Qu'on appelle la vie, et qui n'est qu'un chaos."
— Puis, soudain, s'apaisant, il ajoute ces mots:

„— Si la mort devait être une libératrice,
Un infaillible baume à notre cicatrice,
O mère! lui dirais-je, ô prends-moi, tout entier,
Que je goûte l'oubli, dans ton coup d'aile altier.

„Continuer, là-bas, mon chemin solitaire,
Ou bien traîner ici, souffrir dans le mystère,
N'est-ce pas même chose, et même état obscur.
Partout même silence inquiet de l'azur.

„Délaisser une larve immonde pour une aile,
Et voler en aveugle en la Cause éternelle,
Forme pour forme, hélas! est-ce qu'il faut changer,
Et ne serai-je pas partout cet étranger
Suspect, à qui l'on tient toujours la porte close?"

— A ce dernier débat, Mentis, tremblant, oppose
Des foules d'arguments qui, degré par degré,
L'amènent à jeter ce cri désespéré:

„Forçat de la science implacable de l'âme,
Renégat de l'amour dont j'ai tué la flamme,
Suis-je encore, à présent, capable de saisir
Dans mon être brisé la trace d'un désir ?

„Effet intelligent de la plus pure essence,
Je suis ce que la vie en sa toute-puissance
Transforme et renouvelle en dépit du néant.

„Je resterai, penché sur le gouffre béant,
Berçant dans mon esprit ma douleur inféconde
Et le regret croissant de vivre sur ce monde . . ."

(*Mentis.*)

: - :

Le Ruisselet

D'où vient-il ? Le sait-il lui-même,
Le ruisselet qu'on ne voit pas,
Son murmure est comme un problème
Qui vous sollicite tout bas.

Invisiblement il chemine,
En flânant comme un maraudeur ;
Et lorsque penche la colline,
Il paraît se piquer d'ardeur.

Où va-t-il ? Qui pourrait le dire,
Le ruisselet qu'on ne voit pas,
Ici semble être son empire,
Et voilà qu'on l'entend là-bas.

Il vous attire, à l'aventure,
Dans un décor virgilien.
Entre l'âme et sa note pure
S'établit bientôt un lien.

On lui parle, on sent qu'il existe,
Ses trilles roulent sous vos pas.
Il vous retient comme un artiste,
Et pourtant on ne le voit pas.

(*Arpèges.*)

PAUL PEYSSONNIÉ

(PAUL SONNIÈS)

BIBLIOGRAPHIE. — *Arlequin séducteur*, comédie en un acte, en vers, représentée sur la scène du Théâtre du Vaudeville (1889); — *Karita*, comédie en un acte, en vers, représentée sur la scène du Théâtre du Vaudeville (1892); — *Engoulevent*, comédie en cinq actes, en vers; — *Fausta*, pièce en quatre actes, en vers, représentée sur la scène du Théâtre de l'Œuvre; — *Le Diable femelle*, comédie fantaisiste en quatre actes, en vers; — *Lulu-Jojo*, comédie en un acte, représentée sur la scène du Théâtre du Grand-Guignol; — *Les Idoles*, poèmes (P. Ollendorff, Paris, 1907).

M. Paul Peyssonnié a collaboré à divers quotidiens et périodiques.

M. Paul Peyssonnié (en littérature : Paul Sonniès), avocat général à Paris, est né à Narbonne en 1853. Son père, officier au 16e d'infanterie, fut envoyé à Angers où il prit sa retraite. Le futur magistrat fit ses études complètes au lycée de cette ville et là, un professeur de rhétorique, M. Sarradin, éveilla chez son jeune élève la passion des vers. Après trois mois de philosophie, M. Paul Peyssonnié passa son baccalauréat et, malgré l'opposition de ses parents, qui le destinaient à Saint-Cyr, se décida à faire son droit. Il quitta la maison paternelle, accepta une place, mal rétribuée, de maître d'études qu'il échangea bientôt pour une autre, meilleure, et finalement, après mille déboires, fut nommé professeur de français dans une grande institution libre d'enseignement secondaire à Bordeaux, où il avait d'abord remplacé, comme répétiteur, Émile Goudeau, parti pour Paris. A vingt et un ans, il obtint sa licence et entra dans la magistrature, d'abord comme substitut à Cayenne, ensuite comme juge de paix à compétence étendue en Algérie. Rappelé en France, il fut nommé substitut, successivement,

à Barbezieux, Loches, Laval, Le Mans, et enfin procureur de la République à Saumur. Là, il écrivit, pour se distraire, un acte en vers: *Arlequin séducteur*, joué en 1889 au Vaudeville, où il remporta un vif succès. Nommé procureur à Dieppe, puis à Orléans, M. Paul Peyssonnié donna encore au théâtre: *Karita* (Vaudeville, 1892), *Fausta* (Théâtre de l'Œuvre, avec Cora Laparcerie dans le rôle de Fausta) et *Lulu-Jojo* (Grand-Guignol), qui obtinrent également un succès mérité.

Dans son récent recueil, *Les Idoles* (1907), M. Paul Peyssonnié fait vivre „toutes les Idoles, celles de chair, comme celles de marbre, les unes avec leur âme, les autres avec les idées et les passions dont elles furent jadis les adorables symboles". On trouve dans ce volume de grandes et hautes pensées et de charmants badinages, d'heureux souvenirs de l'antiquité, de beaux vers voluptueux et délicieusement païens, des rythmes très musicaux, heureusement variés.

Les Dieux sont morts ! Le monde appartient au titan !
L'orgueilleux révolté s'arrache palpitant
Au monstre rongeur du sang de ses entrailles

Le droit livre à la force un combat incertain ;
Devant toi, liberté, s'écroulent les murailles ;
L'homme a tué les Dieux, tous, hormis le Destin !

Paul Sonniès

1907

Momie

D'après une inscription égyptienne relatée par M. Maspéro.

O cher époux, resté lorsque je suis partie,
Délaisse au noir sommeil mon ombre appesantie ;
Réjouis-toi ! La joie emplit les coupes d'or.
On y boit la douceur d'aimer, de vivre encor !
Enivre-toi longtemps, et ris, et sois en fête ;
Entasse les plaisirs pour trôner sur le faîte
Comme au temple d'Ammon les colosses d'airain.
Que ton œil soit sans pleurs, ton âme sans chagrin,
Suis ton caprice, et tant que tu seras sur terre,
Laisse l'oubli chanter, le souvenir se taire...

Ici tout est si noir dans ce sommeil si lourd,
Nuit sans fin, deuil muet du vide aveugle et sourd
Où dorment, dépouillés de forme corporelle,
Ceux qui n'entendront plus la grise tourterelle
Inclinant au soleil un regard ébloui
Gonfler de chants d'amour son col épanoui.
Ils ne connaîtront plus parents, enfants ni femme ;
Nul ne viendra distraire ou consoler leur âme.
C'en est fait de nos jours éteints, et plus jamais
Rien ne sera pour moi de tout ce que j'aimais,
Et de moi rien n'est plus, hormis la soif de vivre,
La soif de ce bonheur dont l'univers est ivre !
Je ne sais même pas où je suis ; je ne vois
Que l'immuable nuit; mes lèvres sont sans voix.
Je pleure après nos dieux de l'île Éléphantine
Où l'eau sainte susurre une plainte argentine
Que le vert scarabée écoute et qu'il comprend ;
Je pleure après la brise irritant le courant
Du Nil divin ; un seul baiser de son haleine
Rafraîchirait mon cœur et charmerait ma peine...
En l'horreur qui m'étreint règne le Dieu de Mort.
Nul n'échappe au poison de sa bouche qui mord ;
Sitôt qu'il a parlé chacun vient se soumettre
Et se couche livide aux pieds du sombre maître

Qui brise nos destins sous son sceptre odieux.
Le cri de sa colère épouvante les Dieux!
Vous n'êtes rien pour lui, beauté, gloire, naissance;
Tous les pâles humains sont égaux d'impuissance.
Rien ne sert de le fuir car il vient à grands pas.
Rien ne sert de prier, car il n'écoute pas.
Qu'on blasphème ou qu'on loue, il reste inexorable.
Mortel, garde l'offrande en ta main misérable,
Renonce à le fléchir, et tais-toi désormais,
Éternel suppliant qu'on n'exauce jamais!

(*Les Idoles.*)

: - :

Tanit

La prêtresse nocturne interroge, en songeant,
Ton manteau constellé d'étoiles radieuses,
Tanit, déesse pâle au grand disque d'argent,
Sereine vision des nuits mystérieuses...

Du parvis le plus haut ses regards vont plongeant
Dans le ciel, dans la mer, dans les cités pieuses
Qui dorment à l'abri de ton temple indulgent,
Tandis que le hibou pleure dans les yeuses.

Dis-lui le noir destin, lumière de la nuit
Qui sur l'homme rongé d'impuissance et d'ennui
Verses si doucement l'amitié des silences.

Dis-lui bien, en faisant scintiller la clarté
D'un rayon fugitif à la pointe des lances,
Que Carthage aura juste autant d'éternité!

(*Les Idoles.*)

: - :

Sur la Plaine Rouge

ARÈS

Vers le ciel en feu la guerre a lancé son cri de démence,
Le hérissement des piques a lui sur la plaine immense ;
Aux appels pressés des clairons stridents le combat commence.

Tourbillonnement d'hommes, de chevaux, roulement des chars,
Défis des guerriers, chocs des éléphants, escadrons hagards
Font trembler le sol que jonchent les morts aux yeux sans regards.

Qui sera vainqueur ? De quel côté va ta faveur divine,
Arès, et pour qui chevauches-tu l'air sans qu'on te devine,
Tandis que la lutte empourpre de sang la verte ravine ?

Des voix d'agonie hurlent sous les coups des glaives fumants ;
Tout un peuple meurt ! Le sort a marqué ses derniers moments,
Et de lui demain il ne restera que des ossements !

(*Les Idoles.*)

PAUL REDONNEL

Bibliographie. — *La Mort du Vieillard*, poème (Brasseur jeune, Paris, 1889); — *Liminaires*, vers d'ironie (Lacomblez, Bruxelles, 1891); — *Les Chansons Éternelles* (Bibliothèque de la *Plume*, Paris, 1894); — *Les Chansons Éternelles*, nouvelle édition illustrée de plus de 400 dessins, eaux-fortes, aquarelles, pointes sèches par Grasset, Mucha, Rassenfosse, Paul Redonnel, etc. (Bibliothèque Artistique et Littéraire, Paris, 1898); — *Les Cahiers Occitans*, en collaboration avec Maurice Barrès, Charles-Brun et Han Ryner (Bibliothèque de la *Plume*, Paris, 1899); — *Les Sciences Maudites*, en collaboration avec Jollivet-Castelot (La Maison d'Art, Paris, 1900); — *Catalogue raisonné des livres de Science Occulte*, notes critiques (Chacornac, Paris, 1903 et 1906).

En Préparation : *Pêcheur d'hommes*, philosophie et science; — *Poèmes de lumière*, vers.

M. Paul Redonnel a collaboré à l'*Ermitage*, au *Gil Blas Illustré*, aux *Écrits pour l'Art*, aux *Poèmes*, à l'*Hexagramme*, à la *Cigale*, dont il fut pendant quelque temps le secrétaire de rédaction. M. Paul Redonnel a fondé le 15 août 1889, avec Léon Deschamps et Maillard, la revue littéraire *La Plume*. Il a fondé en outre, la *Chimère* et les *Partisans*. Il est secrétaire de rédaction de l'*Action Régionaliste*.

M. Paul Redonnel, né à Cournon-Terral le 21 janvier 1860, est le dernier représentant d'une noble famille du Haut-Languedoc qui donna plusieurs capitouls à la ville de Toulouse. C'est au XVIe siècle que l'un des ancêtres du poète vint s'établir dans le Bas-Languedoc. — Paul Redonnel, qui avait quarante-cinq jours lorsqu'il perdit son père, fut un enfant rêveur et silencieux. Fidèle à la langue d'oc, qui est sa langue maternelle, il ne consentit à parler la langue française qu'à quatorze ans. Il fit ses études secondaires de lettres et de

sciences au lycée de Montpellier, ses études supérieures scientifiques à la faculté de Montpellier, ses études supérieures de lettres à l'Université de Paris. Sa culture multiple et profonde a fait de lui non seulement un admirable poète, mais aussi un mathématicien remarquable et un extraordinaire érudit. Il appartint quelque temps à l'enseignement et donna sa démission de professeur du Collège Rollin pour devenir en 1890 secrétaire de Jules Simon.

Sa vie littéraire avait déjà commencé. Il avait publié en 1889 son premier poème: *La Mort du Vieillard*, et le 15 août de la même année il avait fondé, avec Léon Deschamps et Maillard, sous le titre *La Plume*, une revue qui devait fournir une brillante carrière. Il dirigeait ce périodique comme secrétaire de rédaction lorsque ses yeux malades le forcèrent à quitter Paris. Il se retira à Montpellier, pour quelques mois, croyait-il. Il y resta cinq années. Pendant cette période, il fonda et dirigea *La Chimère*, „revue d'insolence littéraire" où il donna asile à tous les jeunes. En septembre 1894, il fonde aussi, avec Maffre de Baugé, *La France d'Oc*. Il était, en outre, secrétaire de rédaction d'une publication languedocienne, *La Cigalo d'or*, où il publia *Les Sornettes*, qui attirèrent l'attention de tous les curieux du *folk-lore* et de la tradition. Une interview qu'il prit à Camille Chabaneau sur les origines de la langue française et à laquelle répondit Gaston Paris dans *Romania* souleva d'interminables polémiques parmi les savants et parmi les félibres.

En 1899, M. Paul Redonnel revient à Paris et reprend le secrétariat de rédaction de *La Plume*, qu'il garde jusqu'à la mort de Léon Deschamps, en décembre 1899. Il devient alors rédacteur en chef, mais bientôt donne sa démission pour fonder *La Maison d'Art* (avril 1900). Entre autres travaux intéressants, il avait mené, à *La Plume*, une passionnante campagne sur toutes les questions de décentralisation sous le pseudonyme très remarqué de Ian Mougoï.

A la *Maison d'Art*, tout en publiant de belles éditions, il fonde *Les Partisans*, dont il fait, avec la collaboration de M.M. Léon Bloy, Laurent Tailhade et Han Ryner, le plus beau des magazines de lettres et d'art.

Il est impossible de suivre dans le détail les manifestations de la souple et diverse activité de M. Paul Redonnel. Signalons cependant qu'il est secrétaire de rédaction de l'*Action Régionaliste* et qu'il a présidé pendant quelque temps un des plus intéressants groupes d'occultisme, l'Hexagramme.

Comme poète, son œuvre maîtresse est jusqu'ici *Les Chansons*

Éternelles, „beau livre", écrit M. Edmond Pilon, „qui donne l'idée d'un enfant chéri qu'on aurait passé des années à orner de toutes les grâces et à instruire de toutes les tristesses." Le même critique qualifie encore cette œuvre „hymnaire de souffrance et d'orgueil... une sorte de *Vita nuova* lointaine..."

„Impossible, dit M. Han Ryner, en parlant du même livre, impossible de faire même entrevoir la multiplicité des incidents, la diversité des points de vue et comment la route se peuple de rencontres, de sourires et de cauchemars. Impossible aussi de dire les rencontres verbales, syntaxiques, rythmiques du poète... Le lyrisme, le calme épique, la tendresse de l'idylle, le drame et ses violences, la brutalité satirique, réveillent à chaque pas l'attention, nous étonnent à la fois par l'inattendu et par l'à-propos. Comme la science de la vie est universelle, le poète se manifeste observateur, mathématicien, théologien, mage. Et sa langue s'enrichit des apports de toutes les sciences, et de la naïveté bleue des archaïsmes, et de la rouge noblesse des latinismes et de la lumière blanche des occitanismes. Et saphirs, rubis ou diamants s'enchâssent dans l'or d'un français solide, encore qu'aux imprévues ciselures."

. . . .

Il serait étrange, en effet, que les édifices le mieux conçus et les plus somptueux palais continssent des parties frustes et des coins d'ombre sans beauté, et que les paysages d'âme, à l'encontre de ceux de la nature, eussent continûment la monotonie lassante des plaines ou le charme mélancolique des bois ou bien le mystère angoissant de la mer.

C'est pourquoi les "Poèmes de lumière" ont tantôt l'éclat des verrières moyenâgeuses ou le clair-obscur des cathédrales, et tantôt l'âpreté des granges en ruine ou la sévérité des cellules monastiques......

Paul Redonnel

15.6.08

Épiphanie

I

Les sommets grandis d'ombre atteignent le soleil
Et du troupeau qui dort se taisent les sonnailles;
Las d'avoir tout le jour surveillé les ouailles,
Les chiens sont au repos, les bergers ont sommeil.

Depuis quelques instants leurs paupières sont closes:
Une cité s'élève où gisait le bétail,
Des palais somptueux remplacent le bercail.
Ce rêve singulier transfigure les choses.

Il n'est point de demeure où ne brûle le nard;
On pare les maisons comme des basiliques;
L'air est plein de parfums, de joie et de cantiques,
Et dans leur rêve, les pastours y prennent part.

Et ceci se produit à jamais mémorable:
Grevant d'or et d'encens et de myrrhe leurs mains,
Trois mages sont partis par monts et par chemins,
Agenouiller leur Majesté dans une étable.

II

La nuit couvre les monts, l'ombre gagne les murs:
Les mages pèlerins n'ont pas pris de lumière;
Or, l'étable est lointaine et les chemins sont durs,
Et la pourpre des rois s'essuie à la poussière.

Les pastours, poursuivant ce rêve qui leur plaît,
Sans les avoir appris chantent des chants de gloire;
Des mots qu'ils ignoraient viennent en leur mémoire,
Et dans le firmament une étoile paraît.

Ce spectacle imprévu les surprend; ils s'éveillent:
Maisons, palais, cités, chants, parfums rien n'est plus.
Seule brille toujours l'étoile nonpareille
Dont l'éclat vif emplit leurs regards éperdus.

Et tout autour les monts et les plaines s'éclairent.
Qui, plus que les pastours, savent lire les cieux ?
Or, il est vrai que cette étoile, devant eux,
Chemine dans le ciel pour ces rois de la terre.

C'est, disent les bergers, qu'ils vont voir cet enfant
A la crèche duquel, dirigés par les anges,
Nous avons apporté trois agnelets tout blancs,
De la laine et des fruits, nos cœurs et nos louanges.

Béni soit Dieu qui de ce rêve sibyllin
Pour des humbles pastours a déchiré le voile !
Prions ! les mages rois trouveront leur chemin
Puisque pour les guider Dieu leur prête une étoile.

ÉDOUARD TAVAN

BIBLIOGRAPHIE. — *Fleurs de Rêve*, poésies (Payot, Lausanne, 1889); — *Fantaisie occultiste*, prose et vers, plaquette (Eggimann, Genève, 1900); — *La Coupe d'Onyx*, poésies (Payot, Lausanne, 1903).

EN PRÉPARATION: Un volume de vers.

M. Édouard Tavan a collaboré à divers journaux et revues.

M. Édouard Tavan (Édouard-Charles-Louis) est né à Genève en 1842. Petit-fils du chansonnier Paul Tavan, il a hérité de lui le goût de la poésie et s'est exercé dans l'art des vers dès sa première jeunesse. Une pièce du jeune poète, couronnée dans un concours, fut insérée, en 1859, dans la relation des fêtes du Jubilé triséculaire de l'Académie de Genève.

Professeur de latin au Gymnase pendant trente ans (1865—1895) et professeur honoraire de l'Université depuis 1872, M. Édouard Tavan a passé la plus grande partie de sa vie dans l'enseignement public et privé; mais il n'a cessé de consacrer à la poésie les rares loisirs que lui laissaient ses occupations professionnelles, et a fait paraître un assez grand nombre de vers dans diverses publications locales ou étrangères. Ce ne fut pourtant qu'assez tard, en 1889, qu'il se décida, sur les instances de ses amis, à publier son premier recueil: *Fleurs de Rêve*, qui fut suivi, après un assez long silence, d'une plaquette de prose et de vers: *Fantaisie occultiste* (1900), et d'un volume de vers encore: *La Coupe d'Onyx* (1903). Ce dernier volume contient, sous le titre de *Rythmes*, des poésies basées sur le système, un peu modifié, du poète belge Van Hasselt. L'auteur s'est proposé, non pas de révolutionner la versification, mais simplement de voir si une disposition plus régulière des *accents* permettrait des vers de neuf, onze, treize et quatorze syllabes „moins désagréables à l'oreille que ceux que nous ont donnés certains vers-libristes".

Appelle bonheur ce qu'ils nomment devoir,
Le dur devoir où l'âme se plie;
Appelle bonheur de lutter et de voir,
Jour après jour, la tâche remplie.

Edouard Tavan.

Soir d'Étoiles

Dans la langueur d'un soir de juillet, qui se traîne
Sur l'horizon de cuivre et les monts reculés,
Je m'en viens vers le bord de la haute moraine,
Et je m'étends très las sur les gazons brûlés.

Ni fraîcheur, ni rosée ; en l'atmosphère chaude
Des souffles étouffés s'exhalent par instants ;
L'haleine de la brise énervante qui rôde
N'apporte nul répit aux poumons haletants.

L'ombre insensiblement descend enveloppante ;
A peine luit encore à mes regards confus,
Au pied des noirs ressauts où dévale la pente,
L'eau qui fuit en grondant sous les aunes touffus.

Au loin j'entends passer un lambeau de fanfare,
Là-bas, sur les chemins de poussière et de bruit ;
Et tout à coup, dans le silence qui s'effare,
Un train siffle... puis roule et se perd dans la nuit.

Et plus rien, que la voix du torrent, qui m'oppresse ;
Elle s'enfle et décroît ; on dirait tour à tour
L'appel désespéré des foules en détresse,
Ou d'un sombre courroux l'écho sinistre et sourd.

Dans la sérénité d'un ciel que rien ne voile,
Au-dessus des rumeurs où la terre s'endort,
Je regarde surgir étoile après étoile :
Une autre... et puis une autre... et puis une autre encor.

Et d'instant en instant leur multitude accrue
Fait déjà fourmiller son mystère obsédant ;
Déjà de l'horizon Vénus est disparue,
Elle a sombré là-bas derrière l'occident.

Et couché sur le bord des berges solitaires,
La face vers les cieux qui semblent agrandis,
Je ne reconnais plus dans ces clartés austères
Les rayons consolants des astres de jadis.

Vainement, à travers les sombres étendues
De cet éther sans fond, immense, inquiétant,
Mon espoir cherche encor les étoiles perdues
Qui versaient leur caresse à nos rêves d'antan.

La sévère splendeur de la nuit qui scintille,
Ce soir, pour mes esprits par l'infini hantés,
Revêt je ne sais quoi d'inflexible et d'hostile,
Et mes yeux dans l'azur plongent épouvantés.

Ce dôme constellé qui sur nos fronts s'étale
Avec ses profondeurs de silence et d'effroi,
Est-ce une œuvre d'amour ? est-ce l'œuvre fatale
D'une incompréhensible et redoutable loi ?

Du fond de l'inconnu jetés sur cette terre
Qui roule suspendue au vide illimité,
Nous allons tâtonnant dans le triple mystère
De l'être, de l'espace et de l'éternité.

De ce globe maudit, où pleurent nos désastres,
Quand les derniers secrets à la fin seront lus,
Sur le chiffre de feu que nous tracent les astres
Nos labeurs insensés que sauront-ils de plus ?

Les sages pâliront penchés sur l'insondable,
Sous mille noms divers les peuples à genoux
Invoqueront l'Auteur de ce Tout formidable ;
Leur dira-t-on jamais ce que l'on veut de nous ?

O néant de l'effort où l'espoir nous entraîne !
La terre passera, les siècles s'éteindront ;
Mais l'éternelle Isis, impassible et sereine,
Ne soulèvera pas le voile de son front.

Et je sens, pénétré d'une vague souffrance,
Dans la fiévreuse nuit tomber du firmament
Un effluve d'angoisse et de désespérance,
Qui sur mon cœur troublé pèse implacablement.

(*La Coupe d'Onyx.*)

Les deux Voix

Forgez le fer ! sur l'enclume sonore forgez !
— Cueillons le myrte et cueillons les roses. —
Peinez marteaux, marteaux durs par l'ouvrage rongés !
— Semons de fleurs nos sentiers moroses. —

Le fier combat sur la terre est la règle de Dieu,
Trempez le fer et trempez les âmes ;
Bons ouvriers, martelez dans le sang et le feu
L'acier des cœurs, la vertu des lames.

— Pourquoi lutter ? le courant nous emporte-t-il moins ?
Voguons bercés au babil de l'onde.
Pourquoi lutter ? à quoi bon tant d'efforts et de soins ?
Qu'en reste-t-il en quittant ce monde ?

— Mortel, travaille ! et l'épreuve est ton flot baptismal ;
Arrache l'heure au présent qui passe ;
Le front levé, foule aux pieds la matière et le mal,
Et marche ayant devant toi l'espace.

— Mortel, jouis ! que la mort qui s'en va te saisir
T'emporte encore enivré de rêve ;
Voici la coupe : à longs traits bois le vin du désir,
Voici l'amour, et ton heure est brève. —

Hâtez votre œuvre ; à la nuit qui s'approche songez.
— Un peu d'oubli dans le spleen des choses. —
Forgez le fer ; sur l'enclume éternelle forgez !
— Cueillons le myrte, et cueillons les roses. —

(*La Coupe d'Onyx : Rythmes.*)

GUSTAVE ZIDLER

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Hochet d'Or* (A. Colin, Paris, 1895); — *La Légende des Écoliers de France* (Hetzel, Paris, 1898); — *Le Livre de la Douce Vie*, ouvrage couronné par l'Académie française (Société d'Imprimerie et de Librairie Française, Paris, 1900); — *La Terre Divine, poèmes de France* (Société d'Imprimerie et de Librairie Française, Paris, 1903); — *L'Ombre des Oliviers* (Édition de la *Revue des Poètes*, Paris, 1905). — A propos en vers: *Le Baiser à Molière*, joué à l'Odéon (1889); — *Le Bouquet d'Épis à la Bonne Dame de Nohant*, dit à l'inauguration de la statue de George Sand en 1904, et publié dans la *Revue des Poètes*; — *Triomphe héroïque*, poème couronné au Concours Corneille et dit par M. Mounet-Sully aux fêtes du troisième Centenaire (Eugène Fasquelle, Paris, 1906); — *Les deux Frances*, poèmes canadiens (Québec, 1908; *Revue des Poètes*, Paris, 1908).

M. Gustave Zidler a collaboré à la *Revue des Poètes*, au *Mois Littéraire et Pittoresque*, à la *Revue Idéaliste*, etc.

M. Gustave Zidler (Marie-Gustave-Henri), né à Paris le 28 août 1862, est actuellement professeur au Lycée Hoche, à Versailles. Il a publié, comme poète de l'enfance et de l'école: *Le Hochet d'Or* (1895) et *La Légende des Écoliers de France* (1898); comme poète de la famille: *Le Livre de la Douce Vie*, couronné par l'Académie française (prix Archon-Despérouses); comme poète de la terre: *La Terre Divine, poèmes de France* (1903). A cette sorte de cycle poétique il convient d'ajouter: *L'Ombre des Oliviers [Le Problème de la Paix]* (1905), comprenant deux séries de poèmes: *Vers l'Amour* et *Pour la Justice*, dont les titres sont significatifs. L'auteur se demande, en effet, si notre grand amour de la Paix peut se concilier avec notre égale passion du Droit et de la Liberté, et la loi fraternelle, avec les rudes obligations

de la vie, de la conscience et de la dignité humaine. „Douloureux problème, s'écrie-t-il, et difficile à résoudre, quand les leçons de la plus récente histoire viennent attester que la Force demeure toujours dans le monde l'indispensable appui des Saintes Idées."

Une langue claire et simple, mise constamment au service de l'Idéal, évoquant tantôt des images touchantes ou gracieuses, tantôt traduisant l'émotion grave d'un cœur généreux qui, tour à tour, s'apitoie, s'indigne, accuse ou pardonne, se montre ici la fidèle interprète de sentiments humains et noblement patriotiques.

La Prière aux Morts

..... Pauvres gens de labour, dont nos champs sont peuplés,
Toucheurs de bœufs, faucheurs d'épis, semeurs de fèves,

Simples morts, dont l'engrais nourrit les jeunes sèves
Dans le vaste ossuaire où germent nos printemps,

Chers morts, qu'on sent revivre en nos arbres chantants,
Dans nos fleurs, dans le pain, dans la chair de la rose;

..... Artisans ignorés, dont les utiles mains
A la laine, à la pierre, au fer, se sont données;

Soldats obscurs, vainqueurs des suprêmes journées,
Qui des drapeaux défaits recousiez les lambeaux....

..... O rudes remueurs de glèbe, multitudes
Qui pour nous avez dû tant saigner, tant souffrir,

Généreux oubliés, qui ne vouliez mourir
Qu'en laissant aux vivants plus de sillons prospères,

O travailleurs sans nombre, hommes de France, ô pères,
Qui par le corps et l'âme avec nous habitez,

Pères, soyez bénis dans les éternités!

Gustave Zidler

Fleur des Steppes

SOUVENIR DE 1815

Tous les ans, quand revient fidèle
Le premier souffle attiédissant,
Qui sur les gazons, caressant,
Rôde à petits battements d'aile,

Dans mon village on peut fêter
Le soudain et joli prodige
De ces fleurs, qui font à leur tige
Des perles de lait trembloter.

Sur le seuil vert du bois sans feuille,
La neige fond, la fleur éclôt,
La fleur d'argent, dont le grelot
Semble du printemps que l'on cueille.

Et sous les clairs rayons coquets
Dont nos Févriers s'endimanchent,
De beaux enfants aux gaîtés franches
Donnent le signal des bouquets.

— Or, si l'on en croit les grand'mères,
A qui l'ont dit leurs grand'mamans,
Ces fleurs aux sourires cléments
Seraient chez nous des étrangères.

Un jour des cavaliers bourrus
Attachèrent là leurs montures...
Et les blanches fleurs apparurent,
Filles des bivacs disparus.

Elles nomment encor, songeuses,
La terre des envahisseurs,
Et n'ont pas oublié leurs sœurs
De la grande steppe neigeuse.

Ici, là-bas, aux mêmes temps,
S'émeut la même fleur agreste ;
Une fleur — voilà ce qui reste
Des haines de deux combattants !

(*L'Ombre des Oliviers.*)

: - :

La Rançon de la Paix

L'AGAPE—L'HÔTE INATTENDU

I

Le soleil, ce jour-là, sur le vaste domaine
De la terre, où le sang n'a jamais pu sécher,
Avait vu pour l'étreinte enfin se rapprocher
Les enfants désunis de la famille humaine.
Les peuples, las de haine, épris de bon repos,
S'étaient assis au bord des grands fleuves limpides :
Les bergers ne craignaient plus rien pour les troupeaux.
Plus d'amère rancœur ou de regard cupide !
Sur les fronts se berçaient la palme et l'olivier,
Aux bouquets du houblon le cep mêlait ses grappes :
O belle et chère hôtesse, ô Paix, tes conviés
Fêtaient joyeusement l'universelle agape.
C'était si doux, après tant de siècles cruels,
De délivrer son poing du fer des vieux duels,
De causer entre amis, de se croire équitables,
De se presser les mains dans un noble serment ! . . .
Les corbeilles d'automne ornaient les larges tables,
Où passaient des parfums prospères et cléments;
Dans le pain généreux, fait de tous les froments,
La vie et le bonheur s'offraient aux jeunes races.
Et pour que le Passé triste voilât sa face,
Pour distiller au cœur le baume de l'oubli,
Parmi les Nations, ses sœurs, de groupe en groupe,
La France, en souriant, dans le cristal des coupes
Versait son vin subtil, toujours clair et joli.

II

Le soir vint: la bonté parlait toutes les langues,
La gerbe des vivats couronnait les harangues;
Puis tous debout, le front découvert, recueillis,
Saluaient tour à tour l'hymne de leur pays.
Soudain le vent fraîchit; d'étranges bruits glissèrent,
D'arbre en arbre, de source en source, sanglotés;
L'astre dans une brume empourpra sa clarté.
Une plainte approcha, s'accrut: les chants cessèrent,
Et les convives, pris de crainte, au milieu d'eux
Virent marcher un grand Vieillard mystérieux.

„Ah! vous avez raison, bonnes gens, d'être en fête!
Vous êtes les heureux du monde. La défaite
Ne vous a point ravi les chers biens du foyer;
Sous son genou brutal nul ne vous fait ployer:
Chacun de vous vit libre au sein d'une patrie.
Mais moi, moi le vaincu, moi l'exilé, qui crie
Justice, et qui n'ai plus rien, rien... que mon espoir,
A quelle place ici puis-je avec vous m'asseoir?"

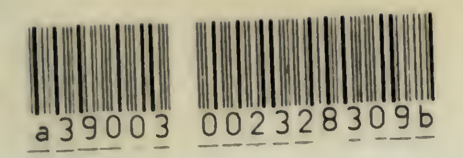
Tous regardaient le Vieil Homme, rude et farouche,
Un vrai fils de la terre. Aux deux coins de sa bouche,
Sur son front, se creusait l'empreinte du malheur.
Son visage, où les plis d'innombrables douleurs
Se perdaient dans les flots de sa barbe écumante,
Gardait, tout ravagé, l'horreur de la tourmente.
Ses yeux, ses pauvres yeux, gonflés par le souci,
Papillotaient sous la broussaille du sourcil.
Leurs paupières depuis longtemps ne s'étant closes,
Ils souffraient d'avoir vu tant d'effroyables choses;
Et ses gros doigts rugueux parfois semblaient cueillir
Au bord des cils touffus les pleurs prêts à jaillir.
Il reprit: „Bonnes gens, vous êtes tous honnêtes,
Tous justes: votre paix, flétrissant la conquête,
Veut être une loyale, humaine et brave paix.
Tout ce qui lèse un droit doit lui sembler mauvais.
Or, bonnes gens, oyez ma lamentable histoire.
— Nous vivions comme aux temps très anciens, menant boire
Les grands troupeaux de bœufs dans l'eau des larges gués,
Contents, quand les saisons nous avaient fatigués
A rendre autour de nous la terre belle et riche.
C'est un homme vaillant que l'homme qui défriche.
Notre cœur restait simple, à Dieu tout grand ouvert;

Nos fusils ne parlaient qu'aux fauves du désert.
Et voilà les péchés dont nous fûmes coupables :
L'agneau multiplié bêlait dans nos étables,
Nos granges amassaient la gerbe de l'été,
— Et nous aimions éperdument la liberté...
Mais un matin, troublant nos besognes obscures,
Des chercheurs de métal, vils coureurs d'aventures,
S'en vinrent d'outre-mer, flairant quelque trésor,
Sous nos pauvres pâtis découvrir des champs d'or ;
Et comme on défendait ses droits avec sa terre,
De hautes nefs chez nous trente mois apportèrent
Des soldats, des canons, la famine et la mort.
La victoire suivit les armes du plus fort,
Nous avons succombé : qu'on rende honneur aux braves !
Et là-bas, tout là-bas, dans une terre esclave,
Ma chère vieille femme et mes meilleurs amis
Avec trois de mes fils m'attendent endormis.
Et moi, dépossédé de tout, parmi les hommes
Ne pouvant même plus dire comme on me nomme,
Pèlerin douloureux, j'erre par tous chemins,
Et je quête, en tendant mes défaillantes mains,
L'aumône d'un regard et d'un peu de justice...
Mais, grâce à Dieu, voici l'heure sainte et propice,
Qui s'offre à corriger la rigueur des destins.
Quand tous s'assoient joyeux au fraternel festin,
Nul ne veut, n'est-ce pas ? que je pleure à la porte.
Pour que la paix fleurisse, ô Nations, qu'importe
La rançon, dont devraient la plupart l'acheter ?
Pour jouir de la paix, il faut la mériter !
Réparez donc vos torts, abjurez vos vieux crimes ;
Brisez leurs fers, rendez leurs biens à vos victimes ;
Venez en aide au faible, et faites que demain
Le peuple le plus grand semble le plus humain.
Et voici maintenant la plus belle victoire :
Levez, levez en chœur la coupe expiatoire !
Buvez aux opprimés, aux proscrits, aux maudits,
A tous ceux qui partout souffrent d'être petits,
Mis hors du sol, des lois, du parler des ancêtres,
Aux peuples-serfs, saignant du joug des peuples-maîtres,
Aux martyrs, qui du Droit n'ont su désespérer,
Et qu'enfin leurs bourreaux mêmes vont vénérer !"

(*L'Ombre des Oliviers.*)

ADDITION

ALBERT GIRAUD. — *La Guirlande des Dieux*, poèmes (Bruxelles, février 1910). [Voir pg. 280.]


a39003 002328309b



